



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

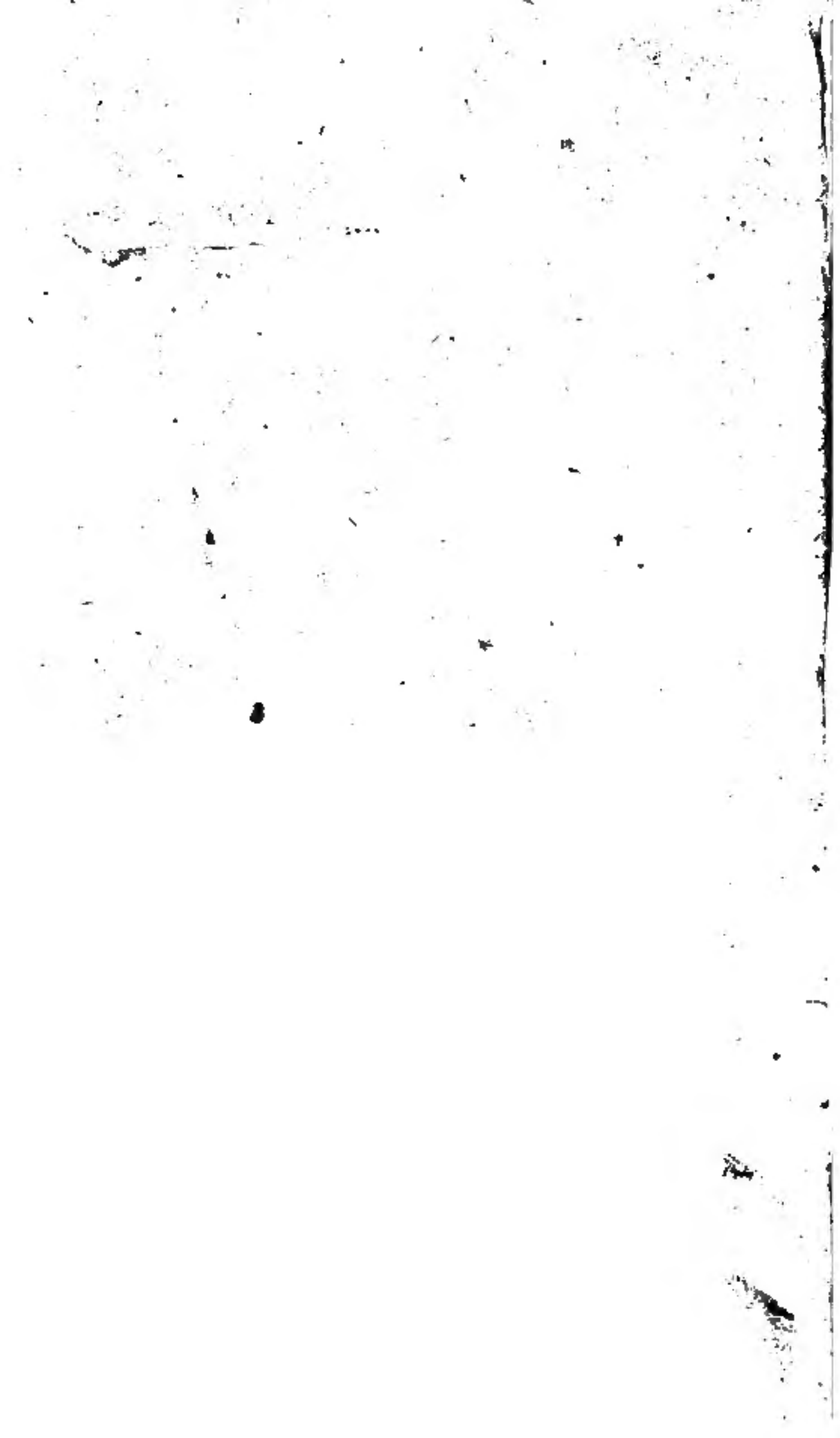
Nous vous demandons également de:

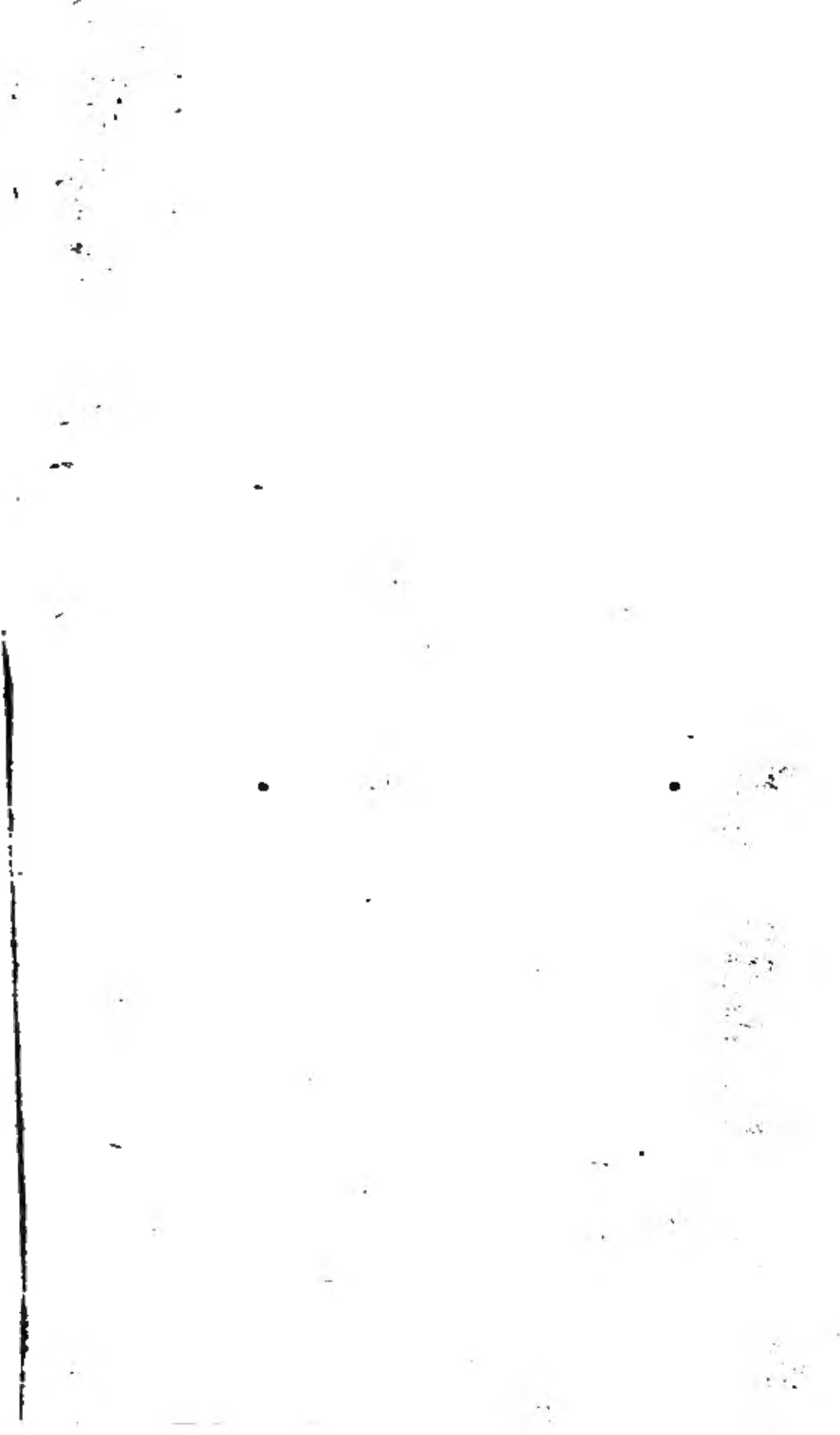
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Exalbia Hardensis

ŒUVRES

MORALES

DE PLUTARQUE.

Bibliothèque

De S^{te} Kentele Cardini.

Œ U V R E S
M O R A L E S
DE PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
PAR M. L'ABBÉ RICARD.

A P A R I S ;
Chez la Veuve DESAINT, Libraire,
rue du Foin Saint-Jacques.

M. D C C. L X X X I I I.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

LES Ouvrages de Plutarque sont universellement connus & recherchés. Si ses *Vies des grands-hommes* l'égalent aux plus célèbres Historiens de la Grece & de Rome, ses Traités de morale lui assurent un rang distingué, parmi les Philosophes les plus estimables de l'antiquité. Un esprit élevé, un jugement sain, une connoissance profonde du cœur humain, une étude réfléchie des devoirs de l'homme, une érudition riche & variée, une morale aussi exacte que les ténèbres du Paganisme pouvoient le permettre, & souvent plus pure que celle de la plupart de nos Moralistes modernes : telles sont les qualités qui font admirer Plutarque, comme un des plus sensés & des plus judicieux Ecrivains de son temps. Il s'étoit instruit à fond des différentes sectes qui

6 A V E R T I S S E M E N T.

partageoient alors les Ecoles des Philosophes, & il en discute les opinions avec une sagacité peu commune. Toutes les sciences lui étoient familières, & sans jamais tomber dans une affectation déplacée, il fait dans l'occasion les employer avec goût, pour répandre de l'intérêt & de la variété dans les sujets qu'il traite. Aucune partie de la morale ne lui étoit étrangère; &, quoique nous ayons perdu la plûpart de ses Ouvrages, il nous en reste encore assez, pour juger qu'il avoit parcouru toute l'étendue de la Doctrine Philosophique, & qu'il s'étoit exercé sur les différens objets qu'elle embrasse, avec un succès égal. On reconnoît dans tous ses écrits, un esprit solide & juste, qui fait discerner le vrai, au milieu des erreurs & des préjugés dont la fausse science & la vanité l'avoient obscurci : un cœur ami de la vertu qui, plein de respect pour elle,

AVERTISSEMENT. 7

s'applique à la faire connoître, la peint sous les traits les plus aimables, & s'efforce de la rendre supérieure aux assauts que les passions humaines lui livrent, pour la subjuguier ou la séduire. Partout enfin, c'est un Philosophe estimable, qui ne combat que pour la sagesse, dont la Doctrine porte la lumière dans les esprits, & qui, par des leçons données avec cette candeur & cette bonne foi qui persuadent, inspire l'horreur du vice, & fait aimer la vertu.

Lorsque la chute de l'Empire des Grecs en Orient ramena dans l'Europe le goût des sciences & des lettres, & nous apporta les richesses de l'ancienne Grece, si long-temps ignorées parmi nous, Plutarque fut un des Ecrivains que les Savans s'empresserent le plus de faire connoître. Ils en firent des traductions latines, & y joignirent des commentaires qui le rendirent accessible au grand nombre des

8 A V E R T I S S E M E N T.

Lecteurs , à qui la langue de l'ancienne Rome étoit très-familier. Peu de temps après , Amyot le mit à la portée de tout le monde par une traduction françoise qui fut accueillie avec un empressement général. Rien ne prouve mieux le mérite de l'Auteur original , & celui de son Traducteur , que la multitude d'éditions qu'on en fit , dans un assez court espace. Cette traduction a acquis à Amyot une réputation qui s'est conservée jusqu'à nous : & en effet , elle a dans son vieux stile , une grace , une énergie , & une naïveté , qui la feront toujours estimer & rechercher des connoisseurs. Mais en rendant justice à ses qualités , en avouant qu'Amyot a peut-être plus fait que son siècle & les secours qu'il avoit alors , ne sembloient le permettre , on ne peut se dissimuler qu'il a des défauts considérables. Sans parler des inexactitudes qui s'y trouvent fréquemment , & qui tiennent plus

AVERTISSEMENT. 9

au manque de secours qu'à l'intelligence de la langue Grecque qu'il possédoit parfaitement ; sa trop grande servilité à suivre le tour de l'original , & la longueur de ses phrases , jettent souvent de l'embaras & de l'obscurité dans son stile. Ses vers sur-tout sont quelquefois inintelligibles , & n'ont ordinairement d'autre caractère de Poésie que la rime , qui même n'est pas toujours fort exacte. Je ne cherche point au reste à déprimer ici son travail ; & loin d'en vouloir diminuer le mérite , j'avoue que je l'ai toujours lu , & le lis encore avec un véritable plaisir.

Je vois cependant que les Savans paroissent desirer depuis long-temps une nouvelle Traduction de Plutarque , qui joigne à l'exactitude & à la fidélité , une marche plus libre , & moins assujettie à la forme & à la tournure du Grec , qui , en coupant à propos des phrases souvent trop longues , donne au stile

10 A V E R T I S S E M E N T.

plus de précision & de clarté, plus d'élégance & de goût. Les différentes tentatives qu'on a faites à cet égard depuis le siècle dernier, prouvent encore ce desir. M. Dacier a traduit toutes les vies des grands-hommes; & quoiqu'il ait évité les inexactitudes où Amyot étoit tombé, on peut dire que sa Traduction qui n'a pas les autres qualités essentielles à ce genre d'écrire, n'a point fait oublier la première. Malgré cela, il s'en est fait deux éditions différentes, au temps où elle a paru, & on vient de la réimprimer, il y a peu d'années. Ce qui prouve qu'il est une classe de Lecteurs qui préfèrent encore aux graces surannées d'Amyot, le langage moderne de Dacier, quoiqu'il soit d'ailleurs moins agréable & moins piquant.

Personne n'a formé l'entreprise de donner une Traduction entière des Œuvres morales de Plutarque ou si elle a été faite & exécutée on ne l'a pas rendue publi-

AVERTISSEMENT. II

L'impression. La multitude de ses Traités, la variété des objets qu'ils embrassent, la subtilité des questions qui y sont discutées, ont sans doute éloigné ceux qui en auroient été capables, d'un travail aussi long & aussi épineux. Seulement il en a paru de temps en temps des morceaux séparés; parmi lesquels on doit distinguer les deux Traités dont M. Du Theil a fait imprimer, il y a quelques années, la Traduction françoise avec le texte, & qu'il a accompagnés de notes où regnent une critique saine & un goût sûr.

12 A V E R T I S S E M E N T.

J'en offre aujourd'hui un premier essai ; & quoique je sois bien éloigné de croire que ma Traduction réunisse les qualités que l'on desire dans un ouvrage de ce genre , je puis assurer du moins que je n'ai rien négligé , pour lui donner la perfection dont j'étois capable. Je donne de suite les premiers Traités , dans l'ordre qu'ont suivi les Auteurs des Editions Grecques, parce que ayant le projet de les traduire tous , il est plus commode , pour ceux qui veulent comparer la traduction avec l'original , que les Traités se trouvent placés de même dans l'une & dans l'autre. C'est ce qui m'a déterminé à y comprendre celui *de la maniere de discerner le flatteur de l'ami* , quoiqu'il soit un de ceux que M. Du Theil a traduits. Mais quelque danger qu'il y eût pour moi à concourir avec lui , je ne pouvois dans mon plan , me dispenser de le traduire.

Comme les Anciens ne mettoient pas

A V E R T I S S E M E N T. 13

pas toujours dans leurs écrits cette méthode exacte dont nous faisons tant de cas ; & que Plutarque , surtout dans ses *Œuvres morales* , néglige quelquefois l'ordre des pensées , & les interrompt par des idées incidentes , pour les reproduire de nouveau ; j'ai mis à la tête de chaque *Traité* , un court sommaire qui rétablit la liaison des idées , & présente , sous un même point de vue , la suite du raisonnement. J'ai cru nécessaire aussi de joindre à ma traduction quelques notes , destinées , ou à éclaircir & fixer les sens du texte , lorsqu'il étoit susceptible de plusieurs interprétations , ou à rendre raison des motifs que j'avois de traduire différemment que ceux qui m'ont précédé , ou à faire connoître les usages auxquels Plutarque fait allusion , & les personnages qu'il cite , ou enfin à discuter quelques opinions de mon Auteur , lorsque je crois , ce qui est rare , ne devoir pas être du même avis que lui. Mais

14 A V E R T I S S E M E N T.

j'ai eu soin de les resserrer autant qu'il m'a été possible, & je ne m'y suis permis quelque étendue, que lorsque cela m'a paru nécessaire, pour donner une idée des Poètes anciens dont Plutarque rapporte des passages, ou pour développer des objets importans qu'il ne fait qu'indiquer.

Ma traduction n'étant pas accompagnée du texte Grec, j'avois peu besoin de lire les manuscrits. Cependant je les ai consultés, afin de m'assurer davantage du sens de l'original. Je dois à la complaisance de M. Bérjot d'en avoir eu une communication facile. J'ai trouvé la même facilité dans M. l'Abbé Desfaunays, à me faire part des travaux intéressans que plusieurs Savans ont faits sur quelques-uns des Traités de morale : & je me fais un devoir de témoigner ici à l'un & à l'autre, ma reconnoissance.

Aidé de ces différens secours, & des lumières de quelques gens

AVERTISSEMENT. 15

de lettres , dont le goût est bien connu , & à qui j'ai communiqué mon travail , j'ai cru pouvoir , sans témérité , la mettre sous les yeux du public. Si cet essai paroît ne pas lui déplaire ; encouragé par ce premier succès , je me livrerai à la suite d'une entreprise qui exigera le travail de plusieurs années. Mais le desir d'être utile , en rendant plus agréable la lecture des écrits de ce Philosophe , & de contribuer par-là aux progrès de la vertu , animera mes efforts , & me soutiendra dans une carrière aussi longue que pénible.



Caalbis Hardensis

ŒUVRES

MORALES

DE PLUTARQUE.

SUR L'ÉDUCATION

& vertueuses. La mauvaise réputation des parens , est pour les enfans un opprobre qui se répand sur tout le cours de leur vie , & les expose aux reproches les plus amers.

Eurip.
Herc. Fur.
v. 1261.

C'est une tache ineffaçable ,
Que de tenir le jour d'une mere coupable ,
a dit avec raison Euripide. Rien n'inspire plus de confiance & plus d'élévation , que l'avantage d'une naissance irréprochable , & c'est un bien que tout pere qui s'intéressera véritablement à la gloire de ses enfans , fera jaloux de leur procurer. (1) Mais rien aussi ne rabaisse & n'humilie davantage qu'une naissance déshonorée par quelque tache (2). Ce qui fait dire au même Poëte :

(1) Le texte dit simplement ; *qui desiront de mettre au monde des enfans légitimes*. L'idée m'a paru trop vague , & je me suis cru permis de la déterminer à un sens qu'autorise ce qui précède & ce qui suit.

(2) Plutarque emploie , pour caractériser une naissance souillée de quelque tache , deux expressions métaphoriques ; *ὑποχάλαρον καὶ κίε-
θλον* , qui sont prises de la monnoie. La première signifie une piece de monnoie d'airain ou de cuivre , sur laquelle on avoit appliqué une feuille d'or ou d'argent. La seconde marque une piece d'or ou d'argent ; mais avec l'alliage d'un métal moins précieux.

Des vices des Parens le honteux assemblage, Hipp.
 De l'ame la plus fiere amortit le courage. 424

Ceux au contraire, dont les parens jouissent de l'estime publique, en conçoivent une noble assurance. « Tout ce » que je veux, disoit souvent Diophante, » fils de Thémistocle, le peuple d'Athènes » le veut aussi. Car, ajoutoit-il, tout ce que » je veux, plaît à ma mere; ce qui plaît à » ma mere, est agréé par Thémistocle, » & la volonté de Thémistocle, fait la » regle de celle des Athéniens » (1). C'est fans doute, par un effet de cette grandeur d'ame, que les Lacédémoniens condamnerent à une amende Archidamus leur Roi, pour avoir épousé une femme de petite taille; il vouloit, disoient-ils, leur donner des Roitelets, au lieu de Rois.

Plut. vie d'Agésilas

Ajoutons ici une observation qui n'a pas échappé à ceux qui ont traité cette matiere avant moi : c'est qu'un homme marié, lorsqu'il veut devenir pere, doit

(1) Plutarque, dans la vie de Thémistocle; met dans la bouche du pere ce qu'il fait dire ici au fils. Thémistocle disoit de Diophante, qu'aucun des Grecs n'avoit plus de puissance que lui.

8 SUR L'ÉDUCATION

s'être abstenu de vin, ou du moins, n'en avoir fait qu'un usage très-moderé ; car il est ordinaire que des enfans conçus dans un moment d'ivresse, soient eux-mêmes sujets au vin. Aussi, Diogene voyant un jeune homme pétulant & emporté : *mon ami*, lui dit-il, *ton pere t'a engendré dans l'ivresse*. Mais en voilà assez sur cet objet. Passons maintenant à l'éducation des enfans.

Trois choses concourent à rendre la vertu parfaite : la nature, l'instruction & l'habitude.

Ce qu'on dit ordinairement des sciences & des arts, peut en général s'appliquer à la vertu. Trois choses concourent à la rendre parfaite : la nature, l'instruction & l'habitude. La nature jette dans le cœur des enfans les premières semences de la vertu ; l'instruction, c'est-à-dire les préceptes qu'on leur donne, les développe ; l'exercice les rend plus familiers, & la perfection résulte de ces trois causes réunies (1). Si une seule

(1) Dans les Editions ordinaires, Plutarque en reprenant les trois causes qui concourent à former une vertu parfaite, ne parle point de la nature. Heuman, dans l'édition qu'il a donnée à Leipzig de ce Traité particulier, lit ainsi : *Εἰσὶ δὲ αἱ μὲν ἀρχαὶ τῆς φύσεως, αἱ δὲ προκοπαὶ τῆς παιδείας*, &c. &c. Il remarque que le contexte prouve évidemment qu'il y a une omission de Copiste. Je l'ai suivi dans ma traduction.

manque à la vertu , elle sera nécessairement imparfaite. La nature sans l'instruction , est un guide incertain ; l'éducation sans la nature , est foible & impuissante : sans la nature & sans l'éducation , l'exercice ne produit qu'une vertu mal réglée & défectueuse. Il faut en agriculture , un bon sol , un habile cultivateur , & des semences bien choisies. En éducation , la nature est le sol , le maître est le cultivateur , & les préceptes sont les semences. Je ne doute point que ces trois causes n'aient également concouru à former les ames de Pythagore , de Socrate , de Platon , & de tous les grands hommes qui se sont acquis , comme eux , une réputation immortelle. Heureux donc celui à qui les Dieux dans leur bonté , ont départi tous ces avantages. Ne croyons pas cependant que ceux qui sont moins heureusement nés , ne puissent , par une éducation soutenue , réparer avantageusement le défaut de la nature. Ce seroit se tromper étrangement. Si le meilleur naturel se corrompt , faute de culture , l'éducation réforme aussi ce que le naturel a de vicieux , & il n'est rien dont le travail & l'exercice ne viennent à bout. Les choses les plus faciles échappent aux

10 SUR L'ÉDUCATION
esprits négligens ; l'application fait aisément saisir les plus difficiles.

Preuves du
pouvoir de
l'habitude, tirées des choses naturelles.

La nature nous en fournit mille exemples. L'eau , en tombant goutte à goutte, creuse les rochers les plus durs ; le seul frottement des mains use le fer & l'airain ; le bois des roues , une fois plié, ne peut plus reprendre sa première forme : il est impossible de redresser ces baguettes recourbées dont les Comédiens se servent sur le Théâtre (1). Tant il est vrai que le travail est plus fort que la nature , & qu'on ne peut ôter aux corps les formes qu'il leur a fait prendre, & qui leur sont les moins naturelles.

N'avons-nous pas sous les yeux bien d'autres preuves de ce pouvoir ? Une bonne terre devient stérile faute de culture ; elle dégénère même à proportion de la bonté du sol. Est-elle ingrate ? un travail assidu la rendra bientôt féconde. Quels arbres , si on les néglige, ne prennent une mauvaise forme , ou

(1) Les Comédiens se servoient sur le Théâtre de baguettes recourbées, semblables à la houlette ou au bâton pastoral des anciens ; & Thalie , celle des neuf Muses qui présidoit à la Comédie , étoit représentée tenant à la main une de ces baguettes.

ne perdent même leur fertilité naturelle ? Sont-ils bien cultivés ? leur tige s'élève avec force , & ils portent des fruits en abondance. L'oïfiveté , le mauvais régime , & les délices énervent les corps les plus robustes ; l'exercice & le travail fortifient les plus foibles. Les chevaux bien dressés obéissent sans résistance à la main qui les guide ; ceux qu'on n'a point domptés , sont indociles & farouches. Ne voit-on pas enfin les animaux les plus féroces s'adoucir par l'éducation qu'on leur donne ? On demandoit à un Thessalien , quels étoient les peuples les plus doux de la Thessalie ; ce sont , répondit-il , ceux qui ne vont plus à la guerre. En un mot , les mœurs (1)

(1) *ἦθος*, qui signifie *mœurs*, vient , selon Aristote , du mot *ἔθος*, *coutume*, *habitude*, & Plutarque lui donne la même origine dans son Traité de la Vertu morale. Les auteurs les emploient souvent l'un pour l'autre. Les mœurs ne sont pas comme le caractère, un don de la nature. Celui-ci s'annonce dès le premier âge , & quoique susceptible de modification , il ne peut jamais changer entièrement. Les mœurs changent avec l'âge , & on ne peut les regarder comme fixées , que lorsque les affections sont parfaitement soumises à l'empire de la raison & de la sagesse.

12 SUR L'ÉDUCATION

font-elles autre chose qu'une longue habitude? Et ne peut-on pas appeler avec raison les vertus morales, des dispositions habituelles de l'ame? Je n'en donnerai plus qu'un seul exemple. Lycurgue le Législateur de Lacédémone, prit deux jeunes chiens nés d'une même mere, & leur fit donner une éducation toute différente. L'un fut élevé dans l'oïfiveté & dans la gourmandise, l'autre dressé à la chasse & à la course. Il assemble ensuite les Lacédémoniens; « Ci-
» toyens, leur dit-il, rien ne mene plus
» sûrement à la vertu que l'éducation,
» l'exercice & l'habitude; je vais vous en
» convaincre tout à l'heure. » Alors, il fait paroître ces deux chiens au milieu de l'assemblée; il place devant eux d'un côté un lièvre vivant, & de l'autre un plat rempli de viande. A l'instant, l'un des chiens court au lièvre & l'autre au plat. Les Lacédémoniens ne comprenôient pas encore le dessein de Lycurgue. « Ces deux
» chiens, ajouta-t-il alors, qui ont une
» origine commune, ayant reçu une édu-
» cation différente, l'un est devenu gour-
» mand, & l'autre chasseur ».

Voyez les
Dits notables
des Lacédé-
moniens.

Obſervation
où font les
mères de

Après ces principes généraux, entrons
dans le détail; & paſſons à ce qui re-

garde la nourriture des enfans (1). Je ^{nourrir leurs} crois d'abord qu'il est du devoir des ^{enfans. Mo-} meres de les allaiter elles-mêmes. Elles ^{tifs de ce de-} les nourriront avec plus de soin & se ^{voir.} proportionneront davantage à leurs besoins. L'amour maternel est plus tendre & plus vif; il a sa source dans le cœur même, & est fondé sur la nature (2), au lieu que les nourrices n'ont qu'une tendresse mercenaire (3). La nature indique ce devoir aux meres. Ces sources de lait qu'elle leur donne, sont destinées à la première nourriture des enfans. Elle ne les a pas même refusées aux animaux : & sa prévoyance a été jusqu'à leur donner deux mamelles, afin

(1) Le Grec dit simplement, *Il suit maintenant à parler de la nourriture des enfans* : j'ai cru devoir, pour la liaison, lui donner un peu de développement.

(2) Le texte porte, *dès les premiers ongles*, expression proverbiale qui n'auroit point de grace en françois.

(3) Il y a dans le texte *παρέγγραπτον*, qui signifie *inscrit par fraude*, expression prise d'un usage des Romains. Ils avoient des Registres publics, où tous les Citoyens étoient inscrits & comme immatriculés. Des gens qui n'avoient pas le droit de bourgeoisie, se faisoient quelquefois insérer par fraude dans cette matricule. V. Cicér. Arch. 4, 5.

que celles qui auroient deux jumeaux, pussent fournir en même temps à l'un & à l'autre, une nourriture suffisante. D'ailleurs, les meres qui nourrissent leurs enfans, conçoivent pour eux plus de tendresse. Et en effet, rien n'est plus naturel. Ne s'attache-t-on pas plus fortement aux personnes avec qui l'on a été nourri ? Ne voit-on pas que les animaux mêmes qui ont été élevés ensemble, ne se quittent qu'à regret ? C'est donc, je le répète, une obligation pour les meres de nourrir elles-mêmes leurs enfans, au moins de l'essayer. Si la foiblesse de leur tempérament, si le desir d'une plus grande fécondité les en empêchent, alors elles doivent mettre tous leurs soins, à bien

Choix des nourrices ; quel soin on choisit les nourrices qu'elles en chargent (1). Que ce soit des femmes Grec-

(1) Plutarque réunit en peu de mots les principaux motifs qui réclament dans le cœur des meres en faveur de ce devoir. L'organisation du corps, le sentiment naturel, les besoins des enfans mieux connus & plus fidèlement suivis, l'accroissement de la tendresse maternelle & de la piété filiale. On peut y ajouter, & c'est le motif le plus fort, l'influence nécessaire qu'a la nourriture sur la constitution physique de l'enfant, & delà, par conséquent, sur ses affections morales. Il y a long-temps que les motifs de cette obligation sont connus, &

ques d'origine & de mœurs. En effet, ^{doit y apporter.} s'il est nécessaire de façonner les membres des enfans, aussi-tôt après leur naissance, pour ne leur laisser contracter aucun défaut naturel, on ne peut aussi former trop tôt leur caractère & leurs mœurs. L'esprit des enfans est une pâte flexible qui reçoit sans résistance toutes les formes qu'on veut lui donner. Une fois fortifiés par l'âge, on les plie difficilement. Les sceaux se gravent aisément sur une cire molle; de même, les préceptes qu'on donne à ces esprits encore tendres, s'y impriment facilement, & y laissent des traces profondes. C'est pour cela que le divin Platon recommande si expressément aux nourrices, de ne point entretenir les enfans de contes ridicules qui remplissent leur esprit d'idées fausses & absurdes. Le Poète Phocylide donne aussi ce sage précepte :

L. 2. Rep.

Cultivons les esprits dès la première enfance; ^{Poème sur les mœurs.}
 Versons en eux du bien l'heureuse connoissance.

même applaudis. Ce n'est plus le préjugé qui le combat, ce sont nos mœurs. Le doux soin de nourrir, si cher à la véritable tendresse, doit être acheté par des privations auxquelles un amour ordinaire ne veut point se soumet-

16 SUR L'ÉDUCATION

Des esclaves qu'on place auprès d'eux.

On doit encore par le même motif, choisir avec soin les jeunes esclaves qu'on place auprès des enfans pour les servir, ou pour être élevés avec eux. Il faut premièrement qu'ils aient des mœurs pures; en second lieu, qu'ils sçachent bien leur langue, & qu'ils la parlent correctement. Des esclaves barbares ou corrompus, communiqueroient aux enfans les vices de leur langage & de leurs mœurs. Un ancien proverbe dit avec raison, *qu'on apprend à boiter avec les boiteux.*

Des Pédagogues ou personnes chargées de

Un choix plus important, c'est celui des personnes (1) à qui on les confie au sortir de l'enfance. Quel discernement

tre. On connoît le devoir; mais on l'immoie au plaisir, & l'on s'étourdit sur les conséquences.

(1) Le Grec, dit παιδαγωγοί, des Pédagogues, c'est-à-dire, des personnes chargées de conduire les enfans, & ordinairement des esclaves ou des affranchis. Leur emploi étoit d'accompagner les enfans aux Ecoles, & de les conduire par-tout où ils alloient. Ces Pédagogues étoient différens des Maîtres ou Précepteurs chargés d'instruire & d'élever les enfans. Quelquefois, cependant, ils avoient l'un & l'autre emploi, comme on le voit dans Tite-Live, par l'histoire du Maître des Falisques, où il remarque que c'étoit aussi l'usage de quelques villes de la Grece, de ne prendre qu'une même personne pour conducteur &

Dec. 1. L. 3.
C. 27.

ne faut-il pas y apporter , pour ne pas ^{les conduire}
les livrer à des esclaves qui soient ou ^{au sortir de}
des barbares , ou des hommes légers &
frivoles. Rien de plus déraisonnable que
ce que font à cet égard la plupart des
Parens. Ceux de leurs esclaves en qui ils
voient de l'intelligence & de la conduite ,
ils en font des laboureurs , des pilotes ,
des marchands , des économes ou des
banquiers. En ont-ils un que les vices
les plus grossiers rendent incapable de
tout autre emploi ? c'est entre ses mains
qu'ils remettent leurs enfans. Pour moi ,
je voudrois qu'on les donnât à des hom-
mes du caractère de Phénix qui prit soin
de l'enfance d'Achille (1).

pour maître des enfans , & d'en confier plu-
sieurs à un seul. Au reste , les esclaves , chez
les anciens , recevoient , lorsqu'ils en étoient
capables , une éducation très-distinguée. Com-
me leur prix étoit proportionné aux talens
qu'ils avoient , les Marchands discernoient
avec soin ceux qui étoient propres aux arts
& aux sciences , & ils les leur faisoient ap-
prendre. Les particuliers en usoient de même
pour ceux qu'ils avoient dans leurs maisons.

(1) On peut voir dans le neuvieme Livre
de l'Iliade , l'histoire de Phénix ; comment
Pelée le choisit pour conduire son fils , & avec
quel soin , quelle tendresse & quelle patience
ce sage Gouverneur l'élevoit.

18 SUR L'ÉDUCATION

Importance
du choix des
Gouverneurs
chargés de
leur éduca-
tion : leurs
qualités.

Je passe maintenant à ce qu'il y a de plus essentiel dans toute l'éducation : c'est le choix du maître qu'on charge d'élever les enfans. Il faut qu'il joigne à des mœurs pures, à une conduite irréprochable, un grand fonds de sagesse & d'expérience. Car une bonne éducation est la source de toutes les vertus. Les Jardiniers dressent des tuteurs autour des plantes & des arbrisseaux, pour contenir leur tige. De même, un sage Gouverneur environne, pour ainsi dire, son jeune élève, de l'appui de ses préceptes, pour empêcher ses mœurs de se pervertir.

Combien est
coupable la
négligence
des parens à
cet égard.

Quel mépris ne méritent donc pas ces parens qui, par une négligence coupable, ou du moins par une ignorance bien funeste (1), confient leurs enfans à des maî-

(1) *A'γροία*, exprime la négligence de ceux qui capables d'examiner un Gouverneur qu'on leur propose, ne veulent point en prendre la peine. *Απειρία* marque l'incapacité de ceux qui en auroient la volonté. Quoique ces deux défauts aient un égal inconvénient pour les enfans, le premier est dans les parens bien plus condamnable que le second. Un Commentateur anonyme, cité dans l'édition d'Heuman, entend par *A'γροία* l'ignorance où sont les parens, du mérite de tel ou tel Gouverneur particulier qu'on leur propose, & pour me servir de ses expressions, *præceptorum in individuo*,

très qui n'en ont que le nom, & qu'ils ne se donnent pas la peine d'éprouver. Encore sont-ils moins blâmables, lorsqu'ils le font par ignorance ; mais ce qui est le comble de la folie , c'est que souvent , quoiqu'avertis par des personnes éclairées , de l'inexpérience & de la mauvaise conduite des maîtres qu'on leur propose , ils ne laissent pas de les prendre , cédant aux caresses perfides de leurs flatteurs , ou aux sollicitations pressantes de leurs amis. C'est ressembler à un malade qui , pour plaire à son ami , quitteroit un Médecin habile , de qui il auroit lieu d'espérer sa guérison , pour en prendre un autre sans expérience , entre les mains duquel il seroit sûr de périr. C'est faire comme un voyageur qui , prêt à s'embarquer , laisseroit à la prière d'un ami , un pilote expérimenté , pour confier sa vie à un ignorant. Grands Dieux ! Mérite-t-on seulement le nom de pere , quand on aime mieux plaire à ses amis,

& par *Απειρία* l'ignorance des qualités générales qui forment un bon Gouverneur. Voyez sur le mot *Αγνοία*, Aristote, Liv. 3, des Mœurs, Chap. 4, 2. *Παρασάμοι*, qui se trouve une ligne plus bas , est une expression prise de la fausse monnoie.

20 SUR L'ÉDUCATION

que procurer à ses enfans une bonne & solide éducation ?

Belle parole de Cratès au sujet des paterens à qui l'amour des richesses fait négliger l'éducation de leurs enfans.

Ne doit-on pas se rappeler à ce sujet ce que Cratès l'ancien (1) avoit coutume de dire ; qu'il voudroit pouvoir monter sur le lieu le plus élevé de la ville , & de là , crier d'une voix forte : « ô citoyens , quelle erreur vous entraîne ? » Vous mettez tous vos soins à amasser des richesses , & vous négligez l'éducation de ces enfans à qui vous les destinez ». Et moi , j'ajouterois à ces belles paroles , que ceux à qui Cratès parloit , ressembloient à des hommes qui , uniquement occupés de la chaussure , ne se mettroient pas en peine du pied. Il en est même qui portent si loin l'amour pour l'argent , & l'indifférence pour le bien de leurs enfans , que par le seul motif d'une

(1) Il y eut plusieurs Cratès dans l'antiquité. Le plus connu est Cratès le Cynique , de Thebes , & disciple du fameux Diogène. Il paroît que c'est celui dont parle Plutarque. Né d'une famille considérable , & qui possédoit de grands biens , il vendit tout son patrimoine pour se livrer à la Philosophie. Une résolution si généreuse , & qu'il soutint jusqu'au bout , lui donnoit droit de reprocher à ses concitoyens leur avidité pour les richesses , & leur négligence pour l'éducation de leurs enfans.

épargne fordide (1), ils leur choisissent pour Gouverneurs , des hommes sans nul mérite , dont l'ignorance est toujours à bon marché (2). Aristippe fit un jour à un de ces hommes méprisables , une ré-

(1) Ce n'est pas toujours un amour excessif de l'argent qui fait choisir les maîtres les moins chers. Il n'est pas rare de voir des parens riches & magnifiques , donner les plus forts appointemens à ceux qui enseignent les arts agréables , comme la Musique , la Danse , &c. & marchander baslement sur les plus minces honoraires avec les maîtres chargés de la partie la plus essentielle de l'éducation. Si la maniere mercenaire dont plusieurs maîtres exercent la profession la plus noble & la plus importante , l'a fait tomber dans le mépris , on peut dire aussi , que l'indifférence du plus grand nombre des parens , pour les parties les plus solides de l'éducation , celles qui forment véritablement des hommes , n'a pas moins contribué à cet avilissement. L'intérêt ne fait que des mercenaires : la considération & l'estime encouragent les ames honnêtes , & sont absolument nécessaires au succès de leur travail.

(2) Aristippe , contemporain de Platon , vers la quatre-vingt-seizieme olympiade , étoit de Cyrene , ville de la Lybie. Il fut un des principaux disciples de Socrate ; mais sa conduite étoit bien opposée aux préceptes qu'il recevoit dans son école. Il fonda la secte des Cyrénaïques , ainsi nommés de la patrie de leur maître. Personne ne dépendoit moins qu'Aristippe , des événemens ; & Platon disoit de lui

22 SUR L'ÉDUCATION

ponse pleine de sel. Comme il lui demandoit cinquante drachmes (1) pour élever son fils ; « Comment , s'écria le » pere , avec cette somme , j'acheterois » un esclave ; faites-le , dit Aristippe , » & vous en aurez deux , votre fils ; » & celui que vous aurez acheté.

Suites funestes de cette négligence & pour les enfans & pour les parens eux-mêmes.

Il est encore bien d'autres inconféquences dans la maniere dont on élève les enfans. On a grand soin , par exemple , de les accoutumer , à recevoir de la main droite tout ce qu'on leur présente , on les reprend quand ils y manquent , & l'on se met peu en peine de former leur cœur par des leçons sages , & de diriger vers le bien leurs facultés naissantes (2). Quelles suites funestes n'a

qu'il étoit le seul qui eut sous des haillons , la même contenance que sous un habit magnifique.

(1) La drachme , piece de monnoie grecque , valoit un peu plus de huit sols de notre monnoie , étant à peu près du même poids & de la même valeur que le denier romain.

(2) Le texte met entre la maniere dont on fait recevoir aux enfans ce qu'on leur présente , & les leçons qu'on doit leur donner pour former leur cœur , une opposition qui a de la grace dans la langue originale , mais qui m'a paru ne pouvoir faire dans la nôtre , qu'un jeu de mots peu agréable.

pas pour les parens eux-mêmes cette mauvaise éducation ! Qu'ils ont lieu de se repentir de leur négligence , & d'en déplorer les tristes effets , lorsqu'ils voient leurs enfans , une fois parvenus à l'âge viril (1) , secouer le joug paternel , fouler aux pieds tous leurs devoirs , & se précipiter dans les désordres les plus honteux ! Les uns se livrent à des flatteurs ou à des parasites , hommes détestables & vicieux , qui n'ont d'autre talent que celui de corrompre la jeunesse. Les autres entretiennent à grands frais des courtisannes : ceux-ci se ruinent dans des excès de table ; ceux-là , au jeu & aux spectacles (2) ; d'autres ,

(1) Le Grec dit : *lorsqu'ils sont inscrits au nombre des hommes*. Les citoyens à Athènes , étoient inscrits deux fois dans les registres publics : la première à dix-sept ans , lorsqu'ils entroient dans la classe des jeunes gens ; la seconde à vingt. Alors , ils étoient au nombre des hommes faits , devenoient maîtres de leurs personnes , & pouvoient gérer leurs affaires. A Rome , dès qu'ils avoient atteint l'âge de dix-sept ans , ils prenoient la robe virile , & étoient mis au nombre des citoyens.

(2) *Kύβοι* étoient des dez avec lesquels on jouoit aux jeux de hazard. Il y avoit plusieurs de ces jeux , qui consistoient dans la maniere différente dont on jettoit les dez. Celui qu'on

24 SUR L'ÉDUCATION

plus criminels encore , dans leurs plaisirs adúlteres (1) , s'exposent à payer de leur vie un seul instant de jouissance. Le commerce d'un homme sage , s'il n'eût pu les rendre vertueux , les eût du moins éloignés de ces plaisirs aussi dangereux que criminels : Il leur eût fait sentir , d'après la maxime un peu cynique , je l'avoue , mais au fonds assez vraie , du Philosophe Diogène , que les plaisirs les moins chers , ne sont pas différens de ceux qui coûtent le plus (2).

appelloit *talus*, se faisoit en jettant quatre de ces dez à la fois , & quand ils amenoient trois six, c'étoit ce qu'on nommoit le *coup de Vénus* , qui emportoit tout l'argent du jeu. Celui des *tesseres* , *πισσοί* en grec , ne se jouoit qu'avec trois dez , sur une table marquée comme un échiquier. Les deux mots *Κύβοι* , & *πισσοί*, se prennent quelquefois dans les auteurs , indifféremment l'un pour l'autre.

(1) Le texte ajoute *Κισσοφορέτες*, qui signifie littéralement , *portant du lierre*. Dans les fêtes de Bacchus , les Bacchantes portoient des couronnes de lierre , & l'on sait que le thyrsé de ce dieu étoit entouré de lierre & de pampre. Dans la débauche , on portoit aussi de ces couronnes par honneur pour Bacchus.

(2) C'est un remède bien impuissant que celui qui laisse subsister un moindre mal , ou même qui le conseille , pour en éviter un autre plus considérable ; la maxime de

Il résulte clairement de tout ce que j'ai dit (1), que l'objet qui importe le plus aux parens , & sur lequel ils doivent fixer toute leur attention , c'est de procurer à leurs enfans une éducation solide & honnête. C'est le seul moyen de les conduire à la vertu , & par la vertu , au bonheur. Tous les autres biens ne méritent ni notre estime , ni nos recherches. Une grande naissance , est , à la vérité , une distinction flatteuse ; mais elle est

Supériorité
de la sagesse
& de la science
sur tous les
autres biens.

Diogène , que Plutarque , je crois , étoit loin d'approuver , & qu'il n'emploie que comme un raisonnement *à fortiori* , en ne se bornant qu'à retrancher les plaisirs les plus criminels , livreroit toujours les jeunes gens au vice ; & quand une fois il s'est emparé du cœur , qui peut lui prescrire des bornes ? Le but d'une éducation solide doit être de prévenir les vices , en faisant aimer la vertu. Telle étoit l'institution des Perses , qui , au témoignage de Xénophon , se proposoient de former dès l'enfance , des hommes si vertueux , qu'ils n'eussent pas même le desir du crime.

Cyrôp. l. v.

(1) Il y a dans le grec : *Et ce que je vais dire , peut avec raison être regardé plutôt comme un oracle , que comme un simple conseil.* J'ai cru que cette réflexion auroit peu de sel en françois , & qu'il suffisoit d'un léger équivalent. J'ai usé de la même liberté dans les mots suivans , où Plutarque dit , *que le premier point , le milieu & le dernier , est de procurer aux enfans , &c.*

26^e SUR L'ÉDUCATION

moins à nous , qu'à nos ancêtres. Les richesses sont utiles , mais elles dépendent de la fortune qui les ôte & les donne à son gré. Souvent elles sont un appât pour des esclaves infidèles , ou pour des délateurs perfides qui veulent nous perdre ; & , ce qui est pis encore , les hommes les plus vicieux les ont souvent en partage. La gloire rend l'homme respectable , mais son éclat n'est pas solide. La beauté est un des avantages qu'on desire le plus , mais elle est fragile & périssable : la santé est un bien précieux , mais elle s'altère facilement. La force du corps semble digne d'envie , mais la maladie ou la vieillesse la détruisent ; il est fou d'y compter. Qu'est-ce en effet que la force de l'homme le plus vigoureux , si on la compare à celle des taureaux , des éléphants & des lions ?

La science & la sagesse sont donc les seuls biens immortels que nous puissions avoir (1). L'homme a deux facultés su-

(1) *Paideia* signifie proprement science , instruction , sagesse , & généralement tous les objets de l'éducation qui concourent à former l'esprit & le cœur. La suite fait voir que Plutarque lui donne cette étendue , & qu'il y comprend les sciences & les vertus , quoiqu'il semble peut-être l'entendre plus spécialement de celles-ci.

périeures à toutes les autres , l'intelligence & la parole (1). L'une est faite pour commander , l'autre pour obéir. L'intelligence n'est sujette ni aux caprices de la fortune , ni aux poursuites de la calomnie. La maladie ne peut rien sur elle , & les rides de la vieillesse ne flétrissent point sa beauté. Elle seule , par un privilege unique , rajeunit en vieillissant. Le tems qui détruit tout , ajoute

(1) Les uns entendent par *λόγος* la raison , & d'autres la parole. Les premiers distinguent entre *νῦς* , *mens* , & *λόγος* , *ratio*. Par *mens* , ils entendent l'intelligence , la premiere faculté de l'ame , dont l'objet est la contemplation de la vérité. Par *ratio* , ils désignent la raison , qui s'applique à éclaircir , à développer la vérité. L'intelligence & la raison sont sans doute deux facultés distinctes , quoiqu'assez rapprochées par leur objet commun , qui est la vérité , qu'elles envisagent seulement d'une maniere différente. Malgré cette distinction , je ne puis croire que *λόγος* ne signifie point ici la parole. Plutarque traite de ce qui est nécessaire pour une éducation parfaite , & il le réduit à deux objets principaux , la vertu & les sciences. Il parle d'abord de la vertu , & nous l'allons voir bientôt s'étendre en particulier sur le genre d'éloquence auquel on doit former les jeunes gens. D'ailleurs , l'autorité de l'intelligence sur la raison , n'est pas , ce semble , aussi sensible que celle de cette même faculté sur la parole.

à ses connoissances ; & la guerre qui , comme un torrent impétueux , entraîne & ravage tout ce qui s'offre à sa fureur , est forcée de respecter la science & la vertu (1).

C'est l'idée qu'en avoit le Philosophe Stilpon (2), lorsque Démétrius Poliorcete (3), après avoir détruit & livré au pillage la ville de Mégare , lui demandant s'il n'avoit rien perdu : « Non , répondit » le Philosophe , la guerre ne peut mettre la vertu au nombre de ses dépouilles ». Ainsi Gorgias (4) interrogeant Socrate

(1) On ne peut rien ajouter à ce bel éloge de l'intelligence. Si l'on compare au passage de Plutarque , ce que Sophocle dit de la loi éternelle dans le troisieme intermede de son *Oedipe* , on verra que le Philosophe n'est point au-dessous du Poète , pour le fond des pensées , & qu'il est peut-être plus riche en images & en expressions.

(2) Stilpon , Philosophe de Mégare , ville de Grèce , fut disciple d'Euclide , & suivit les principes de Socrate.

(3) Démétrius , surnommé *Poliorcete* , ou *Preneur de Villes* , étoit fils d'Antigone , celui des Officiers d'Alexandre , qui , après la mort de ce Prince , eut en partage la Pamphylie & la Phrygie. Démétrius ayant été dépouillé des Etats échus à son pere , en Asie , devint ensuite Roi de Macédoine.

(4) Gorgias , fameux Rhéteur d'Athènes ,

sur ce qu'il pensoit du grand Roi ; s'il le croyoit heureux : « Je n'en fais rien , répondit-il, car j'ignore combien il est instruit & vertueux ». Il lui montrait par-là , qu'il faisoit consister le bonheur de l'homme dans les biens de l'âme, & non dans ceux de la fortune.

Au reste , après avoir dit aux parens , de préférer à tout l'éducation de leurs enfans , je dois les avertir de la leur donner saine & pure , de leur inspirer le plus grand éloignement pour cette éloquence frivole dont on fait parade dans les assemblées publiques. Plaire à la multitude , c'est déplaire aux gens instruits ; selon la pensée d'Euripide :

On doit former les enfans à un genre d'éloquence mâle & nerveux.

Je ne possède point ce talent imposteur. Hypp. v.
Qui d'un Peuple assemblé captive les suffrages. 936, &c.

Mais d'un petit nombre de sages

Je puis flatter le goût & gagner la faveur.

Ceux qu'aura réprouvés leur jugement sévère,

Au vulgaire ignorant sont toujours sûrs de plaire.

J'ai souvent observé que ceux qui, dans leurs discours , cherchent à plaire à la

dont le nom est à la tête du Dialogue de Platon, qui traite de la Rhétorique.

30 SUR L'ÉDUCATION

populace, sont ordinairement corrompus dans leurs mœurs. En effet, comment des hommes, qui s'avilissent jusqu'à flatter les passions des autres, pourroient-ils résister à leurs penchans vicieux, & préférer à une vie voluptueuse, une conduite sage & réglée (1) ?

Ne pas les
accoutumer
trop tôt à par-
ler en public,
sans s'être
préparés.

Mais quel conseil donner à cet égard aux jeunes gens ? quelle méthode faut-il leur prescrire ? Il est beau sans doute de ne rien dire, & ne rien faire avec précipitation ; mais, selon le proverbe, ce qui est beau, est difficile. Aussi, voit-on que les discours de ceux qui parlent en public sans préparation, sont remplis d'inutilités & de négligences. Ils vont au

(1) Ce seroit, sans doute, porter un jugement trop rigoureux, que de conclure en général avec Plutarque, que ceux qui, dans leurs discours, s'étudient à captiver les suffrages de la multitude, sont vicieux dans leur conduite. Mais y auroit-il de l'injustice à supposer qu'une éloquence molle & efféminée, un style précieux & affecté, un goût de pointes & de jeux de mots annoncent peu d'élévation dans l'ame, peu de noblesse dans les sentimens, & par conséquent assez de disposition au vice ? On ne sauroit du moins les justifier d'une vanité bien mal entendue, qui préfère les applaudissemens d'une multitude ignorante, à des suffrages dictés par le savoir & le bon goût.

hazard, sans savoir le plus souvent, par où ils doivent commencer & finir; & sans parler de bien d'autres défauts, ils tombent toujours dans une prolixité vicieuse & rebutante. Mais dans un discours préparé, on peut ferrer son style, & se renfermer dans une juste étendue. On dit que Periclès refusa souvent de dire son avis aux assemblées du peuple, parce qu'il ne s'étoit pas préparé sur l'objet de la délibération. On rapporte la même chose de Démosthène qui avoit pris Periclès pour son modèle dans l'administration des affaires publiques (1). Je ne fais, au reste, si ce fait est bien certain : du moins, dans son Oraison contre

(1) J'ai abrégé le texte pour éviter une répétition peu agréable. Il faut lire : *Ainsi Démosthène . . . lorsque les Athéniens, l'appelloient pour donner son avis, refusoit, en disant ; Je ne me suis pas préparé.* Au reste, ce que Plutarque paroît révoquer en doute, il le dit affirmativement dans la vie de Démosthène, où après avoir rapporté tous les efforts de cet Orateur, pour se former à l'éloquence, il ajoute que jamais personne ne l'entendit parler en public sans préparation ; que souvent dans l'Assemblée, le peuple le nommant pour donner son avis, il refusoit toujours, à moins qu'il ne se fut préparé sur la matière qu'on traitoit.

32 SUR L'ÉDUCATION

Midias, fait-il sentir avec force combien une exacte préparation importe à l'Orateur. « Oui, Athéniens, dit-il, j'avoue » que je me suis préparé, avant que de paroître devant vous. J'ai même apporté à mon discours, je ne rougis point » de le déclarer hautement, le plus d'attention qu'il m'a été possible. Et pourrois-je, dans une cause qui intéresse si vivement mon honneur, porter si loin la négligence, que de ne pas avoir prévu ce que je dois vous dire » ?

Mais seulement quand leur talent est bien formé, & même dans des occasions pressantes.

Ce n'est pas que je condamne absolument la pratique de parler en public sans préparation. Je veux seulement qu'on la réserve pour des occasions pressantes qui ne permettent pas de faire autrement. Il en est de cette pratique, comme des remèdes; il n'en faut user que pour le besoin. Avant donc que d'être parvenu à un âge mûr, on ne doit jamais paroître en public, sans s'être préparé : quand le talent a acquis toute sa force, alors, si l'occasion se présente de parler sans préparation, on peut le faire avec confiance. Ceux qui ont été long-tems dans les chaînes, après même qu'on les en a délivrés, se sentent encore de la contrainte où ils étoient. De même ceux qui se sont long-tems captivés à ne

parier en public qu'après avoir prévu ce qu'ils auroient à dire, s'ils sont obligés de parler sur-le-champ, conservent alors la même exactitude & la même précision, que dans leurs discours préparés. Mais, si dans la première jeunesse, on s'accoutume à parler sans préparation, on se fait un style lâche & diffus, qu'on ne peut plus réformer. Un mauvais Peintre montrait à Appelle un de ses tableaux, & lui faisoit remarquer le peu de tems qu'il avoit mis à le faire. « Vous n'aviez pas » besoin de me le dire, répondit Appelle, » je m'en apperçois assez, je suis même » surpris que vous n'en ayez pas fait davantage ».

Mais, pour revenir à mon sujet, je crois que dans le genre de discours dont je parle, il faut également éviter trop de faste & trop de simplicité. Un style pompeux qui approche du ton de la Tragédie; n'est pas propre à traiter en public, des objets politiques. Un style trop simple est sans intérêt, & ne fixe pas l'attention. Comme il ne suffit pas que le corps soit sain, & qu'il lui faut aussi de la vigueur & de l'embonpoint, ce n'est pas assez non plus que le style soit sans défauts, il doit encore avoir de la force & de la grace. On loue la justesse du style; mais

Le style ne doit être ni trop simple, ni trop pompeux.

34 SUR L'ÉDUCATION

on admire une sage hardiesse. Au reste, ce que je dis des qualités du style, je l'applique également aux dispositions de l'ame. Je veux qu'un enfant ne soit ni trop hardi, ni trop timide. Trop de hardiesse devient effronterie; trop de timidité dégénère en pufillanimité. En ce point, comme en tout autre, la perfection consiste dans un juste milieu.

Il faut leur donner une teinture de toutes les sciences; mais les former surtout à la Philosophie.

Un autre observation nécessaire, c'est qu'il ne faut pas borner l'éducation des enfans à un seul & unique objet. Il ne peut en résulter pour eux que des connoissances bornées, peu différentes d'une véritable ignorance; & dans leurs exercices, une maniere & un ton uniforme qui lasse & qui rebute. La monotonie est toujours ennuyeuse & fatigante. On aime la variété dans les plaisirs des yeux & des oreilles: il en est de même pour ceux de l'esprit. Il faut donc qu'un jeune homme bien né parcoure tout le cercle des connoissances propres à le former. Mais comme il est impossible d'être parfait en tout, il en est plusieurs dont il suffit de prendre une légère teinture, pour se livrer ensuite tout entier à la philosophie. (1) C'est ainsi qu'il est agréa-

(1) Le texte dit: *Pour expliquer ma pensée par un exemple.*

ble de connoître un grand nombre de villes , & de se fixer dans celle qu'on voit le plus sagement gouvernée. Le Philosophe Bion (1), disoit agréablement à ce sujet, que ceux qui ne pouvoient s'élever jusqu'à la philosophie, s'arrêtoient aux autres sciences bien moins estimables qu'elle; comme les amans de Pénélope, n'ayant pu la séduire elle-même, s'étoient attachés à ses femmes.

La philosophie doit donc être le terme de toutes les autres connoissances (2).

Bel éloge
de la Philo-
sophie. Ses
avantages.

(1) Bion de Boristhene fut d'abord disciple de Cratès. Il embrassa ensuite la secte des Cyniques, qu'il quitta aussi pour suivre les leçons de Théodore, & enfin celles de Théophraste, successeur d'Aristote, dans l'école Péripatéticienne, qui florissoit vers la cent quatorzième olympiade. Bion cultiva beaucoup la Poësie, &, au rapport de Diogene Laërce, il fut le premier qui fut répandre des fleurs sur les matieres philosophiques.

(2) On sent bien que Plutarque entend ici par Philosophie, non les diverses sciences que l'on comprenoit sous cette dénomination générale, telles que la Physique, l'Astronomie, la Dialectique, &c. Il parle de la morale, cette science pratique qui apprend à régler les mœurs, à soumettre les passions au joug de la raison, & qui, selon la force du mot grec, est proprement l'amour de la sagesse. On ne peut disconvenir que cette science

Les hommes ont inventé deux arts différens pour entretenir le corps en bon état, la médecine & la gymnastique. L'une a pour objet la santé, l'autre, la force & la souplesse (1) ; mais la phi-

ne soit la plus importante de routes, puisqu'en éclairant l'homme sur sa nature, sur ses devoirs & sur sa fin dernière, elle lui enseigne les moyens d'être heureux. Mais elle a besoin pour cela d'être elle-même éclairée par la révélation : guidée par la raison seule, elle ne peut que nous égare.

(1) Tout le monde fait combien la Gymnastique étoit en honneur chez les anciens, & quelle place elle occupoit dans l'éducation des enfans. Il est non-seulement utile, mais nécessaire, d'exercer beaucoup le corps, surtout dans la jeunesse. L'exercice donne de la force & de la souplesse aux membres, entretient la santé, endure à la fatigue & aux dangers, & assure une vieillesse longue & vigoureuse. Cependant, il faut avouer que les Grecs porteroient beaucoup trop loin leur estime pour la Gymnastique, puisqu'elle excédoit les bornes que la pudeur ne permet jamais de franchir, & que c'est sur-tout aux exercices du gymnase, qu'on attribue la dépravation de mœurs qui régnoit dans la Grèce, & qui enfin causa sa perte. D'ailleurs, comme Plutarque le dira bientôt, lorsqu'il conseillera l'usage de la Gymnastique, des exercices trop violens dessèchent l'esprit, & empêchent les jeunes gens de s'appliquer à l'étude des sciences. Aussi, voyons-nous les plus sages d'entre

lophilie seule est le remede des maladies & des foibleſſes de l'ame. Elle nous apprend à diſtinguer ce qui eſt honnête ou honteux , juſte ou injuſte , & généralement ce qu'il faut rechercher , & ce qu'il faut fuir. Elle nous fait connoître tous nos devoirs généraux & particuliers , ſelon les différens rapports de notre être. Elle nous enſeigne qu'il faut adorer les Dieux , honorer ſes parens , reſpecter les vieillards , obéir aux loix , être ſoumis aux Magiſtrats , chérir ſes amis , honorer le mariage par une ſage tempérance , avoir de la tendreſſe pour ſes enfans , traiter ſes eſclaves avec humanité , & , ce qui eſt plus difficile encore , ne ſe laiſſer ni enfler par la proſpérité , ni abattre par les diſgraces , ni amolir par la volupté , ni emporter par la colere. Voilà , ſans doute , les plus grands avantages que nous puiffions retirer de la philoſophie.

Il eſt d'une ame forte de ſupporter avec courage l'adverſité. C'eſt l'effet d'un

Fruits de
cette étude.

les anciens condamner cette paſſion effrénée , que les Grecs avoient pour la Gymnaſtique , & blâmer les honneurs extraordinaires qu'on accordoit aux Athletes , vainqueurs dans les jeux.

38 SUR L'ÉDUCATION

caractere doux & modéré, de se maintenir sans envie dans la bonne fortune (1) : c'est le propre d'un homme sage, de soumettre la volupté au joug de la raison ; il faut une vertu rare, pour maîtriser la colere. Mais, selon moi, les hommes parfaits sont ceux qui sachant unir à l'administration des affaires publiques, la pratique de la philosophie, peuvent jouir des deux plus grands biens de la vie humaine : l'un, d'être utile au public, par une sage administration ; l'autre, de goûter, dans le sein de la philosophie, les charmes d'une vie heureuse & tranquille.

Entre les
différens gen-
res de vie qui
partagent les
hommes, quel

Trois genres de vie différens partagent tous les hommes. La vie active, la vie spéculative, & la vie voluptueuse (2).

(1) Les leçons ordinaire portent, τὸ μὲν γὰρ εὐγυνὸς εὐτυχίῃν, αἰσχροῦς. τὸ δὲ αἰσχροφθόρας, εὐγυνὸς αἰσχροῦς. Heuman propose de lire au premier membre, εὐγυνὸς αὐτοῦ, & de rejeter au second, εὐτυχίῃν. Cette conjecture porte avec elle un tel caractere d'évidence, que je n'ai pu me refuser à l'adopter.

(2) Par la vie active, il faut entendre celle d'un homme d'Etat livré à l'administration des affaires publiques. La vie spéculative est celle d'un Philosophe appliqué, ou à la contemplation des choses naturelles, ou à la méditation des vérités morales. Les anciens, & sur-tout

Celle-ci , livrée aux plaisirs & à la mollesse , nous rend semblables aux bêtes , & ne mérite que nos mépris. La vie purement spéculative est sans utilité ; & la vie active , quand elle n'est point éclairée par la spéculation , nous expose à beaucoup d'erreurs. Il faut donc , autant que les circonstances le permettent , joindre à l'administration politique , une étude sérieuse de la philosophie. Telle fut la pratique de Periclès , d'Archytas de Tarente (1) , de Dion & d'Epaminon-

est le plus
parfait ?

les Romains , faisoient peu de cas de ce dernier genre d'occupation. Ils regardoient la vie d'un Philosophe comme un loisir inutile au public , & infructueux à lui-même. Cependant , les hommes d'Etat les plus sensés , avouoient la nécessité d'unir à l'administration publique , l'étude de la Philosophie morale. Celle-ci est comme le flambeau de la Politique ; elle en prévient les abus , dont le plus affreux est le despotisme , & dirige ses vues & ses efforts vers la félicité publique. Platon disoit que le vrai moyen de voir les peuples heureux , seroit que les Rois fussent Philosophes , ou que les Philosophes fussent Rois. Un des traités de Plutarque a pour objet de prouver que les Rois doivent être instruits.

(1) Archytas de Tarente avoit étudié la Géométrie sous Platon , & fut un des plus fameux sectateurs de la doctrine de Pythagore.

40 SUR L'ÉDUCATION

das. Ces deux derniers avoient été disciples de Platon.

Former les
jeunes gens
par la lecture
des anciens.

(1) J'ajoute encore qu'il est utile & même nécessaire d'acquérir les ouvrages des anciens , & d'en faire provision , comme un laboureur se fournit des instrumens aratoires : car les livres sont , pour ainsi dire , les instrumens de nos connoissances , & c'est de là , comme d'une source abondante , que la science découle dans nos ames (2).

Les dresser
aux exercices
du gymnase.

Que les jeunes gens aillent aux gymnases , & qu'ils s'y exercent assez long-tems , pour acquérir la force & la vigueur du corps , autant que la bonne grâce

(1) Le texte ajoute : *je ne crois pas que je doive m'arrêter à parler plus long-temps sur l'instruction.*

(2) Tous les Commentateurs ont jugé que ce passage , tel qu'il est dans les éditions ordinaires , avoit besoin de réforme. J'ai suivi celle d'Heuman , qui met une parenthese depuis *τὸν αὐτὸν τρόπον* , jusqu'après *βιβλίον ἐστὶ* , & qui retranche à la fin de la phrase le verbe *συμβέβηκεν* , faisant dépendre *εἶναι* d'*ἀναγκαῖον ἐστὶ*. Au lieu de *εἶναι* , les éditions portent les unes *τηρεῖν* , les autres *τερεῖν* , qui signifient *conserver*. *εἶναι* , qui veut dire *touler* , me paroît convenir beaucoup mieux à la pensée de l'Auteur , & au contexte de sa phrase , où il compare l'usage des livres à une source d'où la science découle , *ἀπὸ πηγῆς*.

& la souplesse. Une jeunesse saine peut seule procurer une bonne vieillesse. Dans le calme on doit se préparer contre la tempête : de même dans le jeune âge , on doit par une vie sage & tempérante , se ménager une vieillesse heureuse. Mais ces exercices doivent être pris avec modération , pour ne pas mettre les jeunes gens hors d'état de s'appliquer à l'étude des lettres. Platon l'a dit : la fatigue & le sommeil sont ennemis des sciences.

L. 7. de la
Rep.

Il n'est pas moins essentiel (1) de dresser les jeunes gens aux exercices militaires , à lancer des javelots , tirer de l'arc , & aller à la chasse. A la guerre , les richesses des vaincus sont le prix des vainqueurs ; mais les corps mollement nourris à l'ombre , ne sont pas propres aux fatigues militaires. Un soldat maigre & fluet , bien exercé aux combats , est en état de repousser les Athlètes les mieux armés (2).

Aux exercices militaires & à la chasse.

(1) Le Grec ajoute : *Mais à quoi tend ce que je viens de dire ? je me hâte maintenant d'en venir à ce qu'il y a de plus essentiel.* Ces sortes de transitions peuvent être supprimées , sans faire rien perdre à l'Auteur que l'on traduit.

(2) Au lieu de *ἀθλητῶν καὶ πολεμίων* , je lis *καὶ πολεμίων ἀθλητῶν*. Un soldat armé auroit eu peu de gloire à vaincre des Athlètes , qui ne

42 SUR L'ÉDUCATION

Réponse à l'objection , que l'éducation qu'il conseille ne peut convenir qu'à des enfans riches.

Ici je crois entendre quelqu'un me dire : vous nous aviez promis des préceptes sur l'éducation des enfans de condition libre ; mais vous négligez absolument les pauvres, & les gens du peuple , pour ne vous occuper que des riches. Il m'est facile de répondre à cette objection. Je souhaiterois sans doute que mes préceptes pussent être mis en pratique par tous les parens. Mais s'il en est que leur indigence mette dans l'impossibilité de les suivre , qu'ils en accusent la fortune , & non pas mes conseils. Tous les parens doivent s'efforcer de donner à leurs enfans , l'éducation la plus parfaite. Ceux qui ne sont pas assez riches pour cela , se borneront à ce que leur fortune leur permettra de faire (1).

l'étoient pas ; ce que Plutarque lui feroit faire , s'il avoit mis des Athletes & des ennemis.

(1) L'éducation chez les anciens , n'étoit pas gratuite , & chaque science , chaque art avoit des maîtres différens. Delà naissoit la difficulté de pouvoir parcourir le cercle de toutes les parties d'une éducation honnête , & de prendre les leçons de ces divers maîtres , dont quelques-uns les faisoient payer fort cher. Cependant , malgré cette difficulté , les Grecs , qui , selon le témoignage d'Horace , uniquement avides de gloire , ne ménageoient rien

Art. Poëtiq. pour la mériter : *Præter laudem nullius aya-*
v. 324.

Après cette courte digression qui m'a paru nécessaire, je reprends la suite de

Il faut porter les enfans au bien par la douceur.

ris ; & les Romains dans les derniers temps de la République , ne négligeoient rien pour procurer à leurs enfans, la meilleure éducation. Souvent , les moins riches étoient ceux qui faisoient les plus grands efforts. Témoin le pere d'Horace , qui , quoique pauvre & affranchi , fit donner à son fils la même éducation que recevoient les enfans des Sénateurs. On a mis depuis long-tems en question , si les sciences avoient gagné à la gratuité de l'enseignement , qui en facilite aujourd'hui l'accès à tous les états. Il est même des personnes , qui , frappées de la désertion qu'elle occasionne dans les professions mécaniques , ont décidé qu'il falloit exclure de la carrière des sciences , les fils des artisans. C'est , ce me semble , remédier à un excès par un autre. On ne peut nier que la facilité de l'enseignement , n'enleve aux Arts mécaniques bien des bras utiles , dont les talens trop médiocres pour les sciences , ne dédommagent pas la société des pertes qu'elle fait sous un autre rapport. Il seroit à désirer que tous les enfans , lorsqu'ils se présentent pour les études , au moins pour les dernières , fussent soumis à un examen judiciaire & impartial , qui sondât leurs forces , & décidât s'ils sont propres aux lettres. Il y auroit ainsi moins d'aspirans aux sciences , & plus de vrais Savans. Mais d'exclure des études les fils des Artisans , précisément comme tels , ce seroit une injustice faite au public & aux particuliers , & contre laquelle réclame hautement l'expérience de tous les siècles. Platon ,

V. Sat. 6 ,
L. 1.

44 SUR L'ÉDUCATION

mes principes. On doit porter les enfans à l'amour du bien , par la douceur & la persuasion , jamais par des punitions dures & humiliantes , qui conviendroient tout au plus à des esclaves , & non à des enfans de condition libre. Les mauvais traitemens & les affronts les découragent , & les rebutent. Les éloges & les reproches réussissent bien mieux que la rigueur & la sévérité. Les uns les portent au bien , les autres les détournent du mal. Il faut donc en user tour à tour : s'ils se laissent aller à une confiance présomptueuse , humilier leur orgueil par des reproches salutaires , & relever ensuite leur courage par des louanges bien ménagées ; comme les nourrices , après avoir fait pleurer leur enfant , le consolent , en lui présentant la mamelle. Mais qu'on évite aussi de les enorgueillir par des louanges excessives qui les rempliroient d'amour-propre & de vanité.

issu des Rois d'Athènes , avoit été formé par Socrate , le fils d'un pauvre Sculpteur. Virgile étoit fils d'un Laboureur ou d'un Berger ; Horace d'un Affranchi. Parmi nous , le Cardinal d'Osset , Amyot , le célèbre Gerson , le grand Rousseau , Rollin , & tant d'autres , étoient tous des fils d'Artisans. La plus haute noblesse auroit peine à compter beaucoup de noms aussi célèbres dans le genre dont nous parlons.

Au reste , je connois des peres , qui , Ne pas les
surcharger de
travail.
pour trop aimer leurs enfans , en sont
réellement les ennemis (1). Il en est , par
exemple , qui trop jaloux de leur voir
faire les progrès les plus rapides , &
obtenir en tout une supériorité marquée ,
les surchargent d'un travail forcé dont
le poids les accable. Il en résulte un
découragement qui leur rend les sciences
odieuses. Les plantes modérément arro-
sées , croissent facilement ; une eau trop
abondante en étouffe le germe. Ainsi
l'ame se nourrit & se fortifie par un tra-
vail bien ménagé ; l'excès l'accable , & éteint
ses facultés. Il faut donc donner du re-
lâche aux enfans , & se souvenir que tout ,
dans la vie humaine , est partagé entre
l'action & le repos. On veille le jour ,
& on dort la nuit. La paix succède à la
guerre , & le calme à la tempête. Les jours
de travail sont interrompus par des jours
de fête : en un mot le repos est l'assaison-
nement du travail. Nous en voyons la
preuve , non-seulement dans les êtres
animés , mais encore dans les choses in-
sensibles. Les arcs & les lyres ont besoin
d'être détendus , pour nous servir utile-

(1) Le Grec ajoute : je rendrai plus sen-
sible par un exemple , ce que je veux dire.

46 SUR L'ÉDUCATION

ment. Enfin , le corps ne se conserve que par la vicissitude du besoin & de la nourriture, & l'esprit ne se soutient que par l'alternative de l'action & du repos.

Les parens
doivent avoir
l'œil sur l'édu-
cation de
leurs enfans.

Au reste , je ne puis m'empêcher de blâmer ces parens, qui , après avoir confié leurs enfans à des Gouverneurs, croient que tout est fait pour eux , & n'assistent jamais aux leçons qu'on leur donne. Ils manquent, sans doute à un devoir essentiel. Ne devroient-ils pas juger par eux-mêmes des progrès de leurs enfans , & ne pas s'en reposer entièrement sur des hommes souvent conduits par un esprit mercenaire ? Les Gouverneurs en seroient plus vigilans & plus attentifs, s'ils avoient de tems en tems des témoins de leur manière d'instruire ; & c'est ici qu'on peut appliquer le bon mot d'un Ecuyer : que rien n'engraisse plus promptement un cheval , que l'œil du maître.

Xenoph. L.
5. des Econo-
miq.

Nécessité
d'exercer leur
mémoire.

Il est très-utile aux jeunes gens , & sur-tout dans le premier âge , d'exercer leur mémoire. Cette faculté est comme le trésor des sciences. C'est pour cela que les anciens ont feint que les Muses étoient filles de Mnémosyne Déesse de la mémoire ; ils vouloient par-là nous faire entendre que rien ne contribue tant que la mémoire , à nourrir & orner l'esprit. Il

faut donc la cultiver avec soin dans les enfans , qu'ils l'aient bonne ou mauvaise. L'exercice fortifiera dans les uns le don de la nature ; dans les autres , il en réparera le défaut. Les premiers l'emporteront sur leurs émules , les seconds parviendront peu à peu à se surpasser eux-mêmes. Croyons-en Hésiode :

Poème des
ouvrages &
des jours , L.
I. V, 461.

Peu , souvent répété , fait bientôt une somme.

On sentira le prix de la mémoire , en pensant combien elle est à la fois utile pour les sciences , & pour les affaires de la vie civile. Le souvenir de ce qui a été fait , sert souvent de règle & de conseil pour ce que l'on doit faire.

Qu'on veille à ce que les enfans ne tiennent que des discours décens & modestes ; c'est encore un objet essentiel dans l'éducation. *La parole est*, selon Démocrite (1), *l'ombre de l'action*. Qu'on les accoutume aussi à être affables & honnêtes. Rien ne rend plus odieux que des manières dures & hautaines ; & un moyen sûr de se

Veiller à ce
qu'ils ne tien-
nent que des
discours hon-
nêtes.

Qu'ils soient
doux & affa-
bles.

(1) C'est le fameux Abdéritain Démocrite , contemporain de Socrate , & qui fut le vrai fondateur de la secte à laquelle Épicure donna depuis son nom. On sait qu'il rioit sans cesse des vices des hommes , bien différent en cela d'Héraclite qui en pleuroit toujours.

48 SUR L'ÉDUCATION

faire aimer, c'est de n'être pas entêté dans la dispute. Il est beau de vaincre; mais il l'est aussi de savoir céder, quand la victoire tourneroit à notre désavantage. Témoin la victoire de Thebes (1) :

Quand la dispute en aigreur dégénère,

Ex Protes.
apud Stob.
Serm. 19.

Le plus sage des deux cède à son adversaire,

a dit Euripide.

Ex Hypp.
operto apud
Barnes.

Les accou-
tumer à une
vie simple &
gale.

Il est encore d'autres devoirs d'une pratique, autant & peut-être plus importante pour les jeunes-gens que ceux dont j'ai parlé jusqu'ici. Il faut les accoutumer de bonne heure à mener une vie simple & frugale, à savoir se taire, maîtriser leur colere, & conserver leurs mains pures. Il est bon de s'arrêter sur chacun de ces objets, & d'en rendre l'importance plus sensible par des exemples (2). Il est des hommes qui, par une basse &

A ne pas
aimer l'ar-
gent.

(1) La victoire de Thebes ou Cadméeenne, étoit passée en proverbe, pour signifier une victoire aussi funeste au vainqueur qu'au vaincu. La fameuse guerre de Thebes, dont les deux principaux chefs, Eteocle & Polnice, fils d'Œdipe & de Jocaste, périrent de la main l'un de l'autre, avoit donné lieu à ce proverbe.

(3) Le Grec porte : *Par exemple, afin de commencer par le dernier.*

criminelle

criminelle cupidité, ont flétri la gloire de leurs actions passées. Par exemple, le Lacédémonien Gylippe (1), ayant pris de l'argent qui appartenoit au trésor public, se vit honteusement chassé de Sparte.

Il n'appartient qu'à une sagesse consommée, de mettre un frein à la colere. A maîtriser la colere.
Socrate reçut un jour un coup de pied d'un

(1) Le Grec dit : *Ayant délié les sacs qui contenoient l'argent, &c.* Gylippe, Général des Spartiates, pendant la guerre du Péloponnèse, ayant été envoyé au secours de la Sicile, où les Athéniens avoient déjà fait de grands progrès, les battit en plusieurs rencontres, & les força de se rendre à discrétion. Après la prise d'Athènes, Lyfandre, avant de retourner à Sparte, envoya devant lui Gylippe, pour y porter l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ses campagnes. L'argent seul montoit à quinze cents talens, c'est-à-dire, à plus de deux millions. Gylippe ne put résister à la tentation de s'approprier une partie de cette somme. Les sacs étoient scellés d'un cachet, & sembloient ne laisser aucun lieu au vol. Il imagina de les découper par le fond ; & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, & qui montoit à trois cents talens, il les raccommoda proprement, & se crut en sûreté. Mais quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque sac, le décélérent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte.

504 SUR L'ÉDUCATION
jeune insolent. Tous ceux qui l'accom-
pagnoient en furent indignés, & se mi-
rent en devoir de courir après lui. « Laif-
» lez, leur dit Socrate, si un âne m'a-
» voit donné un coup de pied, me con-
» seilleriez-vous de ruer contre lui » ?
Mais il en fut bientôt vengé (1) : car
tout le monde accabla ce jeune homme
de si sanglans reproches, qu'il se pendit
de désespoir. Aristophane, dans sa Co-
médie des Nuées, ayant vomî contre So-
crate, en sa présence, les injures les plus
atroces : « Eh ? quoi, lui dit quelqu'un,
» un traitement si indigne ne vous met
» point en colère (2) ! Non, lui répon-
» dit Socrate, quand j'assiste à cette co-
» médie, je crois être à un repas où j'amuse
» les convives ». Architas, au retour d'une
guerre (3), où il avoit eu le commande-

(1) J'ai suivi la leçon d'Heuman : *κατεπείλατο*
signifie littéralement, *il ne le porta pas loin*,
κατεπράξατο, qui est dans les éditions ordinai-
res, est évidemment corrompu.

(2) J'ai adopté la ponctuation proposée
par Heuman ; & qui rend tout ce passage
beaucoup plus clair. Voyez sur ce trait de
Socrate, Elîen, dans ses Histoires diverses,
liv. 2, chap. 13, où il est différemment
raconté.

(3) Il y a dans le texte : *Archytas de*
Tarente & Platon, montrèrent une pareille

ment de l'armée, trouva ses terres en friche, & faisant venir son économe: « Je te punirois sévèrement, lui dit-il, si je n'étois pas en colere ». Platon irrité contre un esclave libertin, appella Speusippe, le fils de sa sœur: « Chatie-moi ce coquin, lui dit-il, car pour moi, je suis trop en colere ».

Une telle modération, dira-t-on, est une vertu difficile à pratiquer: j'en conviens; mais il n'en faut pas moins, d'après l'exemple de ces grands hommes, faire tous ses efforts pour retenir sa colere, & modérer la fougue impétueuse de cette passion. Dans l'impuissance où nous sommes d'atteindre à leurs autres vertus, efforçons-nous au moins d'imiter leur modération; & comme les Ministres des Dieux, marchent à la tête des cérémonies, le flambeau à la main, faisons briller en nous cette portion de leur sagesse qu'il nous est permis d'égaliser (1).

Leur proposer, sur ce point, l'exemple des grands hommes.

modération. Je l'ai supprimé dans la traduction, pour éviter une répétition fatigante de noms propres.

(1) Le texte dit: *Comme ministres de ces dieux & porte-flambeaux de leur sagesse, imitons-les autant qu'il nous est possible, & marchons sur leurs traces.* J'ai eu de la peine à rendre la pensée de Plutarque, & j'ai été

52 SUR L'ÉDUCATION

A retenir
leur langue.

C'est un devoir non moins essentiel ; mais plus difficile qu'on ne pourroit penser, que de savoir se taire à propos ; ce talent est préférable à celui de bien parler. Pour moi , je croirois volontiers que les anciens ont institué l'initiation à nos mylteres , pour qu'on y contractât l'habitude du silence ; & que delà on la portât dans le commerce de la vie , & dans le secret des affaires (1). On ne s'est jamais repenti de s'être tu , mais souvent d'avoir parlé. Il est toujours tems de dire ce qu'on a retenu dans le silence ; on n'est plus maître

obligé d'en changer le tour. Je souhaite que ce soit sans en avoir affoibli l'idée, qui est parfaitement belle.

(1) Ces mysteres étoient ceux de Cerès , connus sous le nom de mysteres Eleusiens , & qu'on distinguoit en grands & en petits : pour les uns & les autres , il falloit être capable de garder un profond secret. Les petits servoient de préparation aux grands. On n'a jamais trop su ce qui s'y passoit , parce que les initiés étoient fideles à l'engagement qu'ils prenoient de ne point révéler les secrets qu'on leur dévoiloit. On peut consulter , pour un plus grand détail , M. l'Abbé Bannier , explication des Fables , & une Dissertation sur la descente d'Enée aux enfers , imprimée dans le Virgile de l'Abbé Desfontaines.

d'une parole , dès qu'elle est une fois lâchée. Combien de gens ne pourrois-je pas citer qui se sont perdus par leur indiscretion ? Je me contenterai de deux ou trois exemples. Ptolémée Philadelphie ayant épousé sa sœur Arsinoé : « Prince , » lui dit un de ses courtisans , nommé « Sotade , vous avez goûté du fruit dé- » fendu ». Ptolémée irrité , le fit jeter dans une prison où il resta long-tems renfermé , portant la juste peine de son indiscretion , & expiant par des larmes ameres , le plaisir d'un bon mot.

Le Sophiste Théocrite , plus indiscret encore , fut aussi puni plus sévèrement. Alexandre avoit fait donner ordre aux peuples de la Grèce , de lui tenir prêt à son retour , un certain nombre de robes de pourpre , parce qu'il vouloit offrir des sacrifices aux Dieux , pour la victoire qu'il avoit remportée sur les barbares. Les Grecs ayant été obligés de fournir pour cela une contribution générale : « Je n'avois pas trop compris » jusqu'ici , dit Théocrite , ce qu'Homere II. L. 5. v. » vouloit dire par la mort de pourpre , je 38. » le fais maintenant ». Cette parole ne lui avoit attiré que la haine d'Alexandre (1) ;

(1) On trouvera sans doute peu de sel

94 SUR L'ÉDUCATION

mais la plaisanterie qu'il fit dans la suite contre Antigone Roi de Macédoine qui étoit borgne, mit ce Prince dans une colere violente, dont Théocrîte fut la victime. Antigone avoit envoyé à ce sophiste, son chef de cuisine Eutropion (1), pour lui dire de se rendre auprès de sa personne. Comme Eutropion lui signifioit cet ordre du Roi, &

dans ce mot de Théocrîte, dont il faut même chercher à deviner le sens. Apparemment que le nombre des robes de pourpre, commandées par Alexandre, étoit considérable, & faisoit pour les Grecs un tribut fort onéreux, qui les pressoit, pour ainsi dire, jusqu'au sang. C'est à la ressemblance de la couleur du sang, & de celle de la pourpre que le sophiste fait allusion. Au reste, ce n'est pas dans ce premier exemple que Théocrîte est plus sévèrement puni que Sotade; ce n'est que dans le second; & c'est une négligence de Plutarque que j'ai cherché à réparer, en liant les deux traits d'histoire.

(1) Il est difficile de déterminer le véritable sens de ces mots; *γεγενημένον ἐν τράξει*, qui se trouvent dans le grec, après *Εὐτροπίων*. Ils peuvent signifier qu'Eutropion, qui avoit été chef de cuisine, étoit devenu Officier de la chambre du Prince, comme Huissier, &c. sans cela, il ne paroîtroit pas naturel, que ce fut un chef de cuisine que le Prince eût choisi pour porter des ordres particuliers.

qu'il venoit plusieurs fois le sommer d'y obéir : « Je vois bien , lui dit le sophiste , » que tu veux me servir tout crud à ce Cy- » clope » ; reprochant à l'un sa profession , & à l'autre sa difformité. « Oui , reprit » Eutropion ; mais je te servirai sans tête , » & tu payeras cher ta mauvaise plaisante- » rie ». Il alla sur-le-champ la rapporter au Roi qui fit trancher la tête à Théocrite.

Le plus sacré des devoirs pour les pa-
rens & pour les Gouverneurs , c'est d'ac-
coutumer les enfans à dire la vérité. Le
mensonge est un vice bas que tout le
monde déteste , & qu'on ne doit pas
même pardonner aux derniers des
esclaves.

A dire tou-
jours la vérité.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'à pré-
sent sur l'éducation , je n'ai eu à traiter
que des objets qui ne souffroient point de
difficulté. Mais la matière qui se présen-
te maintenant , me tient en balance , &
me jette dans une indécision qui me fait
également craindre de me taire & de par-
ler (1). Faut-il laisser approcher des

Digression
sur l'usage de
confier les en-
fans à des
hommes qui
avoient conçu
pour eux un
tendre atta-
chement.

(1) On voit que j'ai évité en traduisant ,
une répétition des mêmes idées , qui ne pour-
roit que déplaire dans notre langue , & dont
la suppression n'intéresse point le sens , ni le
fond de la pensée.

0-7-68-57-11-0

Dictyos, v. 2.
ap. Barn.

plaisirs. 12 11-11-11 11-11-11

Rep.

tage (1). Pour moi , je veux qu'on éloigne avec soin d'auprès des enfans , ceux qui ne recherchent en eux qu'une beauté fragile , & qu'on en laisse approcher ceux qui aiment une beauté plus estimable , celle de la vertu ; qu'on proscrive absolument ces amours criminels qui sont d'usage à Thèbes , en Elide , & en Crete , pour n'admettre que ceux qui sont permis à Athenes , & à Lacédémone (2).

(1) Φιλεῖν dans la première signification , veut dire *aimer* , & καλός , se prend très-fréquemment pour *bon* & *vertueux*.

(2) Le point que Plutarque examine ici , mérite d'autant plus d'attention , que , dans la manière dont il s'agit , le doute seul paroît un crime , & qu'il semble imputer aux plus célèbres Philosophes de l'antiquité , un vice que la nature proscriit , autant que la Religion. L'extrême corruption des peuples de la Grece , l'avoit malheureusement rendu trop commun parmi eux , & j'ai déjà remarqué que la licence des Gymnases , en avoit été une des principales causes. Mais il est certain aussi , que le desir de procurer aux enfans une bonne éducation , avoit donné lieu à des établissemens qui ne pouvoient que leur être très-avantageux. Solon avoit fait à Athenes une loi qui fut ensuite adoptée dans toute la Grece , par laquelle les hommes d'une sagesse & d'une probité éprouvée , étoient obligés de

& SUR L'ÉDUCATION

Préceptes
sur l'éduca-
tion des jeu-
nes-gens.

De l'éducation du premier âge, je passe

prendre soin de l'éducation des jeunes-gens, de s'attirer leur amitié, & de les élever dans les principes de la justice, de l'honneur & de la bravoure. L'ignorance de cette coutume a donné lieu à des gens méchants, ou qui peut-être cherchoient à justifier, par de grands exemples, leur propre corruption, de donner une mauvaise interprétation à cette amitié de plusieurs Philosophes célèbres, pour les jeunes-gens qui leur étoient confiés. Mais ce n'est que sur des soupçons, sur des paroles équivoques, & non sur des faits connus, qu'on les a chargés d'une imputation si grave. Je n'insiste point sur leur justification, qu'on peut voir traitée avec la plus grande force, dans l'Auteur Anglois de la vie de Socrate. Au reste, le sentiment de Plutarque, sur ce point, ne peut être révoqué en doute. Ce qu'il en dit dans ce traité, & dans beaucoup d'autres endroits de ses Ouvrages, en sont un témoignage incontestable. C'est ce qui m'a décidé à supprimer dans la traduction, la réflexion qui termine cet article, & que je ne puis croire être de lui. *Au reste, que chacun en cela suive son sentiment.* Il est hors de vraisemblance, qu'après avoir prescrit d'une manière si précise, d'éloigner avec soin des jeunes gens ceux qui ne recherchent en eux qu'une beauté fragile, il ait pû conclure tout de suite par laisser à chacun la liberté de faire ce qu'il voudroit. C'est une conséquence qu'on ne peut imputer à Plutarque,

à celle de l'adolescence ; & je n'en dirai que deux mots. J'ai souvent blâmé la conduite de ces peres , qui donnant d'abord à leurs enfans , des maîtres & des gouverneurs , les abandonnent à eux-mêmes dans leur jeunesse , dans cet âge bouillant & enporté qui demande bien plus de précaution & de soin , que celui de l'enfance. Qui ne fait que les fautes des enfans , qui se bornent d'ordinaire à l'indocilité & à la désobéissance , sont peu dangereuses & faciles à corriger ? Mais celles des jeunes gens sont le plus souvent des vices énormes & funestes dans leurs suites. Ce sont des excès de table , des vols faits à leurs parens , des jeux & des débauches ruineuses , des amours criminels ou même adulteres. Avec quel soin ne faut-il donc pas les retenir , & enchaîner , pour ainsi dire , cette fouge qui leur est naturelle , & qui , incapable de se contenir , les familiarise avec les passions les plus violentes ? Quand on n'est pas attentif à reprimer les faillies de cet âge impétueux , & à mettre un frein à ses de-

sur-tout dans une matiere aussi grave , quand on connoît cet amour pour le vrai , & cette liberté à le dire , qui sont son caractère.

sirs, on devient, sans le vouloir, l'occasion & le complice de tous ses désordres.

L'âge bouillant de la jeunesse demande encore plus de précautions que celui de l'enfance.

Les parens sages & prudents veillent avec un soin particulier sur ce tems périlleux de la jeunesse, & pour porter leurs enfans à la vertu, ils tiennent tout-à-tour de reproches, de menaces, de prières, de conseils & de promesses. Ils leur citeront les exemples des jeunes-gens que l'amour des voluptés a précipités dans les plus grands malheurs, & de ceux à qui leur continence & leur sagesse ont acquis une réputation honorable. L'espoir de la gloire, & la crainte de l'infamie, sont les deux aiguillons de la vertu. L'une leur donne de l'ardeur pour tout ce qui est honnête, l'autre leur inspire la honte du mal. Mais avant tout, qu'ils éloignent d'eux les méchans, dont la société ne pourroit que les corrompre.

Symboles allégoriques, sous lesquels Pythagore présentait des préceptes de morale.

Pythagore nous a peint les dangers de ce commerce sous des symboles allégoriques que je crois devoir rapporter, & dont je donnerai l'explication, parce qu'ils peuvent contribuer à inspirer l'amour de la vertu. *Il ne faut point, dit-il, manger des poissons qui aient*

a queue noire (1) ; c'est-à-dire , qu'il faut éviter toute liaison avec des hommes d'un caractère noir & méchant. Ne marchez point sur la balance ; c'est-à-dire , respectez la justice , & gardez-vous d'en enfreindre les loix. Ne vous asseyez point sur le boisseau : c'est-à-dire , fuyez la paresse ; & travaillez à vous procurer les nécessités de la vie. Ne donnez point la main à toutes sortes de personnes : c'est-à-dire , ne soyez pas facile à contracter des engagements. Ne portez point un anneau étroit : c'est-à-dire , conservez votre liberté , & ne vous rendez esclave de personne. Ne fouillez point dans le feu avec l'épée ; c'est-à-dire , n'irritez pas un homme en colere ; tâchez plutôt de le calmer. Ne rongez point votre cœur : c'est-à-dire , ne livrez pas votre ame à des chagrins qui la dévorent. Abstenez-

(1) *Μελανύρος* est un poisson ainsi nommé , parce qu'il a la queue noire. Quelques-uns le confondent avec la Séche , *sepia* , dont il diffère néanmoins , fondés peut-être sur ce que la Séche , lorsqu'elle est poursuivie par des poissons carnassiers , lance une liqueur noire , qui obscurcit l'eau. A la faveur de ce nuage épais , elle échappe à la poursuite de son ennemi.

vous de manger des fèves : c'est-à-dire, ne vous ingérez point dans l'administration des affaires publiques : car anciennement , c'étoit avec des fèves qu'on donnoit les suffrages pour l'élection des Magistrats (1).

(1) La défense que Pythagore avoit fait à ses disciples de manger des fèves , a beaucoup exercé les Commentateurs anciens & modernes. Sans rapporter en détail tout ce qu'ils en ont crû , je me contenterai de dire en peu de mots , que les uns l'ont regardée comme une suite de l'opinion de ce Philosophe sur la métempsychose. Il trouvoit , disent-ils , entre la substance de la fève & celle des corps animés , une analogie qui lui faisoit croire qu'elle pouvoit être sujette à la transmigration. De là l'expression satyrique d'Horace , qui appelle la fève la parente de Pythagore , *faba Pythagoræ cognata*. D'autres regardent cette défense comme un précepte de santé , parce que ce légume est d'une substance farineuse , qu'il rend le sommeil pesant , & obscurcit l'esprit. Quelques-uns veulent que la superstition en ait été le principe , & que Pythagore n'en ait interdit l'usage , que parce qu'il la regardoit comme le symbole de la mort. Il en est qui pensent que ce précepte cachoit une défense de se livrer aux plaisirs du corps. En laissant tous ces divers sentimens pour ce qu'ils sont , on ne peut gueres douter que cette défense ne soit un voile qui cache tout autre chose que ce qu'il présente , quand on sait que c'étoit la manière de Pythagore ,

Ne mettez point votre nourriture dans un vase mal-propre : c'est-à-dire , ne tenez pas des discours sensés à des hommes pervers : car la parole est la nourriture des ames , & la perversité des hommes la corrompt. Ne retournez point sur vos pas , quand vous êtes sur la frontiere : ce qui veut dire , que les hommes qui touchent au terme de leur vie , doivent voir d'un oeil ferme & tranquille , la mort s'approcher.

Je reviens à mon sujet , & je répète encore qu'on doit écarter avec soin des jeunes-gens , tous les hommes corrompus , & sur-tout les flatteurs. Je ne puis trop le dire , il n'est point d'hommes plus dangereux pour la jeunesse , & qui l'entraînent plus sûrement à sa perte.

Il faut écarter avec le plus grand soin, des jeunes-gens, les flatteurs. Portrait de ces hommes dangereux.

Egalement funestes aux peres & aux enfans , ils plongent dans l'amertume la vieillesse des uns & la jeunesse des autres. Ils présentent à ceux-ci pour les séduire , l'appât presque inévitable des voluptés. Les parens , même les plus riches , inspirent à leurs enfans d'être sobres , chastes , économes & laborieux. Les flatteurs au

d'envelopper sa doctrine sous des énigmes. D'après cela , l'interprétation de Plutarque , dispense d'en chercher d'autre.

contraire les portent à l'intempérance, au libertinage, à la prodigalité & à la paresse. « La vie n'est qu'un point, » leur disent ces lâches adulateurs, hâtez-vous d'en jouir. Moquez-vous des menaces d'un pere radoteur, qui a déjà un pied dans la fosse, & que nous enterrerons demain ». Quelquefois même, ils portent la corruption jusqu'à leur amener des courtisannes, ou leur prostituer des femmes mariées. Les jeunes-gens, pour fournir à ces plaisirs criminels, dérobent à leurs parens ce que ceux-ci épargnoient, pour servir d'adoucissement à leur vieillesse. Ces vils flatteurs couvrent cependant leur perfidie du masque de l'amitié. Mais incapables de cette honnête franchise qui caractérise les vrais amis, ils flattent servilement les riches, & méprisent les pauvres. Leur voix plus artificieuse que celle des Syrenes, a le talent funeste de séduire & de corrompre une jeunesse sans expérience. On les voit éclater au plus léger sourire de ceux qui les nourrissent. Hommes faux & trompeurs, espece bâtarde de l'humanité, ils vivent au gré des riches dont ils sont les adulateurs. Libres par nature, esclaves par choix, ils se croient outragés, lorsqu'ils ne sont pas l'objet

des railleries des convives, & qu'ils n'achètent pas, par mille insultes, le pain dont on les nourrit. Que les peres qui ont à cœur le bien de leurs enfans, chassent loin d'eux avec le plus grand soin, ces insectes vils & rampans; qu'ils ne soient pas moins attentifs à en écarter les jeunes-gens qu'ils sauront être vicieux, & dont le commerce auroit bientôt corrompu les meilleurs naturels.

Aux principes que je viens d'établir, j'en ajouterai d'autres que je puis appeler des pratiques d'humanité. C'est que les parens ne doivent pas user de trop de rigueur envers leurs enfans, mais leur pardonner souvent les fautes qui échappent à la foiblesse de l'âge, se souvenant qu'eux-mêmes ils ont été jeunes. Les Médecins temperent l'amertume de leurs potions, par le mélange de quelque liqueur douce, & font passer, à la faveur de ce déguisement, un remède désagréable, mais utile. Ainsi, les parens doivent tempérer la sévérité par la douceur; tantôt se prêter aux desirs de leurs enfans, & leur lâcher un peu la bride; tantôt la serrer, & retenir leur fougue. Mais, sur-tout, je le répète, qu'ils aient de l'indulgence pour les fautes qu'ils commettent; & lorsqu'ils leur en témoignent

C'est sur-tout
envers les jeunes-gens, que
les parens doivent user d'indulgence.

du mécontentement , qu'ils reprennent bientôt avec eux , un ton de douceur & d'amitié. J'aime mieux encore qu'ils soient faciles à s'irriter , pourvu qu'ils s'apaisent avec la même facilité , que de les voir conserver long-tems leur ressentiment. Cette lenteur à pardonner , est une preuve qu'ils n'aiment point leurs enfans.

Il est bon même quelquefois de fermer les yeux sur leurs fautes , & de profiter de l'affoiblissement des sens , qui est une suite ordinaire de l'âge , pour leur laisser croire qu'on ne les a ni vus , ni entendus. Nous supportons sans peine les défauts de nos amis ; nous pardonnons à nos esclaves quelque débauche passagère ; quelquefois même nous leur épargnons jusqu'aux reproches ; & nous serions moins faciles pour les fautes de nos enfans ? Vous avez souvent refusé de l'argent à votre fils , pour satisfaire à ses plaisirs & à ses goûts : donnez-lui-en aujourd'hui , sans attendre qu'il vous en demande. Vous l'avez sévèrement reprimandé pour d'autres fautes : pardonnez celle-ci de bonne grace. Il a gagné un de vos esclaves , afin de vous tromper : ne lui laissez pas voir votre mécontentement. Il vous a dérobé (1) :

(1) Le Grec dit : *Il vous a pris à la campagne une paire de bœufs.*

ne lui en parlez même pas. Il vient vous saluer le matin , sentant encore le vin qu'il a bu la veille avec excès : faites semblant de ne pas vous en appercevoir. Un autre jour , il ne respire qu'essence & que parfums : gardez le silence. C'est par ces sages ménagemens , qu'on parvient à dompter peu à peu une jeunesse impétueuse (1).

Ceux que l'amour des plaisirs emporte, & que les conseils ou les reproches d'un pere sage & prudent, ne peuvent retenir, il faut les marier. Il n'est point de frein plus puissant contre la fougue de la jeunesse. Mais ne leur faites pas épouser des femmes plus nobles & plus riches qu'eux. Le proverbe dit avec raison : *Prends une femme qui te soit assortie*. Ceux qui en épousent d'un rang , ou d'une fortune supérieure à la leur , sont moins les maris de leurs femmes , que les esclaves de leur dot.

Il faut marier ceux qu'on ne peut retenir autrement.

(2) Ceci s'explique par ce qui a été dit un peu plus haut. Plutarque ne conseille point une lâche & molle connivence aux fautes des jeunes-gens , dont elle autoriseroit tous les vices ; mais une indulgence prudente & sage , qui ferme quelquefois les yeux , pour n'avoir pas toujours à punir , & par-là , prévient les écarts dangereux d'un âge facile à s'emporter.

68 SUR L'ÉDUCATION

Les parens
doivent sur-
tout leur don-
ner le bon
exemple.

Encore un mot , & je finis. Une obligation des plus indispensables pour les parens , c'est de n'être eux-mêmes sujets à aucun vice , de donner à leurs enfans l'exemple de tous les devoirs , & de leur montrer, dans leur propre conduite , comme dans un miroir , la regle de celle qu'ils doivent tenir. Les parens , qui tombent dans les fautes qu'ils reprochent à leurs enfans , s'accusent eux-mêmes , en les blâmant. S'ils vivent mal , ils s'ôtent la liberté de reprendre leurs esclaves , à plus forte raison leurs enfans. Leur mauvais exemple les autorise , & leur apprend à mal faire. Des vieillards qui ne rougissent point du vice , enhardissent les jeunes gens à perdre toute honte.

Et par tous
les moyens
possibles , leur
inspirer l'a-
mour de la
vertu.

C'est donc , pour les parens , le premier de tous les devoirs , que d'inspirer à leurs enfans , par tous les moyens possibles , le goût des sciences & des vertus. Quel bel exemple ne leur en donne pas l'Illyrienne Eurydice , cette mere admirable , qui née dans le pays le plus barbare , se livra , dans un âge avancé , à l'étude des lettres , pour pouvoir instruire elle-même ses enfans ? L'inscription suivante , qu'elle fit graver en l'honneur des Muses , montre quelle étoit sa tendresse pour eux.

Ce monument dressé par la reconnoissance,
 Des filles de Mémoire atteste les bienfaits.
 Sous leurs doctes leçons cultivant la science,
 Euridice leur dût les plus rares succès.
 A former les enfans consacrant sa vieillesse,
 Son amour maternel anima ses efforts :
 Et les Muses pour elle ouvrant tous leurs
 trésors,
 Daignerent par leurs dons couronner sa
 tendresse (1).

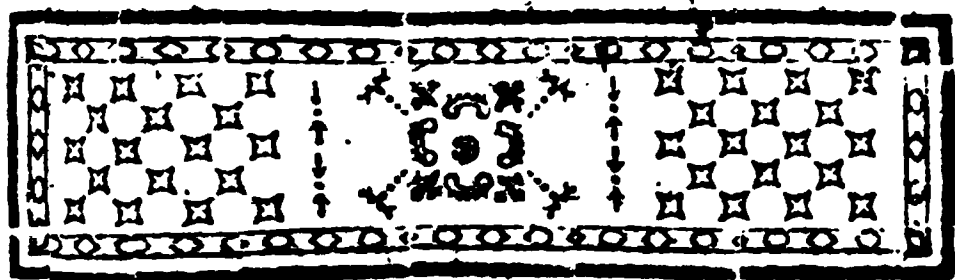
Au reste , la pratique de tous les préceptes que j'ai donnés , est un bien au-

La pratique du plus grand nombre de ces préceptes n'est pas impossible.

(1) Cette Eurydice , dont Plutarque rapporte l'Inscription , a donné lieu à beaucoup de recherches. Ce nom commun à tant de femmes célèbres , fait qu'il est presque impossible de décider quelle est celle dont il est question. Sans rapporter toutes les opinions des Auteurs , je crois que la plus vraisemblable est celle qui l'attribue à cette fameuse Eurydice , femme d'Amyntas , Roi de Macédoine , que Strabon assure être née en Illyrie , & qui fut mere d'Alexandre , de Perdicas , & de Philippe , pere d'Alexandre le Grand. Dans l'inscription , je lis au second vers , avec Heuman , *εὐχρηστὴ* , doux , agréable , au lieu de *εὐχρηστή* , bien tissé , expression méthaphorique , prise d'une trame qu'on ourdit , & qui ne convient pas aussi-bien ici.

70 SUR L'ÉDUCATION, &c.

quel on doit souhaiter que les parens parviennent, plutôt qu'on ne peut l'espérer ; mais, si pour en observer la plus grande partie, il faut un fonds heureux & un travail soutenu, du moins la chose n'est-elle pas au-dessus des forces humaines.



SUR LA MANIERE DE LIRE LES POÈTES.

SOMMAIRE.

LA Poésie a toujours passé pour un des plus nobles amusemens de l'esprit, pour un Art d'imitation tout-à-la fois le plus agréable & le plus utile, le plus propre à faire goûter la morale, à la faveur des allégories ingénieuses sous lesquelles elle la présente. Mais en reconnoissant ses avantages, on ne doit pas dissimuler ses dangers. Aussi les Philosophes ont toujours eu soin de prévenir les hommes, & sur-tout les jeunes-gens naturellement passionnés pour la Poésie, des écueils qu'ils ont à craindre dans la lecture des Poètes, pour leur apprendre à les éviter.

C'est l'objet que Plutarque se propose dans ce Traité. Il développe d'abord, avec autant de goût que de justesse, le

principe de l'imitation, qui fait le caractère de la Poésie, & qui est la source du plaisir qu'elle nous cause. Il établit ensuite les regles les plus judicieuses, pour démêler la vérité, sous le voile des fictions qu'elle emploie, pour distinguer les différentes significations que les Poètes attachent souvent aux mêmes termes : distinction, qui prévient les fausses idées que l'on pourroit entreprendre ; pour opposer aux maximes pernicieuses qu'ils avancent quelquefois, des maximes toutes contraires, qu'on trouve même dans leurs écrits ; pour rendre plus utiles les vérités qu'ils enseignent, en les généralisant, & les appliquant à un plus grand nombre d'objets : enfin pour comparer avec les discours des Poètes, les preceptes des Philosophes qui y ont rapport ; & en montrant leur conformité, donner aux premiers plus d'autorité, & initier ainsi les jeunes-gens, par les charmes même de la Poésie, aux vérités sublimes de la Philosophie & de la morale.

La multitude de passages que Plutarque a cité de différens Poètes, dont plusieurs ne nous sont connus que par ces citations, jette beaucoup de variété dans ce Traité, & en rend la lecture aussi agréable qu'intéressante.



SUR LA MANIERE DE LIRE LES POÈTES.

EST-IL vrai, mon cher Sedatus, que les poissons & les viandes qui tiennent le moins de leur espèce respective (1), soient aussi, comme le veut le Poète Philoxene (2), les plus agréables au goût ? C'est un problème que nous laisserons

Goût naturel des jeunes gens pour les ouvrages de fiction.

(1) Mot à mot : *S'il est vrai . . . que telles des viandes qui ne sont pas viandes, & ceux des poissons qui ne sont pas poissons.* Ce qui ne peut s'entendre que du goût de ces viandes & de ces poissons.

(2) Le Poète Philoxene est connu par sa réponse à Denis le tyran : *qu'on me remene aux carrieres.* On lui attribue aussi ce trait de plaisanterie qu'il fit à la table du même Denis, & que la Fontaine a mis en récit sous ce titre : *Le rieur & les poissons.* Le mot que Plutarque cite de lui, & plusieurs traits qu'Athenée nous a conservés, prouvent qu'il aimoit la bonne chere, & qu'il s'y connoissoit.

réfoudre à ceux qui , selon la pensée de Caton , ont le palais plus sensible que le cœur. Un point plus important , & que nous ne mettrons pas même en question ; c'est que dans les matieres philosophiques, les jeunes-gens adoptent plus volontiers ce qu'il y a de moins philosophique & de moins sérieux. Ils lisent avec une sorte d'enthousiasme , non-seulement les fables d'Esopé & les ouvrages remplis de fictions poétiques , tels que l'Abaris d'Héraclide , & le Lycon d'Ariston (1); mais

L. 5. C. 86. (1) Diogene Laerce compte jusqu'à quatorze Philosophes de ce nom. Le plus fameux est Héraclide de Pont , Auteur de plusieurs Ouvrages dont cet Historien donne la liste. Il n'y comprend pas celui dont il est ici ques-

tion , & qui , selon Henri-Etienne , traitoit de l'immortalité de l'ame. Peut-être étoit-il d'un autre Héraclide.

Entre plusieurs Philosophes qui porterent le nom d'Ariston , les plus connus sont Ariston de Chio , disciple de Zénon , & Ariston de Céos , qui le fut d'Aristote. On peut , avec quelque fondement , attribuer au premier l'Ouvrage cité par Plutarque , à en juger par le caractère que Cicéron donne à ce Philosophe , & qui convient assez au goût qu'il avoit

Diog. Laer.
L. 7. C. 160 ,
&c.

De fin. bon.
& mal. , L. 5 ,
C. 4.

pour les fictions poétiques. « Ariston , dit-il , est élégant & orné ; mais il n'a pas cette dignité qu'on attend d'un grand Philosophe. Ses écrits qui sont nombreux , ont de

DE LIRE LES POETES: 75
encore les écrits des Philosophes sur la nature & les attributs de l'ame, lorsqu'ils sont égayés par les ornemens de la fable.

Il ne suffit donc pas de leur faire observer une exacte tempérance dans leurs repas. Il faut aussi veiller sur leurs lectures, les accoutumer à user avec modération des assaisonnemens agréables qu'elles leur offrent, & à faire, de ce qu'ils y trouvent d'utile & de solide, le fonds de leur nourriture. Inutilement fermeroit-on les portes d'une ville, si on en laissoit une seule ouverte, par où l'ennemi put la surprendre. De même la vigilance la plus exacte sur tous les autres sens, ne préservera pas un jeune homme de la corruption, si celui de l'ouïe livre à l'ennemi l'entrée de son cœur. Plus cet organe est voisin du siege de l'ame & de la raison, plus il est dangereux de le laisser

Il faut veiller avec soin sur leurs lectures.

» l'agrément & de la finesse : mais ils transigent de ce poids & de cette autorité qui persuadent ».

Lycon étoit de la secte Péripatéticienne. On conjecture qu'Ariston lui avoit dédié un de ses Ouvrages, ou qu'il en étoit un des interlocuteurs, & qu'à cause de cela, il l'avoit intitulé de son nom : usage assez commun chez les anciens, comme les Dialogues de Platon, & les ouvrages Philosophiques de Cicéron en font foi.

corrompre. Il n'est guere possible sans doute , ni peut-être avantageux , d'interdire les écrits des Poètes , à des jeunes-gens de l'âge de votre fils & du mien (1). Mais veillons du moins avec attention sur des lectures , qui exigent , encore plus que leurs actions , un guide sûr & éclairé. C'est ce qui m'engage à vous envoyer cet écrit , que j'ai composé depuis peu , sur la maniere de lire les Poètes. Parcourez-le donc , & si vous trouvez qu'il puisse avoir pour cet objet la même vertu que ces simples , ou ces pierres précieuses dont on se sert contre l'ivresse (2) , faites-le lire à votre fils Cléandre : il fera , pour cet esprit vif & pénétrant , un préservatif contre les charmes dangereux de la poésie.

La tête du Polype a du bon , du mauvais (3) , a dit un Poète. Elle est en effet

(1) Mot à mot : de votre fils Cléandre & du mien Soclarus.

(2) Le grec dit seulement ἀμειβοῦσαν. C'étoient ou des simples ou des pierres précieuses , auxquelles on attribuoit le pouvoir de préserver de l'ivresse , J'ai joint l'un & l'autre dans la traduction.

(3) Les *Polypes* marins , dont il s'agit dans ce passage , sont de deux sortes , les grands & les petits. Les plus grands sont , entre autres , le *Calmar* , la *Seche* , le *Lievre marin*. Ce sont les petits Polypes qui construisent les coraux ,

très-agréable au goût ; mais on lui reproche de causer un sommeil inquiet &

les éponges , & d'autres substances qu'on prenoit autrefois pour des plantes. Les grands Polypes étoient fort du goût des anciens. Ils les mangeoient , après les avoir mortifiés à coups de bâton. La tête étoit ce qu'ils trouvoient de plus délicat. On peut voir plusieurs détails assez curieux sur ces animaux dans Plin l'Historien , & dans le Manuel du Naturaliste. Sa coquille , qui est fort curieuse , servoit à l'ornement des jeunes filles , qui , lorsqu'elles se marioient , la consacroient à Vénus , comme les autres amusemens de leur enfance. Athenée nous a conservé une épigramme de Callimaque , sur une de ces consécérations faite par Sélena , fille de Clinias , née à Smyrne , & qui ensuite , s'étant mariée en Egypte , avoit offert un nautilé dans le Temple de Zéphyrion , bâti en l'honneur d'Arfinoé , femme de Ptolémée Philadelphie , qu'on y honoroit sous le nom de Vénus. Elle est si agréable , qu'on me pardonnera de l'insérer ici. J'y joins le texte grec , en faveur des amateurs de la langue grecque , afin qu'ils ne perdent rien de la délicatesse & des graces de l'original ; que je ne me flatte pas d'avoir rendu dans ma traduction. C'est le nautilé qui parle.

Κόγχος ἔγω , Ζεφυρίτι , παλαιτέρης , ἀλλὰ σύ νῦν με
Κύπρι , Σιληνιαίης ἄνθημα πρῶτον ἔχεις
ναυτιλον· ἐς πελάγισσιν ἐπέπλεον , εἰ μὲν αὗται
τίνας ὀικίαν λαΐφης ἀπὸ προτόνων

Athen. L.
6. p. 318.

La poésie
est agréable,
mais dangé-
reuse.

troublé par des songes bisarres. Telle est la poésie : elle contient mille choses agréables & propres à nourrir l'esprit des jeunes-gens. Mais faute d'un guide sûr, qui les dirige dans cette lecture, elle porte le trouble dans l'imagination, & donne à l'ame les plus fortes secousses. Ce n'est pas seulement de l'Egypte qu'on peut dire :

Od. 4. 232. En bons & mauvais fruits les plaines sont fertiles.

ἔι δὲ γαληναίῃ λιπαρὴ, θεὸς ἔλος ἱρέσων
τοῖς ποσσὶν, ὥσπερ καὶ τῆνομα συμφέρεται.

ἔστ' ἐπίσσιον παρὰ θῖνας Ἰυλίδος, ὄφρα γίνωμαι
σὺ τὸ περισκεπτον παίγνιον, Ἀρσίνοη.

Μὴ δέ μοι ἐν θαλάμῃσιν ἔθ' αἷς πάρος (εἰμὶ γὰρ ἄπνυς)
τίκτοιτ' αἰνότῃραι ὥσα Ἀλκυόνες.

Κλεινὴ ἀλλὰ θυγατρὶ δίδω χάριν ἴδεις γὰρ ἐσθλὰ
ρίζειν, καὶ Σμυρῆς ἰσὶν ἀπ' Αἰολίδος.

Selene m'offre à vous, ô reine de Cythere ;
Ses premiers dons vous étoient dus.

Jadis poisson léger, je fendois l'onde amère,
Les bras en voiles étendus.

Quand les vents apaisés suspendoient leur haleine,
Mes pieds en rames agités

Me pouffoient sur les eaux. Dans les mains de Selene
Les flots, sur ces bords enchantés,

M'apporteroient pour vous. L'objet de mon hommage
N'est plus la paix des Alcyons.

Mes vœux sont pour Selene ; elle est belle, elle est sage,
Elle mérite tous vos dons.

DE LIRE LES POÈTES. 79

On peut l'attribuer avec autant de fondement à la poésie.

Là, germent en secret les amours imposteurs,
Les desirs attirans, les propos séducteurs,
Poisons, qui trop souvent corrompent les
plus sages.

Il-14. 216.

En effet, ce ne sont pas les hommes stupides & ignorans qui se laissent prendre à cette amorce. Quelqu'un demandoit à Simonide, pourquoi les Thessaliens étoient les seuls peuples de la Grece qu'il n'eut pas trompé : « Ils sont trop » simples, dit-il, pour se laisser prendre à » l'appât de mes vers ». Gorgias disoit que la Tragédie étoit une imposture où le trompeur avoit plus de vertu que celui qui ne savoit pas tromper, & l'homme qui se laissoit surprendre, plus de sagesse que celui qui ne pouvoit être surpris.

Quel parti faut-il donc prendre ? Devons-nous boucher les oreilles des jeunes gens avec de la cire, comme fit Ulysse à ses compagnons, & les obliger de passer rapidement les rivages dangereux de la poésie (1) ? ou plutôt ne vaut-il pas mieux

Faut-il en permettre la lecture aux jeunes-gens, ou la leur interdire ?

(1) Le texte ajoute : *Montez sur le petit navire d'Epicure. A'κάρτιο* étoit un petit navire qui n'al-

prémunir leur raison , & l'enchaîner , pour ainfi dire , par des principes folides , de peur que cette voix féduifante ne les entraîne dans le précipice (1) ? En effet ,

El 6. 130. Le fils du fort Dryas , le févere Lycurgue (2) , n'agit pas raifonnablement , lorsque pour réprimer la paffion qu'avoient pour le vin la plupart de fes fujets , & qui caufoit parmi eux les plus grands défordres , il fit arracher les vignes dans toute l'étendue de fes Etats. Il eût été plus fage de faire creufer dans les envi-

loit qu'à une voile. Plutarque fait allufion à la maniere dont Ulyffe fe garantit des charmes artificieux & funeftes des Syrenes , & au mépris qu'Epicure faisoit de la poëfie , dont ce Philofophe éloignoit fes difciples. Par ce petit navire , il désigne le ftyle maigre & bas d'Epicure , dont il ne paroît pas faire grand cas.

(1) Mot-à-mot : *ou plutôt entourant & attachant leur jugement avec des raifonnemens folides , dirigeons-le & conservons-le , afin qu'il ne foit pas emporté vers le nuisible par l'agréable.*

(2) Mot-à-mot : *Le fort Licurgue ; j'ai cru que l'épithete de févere conviendrait mieux à la circonftance dont Plutarque parle. Ce Lycurgue , différent du Lacédémonien , étoit Roi de Thrace. Son hiftoire eft trop connue , pour s'y arrêter.*

DE LIRE LES POETES. 81.

rons des sources & des fontaines , & d'enchaîner , comme dit Platon , un Dieu fougueux , par une Divinité plus paisible. L'eau mêlée dans le vin , lui ôte ce qu'il a de dangereux , fans lui faire perdre ce qu'il a de salutaire.

Gardons – nous donc d'arracher & de détruire ce plant fécond (1) de la poésie, Les fictions que la Poésie emploie, sont utiles, quand elles servent de voile à la vérité. cultivé par les Muses mêmes. Seulement, lorsque ses fictions n'ont pour objet que le plaisir , & qu'elles y sont semées avec profusion , retranchons ces branches inutiles , & empêchons-les de trop se multiplier (2). Mais quand l'agrément s'y trouve joint au savoir , que la douceur & les graces du langage , servent de voile & d'ombre à des fruits solides , employons alors , pour mûrir ces germes heureux , les travaux de la phi-

(1) Grotius lit *μειδα* , qui veut dire *partie* , & Amyot doit avoir lu ainsi , puisqu'il traduit , *qui est une partie des lettres & des muses*. La leçon ordinaire , *ἡμειδα* , qui signifie plant de vigne , paroît bien mieux convenir au sens de tout ce passage , & soutient l'allégorie.

(2) Mot-à-mot : *Lorsque ce qu'elle a de feint & de théâtral par le seul attrait du plaisir , s'élève avec une fierté présomptueuse , & jette avec profusion ses germes.*

lophilosophie. La mandragore qui croît auprès d'une vigne , communique sa vertu au vin qu'on en tire , & procure , à ceux qui en boivent , un sommeil plus doux & plus léger (1). De même quand la poésie emprunte de la philosophie le fonds de doctrine qu'elle embellit ensuite de ses fictions , l'étude devient plus agréable & plus facile aux jeunes-gens.

Regles à suivre pour tirer de l'utilité des écrits des Poètes.

Ceux donc qui veulent s'adonner à la philosophie , ne doivent pas s'interdire tout commerce avec les écrits des Poètes , mais faire usage , en les lisant , des principes philosophiques , & chercher dans cette lecture agréable , ce qu'elle a d'intéressant & d'utile. Lorsqu'elle ne leur offrira rien de solide , qu'ils l'abandonnent , j'y consens. N'aimer dans la poésie que l'utilité qu'elle procure , c'est déjà un commencement d'instruction ; & , comme dit Sophocle :

Un travail dès l'entrée avec art ordonné,
Par une fin heureuse est toujours couronné.

(1) La *Mandragore* est une plante usuelle à laquelle les anciens , & encore aujourd'hui les charlatans , attribuent des choses merveilleuses. Elle croît dans les forêts en Italie & en Espagne ; & on la cultive dans nos jardins pour

DE LIRE LES POËTES. 83

Avant donc que de faire lire à un jeune homme les écrits des Poètes , commençons par le bien prévenir que

Souvent la Poësie adopte les mensonges.

1^{re}. Regle.
Se souvenir,
en les lisant,
que le men-
songe s'y
trouve sou-
vent mêlé
avec la vérité.

Ces mensonges sont quelquefois volontaires , & quelquefois forcés. Ils sont volontaires , lorsque les Poètes , pour flatter le goût du plus grand nombre des Lecteurs , s'étudient à charmer l'oreille , & pour cela préfèrent la fiction à la vérité. Le récit d'un fait véritable , lors même que le dénouement en est tragique , n'admet aucun changement. Mais dans une action feinte , il est facile de ménager quelque révolution , & d'amener une catastrophe agréable. Aussi dans un Poëme , la beauté de la versification , la hardiesse des métaphores , la majesté du style , la justesse des figures , la liaison & l'harmonie du discours , flattent-elles moins le Lecteur qu'une fiction bien conduite (1).

Ces men-
songes sont
quelquefois
volontaires.

les usages de la médecine. Elle est narcotique & assoupissante. Pline parle fort au long de ses propriétés.

(1) Voilà sans doute ce qui fait le mérite singulier d'Homere. Rien de plus simple que la marche de ses poëmes : mais rien aussi de plus heureux. Toujours maître de sa maniere , il la dispose , il l'arrange comme il veut ; il

84 SUR LA MANIERE

Dans la peinture, les couleurs font bien plus d'effet que le simple dessin, parce qu'elles donnent aux tableaux un air de ressemblance qui va jusqu'à nous tromper. Et dans la poésie, un mensonge présenté sous les couleurs de la vraisemblance, nous frappe & nous plaît davantage que la versification la plus brillante dénuée de fiction. Socrate, un jour, d'après un songe qu'il eût, entreprit de faire des vers. Mais comme il avoit combattu toute sa vie pour la vérité, il réussissoit peu dans ces fictions poétiques. Il se mit donc à traduire en vers les fables d'Esopé, ne croyant pas qu'il pût y avoir de poésie,

place les événemens dans le jour le plus propre à produire le meilleur effet, & sans surcharger l'action principale d'une foule d'épisodes inutiles, du sujet, ce semble, le moins fécond, il tire le poëme le plus vaste & le plus riche en fictions intéressantes.

Boil. Art. Le seul courroux d'Achille avec art ménagé,
Poëtiq. Ch. 3. Fournit abondamment une Iliade entière.

Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Qu'à ce mérite d'un excellent fonds, on joigne toutes les qualités de l'élocution, dont Plutarque fait l'énumération; & l'on avouera sans peine la supériorité d'Homère, sur tous les autres Poëtes.

DE LIRE LES POETES. 85
si la fiction ne s'y trouvoit mêlée (1). En
effet nous voyons bien des sacrifices sans
danse & sans musique : mais nous ne con-
noissons point de poésie sans fiction (2).

(1) Ce fut pendant sa prison & dans l'in-
tervalle qui s'écoula depuis le jugement jus-
qu'à son exécution, que Socrate s'exerça à la
poésie. Outre cette traduction en vers des fa-
bles d'Esopé, Platon & Diogene Laerce par-
lent d'un hymne à Apollon, dont Diogene
rapporte le premier vers. On ne sait pas ce
qui en existoit encore au tems que cet Au-
teur écrivoit : mais il n'en est pas parvenu
davantage jusqu'à nous.

(2) On a souvent demandé si la fiction étoit
essentielle à la poésie. Socrate le pensoit ainsi,
& Plutarque se déclare pour ce sentiment, que
l'opinion commune semble autoriser. D'autres
soutiennent le contraire, & regardent la fic-
tion comme un ornement de la poésie, mais
non comme une qualité qui lui soit absolu-
ment nécessaire. On peut facilement concilier
ces différentes opinions. Il est certains genres
de poésie, qui, par leur nature même, exi-
gent ces fictions poétiques, dont le merveil-
leux les anime, les soutient & leur prête un
intérêt, qu'elles n'auroient point sans cela.
Telle est sur-tout la poésie épique, qui, selon
Despréaux, le législateur du Parnasse,

Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable & vit de fiction.
C'est par là principalement que l'Epopée se dis-
tingue du simple récit, & reçoit ce caractère

Art. poét.
Ch. 3, v.
161, &c.

88 SUR LA MANIERE

comparaïson qu'il en fait avec les vers de Nicandre & de Théognis, fasse croire que même pour le style il n'avoit pas de son Ouvrage une idée bien favorable. Il me semble néanmoins qu'à en juger par les fragmens qui nous en restent, il y avoit dans ses vers de la chaleur & de l'énergie, & qu'on y trouve les qualités propres à la fiction du style qui doit caractériser ces sortes de poèmes. Pour mettre les lecteurs à portée d'en juger, je vais en citer un qui nous a été conservé par Diogene Laerce. C'est celui où Empédocle parle de ses connoissances, & du pouvoir que son art magique lui donne sur tous les élémens, & sur la mort même.

Diog. Laert. Φάρμακα δ' ὅσσα γεγάσσι κακῶν, καὶ γήραος ἄλκαρ
L. 8, Sect. 59. Πεύτῃ. ἐπεὶ μένω σοὶ ἐγὼ κρανέω τὰδε πάντα.

Παύσεις δ' ἀκαμάτων ἀνέμων μένος, ὅτ' ἐπὶ γαῖαν
Ο'ρνύμενοι προΐασι κατὰ φθινύουσιν ἄρκραν.

Καὶ πάλιν ἦν κ' ἐβέλησθα παλίντιτα πνεύματ' ἐπάξεις,

Θήσεις δ' ἐξ ὀμβροῖο κελαινῷ καίριον αὐχμὸν

Ἀνθρώποις, θήσεις δ' ἐκαί ἐξ αὐχμοῖο θείεις

Ρεύματα δένδρεόθριπτα, τὰ δ' ἐν θέρει αἰήσαντα.

Ἄξεις δ' ἐξ αἰδάο καταφθιμένον μένος ἀνδρός.

Pour toi seul de mon art j'ouvre tous les secrets.

Ecoute, dans tes mains quel pouvoir je remets.

Tu pourras aux vieillards redonner la jeunesse,

Et des corps languissans réparer la foiblesse.

Au gré de tes desirs ta formidable voix

Aux plus fiers élémens imposera des loix.

Les vents à ta parole ameneront l'orage,

Et sur les champs détruits déchaîneront leur rage.

DE LI RE LES PO ET ES. 89

simples discours, qui, pour éviter la

Tu les rappelleras, & prompts à t'obéir,
Leur souffle menaçant n'osera plus frémir.
Tantôt du plus beau jour la clarté renaissante
Percera d'un ciel noir l'obscurité glaçante.
Tantôt au sein des airs une utile fraîcheur
Des feux brûlans du jour tempérera l'ardeur.
La mort même, la mort te rendra ses victimes.

Parménide étoit né à Elée, & florissoit vers la Diog. Laer.
soixante-neuvieme olympiade, environ 450 ans L. 9, Sect. 21,
avant Jésus-Christ; il avoit été disciple de 21.
Xenophane, chef de la secte Eléatique, & avoit
mis en vers les principes de sa Philosophie;
mais il n'en reste que des fragmens. C'est à
lui que Platon a adressé celui de ses dialogues
qui porte le nom de ce Philosophe, & qui
traite des Idées.

Nicandre, Grammairien, Poète & Médecin Grec, que quelques-uns font naître à Claros, & d'autres à Colophon, s'acquit une grande réputation par ses Ouvrages. Nous n'avons de lui que deux excellens poèmes sur les Simples, intitulés : *Theriaca* & *Alexipharmaca*, avec quelques fragmens de ses Géorgiques. Il florissoit en la cent soixantieme olympiade, cent quarante ans avant Jésus-Christ.

Théognis de Mégare, étoit né la cinquante-cinquieme olympiade; cinq cens cinquante ans avant Jésus-Christ : il a écrit un poème de maximes ou sentences, en vers élégiaques, & ce qui nous en reste, ne nous donne pas une grande idée de son talent poétique. Il composa aussi des Tragédies d'un style froid

90 SUR LA MANIERE
marche uniforme de la prose (1), ont
emprunté de la poésie, comme une forte
de char, la mesure du vers & la richesse
du langage.

Lors donc que dans un poëme, il se
trouve des maximes déraisonnables ou
même absurdes sur les Dieux, les Génies
(2) ou la vertu, avancées par un homme

& languissant au jugement d'Aristophane,
dans ce passage cité par Suidas.

Au mot
ψυχρὰ εἶναι, T.
3, P. 712.

Εἰ μὴ κατένιψε χιόνι τὴν Θράκην ἔλην
καὶ τὰς ποταμὸς ἐπηξ' ὑπ' αὐτὸν τὸν χρόνον
ὅτ' ἐνθαδὶ Θεόγνις ἠγωνίζετο.

Quand le froid Théognis sur la scène prit place,
Ses vers de nos climats bannirent les beaux jours.
La neige & les frimats inonderent la Thrace,
Et les fleuves glacés suspendirent leurs cours.

(1) Mot-à-mot : *Pour éviter la marche à
pied de la prose.* Antithèse agréable, avec l'es-
pece de char qu'ils empruntent du style poëti-
tique. Horace appelle cette poésie : *Musa pe-
destris.*

L. 9, de Civ. (2) Δαιμόνες signifie en général les dieux,
ainsi appelés, dit S. Augustin, à cause de
leur science : Δαίμων, qui est sa première ra-
cine, voulant dire, *savoir, apprendre.* Ici, où
il est joint avec les Dieux, il ne peut signifier
que les Génies, espèces de divinités du dernier
ordre, qui avoient rang parmi les Dieux do-

DE LIRE LES POETES. 91

d'ailleurs en réputation de sagesse , un Lecteur qui n'est point prévenu que la fiction est familière à la poésie, tombe dans l'erreur & remplit son esprit de fausses opinions. Mais celui qui sait avec quel art la poésie emploie le mensonge , & qui peut lui dire chaque fois que l'occasion s'en présente :

O rivale du Sphinx, trop douce enchanteresse !

pourquoi couvrir tes jeux sous un dehors grave & austère ? Pourquoi feindre de nous instruire , quand tu veux nous tromper ? Celui-là ne sera jamais la dupe, & ne se laissera pas entraîner dans l'erreur. Il se reprochera d'avoir pu craindre que Neptune d'un coup de son trident n'en-

Il. 20. 57.
&c.

mestiques. On en distinguoit de bons & de mauvais. Les anciens croyoient que chaque homme avoit un génie , ou même deux , qui naissoient & mouroient avec lui , & que son sort dépendoit de la supériorité d'un Génie sur l'autre. Celui des femmes s'appelloit Junon. Chaque lieu avoit aussi son Génie particulier. Le Génie étoit représenté sous la figure d'un jeune homme , qui tenoit d'une main un vaisseau à boire , & de l'autre une corne d'abondance : quelquefois on le représentoit sous la forme d'un serpent. Voyez ce que Plutarque en dit dans son Traité d'Isis & d'Osiris.

92 SUR LA MANIERE
vivans le séjour des morts. Il blâmera
Thétis qui dans Eschyle , s'indigne contre Apollon , & lui reproche en ces termes le meurtre d'Agamemnon :

Il le loue , & lui-même assis à ce festin,
Du meurtre de ce Prince il a souillé sa main.

Il ne versera plus des larmes sur la foiblesse d'Achille & d'Agamemnon , qui dans les enfers , par un amour excessif de la vie , tendent servilement des mains suppliantes. Si jamais surpris comme par un enchantement secret , il éprouve un trouble involontaire , revenu bientôt à lui-même , il se rappellera ce que la mere d'Ulysse dit à son fils dans les enfers :

Odys. 11,
222, &c.

Hâte-toi de sortir de ces bords ténébreux,
Et quand tu reverras la lumière des cieux,
De tout ce que tu vois fais part à Pénélope.

Avis qu'Homere place avec raison après la description des enfers , pour insinuer que ces fables ne sont bonnes à conter qu'à des femmes (1).

(1) Il ne faut pas conclure de ce que dit ici Plutarque , & de ce qu'il va dire un peu plus bas , par rapport aux opinions des Poètes sur les enfers , qu'il traitât absolument de fables , tout ce qui regardoit le bonheur ou les peines d'une autre vie. Il étoit trop éclairé sans doute ,

Voilà de ces mensonges qui sont volontaires dans les Poètes. Il en est d'au-

Il s'ont
quelquefois
une suite des
opinions des
Poètes.

pour ajouter foi à ces fictions écloses du cerveau des Poètes, & qu'un vulgaire crédule avoit adoptées sans examen. Mais il y a loin d'une Philosophie raisonnable qui rejette les fables, à une incrédulité décidée, qui nie tout. Le texte même de Plutarque, dans le passage que nous allons voir, & où il dit que le mensonge se trouve confondu avec la vérité dans les descriptions que les Poètes font des enfers, ce texte prouve invinciblement qu'il y reconnoissoit du vrai, & qu'il n'en rejettoit que ce qu'elles avoient d'extravagant & d'absurde. Ainsi l'on ne peut douter qu'il ne crut l'existence d'une autre vie, les tourmens que les méchans y éprouvent, & la félicité dont la vertu des bons y est récompensée. J'avoue que sur ce point important, les Philosophes mêmes les plus éclairés du paganisme, laissent voir par-tout des doutes qu'ils cherchent vainement à éclaircir. Flottant sans cesse dans une foule d'opinions contraires, livrés à des incertitudes pénibles qui faisoient leur tourment, ils entrevoyent la vérité, & quelquefois sembloient prêts à la saisir. Mais faute de connoître cette révélation divine, dont Socrate seulement soupçonnoit l'existence sur la terre, ils retomboient aussi-tôt dans leur incertitude, sans pouvoir ni rendre pleinement hommage à des vérités qu'ils n'appercevoient qu'à travers des nuages, ni les rejeter absolument contre le cri de leur propre cœur, & le consentement général de tous les peuples. Cette tradition universelle, qu'appuient tant

94 SUR LA MANIERE

tres qui sont moins des fictions réelles de leur part , que de fausses opinions dont ils sont eux-mêmes convaincus , & qu'ils nous font adopter par le merveilleux sous lequel ils les présentent. Tel est ce passage d'Homere sur Jupiter :

Il. 22, 210,
&c.

Le Souverain des dieux dans sa balance d'or,
A placé les destins & d'Achille & d'Hector.
Pour consulter du sort la sentence éternelle,
Il les pese avec soin de sa main immortelle.
Du magnanime Hector les jours infortunés
Penchent , & vers la mort déjà sont entraînés.
Forcé par les destins , Apollon l'abandonne.

C'est d'après cette idée qu'Eschile a composé une tragédie intitulée *la Ba-*

d'autres preuves morales , atteste hautement l'existence de ces vérités essentielles : & les fables absurdes dont la Mythologie païenne les a défigurées , loin de rien ôter à cet argument de sa force & de son évidence , prouvent seulement la profondeur des ténèbres de la raison humaine. Elles font connoître le besoin indispensable d'une lumière divine qui fixe tous les doutes , réunisse toutes les opinions , fasse taire les passions soulevées contre des vérités qui les condamnent , & en soumettant l'esprit & le cœur au joug d'une autorité supérieure , les fasse reposer avec confiance , dans l'attente d'un avenir si cher à la vertu , & que le vice seul peut redouter.

lance des ames (1), où il représente Thétis & l'Aurore placées aux deux côtés de la balance de Jupiter, & intercédant pour leurs fils Achille & Memnon, qui combattent l'un contre l'autre. C'est, comme on voit, une fiction imaginée par le Poète, pour amuser ou frapper le Lecteur. Mais ce vers d'Homere,

Jupiter aux mortels dispense seul la guerre. Il. 4, 84

Et ceux-ci d'un autre Poète :

Quand Dieu veut d'un mortel abattre la
puissance,

Lui-même de ses maux prépare la semence.

ces vers, dis-je, expriment la pensée des Poètes, & les fausses opinions qu'ils ont sur la Divinité. Au contraire, dans ces descriptions des enfers, qui nous présentent, sous les noms les plus terribles, des spectres affreux, des torrens qui roulent des flammes, des lieux horribles & des tourmens épouvantables, il n'est personne qui ne sente combien le mesonge s'y trouve confondu avec la vérité, comme le poison est quelquefois mêlé dans les

(1) Elle est perdue avec bien d'autres de ce Poète.

96 SUR LA MANIÈRE
alimens. Aussi Homère , Pindare & So-
phocle ne croyoient-ils pas eux-mêmes
ce qu'ils en ont écrit dans les passages
suivans :

Là , du sein de ces eaux brûlantes
Que couvre une éternelle horreur ,
S'exhalent des vapeurs sanglantes ,
Dont l'enfer nourrit sa fureur.

Od. 24 , Ils vont , en cotoyant ces roches blanchissantes ,
11 , &c. Où la mer vient briser ses vagues écumantes.

De l'empire des morts le gouffre ténébreux
Roule , au sein de la nuit , ses flots tumultueux.

Mais les plaintes que tant de Poètes font
sur la mort & la privation de la sépul-
ture , qu'ils déplorent comme de grands
malheurs :

Od. 11 , Ne souffrez pas qu'ici , privé de sépulture ,
71 , &c. Aux vautours inhumains je serve de pâture.

Il. 22 , 362 , Son ame pleine encor de force & de vigueur
&c. S'envole , & de son sort déplore la rigueur.

Epargnez ma tendre jeunesse ;
Laissez-moi de la vie éprouver les douceurs :
Que de ces lieux où regne la tristesse ,
Mes yeux long-temps encore ignorent les
horreurs.

Toutes

DE LIRE LES POÈTES. 97

Toutes ces plaintes expriment les vrais sentimens des Poètes , & sont la suite des fausses opinions qu'ils ont adoptées. C'est ainsi qu'ils font passer dans notre ame le trouble & la foiblesse qu'ils éprouvent, & qui leur inspirent ces discours.

Pour arrêter le prestige de leur séduction , il faut de bonne heure prévenir les jeunes-gens , que la poésie fait peu de cas de la vérité ; qu'il est même très-difficile à ceux qui ne cherchent que le vrai, de la démêler dans leurs fictions. Les Poètes eux-mêmes en conviennent , & je puis citer en témoignage ces vers d'Empédocle :

La Poésie sacrifie souvent la vérité au désir de plaire.

Tout l'effort des humains ne sauroit dévoiler
Ce qu'en nos fictions il nous plaît de celer.

& ceux-ci de Xenophane (1) :

Il n'est point de mortel qui puisse bien
comprendre

Ce qu'en parlant des dieux mes vers ont fait
entendre.

(1) Xénophane , natif de Colophon , ville d'Ionie , fut disciple d'Archelaüs , & , selon l'opinion la plus commune , contemporain de Socrate. Il vécut près de cent ans. La liberté avec laquelle il s'exprimoit sur les Dieux , l'ayant fait chasser de sa patrie , il se

E

De Rep. L. J'en ai encore pour garant Socrate lui-même, qui déclare dans Platon, qu'il n'a aucune intelligence de ces fictions poétiques. On sera donc moins disposé à en croire les Poètes, lorsqu'on verra que les Philosophes y sont embarrassés, & se perdent dans ces recherches.

2^e. Regle.
La Poésie est
un Art imitateur.

Voulez-vous garantir plus sûrement les jeunes-gens de cette séduction ? En leur mettant dans les mains les ouvrages des Poètes, commencez par les avertir que la Poésie est un art imitateur & rival de la peinture : & non pas seulement dans ce sens si connu de tout le monde ; que la poésie est une peinture parlante, & la peinture une poésie muette. Il faut, outre cela, leur

retira en Sicile & demeura à Zancle, aujourd'hui Messine, & ensuite à Catane, où il fonda la secte Eléatique, qui produisit plusieurs grands-hommes. Il écrivit contre Homère & Hésiode, pour combattre ce qu'ils avoient dit sur les divinités du paganisme. *Il n'est pas moins impie, disoit-il, de soutenir que les Dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent, puisqu'en l'un & l'autre cas, il seroit également vrai qu'ils n'existent pas toujours.* Il composa plusieurs poèmes sur des matières philosophiques, sur la fondation de Colophon, & sur celle d'Elée, ville de Lucanie. On en trouve plusieurs fragmens dans Athénée.

apprendre que lorsque nous voyons dans un tableau la figure d'un lézard & d'un singe, ou le visage d'un Therfite, le plaisir & même l'admiration que cette vue nous cause, ne vient pas de la beauté des objets, mais de leur ressemblance. Ce qui n'est point beau naturellement, ne peut jamais le devenir. Mais l'imitation vraie & naturelle d'un objet, agréable ou affreux, est toujours sûre de nous plaire. Si au contraire la peinture nous représentoit un objet hideux sous des traits aimables, elle pécheroit contre la convenance, & cesseroit d'être vraisemblable. Les Peintres imitent quelquefois des actions criminelles. Timomachus, par exemple, a peint Médée égorgeant ses enfans : Théon, Oreste qui poignarde sa mere : Parrhasius, Ulysse contrefaisant le fou ; & Chéréphane, des images lascives. Faisons bien sentir aux jeunes gens que, dans tous ces tableaux, ce n'est point l'action imitée que nous louons, mais l'imitation heureuse que le Peintre en a faite. Comme la poésie représente aussi des actions & des mœurs criminelles, il faut qu'ils sachent que dans ces peintures qu'ils admirent, ce n'est pas l'action même qui mérite leur approbation, mais le rapport & la convenance de l'imi-

tation avec l'objet représenté. Par exemple, le cri du cochon, le bruit d'une poulie, le sifflement des vents, & le mugissement des vagues sont désagréables à entendre. Ils plaisent cependant, quand ils sont bien imités, comme faisoit Parmenon pour le cri du porc, & Théodore pour celui de la poulie. Nous avons horreur d'un malade couvert d'ulceres : mais nous voyons avec plaisir le Philoctete d'Aristophon, & la Jocaste expirante de Silanion (1).

(1) On voit aisément quelle est la source du plaisir que nous cause l'imitation d'un objet, dont la présence nous révolte, quoique l'imitation ne nous plaise que par sa ressemblance avec l'objet imité. Dans la nature même, la vue d'un objet désagréable blesse nos sens délicats, & nous fait éprouver une sensation pénible qui nous porte à nous en éloigner. Mais dans la représentation de l'objet même le plus affreux, nos sens ne sont pas offensés ; & le plaisir que l'ame éprouve à comparer l'objet naturel avec l'imitation que l'art en a faite, n'est mêlé d'aucun sentiment désagréable qui l'afflige. En général dans toute imitation, quoique le mérite consiste principalement dans la ressemblance, les objets même agréables ne nous sont pas présentés, tels précisément qu'ils sont dans la nature. L'art se permet de retrancher & d'ajouter à son gré tout ce qu'il croit propre à

DE LIRE LES POÈTES. 101

Un jeune homme donc , en lisant ce que les Poètes font dire & faire à Thersite , ce personnage ridicule , au ravisseur Sisyphes , au corrupteur Batrachus , doit

Il faut distinguer l'art de l'imitation, des actions imitées.

remplir son objet. Il abandonne ce qui ne lui paroît pas susceptible d'un effet heureux :

Et quæ

Desperat tradata nitescere posse , relinquit.

Hor. Art. Poët. v. 149 &c.

Il trie, il sépare entre les beautés éparées que la nature lui offre , les traits & les couleurs qui peuvent donner à ses tableaux le plus de perfection possible. Ainsi sans altérer le fonds des objets naturels , il les embellit avec goût : il substitue à une vérité trop simple , une vraisemblance bien plus intéressante ; & souvent il porte l'illusion & le prestige jusqu'à nous faire aimer par une imitation heureuse , ce qui dans la nature , nous eut inspiré de l'aversion & de l'horreur.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux ,

Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable

Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Ainsi pour nous charmer , la Tragédie en pleurs

D'Edipe tout sanglant fit parler les douleurs.

D'Oreste patricide exprima les allarmes ,

Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Boil. Art. Poët. Ch. 3, v. 1, &c.

Cette illusion est sans doute un des plus grands effets des arts imitateurs , & un des plus vifs plaisirs que l'esprit puisse goûter.

louer l'art du Poëte imitateur , & détester les actions imitées. Il y a , sans doute , une grande différence entre bien imiter , & imiter une bonne action. La bonté de l'imitation consiste dans le rapport & dans la convenance de l'objet imité , avec la peinture qu'on en fait. Des objets naturellement hideux doivent être peints sous des couleurs hideuses. Les pantoufles que Démonide (1) avoit perdues , & qu'il souhaitoit qui fussent bonnes à celui qui les avoit volées , étoient d'une forme désagréable ; mais elles alloient aux pieds de Démonide. Dans les passages suivans :

Eurip.
Phénic.

Si l'on peut quelquefois justifier le crime ,
C'est sur tout pour régner qu'il devient légitime.

Eurip.
Iphion.

D'une exacte justice affectez les dehors .
Et par-là du public gagnez la confiance.
Cependant en secret , faites tous vos efforts ,
Pour voir régner chez vous une heureuse
opulence.

Pourrai-je d'un Talent faire le sacrifice ,
Et ne pas vivre malheureux ?

(1) Qui avoit les pieds contrefaits. Ce Démonide étoit Maître d'école.

DE LIRE LES POÈTES. 103

Cette perte à jamais deviendrait mon supplice :
Le paisible sommeil fuirait loin de mes yeux.
Et qui sait si Plutus justement irrité

Du mépris de sa bienfaisance ,
Jusque dans les enfers poursuivant sa ven-
geance ,
Ne m'y puniroit pas de mon impiété ? (1)

Toutes ces maximes sont visiblement
fausses & pernicieuses. Et c'est pour cela,
même qu'elles conviennent à Etéocle, à
Ixion, à un vieux usurier.

Prévenons donc les jeunes-gens que
les Poètes eux-mêmes n'approuvent pas
les discours qu'ils rapportent, & qu'ils
les attribuent à dessein à des hommes
pervers. Alors ils ne se laisseront pas
tromper par l'estime qu'ils ont pour les
Poètes. Au contraire, l'opinion défavo-
rable qu'ils concevront pour la personne

3e. Règle.
Les Poètes
font souvent
entendre
qu'ils n'ap-
prouvent pas
ces sortes de
fictions.

(1) J'ai suivi, dans le premier vers de ce
passage, les corrections de Grotius, qui ren-
dent le texte beaucoup plus clair & mieux sui-
vi. La leçon ordinaire, *τάλαντον εἰ ποτὶς μὴ
λάβω*, ne présente qu'une construction forcée.
On voit que dans ce passage c'est un vieux
usurier qui délibère s'il prendra une femme,
apparemment peu honnête, mais qui lui appor-
terait en dot un talent, dont il ne pouvoit se ré-
soudre à faire le sacrifice.

104 SUR LA MANIERE

qui parle ou qui agit , décréditera dans leur esprit ses paroles ou ses actions. Pâris, II. 3, 447, dans l'Iliade , après avoir abandonné le champ de bataille , va cacher sa honte dans les bras d'Helene. Comme le Poëte ne rapporte d'aucun autre guerrier que de Pâris , homme lascif & adultere , une pareille infamie , il nous montre évidemment par là qu'il le blâme & le condamne. Il faut examiner aussi dans ces occasions , si le Poëte lui-même ne donne pas à connoître par quelque endroit , qu'il désapprouve ce qu'il rapporte , comme fait Ménandre dans le prologue de sa Thais.

Muse, dis-moi le nom de cette Belle
Dont les regards, les propos imposteurs,
De l'artifice escorte trop fidelle,
Sement par-tout leurs pièges séducteurs:
Qui tour-à-tour attirante & cruelle
A si haut prix fut mettre ses faveurs,
Dans ses liens engagea tant de cœurs,
Feignit d'aimer, & n'aima jamais qu'elle.

Sageffe
d'Homere
et égard.

Nul Poëte n'est, en ce point, égal à Homere. Il juge toujours d'avance les actions ou les discours de ses héros , par la maniere dont il les loue ou les blâme.

DE LIRE LES POETES. 105

Par exemple, dans les louanges :

Il parle , & de ces mots où la douceur Od. 6, 148.
respire &c.

ou bien :

Par un sage discours il retient ces guerriers. Il. 2, 189.

Au contraire veut-il blâmer , il le fait
si bien entendre , qu'il semble nous dire
d'éviter ces actions pernicieuses & fu-
nestes. Avant que de raconter la ma-
niere dure & inhumaine dont Agamem-
non traita le grand Prêtre Chryses , il
nous y prépare par ces mots :

Agamemnon qu'irrite une juste priere , Il. 1, 24, &c.

Ecarte sans pitié ce respectable pere,
c'est-à-dire qu'il le renvoie avec une
dureté contraire à toute décence. De
même , lorsqu'il met dans la bouche d'A-
chille , ces termes si injurieux pour Aga-
memnon :

Lâche, dont la bassesse égale la fierté; Il. 2, 225.

il en porte son jugement par ces mots
qui précèdent :

Minerve disparoit: mais Achille irrité , Il. 223, &c.
Et suivant de son cœur le transport téméraire,
En termes outrageux exhale sa colere.

E v

Il nous avertit par-là qu'on ne peut que mal parler, lorsqu'on se livre à son ressentiment. Il en est de même des actions qu'il rapporte, par exemple du traitement que fit Achille au cadavre d'Hector :

Il. 23. 24. Il dit, & cette vue animant sa fureur,
Près du corps de Patrocle, objet de sa douleur,
Traînant du grand Hector la dépouille
sanglante,
Il assouvit sur lui sa rage impatiente.

Quelquefois, c'est après le récit des actions qu'il en fait la censure; sur l'adultère de Mars & de Vénus, il fait dire aux Dieux :

Le crime rarement jouit d'un long bonheur;
Il tombe tôt ou tard dans les mains d'un
vengeur.

Sur l'orgueil & la fierté d'Hector :

Junon, à ce discours dicté par l'arrogance,
Il. 3, 198. S'indigne, & contre Hector prépare sa
vengeance.

Enfin sur la flèche que Pandarus lance
contre Ménélas au mépris du traité :

Il, 4, 104. L'imprudent Pandarus sur la foi de Pallas,
Tend son arc.

Il ne faut qu'une légère attention pour remarquer dans les Poètes ces courtes réflexions qui font connoître leur façon de penser sur la conduite de leurs héros.

Mais quelquefois ils présentent des leçons dans les événemens mêmes ; c'est ce qu'Euripide fit sentir à ceux qui lui reprochoient d'avoir donné à son Ixion trop de scélératesse & d'impiété. « Aussi, » répondit-il, ne l'ai-je laissé sortir de la » scène, qu'après l'avoir attaché à la » roue ». Ces sortes de leçons indirectes se trouvent aussi dans Homère, & il est facile de les y appercevoir sous l'écorce de ces fictions, & de celles même qu'on blâme le plus en lui. Ces fables que les Anciens appelloient *énigmes* (1), & que nous nommons *allégories* (2), ont été souvent détournées par les Commentateurs à des sens absolument forcés & étrangers à celui du Poète. Ils ont dit,

Les Poètes montrent quelquefois dans les événemens mêmes, ce qu'ils pensent de ces fictions.

Rapport des allégories poétiques avec la morale.

(1) Mot-à-mot : des soupçons.

(2) Ὀνομασία, signifie proprement soupçon. Ici il exprime une chose qui cache un autre sens que celui qu'elle présente, un discours allégorique qui couvre sous un langage figuré, quelque vérité morale. Dans ces sortes d'allégories, les sens les plus simples sont toujours les meilleurs, & doivent être préférés à des interprétations plus subtiles, & peut-être plus ingénieuses, mais aussi moins naturelles.

Od. 8, 126. par exemple , que l'adultere de Vénus & de Mars qui fut découvert par le Soleil, signifioit que les personnes nées sous l'aspect de Vénus & de Mars , quand ces Planetes sont en conjonction, sont sujettes à l'adultere , & que si leur naissance concourt avec le lever du soleil , leurs adul-

Il. 14, 197. teres sont découverts. La fable de la ceinture de Vénus , que Junon emprunta pour surprendre Jupiter , représente , selon eux , l'épuration de l'air par le mélange du feu. Mais pourquoi recourir à ces interprétations forcées , lorsque le Poète lui-même nous en donne de si naturelles ? Qui ne voit avec un peu d'attention que par la fable de Mars & de Vénus , le Poète veut nous faire entendre, qu'une musique efféminée , des chansons libres, des entretiens lascifs portent la corruption dans les mœurs , énervent les esprits , inspirent aux hommes le goût des délices & des voluptés, & font aimer, comme dit Homere lui-même ,

Od. 8, 249. Les vêtemens lascifs, les bains délicieux,
Et le tendre duvet siège de l'indolence.

C'est pour cela qu'il fait dire par Ulysse au Musicien Démodocus :

Il. 5, 492. Laisse de tes chansons les airs voluptueux,
Et chante d'Ilion les travaux belliqueux.

Par-là il infinue que les Musiciens & les Poètes doivent prendre de personnes sages, le sujet de leurs poésies & de leurs chansons. Dans la fable de Junon, il nous fait sentir avec art que l'amour que les femmes inspirent par le seul effet de leurs charmes & de leurs caresses artificieuses, non-seulement est une ardeur passagère bientôt suivie du dégoût; mais qu'il se change en haine & en averfion, lorsqu'une fois la passion est satisfaite. C'est ce que montrent les menaces de Jupiter à Junon :

Penses-tu que jamais de perfides délices II. 15, 320.
Me fassent oublier tes lâches artifices ?

C'est ainsi que la peinture & le récit des mauvaises actions, loin de nuire aux Lecteurs, leur deviennent au contraire utiles, quand on a soin de faire remarquer la honte & le dommage qu'elles attirent. Les Philosophes, pour nous instruire, tirent leurs exemples des choses véritables : les Poètes produisent le même effet par des fictions & des exemples dont ils sont eux-mêmes créateurs.

Mélanthius disoit, ou sérieusement ou en plaisantant, qu'Athenes devoit son salut aux divisions de ses Orateurs : comme

4^e. Règle
Les contrariétés qui se trouvent dans les

Poètes, doi-
vent balancer
leur autorité.

ils ne portoient pas tous leurs efforts du même côté, il se faisoit par leur discorde, un contrepoids qui maintenoit la République dans un juste équilibre. Il en est de même des contradictions qui se trouvent dans les Poètes. Comme elles balancent la confiance qu'on peut avoir en eux, ils nous entraînent moins facilement dans leurs fausses opinions. Lors donc qu'en rapprochant leurs différens passages, on les trouve opposés entr'eux, il faut se ranger au sentiment le plus raisonnable. Par exemple :

Ah ! trop souvent les dieux provoquant nos
malheurs,

De nos fautes, mon fils, sont les premiers
auteurs.

A ce passage opposons celui-ci :

Souvent pour s'excuser de leur scélératesse,
Les mortels des dieux-même accusent la
sagesse.

Dans d'immenses trésors mettez votre bonheur ;
Laissez à qui voudra les vertus & l'honneur.

Voici un passage tout contraire :

Qu'il est bas de n'avoir qu'une vile richesse,
Et de ne posséder ni talent ni sagesse !

DE LIRE LES POÈTES. 111

Quoi, pour servir les dieux, faut-il se
tourmenter?

Pense-tu par ta mort devoir les honorer?

Je mourrai, s'il le faut; cette mort honorable
N'aura rien à ce prix que de doux & d'aimable.

Il sera facile aux jeunes-gens de trouver eux-mêmes la réponse à ces maximes déraisonnables, si, comme on l'a déjà dit, on forme leur esprit à discerner ce qu'il y a de meilleur. Ne peut-on pas réfuter sur-le-champ ces maximes par elles-mêmes? Il faut leur en opposer de contraires que le Poète aura établies en d'autres endroits de ses ouvrages, sans néanmoins s'en prendre à lui & l'accuser d'inconséquence. Car il faut toujours supposer que ces contrariétés ne sont de sa part que des jeux ou des convenances de caractère dans ses personnages. Quand Homère nous représente les Dieux qui sont blessés par des hommes, ou qui se renversent les uns les autres dans leurs querelles, nous pouvons lui dire aussitôt d'après lui-même :

Aux maximes dangereuses, en opposer de plus saines qui se trouvent dans les mêmes Poètes.

Tu pouvois nous tenir des discours plus sensés. Il. 7, 338.

Tu le fais même en plusieurs endroits de tes ouvrages, où parlant des Dieux

112 SUR LA MANIERE

avec bien plus de décence , tu nous dis :

Od. 4. 805. Jamais d'aucun souci les Dieux ne sont
troublés.

Ib. 6, 46. Des habitans du ciel l'assemblée immortelle ,
Goûte les fruits heureux d'une paix éternelle.

Il. 24. 525, Les malheureux mortels aux chagrins sont
livrés ;

Mais de plaisirs les Dieux sont toujours
enivrés.

Voilà les véritables opinions qu'on doit
avoir des Dieux : les autres ne sont que
des fictions imaginées par les Poètes pour
charmer ou étonner les Lecteurs. Par
exemple , à ces vers d'Euripide :

Ah ! trop souvent les Dieux font servir leur
puissance

A tromper des mortels la crédule imprudence,

il est facile d'opposer ce qu'il dit lui-
même ailleurs avec bien plus de raison :

Si les dieux nous trompoient, il ne seroient
plus Dieux.

Cette maxime de Pindare qui respire
la haine & la vengeance :

Isthm. Od. 4.

Pour se venger d'un objet odieux

Il n'est rien qu'on ne doive faire,

DE LIRE LES POÈTES. 113

peut être réfutée par cette autre du même Poète :

Dans un injuste dessein,
Un mortel ose-t-il se plaire ?
Souvent une tragique fin
D'un desir criminel est le juste salaire.

Ib. Od. 5.

A ces vers de Sophocle :

Les biens acquis par l'imposture
Sont toujours doux à posséder ;

opposons ceux-ci du même Poète :

Les fruits qui naissent du parjure,
Ne sont pas faits pour prospérer.

Ces éloges de la richesse :

Il n'est point de séjour à l'or impénétrable.
Tout s'ouvre devant lui, tout cède à ses
attraits.

La pauvreté perd même les bienfaits
Qu'offroit à ses desirs le destin favorable.

La laideur, la difformité,
Quand elle est jointe à l'opulence,
Reçoit des mains de l'éloquence,
Tous les tributs qu'on rend à la beauté.

ces éloges, dis-je, sont combattus.

114 SUR LA MANIÈRE
par plusieurs passages de Sophocle , & en-
tr'autres par ceux-ci :

Le pauvre vertueux, pour monter aux honneurs,
Doit avoir part à nos suffrages.

La vertu quoique pauvre, au sein de ses
malheurs,
Ne perd rien de ses avantages.

À quoi servent les biens, les honneurs, l'abon-
dance ?

Quand de soins un essain rongeur
Empoisonne leur jouissance,
Et verse sur nos jours un chagrin destructeur.

Ménandre a loué quelque part, dans les
termes les plus passionnés, le pouvoir de
la volupté :

Tout ce qui vit & qui respire,
Tout ce que le soleil éclaire de ses feux,
Et sur la terre & dans les cieux,
Suit de la volupté l'inévitable empire.

Mais ailleurs, il nous rappelle à des
sentimens plus honnêtes, & nous inspire
de l'horreur pour les plaisirs des sens.

D'un cœur voluptueux l'opprobre est le partage.

En rapprochant ainsi, & comparant

DE LIRE LES POETES. 115

ensemble ces passages contraires, ou l'on amènera les jeunes gens à adopter les meilleurs, ou du moins on détruira l'impression des autres.

Si l'on ne trouve pas dans un même Poète, des maximes saines qu'on puisse opposer aux mauvaises, il sera facile d'en prendre dans d'autres auteurs estimés, & de mettre en balance les unes avec les autres, pour tourner l'esprit des jeunes gens vers les opinions les plus sensées. Bien des gens, par exemple, sont ébranlés par ce vers du Poète Alexis (15) :

5^e. Regle.
Opposer aux fausses opinions des Poètes, les maximes saines d'Auteurs estimés.

Le sage des plaisirs doit faire son étude :
Entre les ris, le vin, & l'amour & les jeux,
Couler des jours sereins, exempts d'inquiétude,
C'est le seul art de vivre heureux.

Mais pour en affoiblir l'impression, il

(15) Alexis, Poète comique, étoit de Thurium, ville de la grande Grece, auprès du golphe de Tarente; c'est l'ancienne Sybaris. Il étoit oncle paternel du fameux Ménandre, & eut un fils nommé Stéphanus, qui fut, comme lui, Poète comique. Alexis avoit composé deux cens quarante-cinq Comédies, dont Athenée nous a conservé plusieurs fragmens, tous dignes d'un Sybarite voluptueux, qui ne connoît & ne prêche que le vin & la bonne chère.

Suid.

116 SUR LA MANIÈRE

faut leur rappeler cette parole de Socrate :
que les voluptueux ne vivent que pour
manger, & que les hommes raisonnables
ne mangent que pour vivre.

Contre un pervers la malice est permise,

a dit un Poëte. Maxime qui semble
nous porter à devenir nous-mêmes mé-
chans , pour punir la méchanceté des au-
tres. On peut la réfuter par la réponse de
Diogene, à un homme qui lui demandoit,
comment il pourroit se venger de son en-
nemi : *en devenant homme de bien*. Un
autre mot de ce Philosophe peut servir à
rassurer tous ceux que découragent ces
vers de Sophocle sur l'initiation aux mys-
teres :

Trois fois heureux ces mortels estimables

Qui des mysteres redoutables,

Ont pu pénétrer les secrets.

Seuls aux enfers dans une douce paix

De plaisirs enivrés ils couleront leur vie :

Mais les humains à qui les Dieux

N'auront pas accordé cette faveur chérie,

Y seront condamnés à des tourmens affreux.

« Et quoi ! s'écria Diogene à ces pa-
» roles, le filou Patæcion, parce qu'il a

DE LIRE LES POÈTES. 117

» été initié aux mystères , fera dans les
» enfers plus heureux qu'Epaminondas ».
Timothée (1) avoit en plein théâtre,
appelé Diane , *insensée , furieuse , en-*
ragée ; « Puisse-tu , lui dit Cinéas , avoir
» une fille qui lui ressemble » . Le Poète
Théognis ayant dit quelque part :

Dans les liens de l'indigence
Quand un mortel est retenu,
Il devient , pour agir , sans force & sans
vertu,
Et sa langue captive est réduite au silence.

« Comment donc , lui dit Bion (2) ,
» pauvre comme tu l'es , nous étourdis-tu
» de ton babil » .

Il faut profiter aussi de ce qu'il peut y
avoir dans ces passages mêmes , de propre
à rectifier la pensée du Poète . Les cantha-
rides sont un poison mortel (3) : cepen-

6^e. Règle.
Un seul mot
inséré quel-
quefois dans
ces passages ,
sert à les rec-
tifier.

(1) Timothée étoit d'Athènes , où il flo-
rissoit dans le second âge de la Comédie . Sui-
das donne les titres de quatre de ses Comé-
dies , Cinéas , que Plutarque cite aussi-tôt
après , étoit Thébain , & Poète Dithyram-
bique .

(2) Nous avons parlé ailleurs de ce Phi-
losophe .

(3) Ce n'est point de la piquure des can-
tharides qu'il faut entendre ce passage de Plu-

dant les Médecins en emploient les pieds & les aîles , pour arrêter l'effet de leur venin. Ainsi , dans les Poètes , un mot , une expression peuvent corriger des pensées qui présentent un sens vicieux , & en affoiblir l'impression. C'est par-là qu'on éclaircit ce qu'un passage peut avoir d'équivoque , comme dans ces vers d'Homere :

Od. 4, 197 Pressés par la douleur les mortels malheureux
S'abandonnent aux pleurs , s'arrachent les
cheveux.

& dans ceux-ci déjà cités :

Il. 24, 525. Aux humains malheureux les dieux dans
leur colere ,
Filent des jours tissus de peine & de misere.

Il ne dit pas que les Dieux filent à tous les humains des jours de peine & de dou-

tarque ; elle n'est point mortelle. C'est leur usage intérieur qui en fait un des poisons les plus violens. Nous avons dans l'antiquité plusieurs exemples de gens qui se sont empoisonnés en avalant des cantharides. Les parties odorantes qu'exalent ces insectes , sont très-corrosives ; on ne doit les ramasser qu'avec précaution.

DE LIRE LES POETES. 119

leur ; mais à ceux qui n'ont ni raison ni prudence , & qu'il appelle *malheureux* ou *misérables* , parce que le défaut de sagesse les rend dignes de pitié.

Il est un autre moyen de donner à ces passages équivoques, une explication favorable , & de prévenir les mauvais effets qu'ils pourroient produire. C'est de faire bien connoître aux jeunes gens la propriété de certaines expressions familières aux Poètes, plutôt que de s'arrêter à l'explication des termes extraordinaires & inusités qui s'y rencontrent (1). C'est , par exemple , une sorte d'érudition qui peut avoir quelque agrément, que de savoir que le mot *riguedaneh* , signifie une mort funeste , parce que les Macédoniens appellent la mort *danos* ; que chez les Etoliens , *cammonieh* signifie une victoire qui est le fruit du travail & de la patience : que les Dryopes appellent les Démon *Popoi*. Mais une connoissance bien plus utile & plus nécessaire, pour

7^e, Regle.
Bien connoître la véritable propriété des termes, & leurs diverses acceptions.

(1) Mot-à-mot : *Les Gloses*. Les Grecs appelloient *γλῶτται* les mots extraordinaires, empruntés des autres pays, ou surannés & inusités, tels que ceux que Plutarque rapporte ensuite. C'est pour l'explication de ces termes extraordinaires que sont faits les Ouvrages nommés *Glossæ veteres*.

tirer du fruit de la lecture des Poètes; c'est de connoître les acceptions qu'ils donnent aux noms des *Dieux*, aux termes qui expriment les *biens* & les *maux*; ce qu'ils entendent par *ame* & par *destinée*: s'ils prennent toujours ces mots & bien d'autres dans une même signification, ou s'ils leur en donnent plusieurs différentes. Le mot *oikos* signifie quelquefois *maison*, comme dans ce vers d'Homere

Od. 5, 42. Sa superbe *maison* dans les airs élevée.

Quelquefois les *biens*, les *richesses*, comme dans celui-ci :

Ib. 4, 318. Par tous ces ravisseurs ma *maison* dévorée

Biotos se prend souvent pour *vie*.

Il. 13, 562. Mais le Dieu de la mer qui veille sur sa *vie*,
Affoiblit tous les coups dont elle est assaillie.

Il signifie *richesse* dans le passage suivant :

Od. 13, 419. D'avidés étrangers qui consomment ma *vie*.

Homere se sert du verbe *aluein*, tantôt pour *se chagriner*, *se livrer à la douleur* :

Il. 5, 352. La déesse à ces mots de douleur transportée :
Tantôt

DE LIRE LES POETES. 121
tantôt pour s'enorgueillir , se laisser aller
à une joie excessive :

La défaite d'Irus énorgueillit ton cœur ? Od. 8, 332.

Thoazein signifie *se mouvoir , s'agi-*
ter avec impétuosité , comme dans Eu-
ripide :

Des flots de l'Océan un monstre affreux
s'élance.

ou bien , *être assis* , comme dans So-
phocle :

Que veulent ces enfans près de l'autel assis Æd. Tyr. v.
Qui ceints de rameaux verts frappent l'air 2, &c.
de leurs cris (1) ?

Pour s'assurer du vrai sens de certains Comparer les
termes , qui , comme l'enseignent les termes avec
Grammairiens , changent de significa- les sujets dans
tion selon l'usage qu'on en fait , il faut lesquels on les
emploie.

(1) Mot-à-mot : *Pourquoi êtes-vous assis sur*
ces sièges , couronnés de branches suppliantes ?
Les supplians portoient des branches d'olivier ,
& s'asseyoient près des foyers ou des autels.
C'étoit dans quelques pays la maniere de sup-
plier la plus respectée même dans les ennemis.
Voyez dans Plutarque , Thémistocle chez le
Roi d'Epire.

les comparer avec les matieres que l'on traite. Dans ces vers d'Héfiode :

Op. & Di.
L. 2, 261.

Que d'autres fassent cas des plus petits
vaisseaux.

Moi, c'est sur les plus grands que j'affronte
les flots.

le mot *ainein* qu'il emploie pour, *faire cas*, signifie la même chose qu'*epainain* qui proprement veut dire *louer*. Mais ici il se prend pour refuser ; comme dans le langage ordinaire , nous disons : *je vous remercie : je vous suis très-obligé*, lorsque nous ne voulons point de quelque chose qu'on nous offre. Aussi veut-on que le nom d'*Epainch* qu'on donne à Proserpine, & qui signifie louable, désigne que c'est une Déesse redoutable & funeste. Mais pour appliquer cette distinction qui regarde les mots à des objets plus importants, apprenons d'abord aux jeunes-gens , par rapport aux Dieux , que les Poètes emploient leurs noms , tantôt pour les désigner eux-mêmes , tantôt pour exprimer certaines facultés qu'on leur attribue , & auxquelles on donne les noms mêmes des Dieux. Dans les vers suivans , par exemple , il est évident que c'est le Dieu Vulcain lui-même que le

Les noms
des Dieux.

DE LIRE LES POETES. 123
Poète Archiloque implore :

Vulcain , entends ma voix , & sensible à
mes larmes ,

Daigne , par ton secours , dissiper mes alarmes.

Mais , lorsque pleurant la mort de son
beau-frere qui avoit péri dans la mer ,
privé des honneurs de la sépulture , il dit :

Ah ! si dumoins Vulcain l'entourant de ses feux ,
Eut daigné recueillir ses membres précieux ;

c'est du feu même qu'il parle , & non
pas du Dieu. Dans ce serment d'Euripide :

J'atteste Jupiter , & Mars ce dieu terrible ,

c'est des Dieux mêmes qu'il est ques-
tion. Mais quand Sophocle dit :

Mars est un Dieu cruel , aveugle , furieux ,

Il enfante par-tout les maux les plus affreux.

le nom de *Mars* doit s'entendre de
la guerre , comme dans ces vers d'Ho-
mere , il désigne le fer :

Et nous voyons rouler dans les eaux du Il. 7. 236.
Scamandre, &c.

Le sang de ces guerriers que Mars vient de
répandre.

124 SUR LA MANIÈRE

Entre ces différens noms susceptibles de plusieurs significations (1), celui de Jupiter est pris, chez les Poètes, pour le maître des Dieux, pour la fortune, souvent même pour le destin. Ainsi quand ils disent :

Il. 3, 276. Jupiter, vous qu'Ida reconnoît pour son Roi.

Jupiter, quel mortel est plus sage que toi ?
c'est du Dieu même qu'ils parlent.
Mais lorsqu'en rapportant les causes des événemens, ils nomment Jupiter, comme dans ces vers d'Homere :

Il. 1, 3, &c. Aux plus braves guerriers sa colere funeste,
En peupla les enfers. Ainsi sur les mortels
Jupiter accomplit ses décrets éternels.

ils entendent alors le destin. Car dans ce dernier exemple, le Poète ne croit pas que Dieu soit lui-même l'artisan des maux que les hommes éprouvent. Mais il veut nous montrer que par la nécessité même des événemens, les villes, les armées & les Rois qui se conduisent avec sagesse, ne peuvent manquer de réussir,

(1) Mot-à-mot : *Il faut savoir & se souvenir.*

& de s'affurer la victoire sur leurs ennemis : qu'au contraire , s'ils se laissent emporter à leurs passions , comme les Généraux de l'armée des Grecs , s'ils se livrent à des haines , à des querelles particulieres , ils essuient nécessairement des revers :

Tel est l'arrêt du sort ; d'un projet téméraire
Un funeste revers est la fin nécessaire.

Lorsqu'Hésiode fait dire par Prométhée à son frere :

Gardez-vous d'accepter ces présens dangereux , Op. & Di.
L. 1, 65, &c.
Que Jupiter pour vous fait descendre des cieux.

c'est la fortune qu'il désigne sous le nom de Jupiter. Par les dons de ce Dieu , il entend ceux de la fortune , les richesses , les mariages avantageux , les sceptres , les empires , & généralement tous les biens extérieurs , dont la possession ne peut que nuire à ceux qui ne savent pas en faire un bon usage. Et comme Epiméthée n'avoit ni prudence , ni sagesse , son frere lui fait entendre qu'il doit craindre une prospérité qui causera la perte. Dans ces autres vers du même Poète :

N'allez pas au hazard condamner l'indigence , Ib. L. 2 4
Vous blâmeriez des Dieux la sage providence. 333, &c.

il appelle un don des Dieux, ce qui n'est qu'un accident de la fortune, & il insinue par-là qu'il ne faut pas blâmer ceux dont la pauvreté est un effet des rigueurs du sort ; mais seulement ceux qui s'y précipitent par leur oisiveté, leur luxe & leur mollesse. Comme le mot *Fortune* n'étoit pas encore en usage ; & qu'on voyoit dans la vie humaine ces vicissitudes continuelles que toute la prudence des hommes ne sauroit prévenir ; les Poètes employoient le nom de quelque Dieu pour celui de fortune. Ainsi dans le langage ordinaire, nous appellons les actions, les mœurs, les discours, & les hommes, célestes & divins. On peut, par ce moyen, entendre dans un sens favorable bien des choses que les Poètes disent de Jupiter, & qui nous paroissent si peu sentées ; comme celles-ci :

H. 24, § 27. A la porte des cieux deux tonneaux sont placés
Par eux de l'univers les destins sont réglés.
L'un des plus riches biens est la source féconde ;
L'autre verse les maux qui défont le monde.

Ib. 7, 69. Pour nous livrer aux maux qu'il nous a destinés,
&c. Le souverain des Dieux a rompu nos traités,

Od. 8, 81. Dès cet instant fatal le maître du tonnerre,
&c. Résolu de porter le trouble sur la terre,

Préparoit sourdement le germe des combats,
 Qui des Grecs, des Troyens devoient armer
 les bras.

Tout cela se dit de la fortune ou de la destinée , agens secrets dont l'opération nous est inconnue , & qu'il n'est pas en notre pouvoir de gouverner (1).

(1) Nous venons de voir que les Poètes employoient quelquefois indifféremment les noms de la *fortune* & de Jupiter. Alors ils ne désignoient que la Providence divine qui préside seule à tous les événemens, qui dispose & regle tout avec une sagesse souveraine, dont les fins & les moyens nous sont le plus souvent inconnus, & que toute la puissance ou la prudence humaine ne peuvent ni prévoir, ni empêcher. Mais souvent les anciens entendoient par fortune , une aveugle fatalité qui nécessairement les hommes , rendoit inutile toute leur prévoyance , & sous l'empire de laquelle ils n'étoient , ni ne pouvoient être libres. Système impie & destructeur des sociétés, qui ne tend à rien moins qu'à légitimer tous les crimes , en ôtant toute distinction du bien & du mal , en réduisant l'homme à la nécessité d'être vicieux , & ne lui laissant pas même des remords. La réalité d'une Providence supérieure qui régit l'univers , si fortement établie par les plus sages Philosophes du paganisme , & dont les preuves les plus multipliées attestent si hautement l'existence , réfute assez une opinion absurde , dont les partisans ne sauroient donner aucune idée raisonnable.

128 SUR LA MANIERE

Mais lorsqu'ils ne disent rien qui ne soit conforme à la raison & à la décence, alors c'est de Jupiter lui-même qu'ils parlent, comme dans les vers suivans :

Il. II, 340,
&c.

Hector qui dans les rangs avec fierté se
montre,

Du fils de Telamon évite la rencontre.

Jupiter n'aime point ces cœurs présomptueux
Qui vont se mesurer à de plus braves qu'eux.

De ce trône sublime où sa grandeur réside,
Aux grands événemens Jupiter seul préside,
Sous lui, les autres Dieux par de moindres
efforts,

Des faits moins importants font mouvoir
les ressorts.

Le nom de
vertu.

Il est bien d'autres mots que les Poètes prennent dans plusieurs significations, & qu'ils appliquent à des choses très-différentes. Tel est celui de *vertu*. Elle ne rend pas seulement les hommes bons, justes & sages dans leurs actions & leurs discours; souvent aussi, elle leur procure de la gloire & du crédit : c'est pour cela que les Poètes donnent à ces deux derniers avantages le nom de *vertu*, comme nous donnons aux fruits les noms des arbres qui les produisent.

DE LIRE LES POETES. 129
Ainsi quand un jeune homme lira ces
différens passages :

Auprès de la vertu Dieu plaça le travail. Hes. Op. &
Di. L. I, 287.

En ce moment les Grecs qu'enflamme la vertu, Il. II, 90,
&c.

Vengent sur les Troyens tout leur sang
répandu.

Que l'homme meurt content, quand un
effort sublime

Le rend de la vertu l'honorable victime !

il doit entendre tout cela de la vertu
même, cette droiture de raison, cette
faculté divine que nous avons en nous-
même, & qui forme la disposition la
plus parfaite d'une créature intelligen-
te (1). Mais en lisant ces autres passages :

Dans les cœurs des mortels Jupiter à son
choix Il. 20, 242.

De la vertu fait croître ou resserre les droits.

(1) Mot à mot : Qu'il croie que cela est
dit de la faculté la meilleure & la plus divine
en nous, par laquelle nous entendons la droi-
ture de la raison, la perfection d'une nature
raisonnable, & une disposition de l'ame, qui
est d'accord avec elle-même, ou bien une dis-
position convenable à l'ame. Car ὁμολογεμένη est
susceptible de ces deux sens.

L'honneur & la vertu sont le fruit des richesses.

qu'il n'en conçoive pas de l'estime & de l'admiration pour les gens riches, comme s'ils pouvoient acheter la vertu à prix d'argent : qu'il n' imagine pas qu'il soit au pouvoir de la fortune d'augmenter ou de diminuer à son gré la sagesse. Le Poète alors, par le nom de vertu, n'a pu entendre que la gloire, la puissance, la prospérité ou tout autre avantage de cette nature. Le mot de *mal* se prend quelquefois pour *malice*, mauvaise disposition du cœur, comme dans Hésiode :

Op. & Di. Le *mal* de son poison infecte l'univers.
L. I, v. 285.

Quelquefois il signifie, *misère*, *infortune*, comme dans Homère :

Od. 19, 360. Le *mal* hâte les jours d'une triste vieillesse.

Le mot de bonheur. On se tromperoit encore, si l'on croyoit que les Poètes eussent du bonheur la même idée qu'en ont les Philosophes : qu'ils l'attachassent comme eux à l'assemblage de tous les biens, ou à une vie

DE LIRE LES POETES. 131
parfaitement réglée sur les besoins & les
desirs de la nature. Souvent , par un abus
des termes , ils appellent heureux ceux
qui sont riches , & nomment félicité la
gloire & la puissance. Homere prend
ces termes dans leur sens véritable , lorsqu'il dit :

Maître de tant de biens en suis-je plus heureux? Od. 4 93.

& Ménandre dans ceux-ci :

Hélas d'une fortune immense
Je suis , il est vrai , possesseur :
Chacun vante mon opulence ;
Personne encor n'a vanté mon bonheur.

Mais ces vers d'Euripide :

Loin de moi le bonheur que peut troubler
la peine.

& ceux-ci du même Poëte :

La tyrannie est donc à vos yeux estimable,
Et vous êtes l'adorateur
D'une injustice favorable
Qui sur ses pas a fixé le bonheur :

ces vers jettent nécessairement du
F vj

132 SUR LA MANIERE
trouble & de la confusion dans l'ame, si
l'on ne prend les termes dans un autre
sens que leur signification ordinaire. Mais
en voilà assez sur cette matiere.

8^e. Regle.
Les vertus que
les Poëtes imi-
tent sont tou-
jours mêlées
de vices.

Un principe qu'on ne peut trop ré-
péter aux jeunes-gens, c'est que la poésie
dans ses imitations se plaît à embellir les
actions & les mœurs dont elle offre le
tableau, sans négliger cependant la vrai-
semblance qui seule peut rendre l'imita-
tion agréable & intéressante. Or toute
imitation, pour avoir ce caractère de
vraisemblance, doit présenter dans la
conduite des hommes, les vices mêlés
avec les vertus. C'est ainsi qu'Homere
nous les montre dans ses poëmes, bien
opposés en cela aux principes des Stoï-
ciens, qui veulent que le vice & la vertu
soient dans l'homme sans aucun mélange;
que le sage ne fasse que du bien, & l'in-
sensé que du mal (1). Voilà ce qu'on
entend dans leurs écoles. Mais dans le
cours ordinaire de la vie, tout, dit En-
ripide,

Est de biens & de maux un éternel mélange.

(1) ἀμαθῆ ignorant, insensé, dans le sens
que lui attribuoient les Stoïciens, signifie la
même chose que vicieux.

La poésie , en s'écartant de la vérité , s'attache sur-tout à répandre de la variété dans ses ouvrages. Il résulte de cette diversité d'événemens , de grands intérêts , des passions vives & une surprise agréable , qui frappe & qui ravit. Un récit simple & sans fiction est aussi sans intérêt. C'est pour cela que les Poètes ne donnent pas à leurs personnages une prospérité constante , ni une vertu parfaite. Les Dieux-mêmes , lorsqu'ils agissent dans les événemens humains , y sont représentés avec les passions & les erreurs des hommes. Sans ces contrariétés , sans ces discordances hardies dans les caracteres , qui mettent les passions en jeu , la poésie n'auroit plus de quoi frapper & étonner les esprits. D'après cela , il ne faut pas laisser croire aux jeunes-gens , que ces personnages célèbres , dont les noms leur en imposent , aient tous été des hommes sages & justes , des Rois parfaits , des modèles de toute vertu. Préjugé funeste qui , en leur inspirant un respect aveugle pour tout ce que pourroient dire ou faire ces héros de l'antiquité , les rendroit sourds aux avis qu'on leur donneroit pour les mettre en garde contre des actions ou des discours semblables à ceux qu'expriment les vers suivans :

Il. 16, 97, &c. Fassent le roi des cieux, & Phébus, & Pallas,
Que ni Grecs, ni Troyens n'évitent le trépas;
Et que nous puissions seuls échappés du
carnage,
Sur les murs d'Ilion assouvir notre rage.

Od. 11, 420, &c. De Cassandre aussi-tôt les douloureux accens
D'une nouvelle horreur vinrent glacer mes
sens.
Clytemnestre à mes yeux, pour consommer
son crime,
En fit de sa fureur l'innocente victime.

Il. 9, 452, &c. Ma mere entre en fureur & ne peut
supporter
De voir une rivale à ses yeux l'emporter :
Et pour la détacher d'un époux infidele :
Elle osa m'inspirer de me faire aimer d'elle,
Je suivis ses conseils. (1)

Ib. 3, 365. O Jupiter ! Quel Dieu fut plus cruel que toi ?

Qu'en lisant ces vers, les jeunes-gens
se gardent bien de les approuver : que
pour faire montre de subtilité, ils ne cher-

(1) J'ai été obligé de développer un peu
le texte, qui n'auroit pas été intelligible, dé-
taché de ce qui précède.

chent pas à les excuser , à couvrir sous des noms spécieux , des actions condamnables. Mais qu'ils aient toujours présent à l'esprit que la poésie étant un art *imitatif*, les personnages qu'elle fait agir ou parler , ne sont pas des hommes d'une vertu parfaite & exempte de tout reproche : qu'ils sont sujets aux passions , à l'ignorance & à l'erreur ; quoique souvent , par l'effet d'un heureux naturel , ils réparent les fautes dans lesquelles ils sont tombés. Un jeune-homme qu'on aura amené à cette sage disposition de n'admirer que ce qu'il verra de bon , & de blâmer ce qui sera mauvais , pourra lire sans danger les écrits des Poètes. Mais s'il approuve , s'il admire tout , si subjugué par les noms imposans de ces héros , il ne se permet pas même de faire usage de son discernement pour juger leur conduite , il contractera , sans s'en appercevoir , une foule de vices : il fera comme ces hommes qui imitoient jusqu'à l'attitude penchée de Platon & au bégaiement d'Aristote. Qu'il se tienne donc en garde contre ce respect servile , ce culte superstitieux , qui iroit à tout diviniser dans ces grands hommes : qu'il ose s'expliquer sans crainte sur leurs actions & leurs discours , & condamner en

136 SUR LA MANIÈRE
eux le mal avec la même liberté qu'il ap-
prouve le bien.

Lorsqu'Achille , par exemple , voit la maladie se répandre dans le camp des Grecs , affligé de l'interruption que souffroient les opérations militaires , il assemble les chefs de l'armée. La considération qu'il avoit acquise par ses exploits , l'y autorisoit. D'ailleurs , comme il étoit versé dans la médecine , & qu'après le neuvième jour de la maladie , terme où l'on pouvoit juger de sa nature , il avoit compris que ce n'étoit pas un accident naturel , mais qu'elle avoit une cause extraordinaire , il se leve , & au lieu de parler à l'assemblée , il s'adresse directement au Roi :

Il. 1 , 59 , Je crains , Agamemnon , que le courroux
&c. des Dieux

Ne nous force bientôt d'abandonner ces
lieux.

Ces paroles n'ont rien que de convenable & de modéré. Mais lorsque Calchas balançant de s'expliquer , parce qu'il craint , dit-il , de s'attirer la haine du plus puissant des Grecs , Achille lui ordonne de parler , & lui proteste avec serment , que tant qu'il respirera , per-

DE LIRE LES POETES. 137
sonne n'osera mettre la main sur lui :

Parlez ; vous fallut-il nommer Agamemnon , Ib. 95.

il sort alors des bornes de la modération , & montre peu de respect pour le chef de l'armée. Il viole ensuite plus ouvertement les regles de la décence , lorsqu'emporté par la colere , il tire son épée , & menace de tuer Agamemnon. Mais bientôt , rentrant en lui-même ,

Il s'arrête , & docile aux ordres de Pallas , Ib. 220 ; &c.
De ce fer menaçant il défarme son bras :

il agit alors avec sagesse , & s'il n'a pas encore entièrement réprimé sa colere , il en arrête au moins les effets , avant qu'elle le porte à rien de criminel , & obéit à la voix de la raison. Agamemnon de son côté , montre une foiblesse ridicule dans tout ce qu'il dit ou fait pendant l'assemblée. Mais rien n'est plus grand , ni plus digne d'un Roi que sa conduite par rapport à Chryseïs. Achille , lorsqu'on vient enlever Briseïs de sa tente :

S'asçoit seul à l'écart , & s'abandonne aux larmes. Il. 1 , 349.

138 SUR LA MANIERE

Au contraire , Agamemnon remet lui-même aux Députés de l'armée , & conduit au vaisseau cette femme dont il venoit de dire , qu'elle lui étoit plus chere que son épouse même. Il s'en sépare néanmoins , sans que sa passion lui arrache rien d'indigne de la Majesté Royale. Phénix , après avoir dit que son pere le chargea de malédictions , pour lui avoir enlevé sa concubine , ajoute :

Il. 9 , 459 ,
 &c.

Ces discours furieux enflamment ma colere,
 Et d'un fer meurtrier je menace mon pere.
 Sans doute quelque Dieu vint arrêter ma
 main ,

Et pour me détourner d'un barbare dessein,
 Me retrace à l'esprit l'éternelle infamie,
 Dont j'allois chez les Grecs déshonorer
 ma vie.

Le nom de parricide alloit m'être donné.

Aristarque a retranché ces vers dans Homere , craignant sans doute le mauvais effet qu'ils pouvoient produire. Pour moi , je les crois bien placés dans une occasion , où Phénix veut faire sentir à Achille les dangers de la colere , & combien d'actions criminelles cette passion inspire à ceux qui n'écoutent ni leurs

propres réflexions , ni les conseils de leurs amis. Il lui rapporte l'exemple de Méléagre , qui d'abord irrité contre ses concitoyens , avoit long-temps refusé de les défendre ; mais qui ensuite leur avoit pardonné. Par-là d'un côté , il blâme la fougue des passions ; & de l'autre , il loue ceux qui les domptent , ou qui en réparent les effets par un sage repentir.

Dans les exemples que je viens de rapporter le discernement est facile à faire , & l'on saisit sans peine l'intention de l'Auteur. Quand sa pensée est obscure , & laisse quelque doute dans l'esprit , il faut s'y arrêter , & apprendre aux jeunes gens à distinguer les divers sens dont elle est susceptible (1). Par exemple, si Nausicaë , en voyant Ulysse pour la première fois , conçoit pour lui la même passion que la Nymphé Calypso : que déjà nubile , & ne se proposant qu'une basse volupté , elle dise dans cette vue à ses suivantes :

9^e. Regle.
Considérer avec soin les actions & les paroles des personnages que les Poètes font agir & parler.

Si jamais le destin ; d'accord avec mon cœur , Od. 6 , 224 ,
Pouvoit d'un tel époux m'accorder la faveur : &c.

(1) J'ai usé de développement pour éclaircir la pensée , qui étant très-serrée dans le texte , eut été obscure , rendue avec la même précision qu'elle a dans le grec.

140 SUR LA MANIERE
 dans ce cas , on ne peut que blâmer
 son peu de retenue , & son amour pour
 le plaisir. Au contraire , si jugeant des
 mœurs d'Ulysse par l'entretien qu'elle
 vient d'avoir avec lui , l'estime qu'elle
 conçoit pour sa sagesse , lui fait souhai-
 ter de l'avoir pour époux , plutôt qu'un
 de ses concitoyens qui ne seroit qu'un
 pilote grossier , ou un baladin mépri-
 sable , on ne peut alors qu'approuver son
 desir. De même , quand Pénélope s'en-
 tretenant d'un ton familier avec ses pour-
 suivans , reçoit d'eux en présens des robes
 & des bijoux , & qu'Ulysse se réjouit de
 voir son épouse ,

Ib. 8 , 281 , Flattant d'un vain espoir ses crédules amans,
 &c. Recevoir de leurs mains de si riches présens :

si la joie n'est que l'effet d'un bas &
 sordide intérêt , il est plus lâche & plus
 méprisable que ce Poliagre de qui l'on
 dit dans la Comédie :

De courtisans environné
 Poliagre avec faste étale l'opulence.
 C'est que chez lui cet époux fortuné
 Nourrit la chevre aux cornes d'abondance.

Mais s'il est content de voir que l'es-

pérance qu'ils ont d'épouser Pénélope , les livrera plus sûrement à sa vengeance , la joie n'a rien que d'honnête & de légitime. Dans cette autre occasion , où il compte les présens qu'Alcinoüs lui avoit fait , & que les Phéaques ont laissé sur le rivage , après l'y avoir débarqué lui-même ; si dans l'abandon où il se trouve , & dans une aussi grande incertitude de son sort , il n'est réellement occupé que de ses richesses ; s'il craint que les conducteurs

N'emportent avec eux quelqu'un de ces présens ; Od. 13, 216

on ne peut trop détester une telle avarice. Mais si , comme d'autres le pensent , doutant que les gens d'Alcinoüs l'aient débarqué à Ithaque , il ne veut s'assurer de la conservation de tous ces présens , que pour être certain de leur fidélité ; persuadé qu'ils ne l'auroient pas conduit & abandonné dans une terre étrangere , sans toucher à ses richesses ; alors sa conjecture est sensée , & l'on ne peut que louer sa prudence. Bien des gens n'approuvent pas non plus qu'il reste endormi pendant qu'on le débarque ; ils citent à ce sujet une tradition établie chez les Thyrrhéniens , qu'Ulysse

étoit naturellement dormeur , & que ce défaut le rendoit souvent d'un abord difficile. Mais si son sommeil n'étoit pas réel , & que d'un côté , honteux de renvoyer les Phéaques , sans les recevoir dans son palais , ni leur faire des présens : de l'autre , ne pouvant les introduire chez lui sans être reconnu de ses ennemis ; pour se tirer de cet embarras , il ait feint de dormir , alors on doit approuver l'expédient dont il use.

C'est surtout dans la lecture des Tragédies , qu'il faut que les jeunes-gens usent de précaution.

En faisant faire aux jeunes-gens ces sortes de remarques , en louant les bonnes actions , & blâmant les mauvaises , nous préviendrons les impressions funestes des unes & nous exciterons en eux une émulation louable pour les autres. Cette précaution est sur-tout nécessaire dans la lecture des Tragédies , où souvent on cherche à pallier des actions criminelles par des discours artificieux & séduisans. Il n'est pas toujours vrai :

Qu'on ne peut bien parler d'une action mauvaise,

comme le prétend Sophocle. Car lui-même il excuse souvent les actions les plus condamnables par des discours

DE LIRE LES POETES. 143
imposans (1) & des prétextes plausibles. Euripide nous représente Phédre accusant Thésée d'avoir été cause par ses torts envers elle, de son amour criminel pour Hippolyte. Dans la Tragédie des Troyennes , il fait parler Hélène avec cette même liberté : elle prétend qu'Hécube est plus punissable qu'elle-même , pour avoir mis au monde Pâris son adultère. Accoutumons les jeunes-gens à ne pas approuver de tels discours , sous prétexte qu'ils sont adroits & subtils ; à ne pas s'en laisser imposer par ces frivoles prétextes ; mais à les rejeter avec horreur , à les croire , autant ou plus dangereux que les actions mêmes qu'on veut excuser (2).

(1) Mot à mot : *Des propos rians , & des raisons d'humanité.*

(2) Plutarque ne dit rien de trop. Quelque dangereux que soient les mauvais exemples , tant qu'on ne travaille point à justifier les vices par des raisons spécieuses , on ne fait le mal qu'avec remords : & ce remords secret peut devenir une voix forte & salutaire , qui nous rappelle à la vertu. Mais quand le mal est érigé en principes , quand des Docteurs du mensonge veulent dépouiller le vice de cette difformité naturelle qui en éloigne les âmes honnêtes ; bientôt les passions , n'étant plus retenues par le frein de la pudeur , franchissent

heureux ? Pourquoi ne lutteroit-il pas avec courage contre la fortune , pour s'élever lui-même , à proportion de ce qu'elle a voulu le rabaisser ? Pourquoi les vices de mes parens , si je suis homme de bien , m'ôteroient-ils cette confiance généreuse que ma vertu doit m'inspirer ? En combattant, par de telles réflexions , les fausses maximes des Poètes , on ne fera pas exposé à devenir le jouet de leurs opinions (1). Le souvenir de cette pensée : *que l'homme foible & sans jugement est étonné de tout ce qu'il entend dire* ; nous fera rejeter ce que nous verrons dans les Poètes de faux & de nuisible , & nous lirons leurs ouvrages sans danger.

11^e. Regle.
Découvrir ,
sous l'enve-
loppe des fic-
tions , le sens
caché qu'elles
renferment.

Dans les vignes , les branches & le pampre couvrent souvent de leur ombre des fruits qui échappent à la vue ; de même , dans la poésie , les fictions & le langage figuré dont elle s'enveloppe , dérobent souvent aux jeunes-gens bien des vérités utiles. Voulons-nous leur faire éviter cet inconvénient ? accoutumons-les à découvrir sous cette enveloppe , tout ce qui peut former les mœurs &

(1) Mot à mot : *On ne présentera pas le flanc à tous leurs discours comme à un vent dangereux.* Métaphore , prise d'un vaisseau qu'un vent contraire a pris en flanc.

DE LIRE LES POETES. 147
conduire à la vertu. Il est bon de les
instruire en peu de mots sur ces fictions :
mais il suffit de les toucher en passant ,
& de laisser à ceux qui traitent à dessein
de ces objets , les longues discussions &
la multitude des exemples.

Après avoir fait d'abord observer aux
jeunes-gens la différence des personnages
vertueux ou méchans que les Poètes in-
troduisent dans leurs ouvrages , il faut
les rendre attentifs aux actions & aux
discours qu'ils leur prêtent , & qu'ils ont
soin d'assortir aux caractères. Voici
comme Achille parle à Agamemnon ,
même dans la colere :

12^e. Regle.
Observer la
différence des
personnages
qui parlent

Quand les Grecs d'Ilion auront été vainqueurs, Il. 1 , 16 ,
Je ne prétendrai pas égaler vos honneurs. &c.

Thersite qui se plaint d'Agamemnon ,
parle bien autrement :

De métaux précieux vos tentes sont remplies, Il. 2 , 22 ,
Vous avez sous vos loix des esclaves choisies; &c.
Et quand de nos exploits les fruits sont
partagés ,
Les premiers dons pour vous sont toujours
réservés.

Achille dit ailleurs :

Ib. 1, 128. Si Jupiter un jour nous rend maîtres de Troie.

& Thersite :

Il. 2, 231, D'un captif que nos mains auront chargé
de fers, (1)

Lorsqu'Agamemnon faisant la revue
de l'armée, tient à Diomede un discours
offensant, celui-ci ne répond rien,

Ib. 4, 402. Et du premier des Grecs respecte la puissance.
&c.

Sthenelus au contraire dont Agamem-
non faisoit peu de cas, lui replique :

(1) Mot à mot : *D'un Troyen que moi ou
tout autre d'entre les Grecs nous aurons fait
prisonnier.* Pour bien entendre la pensée de
notre Auteur dans ces deux passages, il faut
les lier avec ce qui les précède dans Homère.
Plutarque veut montrer la différence des mo-
tifs qui font agir un homme d'honneur ou un
lâche; & pour cela il cite l'exemple d'Achille
& de Thersite. Le premier veut engager Aga-
memnon à rendre au Prêtre d'Apollon sa fille
Chryseïs, devenue la captive de ce Prince. Et
comme Agamemnon objecte tous les services
qu'il retirera de Chryseïs, quand il sera de
retour dans ses Etats, Achille lui répond que
les Grecs l'en dédommageront amplement, si
Jupiter permet jamais qu'ils se rendent maîtres
de Troie. Ce dernier vers montre que le pre-

Cessez, Agamemnon , ce reproche offensant; Ib. 404 , &c.
 Dicté par le dépit, votre cœur le dément.
 Ceux qu'osent déprimer vos discours rémé-
 raires,
 Se vantent d'effacer la valeur de leurs peres.

Les jeunes-gens, en observant cette différence, apprendront que la modération est une vertu estimable, & l'orgueil, un vice ridicule qu'il faut éviter avec soin. Faisons-leur remarquer aussi la conduite que tient Agamemnon. Il passe devant Sthenelus sans lui rien répondre : mais il ne traite pas Ulysse avec ce mépris.

mier objet d'Achille est de se rendre maître de Troye, & qu'il ne met qu'au second rang le butin que les Grecs y pourront faire. Thersite, au contraire, s'emportant contre Agamemnon, ne paroît occupé que du butin. Il reproche à ce Prince son avidité; & après lui avoir dit que ses tentes sont remplies de richesses, il lui demande s'il veut encore des augmenter à leurs dépens, & s'il faut qu'on lui apporte la rançon des prisonniers Troyens, que lui ou tout autre d'entre les Grecs auront pu faire. Insensible à la gloire de conquérir, il ne songe lui-même qu'à s'enrichir du butin, & ne reproche à Agamemnon la cupidité, que par la crainte de ne pouvoir satisfaire la sienne.

150 SUR LA MANIERE
Comme il y voit que son discours l'a piqué,

Ib. 317. En lui parlant encore , il cherche à le calmer.

Il n'eût pas convenu à la dignité de son rang, de se justifier auprès de tous ceux que ses reproches avoient blessé. Mais aussi, il y auroit eu trop d'imprudence & de fierté à les mépriser tous. Diomede, dans cette occasion, montre beaucoup de sagesse. Avant le combat, il ne répond rien aux reproches d'Agamemnon; mais ensuite il s'en plaint avec une généreuse liberté :

Ib. 9, 34. Prince, entre tous les Grecs j'ai le premier
reçu

Le reproche offensant de manquer de courage.

Observons encore la différence que le Poëte met entre un guerrier sage & prudent, & un devin qui veut plaire à la multitude. Calchas, au lieu d'attendre un moment plus convenable que celui de l'assemblée, charge publiquement Agamemnon d'avoir attiré sur l'armée, le fléau qui la désole. Nestor qui veut ménager une réconciliation entre Agamemnon & Achille, n'accuse pas le premier devant toute l'armée, d'avoir trop

DE LIRE LES POETES. 151
éconté son ressentiment ; mais il lui
donne ce conseil :

Qu'auprès de vous nos chefs par votre ordre Il. 9, 798
&c.
assemblés,

Sur ce point important soient bientôt consultés,
Et nous suivrons alors le conseil le plus sage.

Après le repas qu'Agamemnon donne
dans sa tente aux principaux chefs de
l'armée, il envoie des Députés à Achille.
La conduite de Calchas étoit un reproche
& un affront public : celle de Nestor,
un moyen offert à ce Prince de réparer
la faute qu'il avoit commise.

Il est encore des différences relatives Les diffé-
rences relati-
ves aux Na-
tions.
à la diversité des nations. Les Troyens
vont au combat avec impétuosité & en
jettant de grands cris.

Les Grecs craignent leurs chefs & marchent Il. 4, 437
en silence.

Ce respect pour les chefs, au moment
d'en venir aux mains avec l'ennemi,
prouve tout-à-la-fois leur courage & leur
obéissance. Aussi Platon veut-il qu'on
s'accoutume à craindre la honte & les re-
proches, plus que la peine & les dan-
gers. Caton disoit qu'il aimoit mieux

152 SUR LA MANIERE

voir un homme rougir que pâlir. Les promesses elles-mêmes ont un caractère différent selon les personnes qui les font. Dolon s'engage avec la confiance la plus présomptueuse :

Il. 10, 325, &c. J'entrerai dans leur camp : l'adresse & le courage

Jusques sur leurs vaisseaux m'ouvriront un passage.

Diomede ne promet rien. Il dit seulement qu'il craindra moins, si on lui donne un compagnon. La prudence est le partage d'un peuple policé, & convient par conséquent aux Grecs. La présomption est un vice digne des barbares. Il faut éviter l'une & imiter l'autre. Les dispositions différentes des Troyens & d'Hector, lorsque celui-ci doit se battre avec Ajax, peuvent fournir aussi des considérations utiles. Eschile assistoit un jour aux jeux Isthmiques. Un des Athlètes ayant reçu une blessure au visage, il s'éleva un cri général dans l'assemblée. « Voyez, dit Eschile, ce que peut l'habitude : les Spectateurs jettent des cris; & celui qui est blessé, ne dit pas un seul mot ». Quand Homere dit que les Grecs, à la vue d'Ajax qui paroît dans

DE LIRE LES POETES. 153
le champ de bataille , couvert d'armes
brillantes , sont transportés de joie ; &
qu'à son aspect ,

Les Troyens sont saisis d'une soudaine horreur : II. 7 , 215.
Mais Hector seulement sent tressaillir son cœur.

qui n'admira cette différence entre
le chef & les soldats ? Celui qui va com-
battre tressaillit seulement , comme s'il
ne s'agissoit que de disputer le prix de la
lutte ou de la course : & ceux qui ne seront
que simples spectateurs du combat, frisson-
nent d'horreur par l'intérêt qu'ils portent
à leur Roi , & qui les fait trembler pour ses
jours. Un nouvel exemple peut faire sentir
la différence d'un lâche & d'un homme
d'honneur. Homere dit de Therfite ,

Qu'il haïssoit Achille & détestoit Ulysse. II. 2 , 120

Ajax au contraire avoit toujours été
l'ami d'Achille , & il parle de lui à Hec-
tor en ces termes honorables :

Vous allez éprouver si l'absence d'Achille II. 7 , 216 ,
Rend des autres guerriers la valeur inutile. &c.

Ce héros , il est vrai , tel qu'un feu destructeur ,
Porte dans tous les rangs la mort & la terreur.
Mais il n'est pas le seul dont la main meurtrière,
Aux efforts des Troyens puisse être une barrière.

Ces paroles font un bel éloge d'Achille. Ce qu'il ajoute ensuite est une louange bien placée de tous les autres Capitaines Grecs :

H. 231. Combien d'autres guerriers je connois parmi nous,
Qui se pourroient, Hector, mesurer avec vous?

Il ne se vante pas d'être le plus brave des Grecs, ou le seul qui puisse combattre contre Hector. Il reconnoît que plusieurs autres guerriers en sont aussi capables que lui. A ces observations sur les différences qui se trouvent entre les peuples, j'ajouterai encore celle-ci : c'est que plusieurs Troyens sont faits prisonniers, & pas un seul Grec ; que ceux-là se jettent souvent aux pieds de leurs ennemis pour leur demander quelque grace, comme on le voit d'Adrasfe, des fils d'Antimachus, de Lycaon & d'Hector lui-même, qui conjure Achille de lui accorder la sépulture ; ce qu'on ne voit d'aucun Grec. En effet des barbares peuvent bien dans le combat s'abaisser à des prières ; mais les Grecs ne savent que vaincre ou mourir.

13^e Regle. Dans les campagnes, l'abeille s'attache aux fleurs, la chevre aux bourgeons
S'attacher sur-tout dans la lecture des des arbres, le sanglier aux racines, d'au-

DE LIRE LES POÈTES. 155

tres animaux aux graines & aux fruits : de Poètes à ce qui même dans les écrits des Poètes , les uns ^{peut former les mœurs.} cueillent les fleurs de l'histoire ; les autres , l'élégance & la beauté des expressions , comme Aristophane dit d'Euripide :

J'aime dans ses écrits la rondeur de son stile.

d'autres enfin y cherchent ce qui peut former les mœurs ; & c'est spécialement pour ces derniers que j'écris. C'est à eux que je dirai , que les Lecteurs , qui aiment les fables , recueillent avec soin dans les Poètes toutes les fictions souvent frivoles qui y sont racontées ; que ceux qui sont plus curieux des beautés du langage n'y laissent pas échapper une seule expression élégante ; qu'il seroit donc indigne d'un Lecteur ami du vrai & du solide , qui cherche dans les Poètes , non l'amusement , mais l'instruction , d'y négliger ce qui a rapport à la tempérance , à la force & à la justice. Quand on lit , par exemple , ces paroles d'Ulysse à Diomede :

Aurions-nous oublié cette valeur bouillante. Il. 11, 313,
Qui semoit dans les rangs l'horreur. & ^{&c.}
l'épouvante ?

156 · SUR LA MANIERE

Généreux Diomede, allons, soutenez-moi.

L'honneur doit aujourd'hui faire seul notre loi.

Quelle honte qu'Hector consommant la
vengeance,

Vit les vaisseaux des Grecs réduits en la
puissance !

rien n'est plus capable d'enflammer
le courage des jeunes-gens, que de voir
Ulysse le plus prudent des Capitaines
Grecs, au moment de périr avec toute
l'armée, ne pas craindre la mort, mais
l'infamie. Cet autre endroit d'Homere,

Od. 3, 52. Ce héros juste & sage étoit cher à Pallas,

doit nous faire aimer la justice, en
nous représentant Minerve qui estime
dans ce héros, non la richesse, la force
ou la beauté, mais la justice & la sa-
gesse. Ainsi lorsqu'il fait dire à cette
même Déesse qu'elle n'abandonne pas
Ulysse ; car, dit-elle :

Il. 3, 334. C'est un guerrier prudent, vertueux, juste
& sage ;

il nous fait entendre que les Dieux
n'aiment en nous que les vertus ; qu'elles
seules, par conséquent, font des qualités

DE LIRE LES POETES. 157
divines , puisque nous aimons naturelle-
ment ce qui nous est semblable. On regarde
avec raison comme une grande vertu de
modérer sa colere. Mais c'en est une plus
grande encore de la prévenir , & d'aller
au devant de ce qui pourroit l'exciter.
C'est une prudence rare , & qu'il est utile
de faire remarquer dans les exemples qui
s'en présentent. Tel est celui d'Achille,
qui naturellement vif & emporté , aver-
tit Priam de ne pas l'irriter.

Crains , malheureux vieillard , d'exciter ma colere. Il. 14 , 560.
&c.

Je vais te rendre Héc tor. Le maître du
tonnerre

M'en impose la loi : je lui veux obéir.

Mais encore une fois , prends garde de m'aigrir ,
De peur que contre toi ma fureur allumée ,
Malgré moi de ton sang ne souille cette épée.

Ensuite , ayant lavé le cadavre d'Héc tor ,
il le couvre d'un voile & le place lui-même
sur le char , afin que Priam ne voie
pas les plaies affreuses dont il est couvert.

Il craint qu'au désespoir se laissant emporter , Ib. 584 , &c.
Priam par sa douleur ne vienne à l'irriter ,
Et que de Jupiter oubliant la défense
N'aïmmole ce Prince à sa prompte vengeance.

C'est un trait de prudence qu'on ne peut trop admirer dans Achille qui se connoissant porté à la colere , est en garde contre lui-même , & prévient de loin avec sagesse , ce qui pourroit l'emporter malgré lui à quelque mouvement de fureur : précaution qu'on doit prendre pour toutes les passions auxquelles on se sent sujet , comme celles du vin ou de l'amour. Agésilas voyant un jeune homme d'une grande beauté , qui venoit à lui pour l'embrasser , détourna son visage. Cyrus ne voulut pas même voir Panthée dont ses Officiers lui van-toient si fort les charmes. Les hommes vicieux au contraire semblent chercher des alimens à leurs passions , & se placent sur les bords du précipice qui doit les entraîner. Ulysse non-seulement retient sa colere ; mais jugeant encore par les discours de son fils Télémaque , que naturellement vif , il se livroit facilement à l'indignation qu'excitoit en lui la haine du mal ; il prévient de loin son émotion , & lui ordonne d'en réprimer les mouvemens , aussi-tôt qu'il les sentira naître en lui.

Od. 16 , Dussent dans ce palais mes indignes rivaux ,
274 , &c. M'accabler tour-à-tour & d'affronts & de maux ;

Quels que soient les excès de leur lâche insolence ,

Souviens-toi bien , mon fils , de garder le silence. (1)

Comme on bride les chevaux avant que de les mettre en course , il faut aussi prévenir les emportemens de ceux qu'on fait faciles à s'irriter contre les méchans. Après qu'on les a munis du frein de la raison , on peut , ainsi préparés , les envoyer au combat.

Il est bon , aussi de faire attention aux différens noms que les Poètes emploient : mais sans imiter les plaisanteries de Cléanthe (2) qui joue souvent sur ces

14^e. Règle. Faire attention aux différens termes que les Poètes emploient.

(1) Mot à mot : *Quand ils devroient me traîner par les pieds dans mon palais , ou me charger à coups de traits.*

(2) Cléanthe , né à Asson ' dans l'Eolide en Asie , fut d'abord Athlete. Etant venu à Athenes , il se rendit le disciple de Cratès , qu'il quitta ensuite , pour s'attacher à Zénon , le fondateur de la secte Stoïcienne , auquel il succéda. Il avoit tant d'ardeur pour apprendre , qu'étant obligé de gagner sa vie du travail de ses mains , il puisoit la nuit de l'eau pour un jardinier , afin de pouvoir étudier le jour. Il a composé un grand nombre d'Ouvrages , dont on peut voir les titres dans Diogene Laerce. Il se laissa mourir de faim à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Athenée

L. 7. Seg.
168 , &c.

360 SUR LA MANIÈRE
fortes de mots, plutôt qu'il n'en donne
une interprétation réelle comme dans
ceux-ci :

H. 3 278. Jupiter, vous qu'Ida reconnoît pour son roi !

Il. 16, 233. Jupiter dont Dodone adore la puissance !

Il veut que dans ce dernier exemple ,
on lise d'un seul mot *Anadodonaïé* , &
que le Poète désigne par cette épithe-
te , l'air qui s'élève en exhalaison
du sein de la terre. Chrysipe (1) aussi
est souvent plus froid qu'agréable dans
les interprétations forcées & sans vrai-

L. 1^o. circ. init. parle d'un Cléanthe Tarentin , qui , à table ,
ne demandoit rien qu'en vers. Je ne sai si c'est
du Philosophe ou du Poète que Plutarque
parle.

(1) Chrysippe, natif de Solos en Silicie,
fut disciple de Cléanthe, & après lui le chef
le plus fameux du Portique. C'étoit le Dialecti-
cien le plus subtil , & l'on disoit que si les
Dieux vouloient faire usage de la Logique ,
ils ne pourroient employer que celle de Chry-
sippe. Il interpréta d'une manière puérile plu-
tôt que subtile, les belles maximes de Zénon ;
& ces interprétations forcées ont donné lieu
aux plaisanteries des adversaires des Stoïciens ,
L. 1, Sat. 4. & en particulier d'Horace. Il avoit beaucoup
écrit ; mais on lui reproche un grand nom-
bre de plagiais ; & on disoit que si l'on ôtoit
de ses Ouvrages, ce qu'il avoit pris à autrui,

DE LIRE LES POETES. 161
 semblance , qu'il donne à ces mots. Il
 prétend , par exemple , que l'épithete
Euruopa , donnée à Jupiter , exprime
 son talent pour l'éloquence. Laissons ces
 bagatelles aux Grammairiens , & arrê-
 tons-nous à des objets véritablement
 utiles , tels que ceux que nous offrent
 les vers suivans.

II. 1 , 498.

Ah ! loin de mon esprit cette indigne pensée ,
 Ma main fut dès l'enfance aux combats
 exercée.

II. 6 , 444

Il fut avoir pour tous une égale douceur.

Ib. 17 , 671.

il n'y resteroit que du papier. Il mourut à
 l'âge de soixante-treize ans , la seconde an-
 née de la cent quarante-troisième olymp.
 deux-cens sept ans avant Jesus-Christ, ou d'un
 excès de vin avec ses disciples , ou d'un excès
 de rire , en voyant un âne manger des figes
 dans un bassin d'argent. Diogene Laerce , qui
 adopte le premier sentiment , a fait à ce sujet
 une épigramme assez plaisante :

Ἰλιγγίασι Βάκχοι ἐκπιὼν χαιδὸν

Lib. 7^o, Seg.

Κρύσιππος , εἰδ' ἐφίνατ' εἰδὲ τῆς σοῦς ,

184.

Οὐδ' ἦς πατρὸς , εἰ τῆς ψυχῆς , ἀλλ' ἦλθε δαίμν'
 ἐς αἰδέω.

Chrysippe , ce fameux Stoïque ,
 But avec tant d'excès , que perdant la raison ,
 Il ne reconnut plus sa maison , son portique ,
 Et prit droit le chemin qui conduit chez Pluton.

Le Poëte en disant que la valeur est une qualité de l'ame qui s'acquiert par l'exercice ; que la douceur & l'affabilité sont les fruits de la réflexion , nous engage à ne rien négliger de ce qui peut nous former aux vertus. Il nous fait entendre aussi que la lâcheté ou la rudesse des mœurs sont l'effet de l'ignorance. Ce qu'il dit d'ailleurs de Jupiter & de Neptune a le même objet :

Il. 13, 354, &c. Issus du plus beau sang de la race divine,
Ils ont eu l'un & l'autre une même origine.
Jupiter le premier par l'âge & le sçavoir,
Exerce dans les cieux le suprême pouvoir.

Il montre que la prudence est la vertu la plus parfaite & la plus divine ; que c'est en elle que consiste l'excellence de Jupiter ; qu'enfin elle est suivie de toutes les autres vertus. Voici d'autres maximes qui méritent aussi l'attention des jeunes - gens.

Od. 3, 20. Nestor , vous le savez , est la sagesse même.
Voudroit-il vous cacher la vérité qu'il aime ?

Il. 23, 570, &c. Archiloque aujourd'hui , par ce trait qui
m'offense,
Vous avez démenti votre ancienne prudence.

DE LIRE LES POETES. 163

Vous avez , n'écoutant que votre folle ardeur ,
Arrêté mes coursiers & trahi ma valeur.

Y pensez-vous , Glaucus ? d'où vient cette Il. 7, 173,
arrogance? &c.

Vous dont j'avois toujours admiré la prudence.

Ces différens passages nous insinuent
que les gens sages & prudens ne trom-
pent jamais , qu'ils n'usent pas d'artifice
dans les combats , & qu'ils n'accusent
personne témérairement. Quand Homere Il. 4, 104.
dit ailleurs que Pandarus se porta par
son imprudence à violer le traité , il
fait entendre qu'un homme sensé ne
commettroit pas cette injustice. Il en
est de même de ce qu'il dit sur la con-
tinance :

Antia qu'aveugloit sa folle passion , Ib. 6, 160,
Au crime sans pudeur pressoit Bellerophon. &c.
Mais ce cœur vertueux qu'éclaire la sagesse
Rejette avec horreur sa coupable tendresse.

Clytemnestre long-temps condamnant ses Od. 3, 166,
desirs , &c.

Oppose la sagesse à la voix des plaisirs.

il attribue , comme on voit , à la sa-
gesse , l'amour de la chasteté. Quand

les Capitaines exhortent leurs soldats , il les fait parler d'après ces mêmes principes :

Il. 15 , 422. O honte ! ô Lyciens ! Lâches , où conrez-vous ?

Il. 13 , 121, Soldats , y pensez-vous ? De quelle ignominie
- &c. Votre fuite à jamais va souiller votre vie ?
Le combat se ranime & vous n'y courez pas ?

Il montre que le courage naît de la prudence , qui , par la crainte de l'infamie , fait mépriser les voluptés & braver les périls. Aussi Timothée (1) dans son poëme intitulé les Perses , dit-il , en exhortant les Grecs :

Respectez la pudeur , le soutien des vertus.

(1) Timothée, Poëte lyrique , & célèbre Musicien , composa des Tragédies & des Dithyrambes. Il étoit contemporain d'Euripide. Il paroît , par le témoignage d'Athénée , qu'il étoit peu favorisé des Muses. On lui reprochoit une composition froide , & il ignoroit l'art des bienséances dans les caractères de ses personnages. Le peu de décence qu'il avoit mis dans un poëme qui avoit pour sujet l'enfantement de Sémélé , & le goût de mollesse qu'il avoit introduit dans la Musique , furent les deux motifs que les Lacédémoniens alléguèrent pour le chasser de la Ville , par un décret public , que Casaubon rapporte dans ses notes sur Athénée.

DE LIRE LES POETES. 169

Eschyle attribue de même à la prudence ,
de ne se laisser ni enivrer par l'amour
de la gloire , ni enfler par les éloges
de la multitude , lorsqu'il dit d'Am-
phiaraius (1) :

C'est assez pour lui d'être juste ,

Il n'en affecte point le nom :

Sept. Duc.
v. 198.

Son cœur de la vertu le sanctuaire auguste ,
Des plus sages conseils est un trésor fécond.

En effet c'est le caractère d'une grande
ame de n'attendre sa satisfaction que de
soi-même , & des dispositions d'un cœur
véritablement vertueux. Or en rappor-
tant toutes les vertus à la sagesse & à
la prudence , les Poètes nous insinuent

(1) Amphiaraüs , l'un des plus célèbres
Devins de la Grece , étoit fils d'Oicles , &
mari d'Eriphile , dont la trahison & la mort
d'Amphiaraüs , qui en fut la suite , sont trop
connues pour qu'on s'y arrête. Rien n'est plus
beau que l'éloge qu'Eschyle donne à Amphia-
raüs. Ce Prince étoit digne d'admiration , s'il
le méritoit. Personne n'ignore l'application
que le peuple d'Athenes en fit à Aristide ,
un jour qu'on prononça ces vers d'Eschyle ,
en plein théâtre. Salluste donne la même
louange à Caton d'Utique , dans le parallèle
qu'il fait de lui & de César.

Bell. Catil.
Arc. fin.

166 SUR LA MANIERE
qu'elles font toutes le fruit de l'étude
& de la réflexion.

1^{re}. Regle.
Savoir tirer
avantage des
choses même
dangereuses.

Il. 23, 297,
&c.

L'abeille exprime un miel exquis des
fleurs les plus sauvages, & des plantes
les plus ameres. De même les jeunes-
gens qu'on aura bien dirigés dans la
lecture des Poètes, sauront tirer avan-
tage des choses qui pourront d'abord
paroître les plus dangereuses. Ainsi au
premier coup d'œil Agamemnon est
suspect d'avarice, pour avoir dispensé
du service militaire un riche habitant
de Sycione, qui lui avoit fait présent
de sa jument Etha.

Il. 24, 128,
&c.

Il vouloit mollement au sein de sa patrie,
Passer dans les plaisirs une inutile vie ;
E pour se dispenser du siege d'Ilion ,
Il fit au roi des Grecs ce magnifique don.

Cependant, au jugement d'Aristote,
Agamemnon fit très-bien de préférer à
un tel homme une excellente jument.
En effet je ferois plus de cas d'un ani-
mal quelconque (1), que d'un homme
timide & lâche, amolli par les richesses
& la volupté. Rien encore n'est plus

(1) Mot à mot : *Un chien ou même un
âne l'emporte sur un homme, &c.*

contraire à l'honnêteté, que le discours de Thétis à Achille, lorsqu'elle l'exhorte à chercher dans les plaisirs une consolation à ses malheurs. Mais d'un autre côté, quel bel exemple, que celui de la continence d'Achille, qui, voyant revenir à lui une captive qu'il aime, & sachant que sa mort est prochaine, ne s'en fait point un prétexte pour se livrer à la volupté. On ne le voit pas non plus, comme il n'est que trop ordinaire, abandonner, pour pleurer la mort de son ami, ses affaires & son devoir. Sa douleur le fait renoncer aux plaisirs: mais il ne relâche rien pour cela de son activité dans les travaux & les soins de la guerre. Archiloque paroît repréhensible, lorsqu'étant dans le deuil pour la mort de son beau-frere qui avoit péri sur mer, il pense à charmer sa douleur dans les jeux & dans le vin. Il en donne cependant une raison plausible.

Il. 24, 128,

&c

En me livrant à la tristesse,
Je n'adoucirai point la rigueur de son sort :
En suivant les festins, les jeux & l'allégresse,
Je n'ajouterai rien aux horreurs de sa mort, (1)

(1) Je ne sai si bien des gens penseront comme Plutarque, que la raison alléguée par

Si Archiloque croyoit ne rien ajouter au malheur de son beau-frere en se livrant aux plaisirs, à plus forte raison ne devons-nous pas craindre d'être plus malheureux nous-mêmes, ou moins satisfaits, en nous appliquant à la Philosophie, aux exercices du Barreau, à l'administration publique, en fréquentant l'Académie, ou en nous appliquant à l'Agriculture.

16^e. Regle. Réformer les sentences & les maximes peu sentées, & leur en substituer de plus saines. On peut aussi réformer utilement des pensées choquantes, & leur en substituer de plus raisonnables, comme le firent Cléanthe & Antisthene (1). Celui-ci voyant que les Atheniens témoignent en plein théâtre leur mécontentement de cette maxime :

Non, il n'est rien de mal que ce que l'on croit l'être :

Archiloque, fut pour lui un prétexte plausible de se livrer au plaisir & à la bonne chere. L'impossibilité d'adoucir le sort d'un ami ou d'un parent, qui ont péri malheureusement, peut bien être un motif de calmer peu-à-peu sa douleur. Mais un ami véritable ne se fera jamais un prétexte pour se livrer aux plaisirs, de ce que ces divertissemens ne peuvent rien ajouter à la rigueur du sort de ses amis.

(1) Antisthene, fils d'un Athénien du même nom, professa d'abord la Rhétorique avec succès. Mais lorsqu'il eut entendu discon-

il

DE LIRE LES POETES. 169
il la remplaça par celle-ci :

Le mal est toujours mal , que l'on le croie
ou non.

Cléanthe ayant entendu dire , qu'on
voyoit ordinairement les riches ,

Donner à leurs amis , & par leur opulence
De leur corps affoibli réparer la vigueur ,

sur le champ il y substitua ces mots :

Dans de folles amours perdre leur opulence ,
Et d'un corps déjà foible épuiser la vigueur.

Zénon à ce vers de Sophocle :

Dans la cour d'un tiran l'homme libre est
esclave.

rir Socrate , il en fut si charmé , qu'il lui
amena tous ses disciples , & se rendit leur
camarade dans l'école de ce Philosophe. Il
faisoit chaque jour quarante stades (près de
deux lieues) pour venir l'entendre. Après la
mort de Socrate , ses disciples s'étant divisés
en trois sectes , les Cyniques , les Cyrénaïques
& les Académiciens , Antisthene fut le chef de
la première. C'étoit un homme austere , qui
menoit une vie dure , & qui faisoit consister
le souverain bien à pratiquer la vertu , & à
mépriser le faste.

H

170 SUR LA MANIÈRE
opposa celui-ci

Jamais, s'il y vient libre, il ne s'y rend
esclave.

il entendoit par le nom de liberté
l'exemption de toute crainte, la gran-
deur d'ame & la fermeté. Qui empêche
que nous n'imitions nous-mêmes ces
corrections heureuses, pour faire goû-
ter aux jeunes-gens des maximes sen-
sées? Un Poète a dit quelque part :

Pour un mortel quoi de plus désirable
Que de voir le succès couronner tous ses
soins !

pour nous, disons autrement :

Pour un mortel quoi de plus désirable
Qu'un succès qui s'accorde avec ses vrais
besoins !

car c'est une chose malheureuse &
qu'on ne doit point souhaiter, que
d'obtenir ce qui feroit nuisible.

Consens à partager la joie & la tristesse ;
Les Dieux ne t'ont pas fait pour que dans
la mollesse ,

Tu goûtes tous les biens sans mélange de
maux.

DE LIRE LES POETES. 171

Nous dirons au contraire à celui qui jouit d'une honnête médiocrité :

Tu dois au sein d'un doux repos
Eprouver une joie exempte de tristesse.
Les Dieux ne t'ont pas fait pour que dans
la mollesse,
Tu goûtes tous les biens sans mélange de
maux.

C'est des Dieux que nous vient ce désordre
fatal
De connoître le bien & de faire le mal.

Ce n'est pas aux Dieux qu'il faut attribuer une disposition si funeste. Car rien n'est plus déplorable, ni plus indigne de l'homme, que de connoître le bien, & de se laisser emporter au mal, par son intempérance & sa mollesse.

Bien plus que les discours, les mœurs nous persuadent.

Disons que c'est tout-à-la fois les mœurs & les discours, ou, si l'on veut, les mœurs par les discours, comme on guide un cheval par le frein, un vaisseau par le gouvernail. Car la vertu n'a point d'instrument plus naturel, & qui lui soit mieux assorti que la parole.

H ij

172 SUR LA MANIERE

Pour quel genre de volupté
Sentez-vous, dites-moi, la pente la plus forte ?
Par-tout où je vois la beauté,
Mon goût, sans balancer, m'y porte.

Il étoit mieux de répondre :

Par-tout où je vois la vertu
Mon goût, sans balancer, m'y porte.

Car rien ne montre plus de travers dans
l'esprit, & plus d'instabilité dans l'ame,
que d'être ainsi emporté tour-à-tour
par toutes sortes de voluptés.

Les Dieux sont pour le sage un objet de terreur.

Il faut dire au contraire :

Les Dieux sont pour le sage un objet d'assurance.

Ils ne sont un objet de terreur que pour
les imprudens, les insensés & les in-
grats, qui redoutent comme nuisible
cette puissance suprême, source & prin-
cipe de tout bien. Voilà comme on
peut réformer les mauvaises maximes
qu'on trouve dans les Poètes,

17^e. Regle.
Généraliser
les pensées,
& en étendre
ainsi l'usage.

Il est bon aussi, selon le précepte
de Cryssipe, d'appliquer une pensée à
plusieurs choses de même espece, &

DE LIRE LES POÈTES. 173
d'en étendre ainsi l'usage. Ce vers
d'Héfiode :

Quiconque a bon voisin ne perd pas même
un bœuf.

doit s'entendre également des autres
animaux (1), & en général de tout ce
qui peut être enlevé. Celui-ci d'Euri-
pide :

Qui ne craint pas la mort , pourroit-il être
esclave ?

est applicable à la maladie & au tra-
vail. Les Médecins , après avoir éprou-
vé sur un malade , la vertu d'un re-
mède , en font usage dans toutes les
maladies de même espèce. Ainsi, lors-
qu'on trouve dans les Poètes une de ces
maximes générales applicables à plu-
sieurs choses , il faut l'étendre à tous
les objets semblables , & la rendre ,
pour ainsi dire , d'un usage public. Ac-
coutumons les jeunes-gens à saisir promp-
tement ce que ces pensées ont de gé-
néral , pour en faire l'application aux
différens sujets auxquels elles convien-

(1) Mot à mot : *D'un chien & d'un âne.*

174 SUR LA MANIERE
ment. Cet exercice aiguise l'esprit. Par
exemple, quand ils liront dans Mé-
nandre :

Heureux qui réunit les biens & la prudence !

ils jugeront que cette maxime convient
également à la gloire, à l'autorité, &
à l'éloquence. Les reproches qu'Ulysse
fait à Achille caché dans la cour du
roi de Scyros, parmi les filles de ce
Prince :

D'un pere si vaillant enfant dégénéré,
Vous flétrissez l'éclat d'un nom si révé-
ré,
Et pour de vils fûceaux vous oubliez les armes.

ces reproches peuvent se faire à un li-
bertin, un avare, un paresseux, un
ignorant.

D'un pere si vaillant enfant dégénéré
Vous flétrissez l'éclat de ce nom révé-
ré,
Et pour un vil plaisir vous oubliez la gloire.

Vous passez votre vie dans les jeux,
dans les festins, dans la débauche ;
vous prêtez à usure ; vous ne faites
rien de grand, rien qui soit digne de
votre naissance.

Ne me parlez point de Plutus :

Je ne pourrai jamais accorder mon estime
A ce Dieu , qui souvent insensible aux vertus ,
Prodigue ses faveurs aux partisans du crime.

Il faut en dire autant de la gloire , de
la beauté , des distinctions & des hon-
neurs (1) , que nous voyons souvent de-
venir le partage des hommes les plus
criminels.

La lâcheté produit les fruits les plus honteux.

Difons-le auffi de l'intempérance , de
la fuperftition , de l'envie & généra-
lement de tous les vices. Homere a
dit de Pâris & d'Hector :

O Lâche & beau Pâris , &c.

Il. 3. 39.

Hector que ta beauté diftingue parmi nous.

Il. 17. 142.

faisant voir par-là qu'un homme qui
n'auroit d'autre avantage que celui de
la beauté , ne mériteroit que nos mé-
pris. Cette maxime peut s'appliquer à
beaucoup d'autres qualités de cette ef-

(1) Mot à mot : *D'un manteau de Général
d'armée , ou d'une mitre de Pontife.*

pece. Il faut rabattre l'orgueil de ceux qui tirent vanité de ces avantages frivoles, & apprendre aux jeunes-gens à regarder comme un reproche, qu'on dise de quelqu'un qu'il est distingué par ses richesses, par les grands repas qu'il donne, par le nombre de ses esclaves ou de ses chevaux, disons même, par le talent de l'éloquence. Car il faut rechercher les biens les plus parfaits, & n'ambitionner le premier rang que dans les grandes choses, dans celles qui méritent réellement le plus notre estime. Une réputation qu'on ne doit qu'à des choses viles & méprisables, ne peut honorer celui qui en est l'objet.

18^e. Regle.
Observer la
maniere dont
les Poëtes, &
sur-tout Ho-
mere, blâment
ou louent.

Le dernier exemple est un avertissement de nous rendre attentifs aux reproches & aux louanges qu'on trouve dans les Poëtes & sur-tout dans Homere. Elles y sont une preuve frappante du peu de cas que nous devons faire des qualités du corps & des avantages de la fortune. Lorsque les guerriers se saluent, & qu'ils joignent à leurs noms quelque qualité, ils ne parlent jamais de la beauté, des richesses, ou de la force. C'est toujours des qualités de l'ame, comme on peut en juger par les exemples suivans.

- Digne fils de Laërce , ingénieux Ulysse. Od. 13, 375.
- Hector , vous en sagesse égal à Jupiter. Il. 11, 200.
- Brave Achille , des Grecs & la gloire & l'appui. Il 15. 21.
- Patrocle , digne objet de ma tendre amitié. Il. 11, 607.
- De même dans leurs querelles , ils se reprochent non les défauts du corps , mais les vices de l'ame.
- Lâche , dont l'impudence égale la bassesse. Il. 1, 225.
- Ajax , qui vous plaisez aux débats , aux querelles. Ib. 13, 483.
- D'où vient de vos discours l'indécente fierté ? (1) Ib. 474, &c.
- Ajax , en vains propos votre langue féconde. Ib. 13, 824.
- Enfin Ulysse ne reproche pas à Thersite qu'il est boiteux , chauve , bossu , mais qu'il est babillard. Junon au contraire dit à Vulcain par amitié :
- Va , mon pauvre boiteux , va , mon fils , le défendre.

(1) Mot à mot : *Idomenée , pourquoi parlez-vous avec témérité ? cela ne vous convient point.* Ce sont des parties de deux vers différens que Plutarque a réunis.

178 SUR LA MANIERE

on voit par-là qu'Homere se moque de ceux qui rougissent de quelque difformité corporelle ; qu'il ne regarde pas comme blâmable ce qui n'est pas honteux, ni comme honteux, ce qui ne peut nous être imputé, & ne vient que de la fortune.

Avantage
que les jeunes-
gens en peu-
vent retirer.

Ceux donc qui s'accoutument à lire de cette maniere les écrits des Poètes, en recueillent deux grands avantages. Le premier, est une sage modération qui fait que dans le sein de l'abondance, ils n'ont pas la bassesse de reprocher aux autres leur pauvreté. Le second, est une fermeté d'ame qui les rend invincibles à tous les revers de la fortune, & leur fait supporter avec une égalité parfaite, les railleries piquantes qu'on peut faire sur leur état. Car on ne sauroit avoir trop présente cette maxime de Philémon (1) :

Qu'il est beau, qu'il est doux de pouvoir à
l'outrage
D'une humble patience opposer le courage!

(1) Philemon, Poète Grec de Syracuse, florissoit dans le tems de la nouvelle Comédie, sous le regne d'Alexandre. Il avoit composé environ quatre-vingt-dix Comédies. Il mourut à quatre-vingt-quatorze ans d'un ex-

DE LIRE LES PORTES. 179
mais lorsqu'on se croit obligé de faire à
quelqu'un des reproches , il faut les
faire tomber sur les vices & les dé-
fauts. Dans une Tragédie , Alcmeon
ayant provoqué Adrasfe en ces termes :

Du meurtre d'un époux votre sœur est cou-
pable.

Adrasfe lui répond :

Le sang de votre mere a souillé votre main.

En effet , ceux qui battent nos habits
ne nous font aucun mal , & ne tou-
chent pas même nos corps ; de même
ceux qui nous reprochent des défauts
naturels ou des revers de fortune , ne
portent que sur ce qui nous est exté-
rieur , des coups inutiles : mais ils ne
frappent pas sur notre ame , ni sur ce
qui a vraiment besoin de réforme &
de censure.

cès de rire , selon Suidas , & suivant Elien , de
maladie. Quoiqu'il ait été quelquefois préféré
à Ménandre , qu'il avoit précédé de peu de
tems , il ne méritoit , au jugement de Quin-
silien , que le second rang. Il reste de lui plu-
sieurs fragmens conservés par différens Au-
teurs , & qu'on a réunis dans un même volu-
me , avec ceux de Ménandre.

H vj

19^e. Regle.
Appuyer du
témoignage
des Philosophes, ce qu'il y
a de bon dans
les Poètes.

J'ai dit plus haut que lorsqu'il se trouvoit dans les Poètes des maximes pernicieuses, il falloit les décréditer & en affoiblir l'impression, en leur opposant les maximes contraires de quelques personnages célèbres. Mais aussi quand on y voit des vérités utiles, il faut les étendre, les nourrir, pour ainsi dire, par celles des Philosophes qui y sont conformes, & faire observer que c'est à ceux-ci que les Poètes les doivent. Il est juste, il est même utile, pour autoriser les écrits des Poètes, de faire voir la conformité des vers qu'on récite sur les théâtres, qu'on chante sur la lyre, ou qu'on fait apprendre dans les écoles, avec les maximes de Pythagore, de Platon, de Chilon & de Bias (1). Il faudra, par exemple,

(1) Chilon & Bias furent du nombre des sept Sages. Le premier florissoit à Lacédémone, vers la cinquante-deuxième olympiade, & y fut nommé Ephore la cinquante-cinquième. Il avoit un genre d'éloquence précis & énergique, qu'on nomma du nom de ce Philosophe, *Stile Chilonien*. Entre plusieurs de ses maximes qui nous ont été conservées par Diogene Laerce, celle-ci est remarquable: *La pierre de touche sert à éprouver l'or, & à faire connoître sa bonté: & c'est avec l'or qu'on apprend à connoître la malice ou la bonté des hommes.*

B. 1^o. Sect.
III, &c.

DE LIRE LES POETES. 181
leur faire remarquer ces vers d'Homere :

Ma fille , les combats ne sont pas ton par- ^{Il. 5. 4-8.}
rage. &c.

Les Dieux t'ont réservé les nœuds du mariage ;
Forme entre les mortels ces aimables liens.

& ceux-ci déjà cités :

Jupiter n'aime point ces cœurs présomptueux
Qui vont se mesurer à de plus braves qu'eux.

il faut leur dire que ces vers ont le
même sens que ce précepte si célèbre :
Connois - toi toi - même. Ceux - ci d'Hé-
siode ,

La moitié quelquefois au tout est préférable. ^{Op. & Di.}
L. 1.

Un perfide conseil perd souvent son auteur.

Bias étoit de Priene , ville d'Ionie , & florissoit
du tems de Crésus , Roi de Lydie , vers la quaran-
tieme olympiade. Il joignoit à une éloquence vive
& pathétique , un grand talent pour la poésie. Il
avoit composé près de deux mille vers , dans
lesquels il donnoit d'excellens préceptes pour
enseigner à chacun la maniere de vivre heu-
reux , & de bien gouverner la République.
Sa mémoire fut en si grande vénération ,
que les Priéniens lui éleverent un temple ,
où ils lui rendoient des honneurs extraordi-
naires.

sont conformes à ce que Platon établit dans son Gorgias & dans sa République : *qu'il vaut mieux souffrir des injustices que d'en faire.* Ce vers d'Eschile ,

Une vive douleur est de courte durée.

revient à cette pensée si commune , & tant vantée dans Epicure : *que les grandes douleurs sont bientôt passées , & que celles qui durent long-temps , ne sont pas vives.* Des deux parties de cette maxime , Eschile exprime l'une formellement , & l'autre est une conséquence de ce qu'il dit. Car si une douleur vive & aiguë ne dure pas long-tems , celle qui dure est donc modérée & facile à supporter. Ces vers de Thespis (1) :

(1) Thespis , Poète tragique , Athénien , vivoit sous le regne de Darius , fils d'Hystaspe , vers la soixante-cinquième olympiade. Quoique la Tragédie existât bien avant lui , cependant les changemens qu'il y fit , en mêlant des récits aux chœurs , qui dans l'origine composoient seuls la Tragédie , l'en ont fait regarder comme l'inventeur.

Boil. Art.
Poët. Ch. 3. v.

Thespis fut le premier , qui barbouillé de lie ,
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau ,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Sur tous les autres Dieux Jupiter à l'empire :
Incapable d'orgueil , d'erreur , de fausseté ,
Grave & majestueux jusque dans son sourire ,
Lui seul il méconnoît la molle volupté.

different-ils de cette maxime de Platon ?
*La Divinité ne connoît ni la volupté ,
ni la douleur.* Dans ces vers de Bac-
chylide (1) :

A la vertu la gloire assure son suffrage ;
Des méchants la fortune est souvent le partage.

dans ceux-ci d'Euripide qui y ont quel-
que rapport :

On a écrit que le peu de fragmens qu'on cite
de ce Poète , ne sont pas de lui , mais d'Hé-
raclide du Pont , qui , au rapport d'Aristoxene , L. 6. Sect. 9.
cité par Diogene Laerce , fit paroître quelques
Tragédies de sa façon , sous le nom de Thespis.

(1) Bacchilide , Poète lyrique , de l'isle de
Céos , florissoit en Grèce , vers la quatre-vingt-
deuxieme olympiade. Hiéron , tyran de Syra-
cuse , dit M. Rollin , préféra ses Ouvrages à
ceux de Pindare , dans les jeux Pythiens. Com-
me ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous , il
n'est pas possible d'en juger. Mais l'opinion
commune de l'antiquité savante , qui a con-
stamment donné à Pindare le premier rang
entre les Poètes lyriques , doit , ce semble ,
fixer tous les doutes.

Hist. anc. T.
12, P. 43v

Aimez la tempérance & formez-vous sur elle :
Elle est des gens de bien la compagne fidele.

Aux honneurs parvenu , fais que ton opulence
De la vertu devienne l'instrument.
La vertu seule assure à la puissance
D'un vrai bonheur l'avantage constant.

ne retrouvons-nous pas ce que les Philo-
sophes nous enseignent dans tous leurs écrits :
*que sans la vertu , les richesses & tous
les autres biens extérieurs sont inutiles ,
ou même funestes à ceux qui les possèdent.*

Avantages
de ce rappro-
chement.

En rapprochant ainsi les pensées des
Poètes , & les maximes des Philo-
sophes , qui ont entr'elles un rapport na-
turel , on dépouille la poésie de ce
qu'elle a de fabuleux : on lui ôte , pour
ainsi dire , son masque ; & l'on donne
plus de poids à ce qu'elle contient
d'utile. D'ailleurs l'esprit des jeunes-
gens se tourne peu-à-peu vers la Phi-
losophie ; ils s'accoutument à ses pré-
ceptes , & lorsqu'il est tems de les ap-
pliquer à cette étude importante , ils
ne se trouvent pas si neufs sur les ma-
tieres qui en sont l'objet , & ne sont
pas uniquement remplis des vains
propos qu'ils entendent chaque jour

tenir à leurs meres , à leurs nourrices, souvent même à leurs peres & à leurs gouverneurs. On vante sans cesse devant eux le bonheur des gens riches ; on ne parle qu'avec horreur de la mort & du travail : on ne montre aucune estime pour la vertu , quand elle est séparée des richesses. Lorsqu'ensuite les jeunes-gens entendent pour la première fois les maximes des Philosophes si opposées à ces fausses opinions , ils sont troublés , interdits , & presque découragés. Ils ont peine à soutenir cette lumière brillante , semblables à des hommes , qui sortant d'une obscurité profonde , voient tout-à-coup le soleil , & sont éblouis par son éclat.

Il faut donc leur présenter d'abord une lumière , pour ainsi dire , équivoque , entremêlée d'ombres & d'obscurités , qui les prépare à fixer sans trouble le grand jour de la Philosophie. Ainsi quand ils auront lu dans les Poètes , les maximes suivantes :

Il faut que la lecture des Poètes soit pour les jeunes-gens une préparation à la Philosophie.

L'homme dans cette vie est fait pour la douleur. Eur. ex Cret.
Au jour qui le voit naître , il faut donner
des larmes. phone.

Le moment de sa mort met fin à ses allarmes ;
Loin de le plaindre alors envions son bonheur.

Que faut-il au mortel qui , bornant ses desirs ;
 D'un luxe dangereux veut ignorer les peines ?
 Les présens de Cerès , l'eau pure des fontaines
 Suffiront seuls à ses plaisirs.

L'affreuse tyrannie est chere aux seuls bar-
 bares.

Le plus heureux mortel , c'est le moins
 malheureux.

quand ils auront vu ces maximes dans
 les Poètes , ils seront moins surpris &
 troublés d'entendre dire aux Philosophes :
*Que nous ne devons pas redouter la
 mort : que la nature a mis des bornes
 aux richesses : qu'une vie heureuse ne
 consiste pas dans la multitude des biens ,
 la puissance & l'autorité : mais dans
 l'exemption de la douleur , l'affran-
 chissement des passions , & la confor-
 mité de nos desirs aux besoins de la na-
 ture.*

Conclusion. Concluons de tout ce que j'ai dit ,
 Les jeunes- gens ont be- que les jeunes-gens ont besoin d'être
 soins d'être sagement guidés dans la lecture des
 guidés dans la Poètes , si l'on ne veut pas , qu'en pas-
 lecture des sant à l'étude de la Philosophie , ils y
 Poètes. apportent des préjugés défavorables ;

mais qu'au contraire, prévenus en sa faveur, par l'effet d'une sage instruction, ils soient conduits par la poésie elle-même, au sanctuaire de la Philosophie, comme des amis déjà familiarisés avec elle.



COMMENT ON DOIT ÉCOUTER.

S O M M A I R E.

ON pourroit croire que pour écouter, on n'a pas besoin de préceptes. Le silence & l'attention semblent être les seules règles à prescrire. On auroit tort cependant de croire ce devoir si facile à remplir, & de regarder comme superflu, le soin que prend ici Plutarque de nous instruire sur la manière d'écouter. L'attention soutenue qu'exigent des leçons importantes, l'application nécessaire pour saisir des questions souvent abstraites, une ame exempte de préjugés & de passions, qui s'ouvre sans résistance à des vérités combattues par la nature & par nos habitudes, enfin un esprit d'équité envers le Maître qui nous instruit, pour s'attacher au fonds de sa doctrine, plutôt qu'à la forme sous laquelle il la présente, ne sont pas des dispositions bien communes : & l'on doit savoir gré au Philosophe qui s'applique à nous montrer combien elles sont nécessaires, pour retirer du fruit de l'instruction, l'un des moyens les plus puissans de se former à la vertu.

Plutarque adresse ce Traité à un jeune-homme qui venoit de prendre la robe virile. Il lui apprend que cet état de liberté, dans lequel il entre, ne le met point dans une entière indépendance ; que, si la raison ne le conduit, les passions le maîtriseront, & qu'on n'est libre qu'autant qu'on remplit ses devoirs. Il faut donc s'en instruire sous des Maîtres éclairés. Mais pour profiter de leurs leçons, il est nécessaire de bien écouter, & ce devoir a ses règles, comme celui de bien parler. Donner à l'Orateur une attention sérieuse ; ne jamais l'interrompre quand il parle, à moins qu'il ne paroisse desirer qu'on lui propose des questions ; n'en faire alors que d'analogues au sujet, & non, comme la plupart des jeunes-gens, pour chercher à faire briller son esprit ; se défendre de tout sentiment d'envie, disposition la plus contraire à l'instruction ; être indulgent pour les fautes qu'on remarque, sans cependant tomber dans une admiration outrée, preuve d'un esprit peu judicieux ; ne pas se laisser imposer par des ornemens étrangers ou superflus, mais s'attacher sur-tout à ce que ses discours ont d'utile ; être sensible aux réprimandes de nos Maîtres, mais sans jamais nous blesser des vérités humiliantes que nous entendons ; souffrir avec douceur les plaisanteries, quand elles ont pour but de redresser notre ignorance : tels sont les

préceptes que Plutarque donne aux jeunes gens , pour leur apprendre à profiter des leçons de leurs Maîtres , pour se former à parler eux-mêmes en public , sur-tout pour acquérir la connoissance de la vérité , & le goût plus précieux encore de la sagesse & de la vertu.

C O M M E N T O N D O I T É C O U T E R.

JE vous envoie, mon cher Nicandre, le traité que j'ai fait sur la manière d'écouter. Maintenant que sorti des mains de vos maîtres, vous avez pris la robe virile, il faut que vous receviez avec docilité les conseils qu'on vous donnera. Cette indépendance que, par l'effet d'une mauvaise éducation, la plupart des jeunes-gens prennent pour liberté, leur impose des maîtres bien plus durs que ceux qu'ils ont eu dans leur enfance. Les passions brisent les chaînes qui les retenoient captives, & deviennent leurs tyrans. Les femmes, dit Hérodote, en quittant leurs vêtements, perdent aussi la pudeur. De même, bien des jeunes-gens, quand ils quittent la robe de l'enfance, renoncent à la pudeur & à la crainte, & remplacent par la licence, cette sage retenue qui faisoit leur ornement. Pour

La liberté que les jeunes gens acquièrent, en entrant dans l'âge viril, n'est pas une entière indépendance, mais seulement un changement de maître. On la raison les assujettit à ses loix, ou les passions les maîtrisent.

L. 12.

vous , à qui l'on a souvent dit , que suivre la raison , c'est obéir à Dieu même , croyez que le passage de l'enfance à l'âge viril , est , pour les jeunes-gens sensés , non une entière indépendance , mais un changement de maître. Au lieu des Instituteurs mercenaires , qu'ils avoient eu jusqu'alors , c'est la raison , ce maître divin , qui devient leur conducteur & leur guide. C'est à dépendre d'elle que consiste la liberté. Celui-là seul fait ce qu'il veut , qui ne veut que ce qu'il doit. (1) Mais les volontés désordonnées , les actions contraires à la raison , ne laissent à l'homme qu'une liberté foible & momentanée , que suit bientôt un long repentir. Des étrangers à qui l'on a donné , dans une République , le droit de bourgeoisie , condamnent ordinairement la plupart des usages qu'on y pratique (2). Mais

L'homme
n'est véritablement libre
qu'en remplissant ses de-
voirs.

(1) Cette maxime rappelle une belle réponse d'Henri IV à un de ses courtisans qui lui disoit , qu'il n'avoit pas beaucoup de pouvoir à la Rochelle. « Je fais dans cette ville » tout ce que je veux , répondit ce Prince , » parce que je n'y fais que ce que je dois.

(2) Le texte dit : *Entre les personnes qu'on inscrit dans les rôles des citoyens. Chez les Grecs & les Romains , on inscrit ceux*

ON DOIT ÉCOUTER. 193

ceux qui , dès le premier âge , ont été familiarisés , & comme nourris avec les loix contents de leur sort , les observent avec plaisir. Il faut donc faire sucer aux enfans , avec les connoissances propres à leur âge , un avant-goût de la Philosophie , afin qu'ils entrent , pour ainsi dire , tout apprivoisés par un long usage , dans l'étude de cette science. Elle seule peut donner à la jeunesse les ornemens de l'âge fait , c'est-à-dire , ceux de la raison.

Je crois donc que vous recevrez avec plaisir des leçons dont le but est de former à la sagesse celui de nos sens naturels , qui , selon Théophraste , donne plus d'entrée aux passions. La vue , le toucher & le goût font éprouver à l'ame des troubles & des frayeurs moins violentes que celles que lui causent les sons & les bruits qui frappent les oreilles (1).

L'ouïe est de tous les sens naturels celui qui donne plus d'entrée aux passions.

crivoit sur des registres publics , soit les enfans des citoyens , lorsqu'ils avoient atteint l'âge prescrit par les loix ; soit les étrangers , à qui les Républiques accordoient le droit de Bourgeoisie.

(1) Cette différence vient sans doute de ce que l'organe de la vue (il faut en dire autant du toucher & du goût) ayant l'objet à sa portée , ou dans une distance peu éloignée ,

Cependant
il est encore
plus propre à
la raison.

Belle parole
de Xenocra-
te à ce sujet.

Mais cet organè est encore plus fait pour la raison que pour les passions. Le vice trouve plusieurs de nos sens ouverts pour se glisser par eux jusqu'à notre ame. La vertu n'a d'autre entrée que l'organe de l'ouïe, pour s'insinuer dans le cœur des jeunes-gens. Avec quelle attention faut-il donc la conserver pure, en écarter dès l'enfance, le souffle corrupteur de la flatterie & la contagion des mauvais discours? Xenocrate vouloit qu'on couvrît les oreilles des jeunes-gens avec plus de soin qu'on ne faisoit celles des Athletes. Ceux-ci, disoit-il, n'ont à craindre que des meurtrissures; & les autres trouvent dans des conseils perfides, la dépravation de leurs mœurs (1). Ce n'est pas qu'il leur ordonnât de fermer l'oreille à tous les discours; ce qui seroit peu différent d'une entière

il lui est toujours facile de le juger, & de le réduire à-peu-près à sa juste valeur. Mais l'ouïe, qui bien souvent ne connoît l'objet qui la frappe, que par un rapport éloigné, & par conséquent très-incertain, est sujette à en grossir l'idée. L'imagination seule agit alors, & se figure ordinairement les choses beaucoup plus terribles qu'elles ne sont.

(1) Dans les combats du Ceste & du Pugi-

surdité. Il leur conseilloit seulement d'en écarter toute parole dangereuse , jusqu'à ce que la Philosophie y eût établi ses sages maximes , qui seroient comme autant de gardes fideles , destinés à conserver une place trop facile à se rendre. Amasis fit dire à Bias de prendre dans la chair d'une victime , ce qu'il croiroit le meilleur & le plus mauvais. Le Philosophe en ôta la langue , qu'il regardoit comme l'instrument à la fois le plus nuisible , & le plus utile. Bien des gens , quand ils embrassent des enfans , les prennent par les oreilles , & leur conseillent d'en faire autant eux-mêmes , quand ils embrassent les autres. Ils leur infinuent par ce badinage qu'ils doivent singulièrement aimer ceux qui leur donnent des avis utiles (1).

Trait du Philosophe Bias.

Un jeune homme qui n'entendrait Les vices

lat , les Athletes se servoient de gantelets faits de plusieurs cuirs très-durs , cousus ensemble , & entremêlés de plaques de fer. Pour garantir leurs oreilles & leurs tempes où les coups pouvoient être mortels , ils les couvroient avec des especes d'oreillettes de cuivre ou d'airain. V. Pollux.

(1) Le texte dit : *Qui leur sont utiles par les oreilles.*

germent dans
le cœur des
jeunes-gens,
faute d'in-
struction.

jamais des discours propres à l'instruire ; non-seulement ne porteroit aucun fruit de vertu ; mais il donneroit nécessairement dans tous les vices. Il verroit sortir en foule de son cœur , comme d'une terre inculte , les plantes les plus sauvages. En effet ce penchant que nous avons à la volupté , ce dégoût du travail , ne sont pas des germes étrangers , jettés dans notre ame par des mains ennemies (1). Ce sont des plantes indigenes , qui sont en nous la source d'une infinité de passions & de maladies. Les laisse-t-on se répandre en liberté , au lieu de les reprimer & de corriger par une sage culture , un sol vicieux ? Alors , j'ose le dire , il n'est point d'animal féroce , qui ne soit plus doux que l'homme ainsi négligé. Puis donc que l'organe de l'ouïe peut causer aux jeunes-gens ou tant de bien ou tant de mal , il leur est essentiel de réfléchir souvent en eux-mêmes , & de consulter les autres sur la manière dont ils doivent écouter. Combien de gens se font du tort , parce qu'ils veulent savoir parler , avant que d'avoir appris à écouter avec fruit ? Ils croient que

Il y a des
regles pour
bien écouter
comme pour
bien parler.

(1) Il y a dans le texte : *Par les discours.*

l'usage de la parole demande de l'étude & de l'exercice, & qu'il n'en faut pas pour celui de l'ouïe. Ceux qui veulent bien jouer à la paume, n'apprennent-ils pas à recevoir & à renvoyer la balle comme il faut ? De même quand on écoute quelqu'un qui nous instruit, le premier devoir est de bien entendre ce qu'il dit ; le second, d'y répondre à propos ; comme la conception & la grossesse précèdent l'enfantement. Les œufs clairs des oiseaux, que le vulgaire croit avoir été produits par le vent, sont des germes imparfaits qui n'ont pu prendre vie (1). Ainsi les jeunes-

(1) Les oiseaux pondent quelquefois des œufs sans germe, qui ne donnent point de petits. Chez les anciens, les gens peu instruits attribuoient au vent la formation de ces œufs, comme ils supposoient aussi que les vers, les insectes & certaines plantes naissent d'eux-mêmes dans l'eau, dans la pourriture, ou le fumier. Il est universellement reconnu aujourd'hui, & par les personnes même les moins versées dans la Physique, que les insectes & les plantes qu'on voit naître dans l'eau & dans le fumier, viennent des œufs & des semences qui y ont été déposées par les animaux eux-mêmes, ou transportées par le vent, & que l'humidité ou la chaleur ont ensuite développées. Au reste cette idée, comme plusieurs autres opinions

gens , qui , faute de savoir écouter , ne profitent pas de ce qu'ils entendent d'utile , n'enfantent que du vent dans leurs paroles. Ce sont , dit un Poète ,

De frivoles discours qui se perdent dans l'air.

Il n'est personne qui , pour verser une liqueur d'un vase dans un autre , ne les incline tous les deux , & n'adapte ensemble les ouvertures , afin que rien ne se répande. Mais peu de gens savent ainsi s'accommoder à une personne instruite qui leur parle , & lui prêter assez d'attention , pour ne rien laisser échapper de ce qu'elle dit d'utile. Et ce qui

physiques des anciens , pouvoit avoir pris naissance dans les allégories sous lesquelles les premiers peuples avoient représenté les opérations de la nature , & qu'on avoit dans la suite ou travesties , ou trop étendues , faute de les bien entendre. Ainsi ils avoient dit que Jupiter descendoit dans le sein de Junon ,

Vir. Geor. *Conjugis in gremium descendit;*

pour exprimer que la pluie qui tombe de l'air représenté par Jupiter , fertilisoit la terre , dont Junon étoit la figure ; que Zéphire avoit rendu Flore féconde , pour signifier que l'action du vent développoit les fleurs. L'idée des œufs engendrés par le vent , ne pouvoit-elle pas être une suite , ou une altération de cette dernière allégorie ?

est le comble du ridicule, s'ils rencontrent quelqu'un qui leur fasse l'histoire d'un souper ou d'un spectacle, qui leur raconte un songe, une dispute qu'il vient d'avoir; ils l'écoutent en silence, avec l'attention la plus soutenue. Au contraire, qu'un homme sensé les prenne à part pour les instruire, les reprendre ou calmer un mouvement de colère auquel ils se livrent; ils n'ont garde de l'écouter. Si même ils espèrent avoir l'avantage sur lui, ils le contredisent avec chaleur; sinon ils s'enfuient, pour aller entendre ailleurs des discours frivoles. Leurs oreilles, semblables à ces vases gâtés, où l'on ne met que des choses inutiles, se remplissent de tout, excepté de ce qu'il leur importeroit de savoir. Un bon écuyer s'applique à former la bouche de son cheval, pour le rendre obéissant au frein. De même un sage gouverneur rend son élève docile à la raison. Il l'accoutume à beaucoup écouter & à parler peu. Spintharus donnoit à Epaminondas cette belle louange, qu'il n'avoit vu personne qui fut davantage, & qui parlât moins. La nature, en nous donnant deux oreilles & une seule langue, ne nous dit-elle pas qu'il faut plus

Beaucoup
écouter & peu
parler.

écouter que parler ?

Il ne faut
jamais inter-
rompre celui
qui parle.

Le silence est donc en toute occasion le plus bel ornement d'un jeune-homme. Il ne lui convient pas d'interrompre une personne qui parle, de crier, pour ainsi dire, après chacun de ses mots. S'il n'est pas de son avis, qu'il attende patiemment la fin de son discours ; & alors même qu'il ne se presse pas de le contredire ; mais, d'après le conseil d'Eschine, qu'il lui laisse le temps d'ajouter, s'il veut, à ce qu'il vient de dire, d'y changer ou retrancher à son gré. Interrompre quelqu'un, parler en même temps que lui, & ne pouvoir ainsi ni l'écouter, ni s'en faire entendre, c'est manquer à toute bienséance. Quand on s'est fait l'habitude d'écouter avec beaucoup d'attention & de modestie, on saisit, on retient mieux ce qu'un discours a de bon & d'intéressant ; on discerne plus sûrement ce qu'il a d'inutile ou de faux ; & l'on fait preuve d'un caractère ami du vrai, éloigné de tout esprit d'aigreur, d'emportement & de dispute. Il faut donc, pour insinuer dans l'esprit des jeunes-gens, des maximes utiles, le vider de la présomption & de la vanité, comme on pompe l'air des outres, quand on

veut y introduire une liqueur. Sans cela, pleins d'enflure & de vent, ils rejettent tout ce qu'on veut y verser.

L'envie toujours accompagnée d'une mauvaise volonté secrète, ne peut jamais être d'aucune utilité : elle est même un obstacle à tout bien. Mais c'est surtout pour un auditeur, qu'elle est le conseiller & l'assesseur le plus dangereux. Rien n'afflige tant un envieux que d'entendre bien parler ; & cette disposition lui rend désagréables ou même odieux des discours qui pourroient lui être infiniment utiles. Le chagrin que nous causent la richesse, la gloire & la beauté des autres, fait proprement la passion de l'envie ; elle s'attriste du bien qu'un autre possède. Mais se déplaire à entendre bien parler, c'est s'affliger de son propre avantage. Car le discours est pour celui qui fait en profiter, ce que la lumière est pour les yeux. Les autres especes d'envie sont produites par des affections défordonnées de l'ame qui leur sont analogues. Celle qu'on porte à un homme qui parle bien, a pour principe un vain desir de gloire, un amour injuste de la supériorité : & tels sont les effets sur celui qui en est possédé, qu'il ne sauroit pré-

Pour trouver avec fruit, il faut être sans envie.

Portrait de l'auditeur envieux.

ter à ce qu'on dit , la plus légère attention. Le trouble intérieur qui l'agite , distrait à tout moment ses pensées. Il examine sa propre capacité , la compare avec le talent de celui qui parle , pour voir s'il lui est supérieur. Il observe les assistans , il étudie leurs dispositions. Les voit-il admirer & applaudir ? Ces éloges qui l'humilient , lui font concevoir contr'eux un secret dépit. Il oublie tout ce qu'on dit à mesure qu'il l'entend , parce que le souvenir l'en afflige. Il tremble que ce qui va suivre , ne soit encore meilleur. Il n'est jamais si pressé de voir finir le discours , que lorsqu'il est plus intéressant. A peine est-il terminé , que sans penser un instant à ce qu'il vient d'entendre , il ne s'occupe qu'à reconnoître de quelle manière les auditeurs sont disposés ; à compter , pour ainsi dire , leurs suffrages. En voit-il qui louent l'Orateur ? Il les évite , il les fuit avec une sorte d'emportement. En est-il qui le blâment , qui prennent de travers ses paroles ? C'est à ceux-là qu'il court avec empressement ; c'est avec eux qu'il fait société. S'il ne trouve rien à reprendre dans le discours , il compare l'Orateur avec d'autres plus jeunes

que lui, qui se sont exercés sur le même sujet, & l'ont, selon lui, traité d'une manière bien supérieure. C'est ainsi que la jalousie corrompt les plus beaux discours, & les lui rend entièrement inutiles.

Il faut donc que l'amour de la gloire fasse treve avec le desir d'écouter : par-là nous entendrons l'Orateur avec autant de douceur & de tranquillité que si nous assistions à un banquet sacré, ou à quelque autre cérémonie religieuse (1). Lorsqu'il aura réussi, nous louerons son talent, nous lui saurons gré de son zèle à nous communiquer ce qu'il fait, à nous faire goûter les raisons qui ont servi à le persuader lui-même. N'imaginons pas au reste que les belles choses qu'il dit, lui naissent d'elles-mêmes, & comme par hazard. Il les doit à son travail, à son application ; & le fruit de l'admiration qu'elles nous causent, doit être de les imiter. Le succès n'a-t-il pas répondu à ses efforts ? Recherchons avec soin les causes de sa chute. Un bon économe, dit Xenophon, tire parti de ses amis & de ses

Dispositions
où les auditeurs doivent être à l'égard de l'Orateur.

(1) Le texte dit : *Aux prémices d'un sacrifice.*

ennemis. De même un auditeur attentif profite des bons & des mauvais discours. Une pensée commune, un terme impropre, une figure trop hardie, des signes extraordinaires de joie, quand on s'entend louer, & tous les défauts de cette espèce, nous frappent bien plus dans les autres, que quand ils nous échappent à nous-mêmes. Appliquons donc à nos propres discours, l'examen que nous faisons de ceux d'autrui : voyons, si nous ne tombons pas, sans nous en appercevoir, dans les fautes que nous relevons en eux. Rien n'est plus facile que la critique : mais elle nous devient inutile, lorsqu'elle ne tend pas à nous corriger de nos défauts, ou même à les prévenir. C'est alors qu'il faut se dire, comme Platon : Ne suis-je pas tel moi-même ? Nos yeux se peignent dans ceux des autres. Considérons aussi nos discours dans ceux que nous critiquons. Il en résultera que nous blâmerons ceux-ci moins légèrement, & que nous travaillerons les nôtres avec plus de soin. Il est utile, au sortir d'un discours qui nous a paru foible, & pour le fonds & pour le stile, d'entrer en lice avec l'Orateur, de nous exercer sur un des points que

Il ne faut
remarquer les
défauts d'un
Orateur, que
pour corriger
les nôtres.

nous avons jugé défectueux , de suppléer à ce qui n'est pas assez rempli , de corriger les imperfections , de donner aux pensées des tours & des expressions différentes, ou même de composer un discours tout neuf sur la même matière ; comme Platon le fit pour une harangue de Lyfias. Car , je le répète ; rien de plus aisé que de critiquer les autres ; rien de plus difficile que de faire mieux. Un Lacédémonien apprenant que Philippe avoit détruit la ville d'Olynthe : « Il ne lui » seroit pas facile , dit-il , d'en rebâtir » une pareille ». Lorsque nous ne serons sortis de cette lutte , qu'avec un foible avantage , la conviction de notre médiocrité nous rendra moins méprisans , & fera taire notre amour-propre.

Les caractères doux & complaisans , bien éloignés de cette censure dédaigneuse , sont toujours portés à l'admiration. Mais ce sentiment exige autant & peut-être plus de précaution. Un Censeur orgueilleux retire peu de profit des discours des autres : un admirateur sans bornes y trouve plus de dangers , & justifie ce mot d'Héraclite : « L'homme foible est blessé par tout ce » qu'il entend ». Louez donc avec can-

Il ne faut
cependant ad-
mirer qu'avec
précaution.

deur un orateur qui parle bien ; mais ne croyez ce qu'il dit qu'avec discernement. Témoin indulgent de son langage & de son action , soyez un examinateur sévère de la sagesse & de la vérité de ses maximes. Par-là , sans encourir la haine de personne , vous éviterez le mal qui pourroit en résulter pour vous-même. Car combien d'erreurs , combien d'opinions dangereuses n'adoptons-nous pas par complaisance ou par crédulité ? A Lacédémone un homme de mauvaises mœurs ayant ouvert un bon avis , les Magistrats le firent proposer en public par un citoyen vertueux. Ils vouloient , par cette sage politique , accoutumer le peuple à juger des avis par les mœurs de ceux qui les proposoient , plutôt que par leurs paroles (1). Mais dans les matieres

(1) Ce trait prouve sensiblement quelle importance les Lacédémoniens attachoient aux mœurs. Ils étoient persuadés , avec raison , que la politique doit toujours être subordonnée à la morale ; qu'elle n'est vraiment estimable & utile , que lorsqu'elle conduit l'homme au bonheur , par la vertu. Le peuple toujours trop facile à se laisser éblouir par les talens extérieurs , donne aisément sa confiance à des hommes corrompus qui cher-

philosophiques, mettons à part l'autorité de celui qui parle, & jugeons des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes. Dans un auditoire comme sur un champ de bataille, bien des choses n'ont pour but que d'en imposer. Les cheveux blancs de l'Orateur, son geste, ses regards, ce qu'il dit à son avantage, sur-tout les cris, les battemens des mains & des pieds, étonnent un jeune-homme sans expérience, qui se laisse entraîner au torrent. Un stile doux, abondant & pompeux; en relevant le fonds des choses, sert encore à l'illusion. Les Musiciens qui chantent accompagnés d'une flûte, couvrent, à la faveur de cet instrument, les fautes qui leur échappent. De même un stile riche & chargé d'ornemens éblouit l'auditeur, & trouble son jugement. On

Ne pas s'en
laisser imposer
par des ornemens trop
recherchés.

chent à le séduire par les charmes de l'éloquence, & à l'entraîner hors de ses principes. Il est essentiel pour des Républiques qui veulent conserver leur constitution, de ne pas accoutumer leurs citoyens à entendre ces hommes dangereux, lors même qu'ils proposent des avis utiles. Leur sentiment suivi par les citoyens honnêtes & éclairés, établiroit naturellement la confiance du peuple; & une fois établie, il ne seroit pas facile de la dé-

demandoit à Melanthius ce qu'il pensoit d'une Tragedie de Denis à laquelle il avoit assisté : « Je n'ai pas pu » la voir , dit-il , tant elle étoit offuquée par les mots ». La plûpart des Sophistes dans leur déclamation , non contens de cacher leurs pensées sous le voile trompeur des expressions , affectent encore un son de voix cadencé , une prononciation douce & chantante , qui transportent l'auditeur hors de lui-même : ils ne lui donnent qu'un vain plaisir , & n'en rapportent eux-mêmes qu'une gloire aussi vaine. Denis le tiran étant au théâtre , fut enchanté d'un Musicien qu'il venoit d'entendre , & lui fit les plus belles promesses. Le spectacle fini , il ne lui donna rien : « Je » suis quitte envers vous , lui dit-il : car » autant vous m'avez causé de plaisir par » votre chant , autant je vous en ai

truire , lorsqu'ils voudroient en abuser. Toutes les nations & tous les siècles n'offrent que trop d'exemples de l'influence funeste qu'ont dans les assemblées publiques , ou dans les conseils , ces politiques artificieux , dont l'ambition & l'intrigue animent toutes les démarches , & qui font servir leurs talens à usurper un crédit que la vertu seule devoit obtenir.

« fait par l'espérance ». Telle est la monnoie dont on paie ces vains déclamateurs. Admirés pendant qu'ils parlent , à peine ont-ils fini , que le plaisir qu'on avoit à les entendre , se dissipe , & leur gloire avec lui. Les auditeurs ont perdu leur temps , & les Orateurs leur peine.

Laiſſons donc la vaine pompe du langage , pour nous attacher aux fruits. Ne faisons pas comme les bouquetières qui ne recueillent que les fleurs & les herbes odoriférantes , pour en former des bouquets agréables , à la vérité , mais dont le plaisir éphémère ne laisse aucun fruit après lui. Imitons plutôt les abeilles qui , voltigeant sur les prairies émaillées de violettes , de roses & de jacinthes , préfèrent le thym le plus rude & le plus amer , y sucent ce qui peut entrer dans la composition de leur miel , & chargées de ce précieux butin , s'envolent dans leurs ruches pour vaquer à leur travail. Un auditeur raisonnable & curieux de s'instruire , méprisera la parure affectée d'un stile trop fleuri ; il rejettera même les pensées qui sentent la déclamation ; il les laissera pour servir de pâture à ces bourdons de la Philosophie , qui préfèrent

C'est l'utilité qu'il faut surtout avoir en vue dans les discours.

le faux éclat du sophisme à la solidité du raisonnement. Il cherchera, par une attention profonde, à pénétrer dans la pensée de celui qui parle, à tirer de son discours le plus de fruit qu'il pourra. Il se rappellera sans cesse qu'il vient, non dans un théâtre pour écouter des farceurs ou des Musiciens, mais dans une école de vertu, pour y apprendre à régler sa vie sur de sages maximes. Il rentrera donc en lui-même pour sonder son propre cœur, & juger de l'impression que font sur lui les vérités qu'il entend. Il examinera si ses passions ont perdu de leur activité: s'il succombe moins à ses chagrins, s'il a plus de courage & de fermeté, s'il éprouve un enthousiasme plus vif pour le bien & pour la vertu. Quand on sort des mains d'un barbier, on se présente devant un miroir, on examine si les cheveux sont bien coupés, & la barbe bien faite. A plus forte raison en sortant d'un auditoire, faut-il considérer son ame, & voir, si dégagée des affections importunes dont le poids la surchargeoit, elle est devenue plus paisible & plus douce. « Car ni le bain, » ni les discours ne sont utiles, dit Aristote, » quand ils ne purifient pas ».

Il faut donc faire son plaisir du profit qu'on en retire : non qu'on doive se proposer cette satisfaction pour fin de son étude , & sortir de l'école d'un Philosophe , en fredonnant un air , en faisant éclater une folle joie , & se parfumer d'essences , quand on a besoin de se baigner & de se frotter d'huile. Le discours de l'Orateur fut-il aigre & piquant , il faut lui savoir gré de dissiper , par ce moyen , les nuages de notre esprit , comme avec la fumée on chasse les abeilles de leurs ruches , pour en tirer le miel. Ce n'est pas que ceux qui parlent en public doivent absolument négliger la douceur & l'élégance du style. Mais c'est ce dont un jeune-homme doit d'abord le moins s'occuper. Dans la suite il pourra s'y arrêter davantage. Les buveurs , après avoir étanché leur soif , s'amuse à considérer le travail dont les coupes sont ornées. Lui de même , il pourra tourner alors son attention sur les ornemens & la richesse du langage. S'attacher dès le commencement moins au mérite des choses , qu'aux graces de l'Atticisme , c'est imiter ceux qui refuseroient de prendre du contrepoison ailleurs que dans un vase de terre fait

Quand est-ce qu'on peut s'occuper des ornemens du discours.

à Athenes ; qui pendant l'hiver , s'ils n'avoient point d'habit fait avec de la laine des brebis d'Attique , ne voudroient pas en mettre d'autre , & préféreroient d'être transis de froid , sous un vêtement mince & léger , tel que le style de Lyfias (1). C'est par un effet de cette manie qu'une vaine subtilité , un babil méprisable ont remplacé dans nos écoles , la raison & le bon sens. Les jeunes-gens n'y viennent plus apprendre quels doivent être la vie , les mœurs , & la conduite politique d'un philosophe. Ils ne s'occupent que des mots & des phrases , de la

(1) Cette comparaison semble au premier coup d'œil une critique du style de Lyfias. Mais il faut l'expliquer , par ce que Plutarque dit de cet Orateur dans un autre de ses trai-

Sur le babil. rés : « Tout le monde connoît l'éloquence
 » douce & persuasive de Lyfias ; & l'on peut
 » bien assurer qu'il est un de ces génies heu-
 » reux sur qui les Muses ont versé leurs tré-
 » sors ». En effet Lyfias qui précéda de quel-
 que temps Démosthene , jouissoit dans la Grece
 de la plus grande réputation. Cicéron , bon
 juge en cette matiere , fait son éloge en ces
 De Orat. Clar. termes : « J'oserois presque qualifier Lyfias
 » d'Orateur parfait , si Démosthene ne me
 » paroïssoit mériter ce titre exclusivement à
 » tout autre. Il réunit la finesse , l'élégance ,
 » la précision & la clarté du style , à la plus

beauté de la prononciation , sans vouloir seulement penser , si ce qu'on leur dit est bon ou mauvais , nécessaire ou superflu.

Il est aussi des règles à suivre dans les questions qu'on peut proposer à un Orateur ou à un Philosophe qui parlent en public. Un convive doit manger ce qu'on lui présente sans rien demander de plus , ni rien blâmer de ce qu'on lui sert. De même quand on vient à l'école d'un Philosophe , pour s'y nourrir de la vérité , il faut l'écouter dans un profond silence , sur-tout si le sujet de son discours a été annoncé (1). Le

Comment un auditeur doit se conduire quand il propose des questions.

« grande élévation des pensées , soutenue de la force & de la noblesse des expressions ». Plutarque ne blâme donc pas ici le style de Lysias , puisqu'il tomberoit en contradiction avec lui-même ; & ce qu'il en dit est plutôt un éloge de la finesse , de la légèreté & des graces de son élocution. Cependant , s'il m'est permis de dire mon sentiment , j'aimerois mieux qu'il n'eut pas pris le style d'un Orateur aussi recommandable , pour servir de comparaison au ridicule de ces hommes qui préféreroient de geler de froid sous un habit fin & léger , plutôt que de porter un habit chaud qui ne seroit pas fait avec de la laine des brebis de l'Attique. La comparaison me semble manquer de justesse.

(2) Ces mots , *αὐτὸν μὲν ἰσὶ πύροισι* , sont

distraire à d'autres objets , lui proposer des questions étrangères à la matière qu'il traite , c'est se rendre importun , fatiguer les auditeurs , & sans tirer aucun profit de ce qui se dit , troubler l'Orateur , & faire perdre le fil du discours. Celui qui parle demande-t-il lui-même qu'on lui fasse des questions ?

susceptibles de plusieurs sens , & je ne sai si j'ai pris le véritable. L'interprete Latin l'entend de l'auditeur , & traduit : *Is siquidem certâ lege vocatus est. Car il a été invité à l'assemblée à certaines conditions.* Cette interprétation me paroît un peu forcée. Rien n'annonce dans le texte des conditions imposées à l'auditeur appelé à entendre discourir un Philosophe dans une assemblée. Entend-t-il que les auditeurs n'y sont admis qu'à condition de ne pas faire des questions à l'Orateur ? Mais il contrediroit formellement Plutarque , qui donne ici des regles sur la maniere de proposer ces questions , & que nous verrons même permettre dans certains cas , d'en faire à l'Orateur au milieu de son discours. Amyot traduit : *Si c'est sur certain argument choisi de longue main.* Ce sens rentre un peu dans celui que j'ai adopté : seulement il me semble que le choix du sujet de longue main n'est pas une raison de ne faire à l'Orateur aucune question sur la matière qu'il traite , pourvu qu'elle n'y soit pas trop étrangere. Mais quand le sujet a été annoncé , qu'on vient pour entendre un Phi-

ON DOIT ÉCOUTER. 215

Alors n'en proposons que d'utiles & de raisonnables. Les poursuivans de Pénélope se mocquoient d'Ulysse, qui demandoit ,

Non de riches présens, mais des restes sans prix. Od. 17, 222.

Ils regardoient cōme la marque d'un grand cœur de demander des choses

losophe traiter *ex professo* telle matiere, il semble que ce soit le cas de l'écouter, sans le distraire pour quelque cause que ce puisse être. Peut-être que *πρωῖς* veut dire des matieres importantes, & qui demanderoient que l'Orateur fut écouté avec la plus grande attention, sans que personne se permit de l'interrompre. *πρωῖς* signifiant des hommes de qualité, en le prenant ici au neutre, il pourroit être susceptible de cette signification. Au reste pour l'intelligence de cet endroit, & de plusieurs autres semblables qui se trouvent dans ce traité, il faut supposer que les Philosophes dans leurs écoles avoient deux manieres de donner leurs leçons : l'une de faire des discours suivis sur des matieres annoncées, & que l'on venoit entendre, comme on va écouter un discours académique : l'autre de discuter un point quelconque de morale par forme d'entretien, ce qui auroit quelque rapport à nos conférences. Dans le premier cas Plutarque veut qu'on écoute l'Orateur sans l'interrompre ; dans le second, il permet de lui faire des questions analogues au sujet qu'il traite.

de grande valeur , aussi bien que de les donner. A plus forte raison un auditeur se rendroit-il ridicule , s'il jettoit l'Orateur dans des questions puériles & de nul intérêt. C'est un défaut ordinaire aux jeunes-gens. Pour faire preuve de subtilité , pour étaler leurs connoissances en dialectique ou en mathématiques , ils proposent des questions sur la division de l'infini , sur le mouvement selon le diamètre ou selon le rayon. Le Médecin Philotime fut appelé auprès d'un malade , qu'un ulcère intérieur avoit fait tomber en phtisie : & comme il lui demandoit de le guérir d'un panaris : « Mon ami , lui dit Philotime , à qui son teint & son haleine faisoient connoître ce mal interne ; ce n'est pas le panaris qu'il faut traiter maintenant ». Ce n'est pas à de telles questions que vous devez à présent vous arrêter , peut-on dire aussi à ce jeune-homme indiscret. Travaillez plutôt à vous guérir de l'enflure , de la présomption , des amours & des plaisirs frivoles dont vous êtes l'esclave , à rétablir votre ame dans une santé parfaite , en la délivrant de l'orgueil & de la vanité.

Une autre attention qu'il faut avoir ,
c'est

c'est de se régler sur l'expérience & la capacité de celui qui parle ; de l'interroger sur ce qu'il fait le mieux ; de ne pas jeter , par ex.^{te}, un homme qui a fait son étude de la morale , dans des questions de physique ou de géométrie , ni de vouloir qu'un habile Physicien juge des propositions conjointes , & réfute des sophismes. Entreprendre d'ouvrir une porte avec une hache , ou de fendre du bois avec une clef , ce seroit moins gâter ces instrumens , que se réduire à n'en faire aucun usage. De même refuser ce qu'un Orateur nous offre de son propre fonds , pour en exiger ce qu'il n'a pas reçu de la nature , ou acquis par l'étude , c'est se priver d'un bien qu'il nous présente , & se donner la réputation d'un homme méchant & mal intentionné.

Évitez avec soin d'interroger souvent , & de revenir , par une vaine ostentation , sur des questions déjà faites. Un homme qui aime à s'instruire , à se prêter aux desirs des assistans , écoute avec tranquillité les questions que d'autres proposent. Si cependant on se sentoît pressé par quelque passion qu'il fallut réprimer sur le champ , & qui exigeât un prompt remède ; il

Il faut s'efforcer à entendre ce qui nous intéresse personnellement , quoiqu'il nous soit désagréable.

vaudroit mieux , selon Héraclite , découvrir aussi-tôt son mal , & en demander la guérison , que de le cacher mal-à-propos. Etes-vous agité par un mouvement de colere , une crainte superstitieuse , une dissention domestique , un amour violent ,

Qui des desirs de l'ame ait troublé l'harmonie ?

gardez-vous , par la crainte d'une confusion salutaire , de détourner l'Orateur sur d'autres objets : écoutez-le avec attention , pendant qu'il parle de ce qui vous intéresse personnellement , & quand il a cessé , prenez-le à part , pour en conférer plus particulièrement avec lui. Ne faites pas comme la plupart des hommes qui , tant qu'un Orateur parle des défauts des autres , prennent plaisir à l'entendre , & l'admirent volontiers. Fait-il changer d'objet à sa censure , & leur donne-t-il , avec une liberté généreuse , des avis personnels ; ils s'irritent , ils le regardent comme un censeur importun & fâcheux. Ils se figurent sans doute qu'il faut écouter les Philosophes dans les écoles , comme les acteurs sur les théâtres ; & que dans les actions de la vie civile , ils n'ont

rien qui les distingue du commun des hommes. A la bonne-heure pour les Sophistes, qui descendus à peine de leurs chaires, quittent avec leurs livres & leurs déclamations, la gravité de leur personnage, & paroissent dans les actions les plus importantes de la vie, aussi petits & aussi bas que le simple vulgaire. Mais dans les vrais Philosophes, une parole sérieuse, un badinage, un signe de tête, un léger sourire, un air austere, & plus encore les avis personnels qu'ils donnent, sont, pour quiconque en fait profiter, d'une utilité réelle.

Il faut encore, dans les louanges qu'on donne aux Orateurs, garder un juste milieu. Le défaut & l'excès y sont également blâmables. Un auditeur se rend odieux, lorsque froid & immobile, plein d'une secrète présomption, d'une vaine estime de soi-même, & persuadé qu'il diroit beaucoup mieux, il ne donne aucun signe d'approbation, ne profere pas une parole qui témoigne quelque satisfaction. Par ce silence obstiné, par cette gravité factice, il affecte la réputation d'un homme solide & profond : il semble croire que les louanges sont comme l'argent, & que

Il faut garder un juste milieu, dans les louanges qu'on donne aux Orateurs.

ce qu'un autre en reçoit est perdu pour lui.

« Le fruit que j'ai retiré de la Philosophie, disoit Pythagore, c'est de ne rien admirer » (1). Il est des gens qui, faute de bien prendre le sens de cette parole, & confondant la dignité avec l'orgueil, ne veulent estimer ni louer personne, & deviennent méprisans. La Philosophie, il est vrai, en nous faisant connoître les principes des choses, nous ôte l'admiration & la surprise qui naissent de l'ignorance & du doute; mais elle ne détruit pas la douceur, la grandeur d'ame & la bonté. Les hommes véritablement vertueux ne

(1) Le *Θαυμάζειν* des Grecs que les Latins ont rendu par *admirari* signifie dans son acception ordinaire *priser, estimer, admirer*. Et dans ce sens la maxime de Pithagore paroît outrée. Bien des choses sont dignes de notre admiration, & ce seroit une injustice que de la refuser à ce qui la mérite. Mais cette expression reçoit quelquefois une autre signification: elle veut dire, *être surpris, étonné, ravi*; & dans cette seconde acception la pensée de Pythagore est très-juste. La surprise & le ravissement que causent aux âmes foibles la fortune, les dignités & le luxe des gens opulens, sont la preuve d'un jugement dépravé, & livrent l'homme à mille desirs inquiets qui le rendent misérable. Horace confirme cette interprétation dans

se croient jamais plus honorés , que par l'honneur qu'ils rendent au mérite. Les distinctions qu'ils lui accordent sont pour eux-mêmes le plus bel ornement ; ils communiquent sans envie de leur surabondance. Trop d'économie à louer les autres , annonce une grande indigence & beaucoup d'avidité. Il en est au contraire qui , emportés par leur légèreté naturelle , prodiguent les louanges sans discernement , & s'extasient à chaque parole (1). Le plus souvent , ils déplaisent même à celui qui parle , & toujours aux auditeurs , qui hon-

une de ses épîtres dont tout le but moral est renfermé dans les deux premiers vers.

*Nil admirari propè res est una , Numici ,
Solaque quæ possit facere & servare beatum.*

Ep. L 10 ,
Ep. 6.

« N'être surpris de rien , mon cher Numi-
» cius , c'est le seul moyen d'être & de se
» maintenir heureux ». Il est évident que ce n'est point ici la simple admiration des choses estimables que ce Poète proscriit , comme un obstacle au bonheur ; mais cet étonnement , cette surprise à la vue de biens inutiles & même dangereux , dont l'estime corrompt notre raison & nos penchans , en nous faisant attacher le bonheur à des objets dont la jouissance rend presque toujours malheureux ceux qui les possèdent.

(1) Le texte ajoute : *Et à chaque syllabe.*

teux de ne pas les imiter, sont forcés malgré eux de se récrier & d'applaudir à tout moment. Trop démonstratifs, trop impétueux dans leurs éloges, ils ne retirent aucun profit des vérités qu'ils entendent; & se font passer pour des railleurs, des flatteurs ou des ignorans. Un juge sur son tribunal, doit écouter les parties sans faveur & sans haine, & rendre la justice d'après la vérité connue. Mais dans les assemblées littéraires, il n'est point de loi ni de serment qui défendent d'avoir pour l'Orateur des sentimens de bienveillance. Les anciens avoient placé les graces dans le même temple que Mercure. Ils insinuoient par-là, qu'il n'est point de lieu où l'on doive apporter plus de complaisance & de douceur que dans un auditoire. Ils ne supposoient pas un Orateur assez dépourvu de talent, pour être incapable de produire de lui-même, ou en imitant les anciens, quelque bonne pensée, de choisir avec intelligence son sujet, du moins de le bien disposer & de le revêtir d'expressions convenables. Ils savoient que

Il faut avoir
de la douceur
& de la com-
plaisance pour
l'Orateur.

Dans le sein épineux des ronces, des chardons,
On voit fleurir la douce violette.

L'éloge du vomissement, de la fièvre,
 (1) publiquement recité, a bien trouvé des approbateurs : & l'on voudroit qu'un discours composé par un homme qui a le nom & la réputation de Philosophe, ne fournît pas à des auditeurs indulgens & faciles, matière à quelques louanges. « Tous les objets aimables, dit » Platon, font impression sur un cœur » sensible. Il dit du nés camus, qu'il est » joli ; du nés aquilin, qu'il est royal ; » de ceux qui ont le teint blanc, qu'ils » sont enfans des Dieux ; des bruns, qu'ils » ont l'air martial : il n'est pas jusqu'à la » pâleur qu'il déguise sous un nom favorable (2), & qu'il juge digne de sa » tendresse ». Car l'amour est comme le lierre ; il peut s'attacher à tout. A plus forte raison un homme de lettres, trouvera-t-il toujours quelque juste motif de louer un discours. Platon blâmoit dans Lyfias l'invention & la disposition du sujet, mais il louoit la clarté & l'harmonie des expressions. Peut-être pourroit-on reprendre aussi dans Archiloque, le choix des sujets, dans Parménide, la négligence de la

L. 3. de
 Rep. vers. fin.

(1) Le texte ajoute : *Et de la marmite.*

(2.) Il y a dans le texte : *La couleur de miel.*

· versification , dans Phocylide une trop
· grande simplicité , la prolixité d'Euri-
· pide & l'inégalité de Sophocle. De
· même , entre les Orateurs , l'un pèche
· dans l'expression des mœurs , l'autre
· traite foiblement les passions , un troi-
· sième est dénué de graces. Ils ont ce-
· pendant chacun leur talent propre d'é-
· mouvoir ou de plaire qui donne lieu
· aux auditeurs d'exercer leur complaisan-
· ce. Il est même des Orateurs qui n'exi-
· gent pas une approbation expresse. Un
· regard doux & gracieux , un air serein ,
· une situation tranquille de la part de
· ceux qui les écoutent , est assez pour
· eux. Ce sont-là des choses d'usage , & ,
· pour ainsi dire , d'étiquette , à l'égard
· même des Orateurs qui réussissent le
· moins. On ne peut se dispenser d'avoir ,
· en les écoutant , une contenance mo-
· deste , le corps droit & ferme , le re-
· gard fixé sur eux , un air d'attention
· dans toute la personne , une douce
· tranquillité répandue sur le visage , qui
· prouve que , loin d'être méprisant ou
· difficile , on n'est pas occupé d'autres
· pensées , ni partagé par d'autre soin
· que celui de les entendre. En toutes
· choses , le bien est le résultat de plu-
· sieurs qualités qui concourent ensem-

ble , & forment par leur accord une harmonie parfaite. Le mal au contraire est produit en un instant par le défaut , ou par l'excès de la moindre qualité. Dans un auditeur , par ex. un front sourcilleux un visage severe , des yeux errans , une attitude penchée , des jambes négligemment croisées : je dis plus , un clin d'œil , un signe de tête , un mot à l'oreille de son voisin , un sourire affecté , des bâillemens indécents , un air morne & rêveur , & toutes les choses de cette nature , sont des défauts reprehensibles , qu'il faut éviter avec soin.

La plûpart des auditeurs s'imaginent que tous les devoirs sont du côté de l'Orateur , qu'il doit avoir bien préparé sa matiere ; & que pour eux , ils n'ont rien à faire. Ils viennent donc , sans penser même à ce que la décence exige , prendre leur place dans l'auditoire , comme un convive va s'asseoir à table , bien à son aise , tandis que ses hôtes se donnent beaucoup de peine , pour le bien recevoir. Encore un convive a-t-il des bienséances à garder ; à plus forte raison un auditeur. Car il est , pour ainsi dire , de moitié dans le discours , & par conséquent obligé de

L'Auditeur pour écouter avec fruit , doit aussi bien que l'Orateur venir à l'assemblée tout préparé.

seconder l'Orateur. Ira-t-il donc rechercher scrupuleusement toutes les fautes, peser toutes les paroles & tous les mouvemens, tandis qu'il croira pouvoir commettre lui-même en l'écoutant, mille indécences, sans qu'on ait droit de s'en plaindre? Deux joueurs de paume doivent bien s'entendre pour jeter & recevoir la balle comme il faut. Il est de même entre l'Orateur & l'auditeur, des devoirs réciproques de bienfiance, qui demandent de leur part la correspondance la plus soutenue.

Des louanges excessives deshonnorent celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

Les expressions dont on se sert pour louer, ne sont pas non plus indifférentes. On n'aime pas à lire dans Epicure, que les lettres de ses amis excitoient de la part de ses disciples des applaudissemens outrés (1). Il en est qui intro-

(1) Ce passage a des difficultés que je ne me flatte pas d'avoir levées. Amyot le traduit ainsi. « Epicurus est fâcheux, quand il » dit que ses amis, par ses missives, lui rom- » poient la tête à force de clameurs de louan- » ges qu'ils lui donnoient ». Il entend ces mots *παρ' αὐτῶν*, ou des lettres mêmes qu'on écrivoit à Epicure, ou des amis qui les lui écrivoient. L'interprete Latin les attribue aux disciples de ce Philosophe; car c'est ainsi qu'on doit entendre, à *suis familiaribus*, qu'il distingue de ses amis. J'ai adopté ce

duisent dans nos auditoires des mots inusités; qui s'écrient que c'est divin, céleste, incomparable; comme s'il ne suffisoit pas de ces expressions ordinaires dans Platon, Socrate & Hyperide: c'est bien, c'est sagement pensé, c'est écrit naturellement. Des éloges outrés déshonorent celui qui les donne, & font tort à l'Orateur lui-même, en laissant

sens dans ma traduction, parce qu'il m'a paru plus conforme au texte, où je crois voir une distinction entre les amis & les disciples. J'avoue cependant que le *κατ' αὐτῶν* me laisse toujours du doute, en ce qu'il ne me semble pas énoncer assez clairement cette distinction; & si j'étois autorisé par quelque manuscrit, je proposerois de lire *τοῖς κατ' αὐτῶν*, à *suis*. Mais ne seroit-ce pas alors ramener le texte au sens qu'on a suivi, plutôt que d'établir le sens de sa traduction sur le texte, quand on n'est pas autorisé par quelque manuscrit à faire ce changement? D'ailleurs je n'entends pas pourquoi Epicure est fâcheux ou désagréable, *αἰδώς*, parce qu'il se plaint que les lettres de ses amis excitoient de trop grands applaudissemens de la part de ses disciples. Il me semble que Plutarque, loin de l'en blâmer, devroit plutôt lui savoir gré de sa modestie à rejeter les louanges extraordinaires, puisque lui-même il désapprouve si fort, & ceux qui les donnent, & ceux qui les reçoivent. J'ai donc cru, en traduisant, devoir adoucir l'expression.

croire , qu'il lui faut de ces louanges excessives que la vanité seule peut faire desirer. D'autres non moins extrêmes dans leurs manieres , emploient le serment pour témoigner leur approbation : on diroit qu'il s'agit d'attester la vérité dans les tribunaux. Ceux-ci , par un oubli marqué des convenances , louent un Philosophe sur sa subtilité , un vieillard sur la finesse & les graces ; transportent aux sujets philosophiques les qualités qui conviennent à ces déclamations dont les jeunes-gens s'amuse dans les écoles , & donnent à des discours pleins de sagesse , des éloges qui ne seroient faits que pour des courtisannes. C'est mettre sur la tête d'un Athlete une couronne de lis ou de roses , pour une de laurier ou d'olivier. Euripide récitoit aux Musiciens qui devoient chanter dans une de ses Tragédies , une piece de chant composée avec beaucoup d'harmonie. Quelqu'un de ceux qui l'écoutoient , s'étant mis à rire : « Si tu n'étois dépourvu de » jugement & de goût , lui dit le Poëte , » tu ne rirois pas d'un air composé sur » la modulation mixo-lydienne » (1).

(1) La musique chez les anciens , étoit

Un Philosophe, un homme d'état, pourroit de même réprimer les transports immodérés d'un auditeur trop démonstratif. Si vous aviez plus de jugement & de bon sens, lui diroit-il, vous n'auriez pas l'air de chanter ou de danser, pendant que je donne ici des leçons de morale ; de religion, de

partagée en plusieurs modes, qui tiroient leur nom des peuples chez qui ils étoient en usage. D'abord elle ne reconnoissoit que trois modes, qui étoient à un ton de distance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le Dorien, le plus aigu étoit le Lydien ; le Phrygien tenoit le milieu : en sorte que le mode Dorien & le Lydien comprenoient entre eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place à deux autres modes, l'Ionien & l'Eolien, dont le premier fut inséré entre le Dorien & le Phrygien, & le second, entre le Phrygien & le Lydien. On ajouta encore de nouveaux modes, qui tirent leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la préposition *ὑπὲρ*, *sur*, pour ceux d'en-haut, & la préposition *ὑπὸ*, *sous* pour ceux d'en-bas. l'hyperdorien, l'hyper-jonien, &c. l'hypo-dorien, l'hypo-jonien, &c. On regarda l'introduction de ces nouveaux modes, moins comme une perfection, que comme une altération de la musique, qui s'amollit & s'énerva, en s'éloignant de sa première simplicité. *Rollin, Hist. anc. l. 22, ch. 6.*

politique & de gouvernement. En effet quel désordre n'est-ce pas, que, pendant l'entretien d'un Philosophe, les assistans poussent de si grands cris, & fassent tant de bruit, que les passans puissent croire que c'est à des Musiciens ou à des Danseurs qu'on' applaudit (1).

(1) Cela prouve que du temps de Plutarque on n'étoit pas plus raisonnable sur ce point que nous ne le sommes aujourd'hui. Ces cris, ces battemens des mains & des pieds qu'on souffroit tout au plus autrefois sur les théâtres, & qui peut-être même y étoient plus modérés, ont successivement passé dans les assemblées les plus respectables. Il me semble que ces démonstrations extraordinaires ne sont dignes, ni de la majesté du lieu, où l'on se les permet, ni du caractère des personnes à qui on les prodigue. J'ai peine à croire que la raison & le goût les avouent, & qu'un Orateur sensé se croie honoré par de pareils suffrages. Ils peuvent tout au plus flatter ces déclamateurs frivoles, qui, charmés de voir interrompre à tout moment leur lecture, ont soin de provoquer les auditeurs à les applaudir en s'arrêtant avec affectation à la fin de leurs phrases, presque toujours terminées par une saillie, une pointe ou un jeu de mots. Vous les voyez alors recueillir avec un triomphe puérile ces applaudissemens outrés, & s'enivrer de l'encens ridicule que la sottise prodigue à la vanité.

Je ne veux pas non plus qu'un jeune-
 homme soit insensible aux réprimandes : Les jeunes-
 gens doivent
 être sensibles
 aux répriman-
 des.
 ceux qui , peu touchés des reproches
 qu'ils essuient , ne font qu'en rire , &
 donnent même des louanges aux per-
 sonnes qui les reprennent , ressemblent
 aux parasites qui ne louent jamais tant
 ceux qui les nourrissent , que quand ils
 en reçoivent quelqu'affront : ils veulent
 faire passer pour courage , ce qui n'est
 qu'impudence & effronterie. Un homme
 d'honneur peut , à la vérité , sans se faire
 tort , souffrir gaiement une plaisanterie
 fine & délicate qui n'a rien d'offensant.
 C'est même une marque de cette libre
 franchise qui faisoit le caractère des
 Spartiates. Mais c'est toute autre chose
 quand les reproches tombent sur le
 besoin de réforme , & sont accom-
 pagnés de paroles dures qui rendent
 encore le remède plus amer. Un jeune-
 homme , qui loin de tomber alors dans
 la tristesse , d'éprouver une sueur invo-
 lontaire , un trouble violent , un re-
 mords intérieur qui le déchire , écoute
 ces réprimandes d'un air tranquille ,
 & n'y répond que par des plaisanteries
 déplacées , prouve que tout sentiment
 vertueux est éteint en lui : que l'habi-
 tude invétérée du vice le rend inacces-

sible à la honte : que son ame endure dans le mal , comme ces parties du corps où le calus s'est formé , ne peut plus être reveillée par l'aiguillon d'un remords salutaire. Il en est qui , par un caractère bien opposé , s'affectent tellement des premières réprimandes qu'on leur fait , que , transfuges de la philosophie , ils l'abandonnent sans retour. Cette vive sensibilité qu'ils avoient reçue de la nature , étoit une disposition à la vertu ; mais ils la rendent inutile par leur molle délicatesse. Incapables de supporter avec courage des reproches utiles , ils se tournent vers des Docteurs indulgens , des Sophistes adroits & flatteurs qui les amusent par des paroles agréables , mais pernicieuses. Un malade , qui , après une amputation douloureuse , s'enfueroit des mains du Médecin , sans attendre que sa plaie fut bandée , n'éproveroit que ce que le traitement a de pénible , sans en recevoir aucun soulagement. De même un jeune-homme qui , blessé par une correction sévère & piquante , s'éloigne aussi-tôt , sans laisser à la plaie le temps de se refermer , ne remporte de la Philosophie que les morsures vives dont son ame a été dé-

ON DOIT ÉCOUTER. 233
chirée, & n'en retire aucune utilité.

Le fer qui l'a blessé, deviendra son remède,

a dit Euripide, de Telephe (1). La Philosophie guérit de même les blessures qu'elle fait aux jeunes-gens, par le discours même qui les ont causées. Il faut sentir le trait qui nous blesse, mais non s'abattre & se désespérer. La Philosophie a d'abord, comme l'initiation aux mystères, des lustrations pénibles, des cérémonies effrayantes : mais au sein même du trouble & du découragement, elle fait entrevoir une lumière douce & consolante. Les reproches qu'on esluie ne sont-ils pas mérités ? Il n'en est que plus beau d'écouter patiemment

(1) Thelephe, fils d'Hercule & roi des Mysiens, ayant refusé, à l'armée des Grecs qui marchaient contre Troie, le passage dans ses Etats, fut blessé par Achille. Tous les remèdes qu'on employa pour le guérir, furent inutiles : alors il consulta l'Oracle qui lui répondit que le fer qui l'avoit blessé, feroit sa guérison. Il se réconcilia donc avec les Grecs, & en particulier avec Achille, qui lui permit de limer le fer de sa lance. De la rouille & des parties d'acier que la lime en détacha, il fit un topique qu'il appliqua sur sa plaie, & sur le champ il fut guéri.

234 C O M M E N T
jusqu'au bout celui qui nous les fait ;
& quand il a fini , de s'approcher de
lui , de se justifier , & le prier de réserver pour une faute véritable , la franchise & le zèle qu'il montre à notre égard.

Les commencemens en tout sont épineux, mais l'habitude en diminue la peine.

Les élémens des sciences & des arts (1) , toujours pleins d'obscurités , exigent beaucoup de travail , & causent bien du tourment. Mais les progrès successifs qu'amène l'habitude , nous en rendent l'étude plus facile : tout , pour ainsi dire , s'apprivoise peu-à-peu & nous devient familier. Ainsi dans la vie , un commerce fréquent produit entre les hommes la plus étroite liaison. La Philosophie ne présente d'abord , soit dans les sujets qu'elle traite , soit dans les termes qu'elle emploie , qu'une sécheresse froide & rebutante. Faut-il pour cela , effrayés de ce premier aspect , prendre lâchement la fuite & l'abandonner sans retour ? ne doit-on pas plutôt tout tenter , tout mettre en œuvre avec constance , tendre sans cesse à de nouveaux progrès , jusqu'à ce qu'on ait acquis cette habitude , qui enfin

(1) Le texte ajoute : *Comme de la Grammaire , de la Musique & de la Lutte.*

nous rend agréable tout ce qui nous est bon ? Elle ne tardera pas à venir ; & sa présence répandra sur nos études une lumière abondante : elle nous enflammera de cet amour ardent pour la vertu , qui seul nous attache constamment à la Philosophie. Et quel autre qu'un cœur timide & lâche pourroit supporter tout genre de vie qui le sépareroit d'elle ? Des jeunes-gens sans expérience trouvent , il est vrai , dans les matieres philosophiques de grandes difficultés à vaincre : mais le plus souvent , c'est à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre des obscurités qu'ils y rencontrent. La faute est la même dans tous , quoiqu'elle ait des causes différentes , suivant la diversité des caracteres. Les uns retenus par la honte ou par la crainte de se rendre importuns à leur maître , n'osent l'interroger pour éclaircir & affermir leurs idées : ils font mine d'avoir tout saisi , & ils ne tiennent rien. D'autres par une ambition déplacée , & une vaine émulation , ou pour faire montre d'une conception facile , assurent qu'ils ont tout entendu , quoiqu'ils n'aient rien compris. Qu'arrive-t-il delà ? Que ceux à qui la honte a fait garder le silence , aussi incertains ,

aussi embarrassés, après la leçon, qu'ils l'étoient auparavant, sont forcés de revenir avec plus de honte encore, importuner leur maître, & lui faire répéter ce qu'il a déjà dit. Pour ces hommes hardis & présomptueux, qui ont toujours soin de cacher leur ignorance, ils la rendent irréremédiable.

Il ne faut pas se laisser abattre par les railleries qu'on éprouve ; mais se mettre au-dessus de tout, pour triompher de son ignorance.

Evitons également & la timidité des uns & l'arrogance des autres. Uniquement occupés de saisir & de comprendre tout ce qu'on dit d'utile, supportons, s'il le faut, pour y parvenir, les railleries de ceux qui se croient plus pénétrants que nous. Imitons à cet égard Cléanthe & Xenocrate. Nés avec un esprit plus lent & plus tardif que leurs condisciples, ils étoient les premiers à en plaisanter. Ils disoient que semblables à des vases d'étroite embouchure, ou à des plaques de cuivre, ils faisoient plus difficilement les leçons qu'on leur donnoit, mais qu'ils les retenoient mieux. Il faut, dit Phocylide,

Pour être homme de bien, avoir été dupé.

Ce n'est pas encore assez : il faut avoir été moqué, baffoué, s'être vu l'objet de mille railleries piquantes, pour par-

venir , par les plus grands efforts , à triompher de l'ignorance. Il est aucontraire des jeunes-gens qui , par une paresse d'esprit naturelle , se rendent très incommodes à leur maître. Ennemis du travail qu'ils auroient à faire en particulier , pour mieux comprendre ce qui a été dit , ils le harcelent , ils le fatiguent , en lui faisant mille fois les mêmes questions. Ils sont comme ces petits oiseaux encore sans plumes qui bâillent à tout moment au bec de leur mere , pour y prendre la nourriture toute mâchée. D'autres voulant fort mal-à-propos , passer pour des hommes attentifs & pénétrans , étourdissent l'Orateur par leur babil importun , ils lui proposent sans cesse des doutes frivoles , & demandent mille éclaircissements inutiles.

C'est rendre long , le chemin le plus court ,

a dit Sophocle , & non-seulement pour eux-mêmes , mais encore pour les autres. En interrompant coup sur coup l'Orateur par des questions vaines & superflues , par des digressions hors de propos , ils suspendent sa marche , & font perdre le fil de l'enseignement.

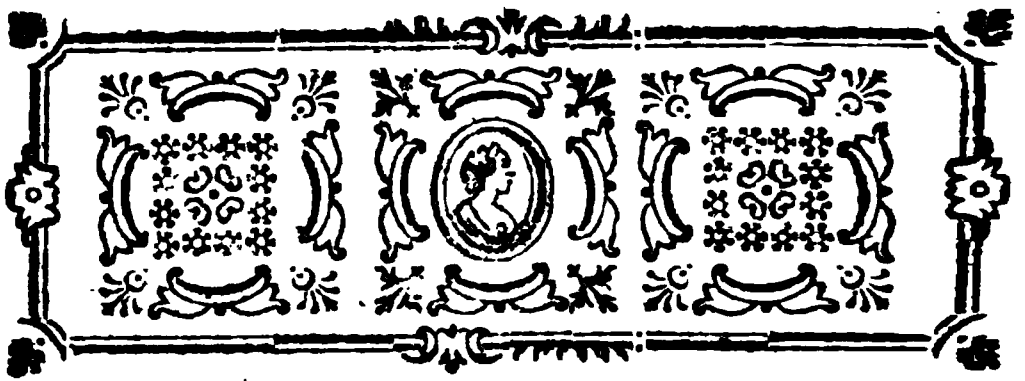
Ils ressembloit, dit Hieronime, à ces chiens lâches & craintifs qui, à la maison, mordent les peaux des bêtes féroces, & en arrachent les poils, mais qui, dans les bois, n'oseroient toucher aux animaux mêmes.

Moyens de
réparer la len-
teur naturelle
de l'esprit.

Pour les esprits lents & tardifs, je leur conseillerois de s'attacher à bien saisir les points principaux du sujet qu'on a traité; de s'essayer ensuite à les remplir, & de trouver, à l'aide de leur mémoire, ce qu'il faudra y ajouter. Le peu qu'ils auront retenu, sera comme un premier germe, qu'il ne s'agira plus que d'accroître & de nourrir. L'esprit n'est pas comme un vase qu'il ne faille que remplir. Semblable aux matieres combustibles, il a plutôt besoin d'un aliment qui l'échauffe, qui donne l'effort à ses facultés, & l'enflamme pour la recherche de la vérité. Que diriez-vous d'un homme qui, allant chercher du feu chez son voisin, & trouvant le foier bien garni, y resteroit à se chauffer, & ne penseroit plus à retourner chez lui? Voilà l'image d'un jeune-homme qui, prenant les leçons d'un Philosophe, loin de s'appliquer à faire passer dans son ame la chaleur qui sortiroit de ses discours, &

se bornant au plaisir de l'entendre, se tiendrait tranquillement assis auprès de lui. Il pourroit en remporter une apparence de savoir ; semblable à ce rouge vif dont le feu nous colore ; mais la chaleur de la Philosophie ne détruiroit point la rouille attachée à son ame ; ni sa lumière n'en dissiperoit les ténèbres. A tous les préceptes que j'ai donnés sur cette matiere , je n'ajouterai qu'un mot : c'est qu'en même-temps qu'on s'instruit par les leçons des autres , il faut s'exercer à inventer soi-même , & à composer. Par ce moyen , on remportera de son étude , non un savoir d'ostentation , comme les Sophistes , ou des connoissances de pure spéculation ; mais une science vraiment philosophique , qui formera dans l'ame une habitude permanente. Car l'application à bien écouter , est le commencement d'une bonne vie.





SUR LA MANIÈRE
DE DISCERNER
UN FLATTEUR D'AVEC UN AMI.

***L** n'est point de vice contre lequel la morale ait plus exercé son zèle , que contre la flatterie. Comme elle cherche sur-tout à attirer dans ses pieges les Rois & les Grands , dont les passions ont toujours la plus funeste influence. sur le sort des peuples , les Philosophes se sont attachés à démasquer les flatteurs , à prévenir une séduction d'autant plus dangereuse , que notre cœur est presque toujours d'intelligence avec eux , pour nous corrompre. C'est ordinairement en se couvrant du masque de l'amitié que la flatterie réussit à nous séduire. L'objet de Plutarque dans ce Traité est donc de nous apprendre à discerner un flatteur d'avec un ami véritable. Il expose le caractère de l'un & de l'autre , & en marque les différences. Il*
suit

suit le flatteur dans tous les détours que son artifice lui suggere , pour échapper aux regards les plus pénétrants ; il relève sur-tout son affectation à imiter le véritable ami , afin de nous tromper plus facilement à la faveur d'une ressemblance souvent si bien saisie , que peu de personnes sont en état de la discerner. Il peint sous les couleurs les plus frappantes , les traits de différence qui distinguent le flatteur de l'ami , & les démêle avec tant de sagacité , qu'il en rend le discernement facile à tous ceux qui ne se laissent pas aveugler par leur amour-propre.

Un des moyens les plus adroits & les plus sûrs que le flatteur emploie pour séduire , & pour paroître un ami sincere , c'est cette franchise , cette liberté courageuse à reprendre , qui fait le prix de la véritable amitié. Aussi Plutarque s'attache-t-il particulièrement à distinguer cette liberté généreuse qui caractérise l'amitié , de cette franchise simulée dont la flatterie n'use que pour tromper. Cette discussion est suivie de préceptes généraux sur la manière dont les amis doivent employer entr'eux cette liberté réciproque à s'avertir de leurs défauts , afin d'éviter tout ce qui peut aigrir , & ôter aux remontrances l'effet salutaire , qu'elles doivent naturellement produire , quand elles sont faites par l'amitié. Ce Traité est un

de ceux où Plutarque fait paroître davantage ce jugement sain, cette raison sûre, cette connoissance du cœur humain qui rendent ses Ouvrages de morale si instructifs & si utiles.

SUR LA MANIERE

DE DISCERNER

UN FLATTEUR D'AVEC UN AMI.

PLATON a dit, mon cher Antiochus, qu'on pardonne volontiers à tout homme, l'aveu qu'il fait de s'aimer avec excès : mais qu'entre plusieurs vices qui naissent de cet amour-propre, un des plus dangereux, c'est qu'il empêche d'être un juge équitable & impartial de soi-même. Car l'amitié nous aveugle aisément sur ce que nous aimons ; à moins qu'une sage éducation ne nous ait accoutumés à préférer ce qui est beau & honnête en soi, à ce qui nous intéresse personnellement. D'ailleurs l'amour-propre donne à la flatterie, un vaste champ pour nous attaquer, & , sous les apparences de l'amitié, s'emparer de notre confiance. Comme il fait de chacun de nous le premier & le plus grand flat-

L'amour-propre ouvre à la flatterie l'entrée de notre cœur.

teur de soi-même, il donne une entrée facile à ceux du dehors, afin d'avoir en eux autant de témoins & d'approubateurs de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Tout homme justement décrit pour aimer les flatteurs, s'aime toujours passionnément; & cet amour aveugle fait qu'il desire & croit posséder toutes les perfections. A la vérité, le desir de les avoir n'est pas déraisonnable; mais la persuasion qu'on les a, est sujette à erreur, & l'on ne doit pas facilement y croire.

Le flatteur
contredit la
divinité.

Si la vérité est un attribut divin, & que, suivant Platon, elle soit pour les Dieux & les hommes, la source de tous les biens, le flatteur ne doit-il pas passer pour l'ennemi des Dieux, & sur-tout d'Aposton Pythien dont il contredit sans cesse la maxime célèbre : CONNOIS-TOI TOI-MÊME ? Ne trompe-t-il pas tous ceux qu'il flatte, & en les laissant dans l'ignorance sur eux-mêmes, sur leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, n'est-il pas cause que les unes restent imparfaites, & que les autres sont incorrigibles ?

La flatterie
s'attache sur-
tout aux bons
naturels.

Si la flatterie, comme la plupart des autres vices, ne corrompoit le plus souvent que des hommes vils & obscurs,

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 245

peut-être seroit-il plus facile de s'en défendre. Mais semblable aux artuifons qui s'engendrent plus aisément dans les bois les plus tendres, elle s'attache surtout aux ames élevées que la facilité & la bonté de leur caractère rendent plus susceptibles de séduction. « Ce n'est pas » un pauvre artisan, dit Simonide, mais » un possesseur de belles terres, qui » peut nourrir des chevaux (1) ». De même, ce n'est pas aux hommes pauvres, foibles & inconnus que s'attache la flatterie, mais aux maisons opulentes, aux royaumes même & aux empires, dont elle a souvent causé la ruine.

C'est donc une affaire importante & qui exige la plus grande prudence, que de s'appliquer à la reconnoître ; de peur qu'adroite à se masquer, elle ne jette des soupçons fâcheux sur l'amitié véritable, & ne l'expose à la calomnie. Tel que ces insectes qui abandonnent un cadavre, dès que le sang qui faisoit leur nourriture, cesse d'y circuler ; le flatteur s'établit, non chez les personnes dont les

Il faut s'appliquer avec soin à reconnoître le flatteur.

(2) Le texte dit : *Ce n'est pas avec la lampe qu'on nourrit des chevaux, mais avec des terres fertiles* ; métaphore, prise des pauvres ouvriers qui gagnent leur vie en travaillant à la lueur d'une lampe.

affaires sont en mauvais état , mais chez celles qu'il voit en crédit & en autorité : là , il s'engraisse à leurs dépens , & s'éloigne au premier revers. N'attendons pas , pour le reconnoître , une expérience inutile , ou même dangereuse. Il est fâcheux , quand on auroit besoin de ses amis , d'éprouver qu'on n'en a point de véritables , & de ne pouvoir remplacer par des cœurs vrais & solides , des hommes faux & légers.

On doit bien éprouver un ami , avant que de l'admettre dans sa confiance.

Eprouvons donc un ami , comme on fait d'une piece de monnoie , avant que de nous en servir ; & n'attendons pas que l'usage même nous en découvre la fausseté. Apprenons à connoître un flatteur , avant qu'il ait pu nous nuire , & non pas lorsqu'il nous aura nui. Autrement , c'est imiter ces hommes imprudens , qui pour juger de la force d'un poison mortel , commencent par en faire l'essai , & ne connoissent son effet qu'aux dépens de leur vie.

Prendre garde de se confondre un ami véritable avec un flatteur.

Mais en blâmant une trop grande facilité , approuverai-je ceux qui voulant que l'amitié se propose toujours ce qui est honnête & utile , regardent aussitôt comme convaincus de flatterie , les amis qui mettent dans leur commerce de la douceur & de l'aménité ? Non ,

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 247
sans doute ; un ami , n'est ni dur , ni
sauvage , & l'honnêteté de l'amitié ne
consiste point dans une farouche austé-
rité de mœurs. Sa beauté , & sa dignité
même , est douce & attirante. Auprès
d'elle ,

Les graces , les desirs ont fixé leur demeure. **Hesio. Theo.**
v. 64.

Ce n'est pas seulement un malheureux ,
qui , comme dit Euripide ,

Rencontre avec plaisir les regards d'un ami : **Eurip. Jon.**
v. 732.

L'amitié , compagne inséparable de notre
vie , ne répand pas moins de douceur
& de charmes sur la prospérité , qu'elle
diminue dans les revers , nos troubles
& nos peines : « Le feu , disoit Evenus ,
» est le meilleur assaisonnement (1) ».
Ainsi Dieu , en assaisonnant notre vie
des douceurs de l'amitié , nous a donné
des jouissances toujours présentes , &
qui répandent sur nos jours la plus douce
sérénité. Et si l'amitié n'étoit jamais

(1) Cette maxime est attribuée par les uns
à Evenus Poète élégiaque de l'isle de Paros ,
dont Stobée nous a conservé quelques frag-
mens , & par d'autres à un Philosophe du
même nom.

complaisante, comment le flatteur chercheroit-il à s'insinuer auprès de nous par des complaisances ? Semblable à ces vases d'or faux qui n'ont que l'éclat & le poli de l'or véritable, n'est-ce pas pour imiter la douceur & la facilité d'un ami, qu'il se montre toujours gai, toujours riant, qu'il ne s'oppose à rien, & ne contrarie jamais ? N'allons donc pas suspecter quelqu'un de flatterie, dès que nous l'entendrons louer un ami. Il convient également à l'amitié de louer & de blâmer à propos. Bien plus, une humeur chagrine, & qui gronde toujours, détruiroit l'amitié & le commerce de la vie. Au contraire, un ami qui loue sans peine ou même avec empressement le bien dont il est témoin, peut censurer le mal avec la même liberté. Sûrs de sa bienveillance, nous recevons patiemment ses réprimandes ; & sa facilité à louer nous est une preuve qu'il ne blâme que par nécessité.

Difficulté de
distinguer un
flatteur d'un
ami.

Mais, dira-t-on, il est bien difficile de discerner un flatteur d'un ami, s'ils ne diffèrent ni par l'envie de louer, ni par la complaisance. Car dans les services que des amis se rendent ordinairement, il n'est pas rare de voir la flatterie devancer l'amitié. Sans doute,

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 249
rien n'est moins facile, s'il s'agit d'un flatteur rusé qui sache s'y prendre adroitement; & si, comme le vulgaire, vous ne donnez pas ce nom à ces vils parasites qui piquent les tables, qu'on ne reçoit qu'au moment des repas, & qui, dès l'entrée, manifestent par leurs plates bouffoneries, la bassesse de leur caractère. Falloit-il, par exemple, de grands efforts, pour convaincre de cette vile adulation, Mélanthius le parasite d'Alexandre de Phères? qui, lorsqu'on lui demandoit comment Alexandre avoit été tué : « hélas, répondoit-il, d'un » coup de poignard qui lui a percé le » flanc, & a pénétré jusqu'à mon ventre ». Est-il plus difficile de reconnoître ceux qu'on voit tourner autour d'une table opulente, sans que le fer, ni le feu puissent les en écarter? J'en dis autant de ces femmes de Chypre, qu'on nommoit dans leur pays les *complaisantes*, & qui ayant passé en Syrie, y furent appelées *échelons*, parce qu'elles présentoient leur dos aux Reines, pour les aider à monter dans leurs chars. Quel est donc le flatteur dont il faut se garder? C'est celui qui ne fait pas profession de l'être; qu'on ne surprend jamais rodant autour des cuisines, ou

calculant sur le cadran l'heure du dîner, & qui jamais ne se permet à table aucun excès (1) : mais qui sobre & tempérant, curieux de tout voir & de tout entendre, cherche plutôt à se mêler de vos affaires, à entrer dans vos secrets les plus intimes : celui enfin, qui loin de jouer son personnage en bouffon ou en comédien, conserve dans toute sa conduite un caractère sérieux & honnête. La souveraine injustice, suivant Platon, c'est de vouloir paroître juste & de ne l'être pas. Ainsi la flatterie la plus dangereuse n'est pas celle qui se manifeste par des plaisanteries, mais celle qui, en se couvrant, marche sérieusement à son but. C'est elle qui nous rend suspecte la véritable amitié, parce qu'elle lui ressemble, & que sans une grande attention, il est facile de les confondre. Gobrias étant aux prises avec le Mage, qui en fuyant étoit tombé dans une chambre obscure, où il l'avoit entraîné dans sa chute; & voyant que Darius craignoit de frapper le Mage, de peur de tuer aussi Gobrias, lui

(1) Mot à mot : *Qu'on ne voit pas plein de vin tomber au premier endroit où il se trouve.*

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 251
cria d'aller hardiment, dut-il les percer tous deux (1). Pour nous, qui ne pouvons approuver en aucune manière, cette maxime détestable : « périsse l'ami, » pourvu que l'ennemi périsse » ; craignons qu'en cherchant à distinguer le flatteur de l'ami, trompés par les traits de ressemblance qu'ils ont entr'eux, nous n'écartions à la fois & l'ami utile, & le flatteur dangereux, ou que, pour épargner notre ami, nous ne tombions dans le piège que nous voulions éviter.

Les mauvaises graines qui se trouvant mêlées dans un crible avec le froment ont à peu près la même forme

Le flatteur
cherche en
tout à imiter
un ami.

(1) On sait qu'après la mort de Cambyse roi de Perse, le Mage Smerdis s'empara du royaume, en se faisant passer pour le fils de Cyrus. Sept grands Seigneurs Persans, du nombre desquels étoient Gobrias & Darius fils d'Hystaspes, conjurerent contre lui & l'attaquèrent dans le Palais. L'usurpateur en fuyant, tomba derrière un lit avec Gobrias qui le tenoit serré entre ses bras. Darius survint en ce moment, l'épée nue à la main ; & comme ils étoient dans les ténèbres, il n'osoit frapper le Mage, de peur de rencontrer Gobrias. Celui-ci lui cria de frapper sans crainte, dût-il le tuer aussi. Darius fut si adroit & si heureux, qu'il ne perça que le Mage.

L. vj

& la même grandeur, s'en séparent plus difficilement ; elles ne passent point dans les trous trop petits, ou tombent avec le bled par les plus grands. De même la flatterie qui imite en tout les sentimens, les manieres, les mouvemens & les habitudes de l'amitié, est celle qu'il est moins facile d'en discerner. Comme rien n'est plus agréable que l'amitié, que rien ne fait éprouver à l'ame une volupté plus douce, le flatteur cherche à s'insinuer par l'attrait de la douceur, & n'est occupé que des moyens de plaire. L'utilité & l'agrément suivent toujours l'amitié ; ce qui a fait dire qu'un ami étoit plus nécessaire que le feu & l'eau. Aussi le flatteur toujours prêt à obliger, dispute avec un véritable ami, d'activité, de prévenance & de soins.

Ce qui forme & cimente l'amitié, c'est la ressemblance des inclinations & des mœurs. En général, ce rapport des mêmes penchans & des mêmes aversions, en produisant la conformité des goûts, établit entre les hommes la liaison la plus étroite. Le flatteur donc, tel qu'une cire molle, prend avec souplesse toutes sortes de formes, & se moule, pour ainsi dire, sur ceux qu'il

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 253
veut gagner ; enforte qu'on pourroit dire :

Ce n'est point là son fils , c'est Achille lui-même.

D'ailleurs , & c'est ici son plus grand artifice , sachant que la franchise est le caractère , & comme le langage propre de l'amitié ; qu'au contraire , le défaut de franchise annonce une ame basse ou indifférente , il a soin de la contrefaire. Mais , semblable aux cuifiniers habiles , qui pour relever des sauces trop fades , y mêlent des jus amers , il ne prend jamais le ton de la véritable franchise , si utile en amitié : la sienne n'entrevoit les défauts que d'un œil complaisant , & les chatouille , plutôt qu'il ne cherche à les corriger. Voilà ce qui rend le flatteur si difficile à reconnoître. Il est comme ces animaux qui changent de couleur , & prennent celles des corps auxquels ils s'attachent. Puis donc que son objet est de nous tromper par la ressemblance qu'il affecte , c'est à nous de le découvrir , en marquant les traits de différence qui le distinguent du véritable ami ; de le dépouiller de ces couleurs empruntées , auxquelles , suivant

Platon, il n'a recours, que parce qu'il n'en a pas qui lui soient propres. Suivons-le donc dès le principe.

En quoi le
flatteur affecte
de ressembler
aux amis.

L'amitié, comme on vient de le dire, est ordinairement fondée sur une conformité naturelle d'inclinations, de goûts, de mœurs & d'habitudes, qui fait suivre les mêmes exercices & les mêmes occupations : c'est pour cela qu'on a dit :

Le vieillard aime à voir un vieillard de son âge.

L'enfant se plaît avec l'enfant ,
La femme avec la femme : un malade souffrant
Cherche un autre malade, & par-là se soulage :
Celui qui du destin éprouve la rigueur
Dans l'homme malheureux, trouve un consolateur.

Le flatteur qui voit que naturellement on recherche ses semblables, qu'on se plaît avec eux, & qu'on les aime, se ménage d'abord par cette voie un accès favorable, une ouverture de liaison. Tel que ceux qui, pour apprivoiser un animal sauvage, commencent par le flatter, il marche avec précaution, il affecte les mêmes goûts, les mêmes études, le même genre de vie. Jusqu'à ce qu'il ait prise sur vous, & que vous soyez accoutumé à ses caresses, il blâme les per-

sonnes, les mœurs, & les actions, pour lesquelles il vous connoît de l'aversion; & tout ce qu'il fait vous plaire, il le loue, non pas avec modération, mais d'un air plus surpris, plus enchanté que vous-même. Par là, il veut vous confirmer dans vos goûts & dans vos aversions, & vous persuader qu'ils sont dictés par la raison, & non par la passion. Comment donc le démasquer? A quels traits reconnoître que cette ressemblance n'est que simulée, & qu'il n'est point tel qu'il veut paroître?

Examinons d'abord si ses goûts sont réellement les mêmes que les nôtres, & s'ils sont durables; s'il aime & approuve toujours les mêmes choses; si sa conduite marche avec uniformité vers le même but, comme il convient à une ame honnête, dont l'amitié est fondée sur la conformité des mœurs & des caractères. Car tel est un véritable ami. Pour le flatteur, comme il n'a point de règle fixe de conduite, qu'il ne s'est pas fait un plan de vie arrêté, mais qu'il en change au gré des personnes avec qui il vit, il n'est jamais simple, ni un; c'est un composé de toutes sortes de formes, qui, comme un fluide qu'on transvase, prend successivement la

Première
différence
flatteur; l'
confiance
ses principes

256 SUR LA MANIERE
figure & le mouvement de tous les ob-
jets qu'il parcourt. Le singe en voulant
contrefaire les mouvemens & les sauts
de l'homme, tombe dans le piege (1).
Le flatteur, au contraire, attire les autres
dans ses filets, en les imitant, mais cha-
cun d'une maniere différente. Il chante
& danse avec les uns, il s'exerce & se
couvre de poussiere avec d'autres dans
le gymnase. S'est-il attaché à un homme
qui aime la chasse avec passion? Il le
suit par-tout, & peu s'en faut qu'il ne
s'écrie avec Phedre :

Eurip. Hipp.
v. 218.

Que je voudrois, ô Dieux, armé de traits
rapides,
Pousser des chiens ardens contre des cerfs
timides !

(1) M. du Theil, dans l'élégante & fidele
traduction qu'il a donnée de ce traité,
traduit ainsi ce passage : *Le singe ne peut nous
contrefaire que dans de certains mouvemens
& dans les sauts.* Le verbe *αἰσχρομιμήτει* est
susceptible, à la vérité, de cette accep-
tion ; mais outre que ce n'est pas sa premiere
signification, l'opposition que Plutarque met
entre le singe qui se laisse prendre au piege,
en imitant les sauts qu'il a vu faire, & le
flatteur qui attire dans ses filets, *παύεται*,
en copiant les personnes qu'il veut séduire,
m'a déterminé à lui donner le sens que j'ai
adopté dans ma traduction, déjà suivi par
Amiot, & par l'Interprete latin.

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 257

Mais ce n'est point au cerf qu'il en veut : c'est le chasseur lui-même , qu'il tâche de pousser dans les filets. Pourfuit-il un jeune homme qui aime les sciences & les lettres ? Le voilà tout-à-coup plongé dans les livres : il laisse croître sa barbe , endosse le manteau de Philosophe , & oubliant tout soin de sa personne , il ne parle plus que des nombres , des angles droits , & des triangles de Platon. Fait-il sa cour à un riche faînéant & débauché , qui n'aime que le vin & la bonne chère ? Aussi-tôt ,

De ses sales haillons Ulysse se dépouille.

Odyss. L.
22 , v. 1.

il quitte le manteau , tond sa barbe , comme une moisson stérile , & ne parle que de verres & de bouteilles : ce ne sont plus que ris dans les promenades , que plaisanteries contre les Philosophes. Ainsi , dit-on , lorsque Platon vint à Syracuse , & que Denis eut la manie de philosopher , les parquets du Palais étoient couverts de sable qui servoit aux démonstrations des courtisans devenus tous Géomètres (1). Mais

(1) C'est Denis le jeune dont il s'agit ici. Peu de temps après son avènement au trône , Dion l'engagea à faire venir Platon à Syra-

quand Platon eut perdu les bonnes grâces de Denis, & que le tyran, disant adieu à la philosophie, se fut livré de nouveau au vin, aux femmes, à la frivolité & à la débauche, tous ses adulateurs, comme métamorphosés par une autre Circé, oublièrent entièrement les lettres, & retomberent dans leur première ignorance. C'est ainsi qu'agissent toujours les flatteurs adroits, & les ambitieux à la tête desquels on peut mettre Alcibiade. A Athenes, railleur, badin, & léger, brillant par le faste & la dépense : à Lacédémone, se rasant avec soin, vêtu d'un simple manteau, & se baignant dans l'eau froide : en Thrace, toujours à table, ou dans les camps : à la Cour de Tissapherne, livré à la mollesse, au luxe & aux voluptés ; par cette facilité à se plier à tout, à se conformer à toutes sortes de mœurs, il gagnoit le cœur de tous les peuples. Quelle différence de sa conduite à celle

cause. Le Philosophe fit donc un second voyage, & fut d'abord très-bien venu auprès du Prince : mais ces bonnes dispositions ne durèrent pas long-temps. Les discours de Platon eurent moins de pouvoir que les flatteries des courtisans. & le tyran revint bientôt à son mauvais naturel.

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 259
d'Epaminondas & d'Agefilas ? qui ,
comme lui , virent bien des pàys & des
Nations différentes , mais conſerverent
par-tout dans leur habillement , leurs
mœurs & leur langage , le ton qui
convenoit à leur caractère ? Ainſi Platon
fut le même à Syracuſe que dans l'A-
cadémie , & à la Cour de Denis qu'au-
près de Dion.

Mais voulez-vous reconnoître cette
mobilité du flatteur pareille à celle du
Polytre ? Feignez vous-même de chan-
ger. Blâmez ce que vous aviez loué
d'abord ; témoignez du goût pour ce
qui paroifſoit autrefois vous déplaire.
Vous le verrez auffi-tôt , démentant ſes
principes , ſans opinion à ſoi , aimer
ou hair , ſe réjouir ou ſ'attriſter , non
d'après ſes propres ſentimens ; mais
comme un miroir , rendre les mouve-
mens & les paſſions étrangères. Vous
plaignez-vous à lui de quelqu'un de vos
amis ? « Vous l'avez connu bien tard ,
» vous dira-t-il ; pour moi , il ne m'a
» jamais plu ». Changez-vous de ſen-
timent , & en dites-vous du bien. « Ah !
» s'écriera-t-il , c'eſt un homme char-
» mant , & qui mérite votre confiance ». .
Montrez-vous le deſir de quitter les af-
faires , pour mener un genre de vie plus

tranquille? « Il y a long-temps, dira-
 » t-il, que nous aurions dû nous arra-
 » cher à des occupations tumultueuses
 » qui nous exposent à l'envie ». Pen-
 » sez-vous à reprendre les affaires? « Voi-
 » là sans doute un projet digne de
 » vous. Le repos est doux à la vérité :
 » mais il est avilissant ». N'est-ce pas
 le cas de dire :

Odyss. L. Que vous me paraissez différent de vous-même!
 16, v. 181.

« je n'ai pas besoin d'un ami qui suive
 » tous mes pas & tous mes mouvemens.
 » C'est un office que mon ombre me
 » rend encore mieux. J'en veux qui cher-
 » chent avec moi la vérité, & m'aident
 » à la reconnoître ». Voilà donc un
 premier moyen de démasquer le flat-
 teur.

Seconde dif-
 férence : il ne
 nous imite
 que dans le
 mal.

Une autre différence dans la manière
 dont il cherche à nous ressembler, c'est
 qu'un ami véritable n'imité & n'ap-
 prouve pas tout ce que nous faisons,
 mais seulement le bien : il veut, dit
 Sophocle,

Partager notre amour & non pas notre haine :

rechercher avec nous ce qui est beau
 & honnête, & non pas devenir nous

complice ; à moins que par un commerce fréquent, il ne contracte involontairement nos défauts , comme on gagne (1), par la communication, un mal contagieux. Ainsi les disciples de Platon, avoient pris l'habitude de porter, comme lui, les épaules hautes ; ceux d'Aristote, de begayer ; & les courtisans d'Alexandre, d'avoir la tête penchée, & de grossir leur voix. Car rien n'est plus ordinaire que de prendre, sans le savoir, les mœurs & les manières de ceux avec qui l'on vit. Le flatteur au contraire, tel que le Caméléon qui prend toutes les couleurs, excepté la blanche, est incapable de nous copier dans les choses honnêtes ; mais il n'est point de vice qu'il n'imité parfaitement. Semblable à ces mauvais peintres dont le talent trop foible pour exprimer les plus beaux traits, ne saisit la ressemblance que dans les rides, les cicatrices & les autres difformités ; il ne fait imiter que nos désordres, nos superstitions, nos emportemens, notre dureté pour nos esclaves, notre défiance envers nos parens & nos proches. Porté par sa nature à tous les vices, il imite

(1) Le texte porte : *Le mal d'yeux*

le mal, afin qu'on ne puisse pas même soupçonner qu'il veut le condamner en nous. Ceux en effet qui ne se proposent que le bien, sont suspectés par leurs amis de haïr leurs défauts. C'est par là que Dion se rendit odieux à Denis, Samius à Philippe, Cléomene à Ptolémée; & cette haine enfin causa leur perte. Le flatteur qui veut nous être semblable, & plus encore le paroître (1), fait nous plaire & gagner notre confiance, en feignant que l'excès de son amitié, loin de lui permettre de nous blâmer, le fait sympathiser en tout avec nous. Il veut même partager les choses purement accidentelles. Pour faire sa cour à un valétudinaire, il feindra de ressentir les mêmes incommodités? par ex., d'avoir la vue basse, ou l'oreille dure (2). Ainsi les courtisans de Denis, quand il eut la vue affoiblie, affectoient de l'avoir si mauvaise, qu'ils se heurtoient en passant, & renversoient les

(1) J'ai adopté dans ce passage le changement que M. du Theil propose de l'adverbe *ὁμοίως* en l'adjectif *ὁμοίος*, qui seul, comme il l'observe très-bien, forme un sens raisonnable.

(2) Le texte ajoute : *Si c'est quelqu'un qui soit sujet à l'une ou l'autre de ces infirmités.*

plats sur la table (1). D'autres pour toucher davantage vos passions , vous font de fausses confidences , vous persuadent que dans les choses les plus secrètes , ils partagent votre sort. Avez-vous à vous plaindre de votre femme & de vos enfans ? Etes-vous en différent avec vos proches ? Aussi-tôt , sans s'épargner eux-mêmes , ils vous parlent du mécontentement que leur donnent leurs enfans , leurs épouses , leurs parens , & vous en disent les motifs les plus cachés. Cette ressemblance vous attache davantage à eux : les secrets qu'ils vous confient , étant comme des otages de leur fidélité , vous leur faites part aussi des vôtres , & pour répondre à leur confiance , vous établissez la vôtre de plus en plus. Un de ces flatteurs , pour plaire à quelqu'un qui avoit répudié sa femme , fit divorce avec la sienne ; mais comme il continuoit de

(1) C'est encore Denis le jeune dont il est question. Jamais Prince n'eut plus de flatteurs , & ne leur donna une confiance plus entière. Ils se portoit à des excès de bassesse qu'on auroit peine à croire , si l'on ne savoit jusqu'à quel point l'intérêt peut dégrader ces âmes avilies qui sacrifient tout à la fortune.

la voir secrètement , il fut découvert par la femme de son ami. On peut donc appliquer au flatteur la description qu'un Poète a fait du cancre :

C'est un vil animal qui rampe avec ses dents:
Tout son corps n'est que ventre , & ses regards
perçans

Pénètrent en tous lieux.

C'est le vrai portrait d'un parasite , d'un de ces vils amis qu'on ne trouve qu'à table , comme dit Eupolis. Mais renvoyons cet article à un lieu plus convenable (1).

(2) M. du Theil a retranché du texte de Plutarque & de sa traduction , cette comparaison du flatteur avec le cancre , & le passage d'Eupolis. Il soupçonne que tout ce morceau appartient à un autre ouvrage , & il ne voit pas la liaison qu'il pourroit avoir avec ce qui précède & ce qui suit. Je n'ai pas osé faire ce retranchement ; les manuscrits que j'ai consultés , étant conformes aux éditions , j'ai cru que c'étoit une raison décisive pour ne pas toucher au texte. La liaison de cette phrase avec ce qui précède , n'est pas , il est vrai , bien sensible , & le passage de l'un à l'autre paroît un peu brusque. Mais cependant il me semble qu'il n'est pas impossible de la saisir. Plutarque vient de parler de la souplesse avec laquelle le flat-

Une

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 263

Une autre adresse du flatteur, c'est ^{Troisième} lorsqu'il imite quelque bonne qualité, de ^{différence. N} se ^{se laisse tou-} laisser aux autres la prééminence. Les amis ^{jours vaincre}

teur prend toutes sortes de formes, & se plie aux goûts & aux inclinations de ceux qu'il veut séduire. Il a remarqué que c'est sur-tout dans le mal qu'il s'attache à les imiter, & que le vil intérêt d'être admis à leur table, pour y servir de jouet, étant le motif de ses flatteries, il n'est point de bassesse à laquelle il ne descende pour y réussir. Il en a cité plusieurs exemples, entr'autres celui des courtisans de Denis. D'après cela, la comparaison de ces vils parasites avec le cancre, animal vorace qui rampe avec ses dents, dont le corps n'est presque qu'un large ventre; & le passage d'Eupolis qui dit de ces flatteurs qu'ils ne sont que des amis de table; cette comparaison, dis-je, & ce passage ne tiennent-ils pas naturellement à ce qui précède? La liaison avec ce qui suit est moins nécessaire, puisque Plutarque passe aussi-tôt à un autre trait du caractère des flatteurs, & que tous ces traits qu'il parcourt, sont comme autant d'objets différens qui n'ont besoin entr'eux que d'une liaison générale.

Eupolis étoit un poëte Grec de l'ancienne Comédie, antérieur à Aristophane. Il avoit composé plusieurs pieces dont il ne reste que des fragmens. Il mourut, en traversant l'Hellespont, victime, à ce qu'on croit, de la vengeance de quelqu'un de ceux qu'il avoit attaqués dans ses comédies, qui, selon l'usage de ces premiers temps, étoient remplies de traits les plus satyriques & les plus mordans.

M

dans le bien ne connoissent, ni jalousie, ni rivalité :
par ceux qu'il imite.

qu'ils soient plus ou moins bien partagés, ils sont également contents. Le flatteur qui ne veut jouer que le second rôle, renonce même à l'égalité : il s'avoue inférieur en tout, excepté dans le mal, où il prétend avoir l'avantage. Avez-vous de l'humeur ? Il est mélancolique. Etes-vous superstitieux ? Il est fanatique. Etes-vous amoureux ? Il a toutes les fureurs de l'amour. Avez-vous ri à contre-temps ? Il a pensé étouffer de rire. Dans les bonnes qualités, c'est tout le contraire. Il est léger à la course ; mais vous avez la rapidité d'un oiseau. Il manie assez bien un cheval ; mais qu'est-ce en comparaison d'un centaure tel que vous ? Je ne suis pas sans talent pour la Poësie, dira-t-il, & je tourne assez bien un vers : mais c'est à Jupiter seul de lancer la foudre. Par là ; il paroît applaudir à vos goûts, puisqu'il les imite, & avoue, en se laissant vaincre, la supériorité de vos talens. Tels sont les traits de différence qui distinguent le flatteur de l'ami, même dans les ressemblances qu'ils ont avec nous.

Quatrième
différence. Le
flatteur ne

Mais puisqu'ils ont cela de commun, qu'ils se rendent agréables l'un & l'autre,

(car les vrais amis ne plaisent pas moins ^{cherche qu'à} à l'homme de bien, que les flatteurs à ^{nous plaire,} nous plaire, & ne nous ^{blâme jamais,} l'homme corrompu) voyons en quoi ils different sous ce nouveau rapport : c'est par la fin que chacun d'eux se propose, en cherchant à plaire. Développons cette idée. Le parfum & l'antidote ont tous deux une odeur agréable ; avec cette différence, que l'un n'est bon qu'à flatter l'odorat ; au lieu que dans l'autre, l'odeur n'est qu'accidentelle, & que sa nature est d'épurer les humeurs, de réchauffer le corps & de réparer ses forces. Les peintres, par le mélange des couleurs, forment les teintes les plus agréables. Il est aussi des drogues médicinales dont la couleur plaît à la vue, & n'a rien de dégoûtant. Où est donc la différence ? C'est évidemment dans leur plus ou moins d'utilité pour la fin qu'on se propose. Ainsi les graces de l'amitié, telles que ce duvet qui colore les fleurs, servent de voile à un but honnête & utile ; quelquefois même, elle l'égaie par les plaisirs de la table, les ris & les bons mots, qui sont comme les assaisonnemens des objets sérieux qui l'occupent : c'est ce qui a fait dire à un Poète :

Ils s'égayoient entr'eux par de légers propos,

M ij

268 SUR LA MANIERE
& ailleurs ,

Quel autre différend , altérant nos deux cœurs ,
D'une amitié si tendre eut troublé les douceurs ?

Le but du flatteur est de tourner au seul plaisir , ses actions , ses discours , ses amusemens , & de chercher à séduire par des raffinemens de complaisance. Enfin , il n'a d'autre vue , dans tout ce qu'il fait , que de se rendre agréable. Un ami , ne faisant jamais que ce qu'il doit , plaît le plus souvent ; quelquefois aussi il déplaît , sans le chercher , il est vrai , mais aussi sans l'éviter , lorsqu'il le croit plus utile. Un médecin uniquement occupé de la guérison de son malade , sans penser à ce qui peut lui être agréable ou fâcheux , tantôt compose ses remèdes de nard & de safran , ordonne des bains & des nourritures douces ; tantôt il lui fait prendre du castoreum , de l'ellebore , ou du Polium ,

Nicand.
Ther. v, 64.

Ce simple , dont l'odeur souleve tous les sens.

De même un ami , ou par des louanges agréables élève notre ame , & la porte au bien , comme dans Homere :

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 269

Allez', brave Teucer, l'honneur de nos Il. L. 8,
guerriers, v. 281.
Dirigez là vos traits.

& dans cet autre endroit :

Ah ! pourrois-je oublier le magnanime Ulysse ? Ibid. L. 10,
v. 243.

ou bien lorsqu'il faut nous rappeler à nous-même, il parle avec cette généreuse liberté que lui inspire le soin de notre honneur, comme fait Agamemnon.

O divin Menelas, quelle ardeur imprudente Ibid. L. 7,
Vous égare à ce point ? v. 109.

quelquefois même, il joint l'effet aux paroles : ainsi Ménédème, en fermant sa porte & refusant le salut au fils d'Asclepiade, le retira du désordre dans lequel il vivoit, & le fit rentrer dans le devoir. De même Arcefilas défendit l'entrée de son école à Battus qui, dans une comédie, avoit fait des vers satyriques contre Cléanthe, & il l'y admit de nouveau après qu'il eut réparé sa faute, & apaisé Cléanthe par son repentir. Il faut, quand on attriste un ami, savoir lui être utile, sans

détruire l'amitié : que le reproche soit comme un remède dont l'amertume salutaire rende la santé au malade. Semblable à un musicien qui varie les tons à propos , un ami véritable , employant tour-à-tour la douceur & la force , pour nous porter à ce qui est honnête & utile , nous plaît souvent , & nous sert toujours. Mais le flatteur qui ne quitte jamais le même ton , cherche à nous complaire en tout , ne fait ni résister , ni contredire. Esclave de toutes nos volontés , il se met toujours à notre unisson. Xenophon dit qu'Agésilas recevoit volontiers les éloges de ceux qui dans l'occasion savoient le reprendre. Nous pouvons de même ajouter foi aux douceurs & aux complaisances d'un ami qui sait au besoin nous résister & nous déplaire. Mais tenons pour suspecte l'amitié de celui qui ne s'étudie qu'à flatter nos penchans & nos plaisirs , sans avoir jamais le courage de nous reprendre. Rappelions-nous souvent cette belle parole d'un Lacédémonien devant qui l'on louoit le Roi Charillus : « comment peut-il être bon , dit-il , lui qui n'est pas sévère aux méchans » ?

Pour démas-
quer sur ce
point le flat-

Le taon s'attache aux oreilles des tau-
reaux , & la tique à celles des chiens. Ainsi

le flatteur , en chatouillant par des louanges, les oreilles de ceux qui aiment la gloire, se les attache si fortement, qu'ils ne peuvent plus s'en séparer. C'est là qu'on a besoin d'un jugement sain & éclairé, pour discerner si ce sont nos actions ou notre personne qu'il loue. On reconnoîtra que ce sont nos actions, s'il nous loue absens plutôt que présens; si, constant dans ses éloges, ce n'est pas nous seuls qu'il applaudit, mais tous ceux qui font des actions semblables : s'il ne parle & n'agit pas tantôt d'une manière & tantôt d'une autre; &, ce qui est encore plus décisif, si nous-mêmes nous ne sentons pas de la honte ou du repentir des choses dont il nous loue, & si nous ne voudrions pas avoir fait ou dit tout le contraire. Car nous avons dans notre conscience un témoin impassible qui, incapable de se laisser corrompre par la flatterie, réclame contre ces fausses louanges, & les rejette. Mais je ne fais comment la plupart des hommes, qui dans l'infortune ferment l'oreille aux consolations, & écoutent volontiers, ceux qui s'affligent avec eux; quand ils sont tombés dans quelque faute, ou dans quelque erreur, regardent comme un accusateur & un

teur, il faut
sonder son
propre cœur.

ennemi, celui qui par ses remontrances, cherche à leur inspirer un repentir salutaire; tandis qu'ils prennent pour une marque de bienveillance & d'amitié, l'approbation de leur conduite.

Le flatteur
donne sou-
vent au vice
le nom de
vertu.

Un flatteur qui pour une action, une parole isolée, soit sérieuse, soit plaisante, nous applaudit avec affectation, ne nuit que pour cette occasion particulière. Mais celui dont les éloges & la flatterie portent sur notre conduite, sur notre manière de vivre, ressemble à ces esclaves qui volent du bled, non quand il est encore en épi, après la moisson, mais sur la portion destinée pour la semence. Il corrompt les dispositions de notre ame, & en donnant aux vices les noms des vertus, pervertit nos mœurs qui sont la semence de nos actions, le principe & la source de la vie. « Dans les guerres » & les séditions, dit Thucydide, les » hommes, pour justifier leurs excès, » changent la signification ordinaire » des termes. L'audace téméraire s'ap- » pelle une valeur généreuse; la sage » lenteur, une crainte dissimulée; » la modestie, une bassesse déguisée; » & la circonspection toujours pru- » dente, une indolence générale ». Ne

voit-on pas de même les flatteurs, nommer la prodigalité, noblesse; la crainte, précaution sage; l'étourderie, vivacité; l'avarice, économie; le goût effréné des plaisirs, tendresse & sensibilité; la colère & l'emportement, courage & grandeur d'ame; la bassesse de cœur, douceur & humanité? « Les amans, suivant » Platon, vantent toujours l'objet qu'ils » aiment. Ils disent du nez camus, qu'il » est agréable; de l'aquilin, qu'il est » royal; des visages bruns, qu'ils ont » l'air mâle; des blancs, qu'ils sont » enfans des Dieux : il n'est pas jus- » qu'à la pâleur, qu'ils déguisent sous » un nom favorable, en la comparant » au miel » (1). Celui qui se laisse persuader qu'il est beau quand il est laid, & grand quand il est petit, ne sauroit être long-temps dupe d'une erreur, d'ailleurs assez légère & facile à guérir. Mais quelles suites terribles n'a

(1) M. du Theil a substitué, au passage de Platon, des vers du Misanthrope qui rendent la pensée du Philosophe, dont il n'eût pas été convenable, dit-il, de traduire littéralement le texte. Il n'en dit pas les motifs; mais comme ce passage a déjà été traduit dans la République de Platon, & qu'il se trouve dans quelqu'autre traité de Plutarque, j'ai cru pouvoir en donner la traduction littérale.

pas ordinairement cette louange qui nous accoutumant à regarder nos vices comme des vertus, à nous y complaire, au lieu de nous en affliger, ôte au mal la honte qui doit naturellement le fuivre? N'est-ce pas une telle louange qui causa la ruine des Siciliens, en donnant les noms de justice & de haine des méchans, à la cruauté de Denis, & de Phalaris? qui perdit l'Egypte en appelant piété & respect pour les Dieux, les foiblesses honteuses de Ptolémée, ses superstitions, son fanatisme, & ses orgyes (1); qui détruisit presque les mœurs Romaines, en faisant passer le luxe efféminé d'Antoine, ses débauches, & ses profusions sans bornes, pour l'usage le plus noble & le plus généreux de la fortune & de la puissance? Quel motif enhardit Ptolémée à jouer de la flûte en public avec tout le costume d'un musicien; & fit monter Néron sur le théâtre avec le masque & le cothurne? N'est-ce pas la flatterie? n'est-ce pas elle qui précipite dans les excès les plus

(1) C'est Ptolémée Philopator, qui réunissoit la corruption la plus honteuse à la superstition la plus absurde. Il mourut usé de débauches.

honteux tous ces Rois qu'elle séduit, en leur faisant croire qu'ils sont des Apollons, quand ils chantent ; des Bacchus, quand ils s'enivrent ; & des Hercules, dans les Gymnases ?

C'est donc quand le flatteur nous loue qu'il faut sur-tout nous défier de lui. Il ne l'ignore pas ; & adroit à prévenir les soupçons, ce n'est guere qu'avec un homme imbécille ou vain qu'il donne carrière à sa flatterie, comme dans la comédie, où Struthias insulte sans ménagement à la bêtise de Bias, lui dit en le perflissant, « vous avez bu plus » qu'Alexandre » : & qu'ensuite, il se tourne en riant vers le Cyprien (1). Mais a-t-il à faire à des gens plus déliés, qui soient précisément en garde contre cette espèce d'attaque ? au lieu de leur donner de louange directe, il prend un long détour, & s'en rapproche insensiblement, comme d'un animal rétif qu'on veut apprivoiser. Tantôt à l'exemple des Orateurs, empruntant une bouche étrangère, il rapporte les éloges qu'il a entendu faire de vous ; il vous raconte avec quel plaisir extrême, il s'est trouvé

Le flatteur met adroitement nos louanges dans la bouche des autres.

(1) La piece dont Plutarque parle, ne nous a pas été conservée : ainsi il n'est pas facile d'éclaircir l'obscurité de ce passage.

sur la place avec des étrangers, des citoyens respectables, qui, pleins d'admiration pour votre mérite, disoient le plus grand bien de vous. Tantôt feignant d'avoir ouï sur votre compte une légère calomnie qu'il a lui-même forgée, il accourt d'un air empressé, il vous demande en quel temps, en quel lieu vous avez pu dire ou faire une telle chose; & après un désaveu auquel il s'attend bien, il en prend occasion de vous prodiguer les éloges. « J'étois » en effet bien étonné, dit-il, que vous » eussiez dit du mal d'un de vos amis, » vous qui n'en dites jamais de vos » ennemis; ou que vous eussiez voulu » prendre le bien d'autrui, étant aussi » libéral du vôtre ».

Il blâme les
vertus que
n'ont pas ceux
qu'il flatte.

D'autres imitant les peintres qui font ressortir les effets de lumière, par des ombres bien ménagées, louent & forment secrètement les vices, en blâmant les vertus contraires, en les calomniant, en y jettant du ridicule. Avec des hommes débauchés, avarés & méchans, qui s'enrichissent par les voies les plus injustes, ils traiteront la sagesse d'imbécillité; la justice & la modération, d'une bassesse de cœur inhabile à tout. Au milieu de ces indolens qui fuyent

les affaires , ils n'auront pas honte d'appeler l'administration de la République, un soin pénible & infructueux , & le desir de la gloire, une vaine & stérile ambition. Pour flatter un Orateur, ils dépriseront le Philosophe, & pour faire leur cour aux femmes galantes, ils diront de celles qui sont sages, & attachées à leurs maris, que ce sont des cœurs sauvages & insensibles.

Mais le comble de la duplicité dans un flatteur, c'est qu'il ne s'épargne pas lui-même ; & que semblable à un athlète qui se baisse pour renverser son adversaire, du blâme de ses propres défauts, il passe adroitement à votre éloge. « Sur » mer, vous dira-t-il, je suis plus ti- » mide que le dernier des esclaves ; je » ne puis supporter la moindre fatigue ; » la plus légère offense me met en fu- » reur. Pour vous, supérieur à toute » peine & à tout danger, toujours doux, » toujours tranquille, rien ne vous al- » tère, rien ne vous abat ».

Est-il avec un homme qui ait une grande idée de sa capacité, qui veuille passer pour ferme & austère, & qui affectant une droiture inébranlable, dise à tout propos,

Dans l'éloge & le blâme évitez tout excès ? *Iliad. L. 10.
v. 249.*

Il se rabaisse
pour les rele-
ver.

Il les con-
sulte sur ses
affaires & sur
ses ouvrages.

alors il change de batterie, & s'y prend avec plus d'adresse. Il vient le consulter sur ses propres affaires, comme l'ami dont le jugement est le plus sûr.

« J'ai bien d'autres amis, avec qui même
 » je suis plus lié : mais il faut absolu-
 » ment que je m'adresse à vous, dussé-
 » je vous importuner. A quel autre au-
 » rois-je recours, dans le besoin que
 » j'ai d'un avis sage ? En qui pourrois-
 » je mieux placer ma confiance » ? Dès qu'il a sa réponse, il s'écrie, sans rien examiner, que c'est un oracle ; & non pas un conseil, & il part aussi-tôt. Est-ce quelqu'un qui ait la prétention de juger des ouvrages d'esprit ? il lui apporte les siens, & le prie de les lire & de les corriger. Les courtisans de Mithridate voyant qu'il aimoit à exercer la médecine, lui laissoient faire sur eux-mêmes toutes les opérations qu'il vouloit : flatterie adroite, non de parole, mais de fait, & par laquelle ils lui témoignoit leur confiance en son habileté.

Combien sont variés les jeux de la fortune !

Alcest. v. a dit Euripide (1). Mais pour démas-
 1159.

(1) Le rapport de ce vers d'Euripide, qui

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 279

quer cette louange cachée , qui demande la plus adroite circonspection , il faut donner exprès au flatteur des conseils & des expédiens absurdes , & lui proposer des corrections ridicules. Comme il ne contredira jamais , qu'il approuvera , qu'il recevra tout avec soumission , qu'à chaque parole , il s'écriera : « c'est bien , c'est à merveille » , vous reconnoîtrez facilement,

Qu'il demande une chose , & qu'il en cherche une autre ,

c'est-à-dire , à vous louer & à flatter votre vanité.

On a dit que la peinture étoit une Poësie muette. La flatterie a aussi sa louange muette. Comme un chasseur

Quelquefois il flatte sans parler.

termine plusieurs de ses Tragédies , avec la suite du texte de Plutarque , n'est pas bien sensible au premier coup d'œil. Mais en y réfléchissant , on voit qu'il signifie que les jeux de la fortune étant très-variés , il est difficile de les prévoir & de s'en garantir : mais que le flatteur est aisé à reconnoître , par cette adresse toujours la même à approuver , à louer les choses même les plus ridicules & les moins honnêtes , dans les personnes dont il veut gagner la confiance.

trompe plus sûrement le gibier, lorsqu'il paroît moins occupé de la chasse, que de suivre son chemin, de garder un troupeau, ou de labourer la terre : ainsi le flatteur ne nous touche jamais plus vivement par ses louanges, que lorsqu'il semble ne pas nous louer. Celui, par exemple, qui voyant un riche venir au Sénat, ou à l'assemblée du peuple, lui cede son siege; ou qui s'appercevant qu'il veut parler, s'interrompt aussi-tôt, & descend de la tribune pour lui laisser la parole, ne déclare-t-il pas par son silence, mieux que par tous les discours, la haute idée qu'il a de sa prudence & de sa capacité? Aussi les voit-on au théâtre & aux assemblées publiques s'emparer des premieres places, non qu'ils veuillent les garder, mais pour faire leur cour aux riches, en les leur cédant. Dans les conseils & dans les tribunaux, ils se hâtent de saisir la parole; & si un homme riche ou puissant contredit leur opinion, ils l'abandonnent bien vite, pour embrasser la sienne. Il faut donc démêler le vrai but de ces déférences affectées, qu'ils accordent non à l'expérience, à la vertu, ou à l'âge, mais à la richesse & au crédit.

Megabyse ayant un jour voulu parler devant Apelle, sur les traits & sur les ombres, le peintre lui dit en l'interrompant : « voyez-vous ces enfans » qui broient mes couleurs ? Tant que » vous avez gardé le silence, ils vous » ont considéré avec attention, & » ont admiré vos riches vêtemens : » mais depuis que vous parlez de ce » que vous ne savez pas, ils se moquent de vous ». Crésus demandoit à Solon quels hommes il avoit connu plus heureux que lui. Le Philosophe lui nomma, Biton, Cléobis (1), & un citoyen obscur d'Athenes appelé Tellus. Les flatteurs au contraire, non contents de relever le bonheur & la fortune des Rois, des Grands & des riches, les mettent au-dessus du reste des hommes, pour leur prudence, leur capacité, & leurs vertus en tous genres. Et après cela, on se moquera des Stoïciens qui disent que leur sage est beau, noble & Roi ! Mais les flatteurs ne vont-ils pas plus loin ? Eux qui font de l'homme riche, quand il

(1) Voyez leur histoire dans le Traité de la Consolation, adressé par Plutarque à Apollonius.

le veut, un Poète, un peintre, un musicien : qui, pour faire paroître sa force ou sa légèreté, se laissent exprès vaincre à la lutte, ou devancer à la course, comme Crisson d'Himere le fit un jour à l'égard d'Alexandre, qui s'en étant aperçu, lui en fût très-mauvais gré.

La seule chose, disoit Carneade, que les enfans des Rois & des riches apprenent bien, c'est à monter à cheval. Dans les écoles, les maîtres les flattent par leurs louanges, & les athletes, en leur cédant exprès la victoire. Mais le cheval qui ne distingue pas, & qui s'embarasse peu, s'il est monté par un grand ou par un particulier, par un riche ou par un pauvre, renverse sans ménagement quiconque ne fait pas le conduire. Ainsi Bion eut tort de dire, que s'il pouvoit, par ses éloges, rendre un champ fertile, il feroit bien de le louer, plutôt que de se fatiguer à le cultiver : qu'il avoit donc raison de louer un homme, dont il savoit que la reconnoissance ne lui seroit pas infructueuse (1). Mais un champ, peut-on

(1) J'ai encore suivi dans cet endroit la correction proposée par M. du Theil, qui change le nominatif ἄνθρωπος en l'accusatif ἄνθρωπον, & donne au participe τοῖς ἐπαινεμένοις

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 283
lui répondre, ne risque pas de devenir plus mauvais par ces éloges; au lieu que des louanges fausses, & qu'on n'a pas méritées, aveuglent & perdent celui à qui on les adresse. Mais en voilà assez sur ce point. Passons à la franchise.

Lorsque Patrocle se revêt des armes d'Achille & conduit ses coursiers au combat, il n'ose toucher à la lance de Pélée. Il faudroit de même que le flatteur, en se couvrant des apparences de l'ami, en exceptât au moins la franchise, & s'abstînt d'y toucher, comme à l'arme forte, « puissante, redoutable » & distinctive de l'amitié. Mais puisque dans la crainte de se trahir par ses jeux, ses ris, ses bouffonneries & ses débauches, il ose quelquefois affecter un sourcil sévère, & mêler à ses adulations, les avis & les réprimandes, sondons encore ces nouveaux traits de son caractère.

Ménandre, dans une de ses pièces, introduit sur la scène un faux Hercule,

Le flatteur
veut imiter la
franchise d'un
ami.

Iliad. L. 16,
v. 141.

Cinquieme
différence. Sa
franchise ne

la signification active, à ceux qui le louent; ce qui est très-usité chez les Grecs. Le raisonnement de Bion en devient plus naturel & plus intelligible.

porte que sur
des objets peu
importans.

qui porte , non une massue forte & pesante , mais un bâton creux & léger. Ne peut-on pas dire aussi , que si la franchise du flatteur étoit mise à l'épreuve , on la trouveroit molle , sans poids & sans vigueur ? Semblable aux oreillers des femmes , qui paroissant soutenir leurs têtes , plient & s'enfoncent bientôt ; cette fausse franchise qui n'a qu'une vaine apparence de solidité , ne s'enfle & ne s'élève , qu'afin d'entraîner en s'affaissant , celui qui s'y reposoit avec confiance. La véritable franchise , celle qui caractérise l'amitié , s'attache à guérir nos défauts ; & la douleur salutaire qu'elle cause , ressemble aux effets du miel , qui quoique doux , mord sur les chairs ulcérées , & a la vertu de les purifier. Nous en traiterons bientôt plus particulièrement. Le flatteur d'abord affecte hautement une exactitude & une sévérité inflexibles ; (dur pour ceux qui le servent , ardent à relever les fautes de ses parens & de ses proches , fier & dédaigneux , n'estimant & n'admirant rien , ne faisant grace à personne , cherchant à vous irriter par des accusations calomnieuses , afin de se donner la réputation d'homme ennemi du vice , & qui , incapable de rien faire ou rien

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 285
dire par complaisance , ne peut s'empêcher de le reprendre) ensuite , ce même homme qui relève si vivement des bagatelles , paroît ne pas appercevoir les plus grandes fautes. Voit-il un meuble déplacé , un appartement mal arrangé , de la négligence dans la coëffure ou l'habillement , des chevaux ou des chiens peu soignés ? C'est pour ces objets qu'il fait éclater son prétendu zele. Mais des parens méprisés , des enfans abandonnés , une épouse indignement traitée , des proches dédaignés , un patrimoine dissipé ne l'affectent point. Insensible à de tels excès , il n'ose pas même ouvrir la bouche. Il est comme un maître de Gymnase , qui , laissant ses athletes s'amollir dans le vin & les plaisirs , exigeroit le plus grand soin des vases & des frottoirs : ou comme un maître d'école qui gronderoit un enfant pour quelque négligence dans ses tablettes , & lui passeroit les fautes les plus grossieres contre la langue.

Tel est en effet le flatteur : dans un discours ridicule , il ne jugera pas le fonds ; il s'attachera seulement à blâmer le ton de l'Orateur ; il lui reprochera de gâter sa voix , en buvant à la glace. Si on lui donne à lire un ouvrage mi-

féritable ; au lieu de le critiquer , il se plaindra que le papier est trop gros , ou il relevera les fautes du copiste. Ainsi les courtisans de Ptolémée voyant son goût pour les lettres , passoient une grande partie de la nuit à disputer avec lui , sur la propriété des termes , la mesure des vers , ou sur des faits historiques : mais pas un d'eux n'osoit lui représenter sa cruauté , son orgueil , ses orgies & ses mystères. Semblables à des chirurgiens mal-habiles , qui , pour guérir des tumeurs ou des ulcères , feroient couper au malade les ongles ou les cheveux , les flatteurs n'usent de franchise , que lorsqu'il n'ont point à craindre d'affliger ou de déplaire.

Sa franchise n'est souvent qu'une louange adroitement déguisée.

D'autres bien plus adroits , emploient cette liberté à reprendre , pour flatter plus délicatement. Agis d'Argos , par exemple , voyant Alexandre faire à un bouffon des présens considérables , s'écria , dans un mouvement de jalousie & de dépit : « quelle folie » ? Et Alexandre lui demandant avec colère , ce qu'il vouloit dire : « J'avoue , répondit-il , que je » ne puis voir sans indignation , que vous » tous enfans de Jupiter , vous aimiez des » flatteurs & des bouffons. Hercule s'amuse » soit des Cercopes , Bacchus des Silènes ,

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 287

» & vous aussi, vous faites le plus grand
» cas des gens de cette espèce (1) ». Un
jour que Tibère entroit au Sénat, un
de ses adulateurs se leve, & dit hau-
tement que puisqu'ils étoient libres, ils
devoient parler avec franchise, & ne rien
taire, ni dissimuler de ce qui pouvoit
intéresser l'Etat. Ce début ayant attiré
le silence & l'attention de tous les Sé-
nateurs & de Tibère lui-même. « Ecou-
» tez, César, continua-t-il, ce que tout
» le monde vous reproche, & que per-
» sonne n'ose ouvertement vous dire.
» Vous négligez trop le soin de votre
» santé. Vous vous épuisez jour & nuit

(1) Cet Agis étoit, après Cherille, le plus-
mauvais des Poètes dont Alexandre étoit en-
touré, & le plus vil des adulateurs qui tra-
vailloient à corrompre ce Prince. On peut
voir dans Quint-Curce les basses flatteries
qu'il lui prodiguoit. Elles sont une preuve
sensible que la jalousie seule & le dépit l'ani-
moient, dans l'occasion dont il s'agit ici.

Liv. 8.

Les Silènes sont assez connus : pour les
Cercopes, c'étoit, selon Ovide, des peuples
de l'isle de Pithecuse dans la Campanie, que
Jupiter, pour leurs désordres & leurs crimes,
changea en singes ; & delà le nom de Pi-
thecuse, ou Isle des singes. Plin rejette cette
étymologie, & prétend que ce nom vient des
tonneaux qu'on y fabriquoit, & que les Grecs
appellent *πίθος*.

L. 14. Mét-

L. 3, Hist.

» de travaux & de peines , pour veiller
 » à nos intérêts ». Il ajouta beaucoup
 d'autres choses semblables , au point que
 l'Orateur Cassius-Severus ne pût s'em-
 pêcher de dire : « assurément cet homme
 » se perdra par sa franchise ».

Elle blâme
 le défaut con-
 traire à celui
 qu'on a.

Ces sortes de flatteries sont à la vé-
 rité peu nuisibles : mais il en est qui
 bien plus dangereuses , causent presque
 toujours la perte des imprudens qui les
 écoutent. Celle , par exemple , qui les
 accuse des vices contraires à ceux qu'ils
 ont ; comme cet Himérien qui repro-
 choit au riche d'Athenes le plus avare
 & le plus sordide , un abandon & une
 prodigalité qui le feroient mourir un
 jour de faim lui & ses enfans : celle
 encore qui impute à des prodigues &
 des dissipateurs , une trop grande éco-
 nomie , comme faisoit Titus-Petronius
 à Néron : celle enfin qui exhorte des
 Princes féroces & cruels , à moins écou-
 ter une bonté excessive , une clémence
 déplacée , & pernicieuse. D'autres ayant
 à faire à un homme simple & borné ,
 feignent de craindre sa malice , & d'être
 en garde contre sa finesse. Si c'est un
 envieux , qui n'aimant qu'à blâmer &
 à médire , soit forcé de louer un homme
 célèbre , un flatteur le contredira , &
 lui

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 289
lui reprochera cette facilité à louer ,
comme un de ses plus grands défauts.
« Voilà , dira-t-il , comme vous pro-
» diguez les louanges à des gens sans
» mérite. Quel est donc le talent de
» cet homme ? Qu'a-t-il fait ou dit de
» si remarquable » ? Mais c'est sur-tout
dans le cœur des amans que le flatteur
cherche à irriter la passion qui les do-
mine. Les voit-il en différend avec un
frere, en froideur avec des parens , en
méfintelligence avec une épouse ? loin
de les en reprendre , pour les rappeler
à de meilleurs sentimens , il travaille
à augmenter encore leur mécontente-
ment. « Vous ne savez pas vous faire
» valoir , dira-t-il ; c'est votre faute.
» N'en accusez que votre facilité , &
» vos complaisances ». Mais est-ce un
mouvement de colere ou de jalousie ,
contre l'objet d'une passion illégitime ?
C'est alors que la flatterie montre du
courage , & qu'attisant un feu déjà trop ar-
dent , elle justifie la maîtresse , & ac-
cuse l'amant d'ingratitude & de dureté.

Ingrat ! qu'opposez-vous à de si tendres feux !

Ainsi lorsqu'Antoine brûloit pour la
reine d'Egypte , les amis lui reprochoient

290 SUR LA MANIÈRE
de payer de mépris & d'insensibilité
la passion extrême qu'elle avoit pour
lui. Elle quitte un si beau royaume,
« renonce à la vie la plus douce, &
« se consume à vous suivre dans un
« camp, pour ne porter que le titre
« honteux de concubine, & méprisant
« ses chagrins,

Odyss. L, 10, v. 329. « D'une indigne froideur vous payez la
« tendresse » ;

lui cependant plus flatté de ces repro-
ches d'injustice, que des plus belles louan-
ges, ne sentoit pas qu'en paroissant vou-
loir le corriger, on achevoit de le per-
vertir.

Cette fran-
chise ne fait
qu'irriter nos
passions, au
lieu de les
guérir.

Une telle franchise peut être compa-
rée à la passion violente de ces femmes,
qui, en paroissant causer une sorte de
douleur, irritent & enflamment le desir
de la volupté. Le vin, qui par lui-
même est un antidote contre la ciguë,
en rend, quand il est mêlé avec ce
poison, l'effet bien plus sûr, parce que
la chaleur du vin le porte plus promp-
tement au cœur. Je n'approuve donc
pas la réponse que fit Bias, quand on
lui demanda quel étoit le plus redou-
table des animaux. « Entre les animaux

» féroces, dit-il, c'est le tyran; entre
 » les animaux doux, c'est le flatteur ».

Il eût été plus vrai de dire qu'il y a des flatteurs doux qui ne veulent partager que notre table : mais que d'autres portant, dans le plus secret de la maison, leur curiosité, leur malice, leurs calomnies, comme le Polype étend de tous côtés ses bras, sont des animaux farouches & cruels que rien ne peut apprivoiser. S'il est un moyen de s'en défendre, c'est sans doute de se bien souvenir que notre ame a en elle deux facultés; l'intellectuelle, siége de la vérité, de la raison & de la vertu; & l'irraisonnable, où résident les erreurs & les passions. Or un ami véritable, tel qu'un sage médecin qui se propose d'entretenir & de fortifier la santé, dirige & soutient par ses conseils la meilleure de ces deux facultés : tandis que le flatteur, embrassant le parti de la cupidité, la chatouille, l'excite, &, par l'attrait des voluptés qu'il a soin de lui présenter, la porte à se soustraire au pouvoir de la raison. Il est des aliments qui sans augmenter la masse du sang; sans donner de la vigueur aux esprits & aux nerfs, excitent la révolte des sens, réveillent l'appétit, & rendent

la chair molle & livide. De même le flatteur , incapable de fortifier en nous la sagesse & la raison , ne fait que favoriser une passion dangereuse , enflammer une colere déraisonnable , irriter l'envie , nourrir un orgueil insupportable , entretenir la douleur par ses complaints ; & par des calomnies , des pressentimens funestes , remplir d'aigreur , de trouble & de soupçons , une ame déjà trop portée à la malignité , à la foiblesse , & à la méfiance. Voilà les traits auxquels un esprit attentif pourra aisément le reconnoître. Il épie , pour ainsi dire , le premier germe de nos passions , afin d'attiser le feu , de nourrir des plaies dangereuses , & livrer à la corruption ces parties viciées de notre ame. Etes-vous en colere ? « punissez » , vous dira-t-il, Desirez-vous quelque chose ? « jouissez » . Avez-vous peur ? « fuyons » . Avez-vous des soupçons ? « croyez » .

Il est peut-être difficile de le surprendre dans ces occasions où la violence & la grandeur des passions nous rend sourds à la voix de la raison : mais comme il est toujours le même , il donnera facilement prise sur lui dans plusieurs autres. Si , par exemple , sentant votre estomac chargé , vous ba-

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 293
ancez à entrer dans le bain , ou à vous mettre à table ; un ami vous retient , & vous exhorte à vous ménager. Le flatteur vous traîne lui-même au bain , vous fait servir quelque nouveau mets , pour exciter votre appétit , & vous conseille de ne pas vous exténuer par la diette. Vous voit-il hésiter par mollesse à faire un voyage , à vous mettre en mer , à suivre une affaire ? Il vous dit que rien ne presse , qu'on peut remettre à un meilleur temps , ou en charger un autre. Avez-vous promis de prêter ou de donner de l'argent à un de vos amis , & fâché d'en avoir pris l'engagement , êtes-vous retenu par la honte de manquer à votre parole ? Le flatteur faisant pencher la balance vers le mauvais parti , vous confirmera dans la pensée de refuser , & bannira la pudeur qui vous arrête : il vous représentera que les grandes dépenses que vous faites , & le besoin de fournir à tout , vous oblige d'être économe. A moins donc que de vouloir nous déguiser à nous-mêmes nos passions , nos foiblesses & nos vices , il est impossible de ne pas démasquer un flatteur. Car nous le verrons toujours , apologiste de nos passions , nous enhardir à franchir

les bornes qui nous arrêtent. Mais en voilà assez sur cet objet : passons aux prévenances & aux services.

Sixieme différence. Il affecte trop d'empressement à nous servir.

C'est ici que le flatteur toujours prêt à obliger sans jamais alléguer d'excuse, est bien difficile à discerner d'un véritable ami. Les manieres d'un ami sont, dit Euripide, « simples, pures, & sans » déguisement », comme le langage même de la vérité. Mais celles du flatteur,

Eurip. Phœn.
v. 475.

Pour couvrir leur malice, ont grand besoin de l'art,

& de l'art le plus recherché. Un ami qui vous rencontre, passe quelquefois sans rien dire, ni rien écouter : il se contente de donner & de recevoir par un regard & un sourire agréable, le témoignage d'une bienveillance réciproque. Le flatteur accourt avec empressement, vous pour suit, vous tend la main de loin. Si vous le prévenez, il emploie, pour s'excuser de ne vous avoir pas aperçu, les protestations & les sermens. De même dans les affaires, un ami néglige souvent les choses indifférentes, ne met pas dans sa conduite une exactitude puérile, & ne se jette pas à la tête pour toutes sortes de services. Le flatteur toujours assidu, pressant, infatigable, ne

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 299
laisse à aucun autre, ni le temps, ni le lieu de vous servir; il veut seul être chargé de tout; & s'il ne l'est pas, il est vivement piqué, ou plutôt affligé, désespéré. A tous ces traits un homme sensé reconnoît, non une amitié véritable & sincère, mais l'empressement affecté d'un mercenaire qui prostitue ses services.

Examinez encore la manière différente dont le flatteur & l'ami font des promesses. On a dit il y a long-temps, qu'un ami, lorsqu'il promet, a soin de dire : Il promet plus qu'il ne veut tenir.

Volontiers, si je puis; si la chose est possible. Iliad. L. 16.
v. 196.

Le flatteur dit sans aucune réserve :

Parlez : que voulez-vous?

Ib. v. 195.

Aussi les Poètes comiques leur font-ils tenir ce langage :

Nicomaque, ordonnez qu'à ce prétendu brave Ménand,
frag. mil.
J'aie dire deux mots : je jure qu'à l'instant
Je le rendrai plus doux & plus souple qu'un gant.

En second lieu un ami ne s'associe à aucune entreprise, à moins que consulté d'avance, il n'ait pesé & approuvé Il favorise toutes nos vues bonnes ou mauvaises.

les motifs de devoir ou d'utilité qui nous y déterminent. Mais le flatteur, lors même qu'on lui permet de discuter ces motifs & d'en dire son avis, ne pense qu'à nous complaire, & dans la crainte qu'on ne le soupçonne de refuser, ou de se porter froidement à ce qu'on desire, il entre sur le champ dans nos vues & irrite nos desirs par ses conseils. Car il est bien peu de Rois ou de riches qui disent :

Si je pouvois trouver, même dans la misère ,
Un ami, qui conduit par un amour sincère
Sans crainte , à cœur ouvert , me dit la vérité !

ils veulent tous , comme les Acteurs sur le Théâtre, avoir un cœur d'amis qui soient d'accord avec eux , ou des spectateurs qui leur applaudissent. Mécrope dans une tragédie a beau donner ces sages avis :

Eurip. frag. Choisis-toi pour amis ces hommes pleins d'hon-
Cresph. neur,

Qui ne cherchent jamais à caresser tes vices ;
Mais bannis de ta cour tout lâche & vil
flatteur ;

Qui, voulant te complaire , encense tes capri-
ces.

Les Princes font tout le contraire. Ceux qui osent leur résister & les contredire, ils les éloignent d'eux : & ces hommes pervers, ces vils imposteurs, qui savent plaire par des flatteries, ils leur ouvrent l'entrée de leur palais, leur confient toutes leurs affaires, & leurs passions même les plus secrètes. Entre ces flatteurs, les plus simples, ne se croyant dignes que de les servir, refusent de donner leur avis quand on les consulte. Un autre plus rusé, écoute attentivement, pendant la consultation, fronce souvent les sourcils, paroît entrer dans tout ce qu'on dit, & ne profere pas une parole. Celui qui consulte fait-il connoître sa pensée ? « O Dieux, s'écrie-t-il, vous m'avez prévenu, j'allois ouvrir le même avis ». Les Mathématiciens disent que les surfaces & les lignes étant immatérielles & purement intelligibles ne peuvent se courber, s'étendre, ni se mouvoir par elles-mêmes, & ne font que se plier aux figures & aux mouvemens des corps qu'elles bornent. Il en est de même du flatteur : il ne parle, ne pense, ne juge & ne s'affecte que d'après autrui. Aussi sur tous ces points est-il bien difficile à discerner d'un ami, & plus en-

298 SUR LA MANIERE
core dans la maniere dont il rend service.

Il fait trop
valoir ses services.

Un véritable ami n'oblige jamais plus volontiers que dans le secret : il fuit l'estentation & l'éclat ; & comme un médecin qui souvent guérit par des remèdes cachés, il nous rend les plus grands services, sans que nous sachions de quelle main ils partent. Tel étoit le caractère d'Arcéfilas. Entre plusieurs autres traits, je citerai celui-ci. Ayant un jour trouvé Apelle de Chio, malade, & manquant de tout, il vint promptement le revoir avec une somme d'argent ; & s'asseyant, près de son lit : « je ne vois ici, lui dit-il, que les » quatre élémens d'Empedocle »,

» Le feu, la terre, l'eau, l'éther pur & léger,
» & vous n'êtes pas trop bien couché ». En même temps, il remue l'oreiller, & y cache la bourse, sans être apperçu. La femme qui servoit Apelle, ayant trouvé cet argent le lui montre toute surprise : « c'est, dit Apelle en souriant, » un tour d'Arcéfilas ». Sans doute qu'en philosophie, les enfans ressembloient à leurs peres. Cela se vérifia du moins dans Lacyde un des disciples d'Arcéfilas. Il assistoit un jour avec d'autres

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 299
amis à l'instruction du procès de Céphifocrate , accusé d'un crime d'Etat. L'accusateur demandoit qu'il produisît son anneau , qui seul prouvoit le crime. Le coupable l'avoit laissé couler à terre , & Lacyde l'ayant remarqué , mit le pied dessus & le cacha. Céphifocrate absous alla remercier ses juges : mais l'un d'eux qui avoit vu ce qui s'étoit passé , lui dit de remercier son ami , & lui raconta ce trait de générosité que Lacyde avoit tenu secret. C'est ainsi , je crois , que les Dieux dont la nature est de ne chercher dans les bienfaits , que le plaisir d'obliger , font du bien aux hommes à leur insçu. Mais le flatteur n'a dans sa conduite rien de juste , de vrai , de simple & de généreux ; toujours essoufflé , toujours en sueur , il s'agite , il crie , & fait valoir ses services avec un empressement extraordinaire ; comme dans une caricature , on croit par des couleurs forcées , des plis , des rides , & des traits bien chargés , rendre les objets plus frappans. Quelquefois même , il raconte avec un détail odieux , les courses qu'il a faites , les soins qu'il s'est donnés , les haines qu'il s'est attirées , les embarras & les traverses qu'il a essuyées , en sorte qu'on est tenté de lui dire : « la

» chose n'en valoit pas la peine ». Car un bienfait reproché perd tout son prix, & devient insupportable. Or ceux du flatteur, à l'instant même qu'ils sont rendus; ont l'air de nous être reprochés, & nous font rougir. Au contraire, un ami, forcé de dire ce qu'il a fait, expose la chose simplement, sans parler de soi-même. Les Lacédémoniens dans un temps de disette envoyèrent du bled à ceux de Smyrne : & comme ils témoignoi^{ent} leur surprise de cette générosité, ils répondirent qu'ils n'avoient rien fait d'extraordinaire; que pour rassembler ce froment, ils avoient simplement ordonné par un décret, que les hommes & les animaux se passeroient un jour de dîner. Cette façon généreuse de rendre service est d'autant plus agréable à ceux qu'on oblige, qu'elle leur laisse croire qu'il en a peu couté pour le faire.

Il ne rend
service que
pour des cho-
ses mal-hon-
nêtes.

Au reste, ce n'est pas seulement à l'ostentation odieuse de ses services, & à la légèreté avec laquelle il les offre, qu'on peut reconnoître le flatteur; mais plus encore en examinant si ces services sont honnêtes ou non, s'ils ont pour but l'utilité ou le plaisir. Il n'est point vrai, quoi qu'en dise Gorgias,

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 301
qu'un véritable ami , « en n'exigeant
» rien que de juste de ses amis , les ser-
» vira cependant dans les choses même
» les plus injustes ». Car il veut bien ,

Seconder nos vertus , mais non aider nos vices :

il nous détournera même de tout ce qui est contraire à la décence ; & s'il ne peut nous persuader , il nous opposera cette belle parole de Phocion à Antipater : « vous ne sauriez m'avoir » pour flatteur & pour ami » ; c'est-à-dire , pour ennemi & pour ami. On doit , en effet , aider son ami dans ses entreprises , mais non pas dans ses crimes ; seconder ses projets , mais non ses mauvais desseins ; lui rendre témoignage au besoin , mais non se parjurer pour lui ; partager ses revers , & non ses injustices : & si l'on ne voudroit pas même savoir ce qu'il a fait de mal , à plus forte raison ne doit-on pas se rendre complice de ses fautes & de sa honte. Les Spartiates vaincus par Antipater , en traitant avec lui , offroient d'accepter les conditions les plus dures , pourvu qu'elles n'eussent rien de contraire à l'honneur. Tel est le véritable ami. Faut-il , pour vous obliger , faire

302. SUR LA MANIERE
de la dépense , braver la peine & le danger ? Il veut être le premier appelé ; & sans jamais alléguer d'excuse , il est prêt à tout. Ce qu'on exige de lui est-il mal-honnête ? Il prie qu'on le dispense d'y prendre part. Le flatteur au contraire , dans les services pénibles & dangereux , a toujours quelque prétexte pour se mettre à l'écart : c'est un vase fêlé qui , quand on le frappe , rend un mauvais son. Mais s'agit-il de services bas & déshonorans ? Vous pouvez tout oser avec lui , sans craindre d'en abuser ; rien ne lui paroîtra dur ni offensant. Voyez le singe : il ne fait ni garder la maison , comme le chien , ni porter comme le cheval , ni labourer comme le bœuf ; mais il souffre les plaisanteries , les injures , & sert de jouet à tout le monde. Ainsi le flatteur incapable de servir ses amis de son talent , de sa bourse , ou de sa personne , inhabile à tout travail , à toute application sérieuse , se prête volontiers aux intrigues ; ministre fidele d'une passion secrete , intelligent pour bien ordonner un repas , soigneux pour en régler la dépense , complaisant envers les maîtresses. Mais l'a-t-on chargé de traiter durement un beau-pere , ou une

épouse qu'on veut éloigner , il obéit sans honte & sans regret. C'est donc par-là qu'il est facile à discerner : car demandez-lui ce qu'il y a de plus vil & de plus honteux , il est prêt à tout , & ne s'épargne point pour vous complaire.

Un moyen non moins sûr de le reconnoître , c'est d'examiner ses dispositions à l'égard de nos vrais amis. Rien n'est plus doux que de partager avec plusieurs personnes , les sentimens d'une bienveillance réciproque ; & un ami véritable travaille sans cesse à nous rendre chers & estimables à tous ceux qui nous connoissent. Persuadé qu'entre amis tout est commun , c'est sur-tout l'amitié qu'il veut leur rendre commune. Mais le flatteur , ami faux & perfide , qui ne peut se dissimuler le tort qu'il fait à l'amitié , en l'altérant comme la monnoie , exerce contre ses pareils la jalousie qui lui est naturelle , & cherche à les surpasser en traits de bouffonnerie. Pour les vrais amis , il les craint , il les redoute , parce qu'auprès d'eux , il est tel qu'un homme , « qui voudroit » suivre à pied un char traîné par des » courriers rapides , ou , selon Simo- » nide , comme un plomb altéré , au-

Septieme
différence. La
maniere dont
il se conduit
envers les vé-
ritables amis
des personnes
qu'il flatte.

» près de l'or le plus pur ». Aussi sentant bien, qu'en comparaison d'un ami véritable, solide & d'une bonne trempe, on reconnoitra combien il est léger, faux & trompeur, il fait comme ce Peintre, qui ayant peint ridiculement des coqs, faisoit écarter de son tableau, les coqs vivans : il éloigne de même les amis véritables. S'il ne peut y réussir, il les flatte en public, il les recherche, & leur prodigue les témoignages de son estime. Mais en secret, il sème contre eux des calomnies, qu'il aigrit encore par ses discours ; & si l'effet ne répond pas assez tôt à son attente, il suit fidèlement la pratique de Medius. C'étoit comme le Coriphée & le chef adroit de cette troupe de flatteurs qui environnoient Alexandre, & avoient conspiré contre les plus honnêtes gens de sa Cour. Il ordonnoit donc à ses suppôts de les calomnier hardiment, en leur disant que quand la plaie se guériroit, la cicatrice en resteroit toujours. Ce fut ainsi que le cœur de ce Prince, tout couvert de ces cicatrices, ou plutôt de ces ulceres rongeurs, fit périr Callisthene, Parmenion, Philotas, & se livra sans réserve aux Agnons, aux Bagoas, aux

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 305

Ageſias , aux Démétrius , qui en l'adorant , en le parant comme une idole des Barbares , s'emparèrent de ſon eſprit , & acheverent de le corrompre. Tant la flatterie a de pouvoir , principalement ſur les grands hommes ! Comme ils deſirent toutes les bonnes qualités , & qu'ils croient les avoir , cette diſpoſition enhardit le flatteur , & lui fait trouver créance dans leur eſprit. Les lieux élevés ſont d'un accès difficile : mais la hauteur & l'orgueil rendent accessible aux plus vils des hommes une ame foible que ſa naiſſance & ſa fortune ont éblouie.

Ce que j'ai dit en commençant , je le répète encore : il faut déraciner de ſon cœur l'amour-propre & la bonne opinion de ſoi-même. Ce ſont-là nos premiers adulateurs , qui ouvrant la porte aux flatteurs étrangers , nous rendent plus faciles à ſéduire. Mais ſi dociles à cet oracle d'Apollon : CONNOIS-TOI TOI-MÊME : ſi regardant cette connoiſſance comme la plus eſſentielle à acquérir , nous examinons avec ſoin ce que nous avons reçu de la nature & de l'éducation , elles nous paroîtront l'une & l'autre ſi imparfaites , ſi défectueuſes , ſi fort mêlées de bien & de

Le moyen
le plus ſûr de
ſe garantir de
la flatterie ,
c'eſt de ren-
noncer à l'a-
mour-propre.

mal dans nos actions, nos paroles & nos affections, que nous nous défendrons des pièges des flatteurs. Alexandre disoit que son penchant pour le sommeil & pour les femmes, auquel il se laissoit dominer, lui faisoit bien sentir qu'il n'étoit pas Dieu, quoiqu'on lui en donnât le nom. Pour nous, en considérant toujours nos imperfections, nos défauts & nos vices, nous sentirons que nous avons besoin, non d'un flatteur qui nous prodigue des louanges, mais d'un ami sincere, qui nous représente nos fautes avec franchise.

La franchise dont nous avons le plus grand besoin, est une qualité bien rare.

Mais il est peu d'hommes qui aient le courage d'être francs avec leurs amis, & qui ne cherchent pas plutôt à les flatter. Il en est moins encore, qui sachent employer à propos la franchise, & ne la fassent pas consister dans l'aigreur & les reproches. Il en est de la franchise, mal appliquée, comme de certains remèdes : elle afflige, elle tourmente inutilement, & opere avec douleur, ce que la flatterie fait en nous plaisant. Les reproches aussi bien que les éloges déplacés sont toujours nuisibles; & rien ne nous livre plus facilement aux flatteurs : nous allons nous-mêmes au-devant d'eux, comme l'eau coule natu-

rellement des lieux rudes & escarpés dans les vallons & dans les plaines. Il faut donc que la franchise soit tempérée par la douceur, & que les termes dont elle use, lui ôtent ce qu'elle a de piquant, comme on a soin d'adoucir un jour trop vif. Sans cela rebutés par des censeurs amers, qui font un crime des moindres choses, nous irons nous jeter dans les bras des flatteurs, pour y chercher une ombre douce & agréable. Car c'est par les vertus qu'il faut fuir les vices, mon cher Antiochus, & non par les vices contraires, comme font ceux qui croient éviter la mauvaise honte par l'impudence, la gravité par la bouffonnerie, & s'éloigner d'autant plus de la mollesse & de la timidité, qu'ils s'approchent davantage de la présomption & de l'audace. D'autres, pour n'être point superstitieux, tombent dans l'impiété; de peur d'être simples, sont fourbes & trompeurs; & faute de savoir régler leurs mœurs, ils font comme un jardinier mal-habile, qui, au lieu de redresser des arbres, les plie dans le sens contraire. C'est fuir bien mal-adroitement la flatterie, que d'offenser inutilement. Il n'appartient qu'à un homme grossier, peu propre au commerce de la

vie , de n'éviter une basse flatterie , que par une humeur chagrine & déplaisante : comme cet affranchi qui dans la comédie , croit que dire des injures , c'est jouir du droit de parler avec franchise. S'il est honteux de devenir flatteur en cherchant à plaire , il ne l'est pas moins , pour fuir la flatterie , de se livrer à une franchise immodérée , qui détruit la confiance & l'amitié. Evitons ces deux excès ; & que la franchise , comme toute autre qualité , tienne le juste milieu. Avant de finir ce traité , je crois devoir donner sur cette matiere quelques préceptes que le sujet lui-même semble demander.

Préceptes sur
la franchise.

N'en point
user pour les
fautes qui
nous regar-
dent.

Il se mêle souvent à la franchise plusieurs défauts. Le premier est l'intérêt personnel , qu'il faut d'abord en séparer , de peur de paroître reprocher une injustice , parce que nous en sommes l'objet. Quand on parle pour soi-même , on semble agir , non par bienveillance , mais par colère , & faire plutôt un reproche , que donner un avis. Il est d'un ami généreux de parler avec liberté ; mais les plaintes viennent toujours de petitesse d'esprit , & d'amour-propre. Aussi conçoit-on des sentimens de respect & d'admiration pour ceux qui parlent avec

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 309
franchise , tandis que la plainte excite
le mépris & l'indignation. Agamemnon
qui s'irrite de la liberté d'Achille, quoi-
qu'elle paroisse assez modérée, souffre
qu'Ulysse lui dise avec aigreur :

Tu ne méritois pas , Prince foible & timide , Iliad. L. 14
De si braves soldats, v. 84.

Sachant qu'Ulysse n'a point de motif
personnel , & ne parle que pour le bien
de la Grece, il cède à des reproches
dictés par la raison & par l'amitié; au
lieu qu'Achille paroît suivre une animo-
sité particulière. Achille lui-même « qui
» n'étoit ni doux, ni traitable, mais
» qui dans son humeur violente, pou-
» voit s'en prendre à l'homme le plus
» innocent », souffre que Patrocle lui
parle en ces termes :

Non, ce n'est point Thétis, ni le fils de Pélée, Ib. L. 16,
Qui t'ont donné le jour. Une mer courroucée, v. 34.
Ou des rochers affreux, ont seuls formé ce
cœur

Qui ne connut jamais ni pitié ni douceur.

L'Orateur Hypéride voyant que ses dis-
cours avoient blessé les Athéniens, leur
disoit d'examiner, non s'ils avoient quel-

que chose de piquant , mais s'ils étoient défintéressés. De même les remontrances d'un ami , lorsqu'elles sont dégagées de toute affection personnelle , doivent être écoutées avec respect & avec soumission. Si mettant à l'écart les fautes qui ne regardent que soi , on relevoit avec une entière liberté , celles qui intéressent les autres , il seroit impossible de résister à une franchise dont la douceur donneroit encore plus de force & de poids à la remontrance. On a dit avec raison , que c'est lorsqu'on a de justes sujets de plainte contre ses amis , qu'il faut chercher davantage ce qui peut leur être utile & convenable.

Il n'est pas moins digne d'une amitié généreuse , quand on se croit méprisé soi-même , de parler franchement pour d'autres amis qu'on voit aussi négligés. C'est ainsi qu'en agit Platon , lorsqu'il s'apperçut que Denis s'étoit refroidi à son égard. Il lui demanda une audience , & l'obtint. Le Prince ne doutoit pas que le Philosophe ne vint se plaindre ; mais Platon lui parla ainsi : « Si vous
 » saviez , Denis , que quelqu'un fut
 » venu en Sicile avec de mauvais des-
 » seins , que le défaut seul d'occasion
 » l'empêchât d'exécuter , le laisseriez-

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 311

» vous sortir impunément de vos Etats?
» Non, sans doute, répondit Denis :
» car il faut punir la mauvaise volonté
» de ses ennemis, aussi bien que leurs
» crimes. Mais, reprit Platon, si un
» homme bien intentionné étoit venu
» pour vous rendre un service impor-
» tant, & que vous seul lui en fissiez
» manquer l'occasion, croiriez-vous être
» dispensé envers lui de la reconnois-
» sance, & pouvoir le traiter avec mé-
» pris? Quel est donc l'homme dont
» vous parlez? dit le tyran. C'est Es-
» chine, continua Platon, l'un des plus
» vertueux disciples de Socrate, le plus
» doux dans ses mœurs, le plus ca-
» pable de former au bien ceux qui
» vivroient avec lui. Il a traversé les
» mers, pour pouvoir conférer avec
» vous sur la Philosophie, & il se voit
» entièrement négligé ». Ce discours
fit sur Denis une telle impression, qu'ad-
mirant la noblesse & la grandeur d'ame
de Platon, il l'embrassa tendrement,
& eut dans la suite pour Eschine les
égards les plus marqués.

Il faut aussi que la franchise soit exempte de tout ce qui sentiroit la malice, le ridicule, & la bouffonnerie. Ce sont de mauvais assaisonnemens qui

Y éviter tout
ce qui pour-
roit sentir l'in-
jure & la plai-
santerie.

ne pourroient que la gâter. Un chirurgien , en faisant une opération , a besoin d'y mettre beaucoup de précision & d'exactitude : mais il doit s'interdire tout mouvement précipité , tout geste hardi ou inutile , qui n'auroit pour but que de montrer l'adresse de sa main. De même la franchise peut bien admettre de la douceur & de l'honnêteté , pourvu qu'elle conserve la dignité qui lui est essentielle ; mais la fierté , l'aigreur & l'outrage lui ôtent tout son effet. Un Musicien , par exemple , sçut fort adroitement fermer la bouche à Philippe qui disputoit avec lui sur les principes de son art. « A dieu ne plaise , Seigneur , » lui dit-il , que vous soyez assez mal- » heureux , pour savoir cela mieux que » moi ». Mais Epicharme ne répondit pas aussi sagement à Hieron , qui l'invitoit à souper peu de jours après qu'il eut fait mourir plusieurs de ses amis. « Vous ne m'avez pas invité derniè- » rement , que vous avez sacrifié vos » amis ». J'en dis autant d'Antiphon , qui étant chez Denis , un jour qu'on discutoit , quel étoit l'airain le meilleur : « c'est , dit-il , celui dont les Athé- » niens se sont servis pour fondre » les Statues d'Armodius & d'Aristogiton ».

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 319
» giton » (1). Ce que ces reproches ont
d'amer ne corrige pas , & ce qu'ils ont de
fin & de plaisant , n'amuse point. L'un &
l'autre prouve seulement dans celui qui se
les permet, une malice, un desir d'offenser,
une haine enfin qui souvent lui devient fu-
neste , pour avoir , comme on dit ,
« dansé trop près du puits ». Aussi
Denis fit-il mourir Antiphon. Tima-
gene perdit les bonnes graces de Cé-
sar , non qu'il lui eût jamais parlé avec
une liberté généreuse; mais parce qu'à
table , & dans les promenades ,

Cherchant à divertir les courtisans oisifs ,

*Iliad. L. 2,
v. 215.*

il se permettoit à tout propos des plai-
santeries offensantes , qu'il croyoit au-
torisées par l'amitié. Les Poètes comi-
ques mettoient souvent dans la bouche
des Acteurs , de bonnes maximes de
politique : mais les bouffonneries dont
elles étoient mêlées , ôtoient à cette
franchise , comme à un bon mets mal
assaisonné , son prix & son utilité. Elles

(1) Armodius & Aristogiton conjurèrent
contre les fils de Pisistrate qui avoient succé-
dé à la tyrannie de leur pere , & tuerent l'un
d'eux. Les Atheniens leur éleverent des sta-
tues dans la place publique.

donnoient aux Poètes la réputation d'hommes méchants & dangereux, & les spectateurs n'en retiroient aucun avantage. Il faut badiner autrement avec ses amis. La franchise doit toujours être grave & sérieuse, & quand l'objet en est important, il faut que le ton, le geste & la dignité du discours entraînent la confiance & la persuasion.

Ne jamais
l'employer à
table.

L'à propos manqué fait toujours avorter les plus grandes choses : mais elle rend sur-tout la franchise inutile. Il faut donc la bannir de la table. C'est troubler la sérénité d'un beau ciel que de mêler à la joie & aux plaisirs qui y regnent, des propos qui font froncer les sourcils, & répandent la tristesse sur les visages : c'est, comme dit Pindare, se déclarer l'ennemi « de Bacchus ce Dieu qui brise » les chaînes des noirs soucis ». D'ailleurs, ce contretemps a ses dangers. Le vin porte à la colère, & la franchise, dans l'ivresse, peut produire la haine. En général, il y a plus de lâcheté que de noblesse & de courage, à n'oser parler avec hardiesse qu'au milieu d'un repas, comme les chiens poltrons qui n'aboyent jamais tant qu'autour de la table. Mais il est inutile d'insister sur ce point.

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 315

Bien des gens craignent de redresser ^{Ni envers}
un ami dans la prospérité, parce qu'ils ^{les malheu-}
le croient alors inaccessible à toute re-
montrance. Mais a-t-il éprouvé quel-
ques revers, qui l'abattent & l'humili-
ent, comme une crise naturelle triomphe
des maladies les plus rebelles ? ils l'at-
taquent sans ménagement, ils insultent
à son adversité, & usent avec joie d'une
franchise déplacée, pour se venger de
son orgueil & de leur propre foiblesse.
Discutons ici cette façon d'agir. Euripide
a dit :

Qu'a-t-on besoin d'amis, quand on a la *Orest. v. 666.*
fortune ?

Répondons-lui, que c'est sur-tout aux gens
heureux qu'il faut un ami sincère, qui
par sa franchise les ramène à des sen-
timens de modération. Il est peu d'hom-
mes, qui se maintiennent sages dans
la prospérité. La plupart ont besoin
d'une sagesse étrangère qui reprime l'en-
flure & l'agitation que les grands suc-
cès leur causent. Mais quand la fortune
elle-même renverse leur orgueil avec
leur prospérité, ce revers seul est une
remontrance assez forte, pour les por-
ter au repentir. Ils n'ont plus besoin

alors de la franchise de leurs amis, ni de reproches aigres & mordans. C'est dans le malheur,

Eurip. Jon. Qu'il est doux de jouir des regards d'un ami,
723.

dont la présence nous console & nous encourage. Ainsi dans les combats & les dan-

gers, au rapport de Xenophon, le visage
Exped. Cyr. L. 2, C. 6, doux & serein de Cléarque, inspirait
n. 7.

du courage aux soldats. Parler avec franchise à un homme malheureux, c'est présenter à des yeux malades une lumière trop vive. Loin de guérir ou de calmer son mal, on aigrit un cœur déjà blessé. Un homme qui se porte bien, écoute tranquillement un ami, qui lui reproche son libertinage, son oisiveté, ses amusemens de tout genre, & ses excès imprudens de table. Mais est-il malade? & venez-vous lui dire que c'est l'intempérance, la mollesse & les plaisirs qui l'ont réduit à cet état? Vous vous rendez insupportable, vous aggravez son mal, « Que vous êtes importun, s'écriera-t-il! Je pense à faire mon testament; je prends les remèdes les plus amers (1), & c'est

(1) Le Grec dit : On me prépare le Castoreum & la scammonée, simples d'un goût très-désagréable.

» dans ce moment que vous venez
 » philosopher , & faire des remon-
 » trances ». Il ne faut donc aux mal-
 heureux ni franchise , ni sentences mo-
 rales ; mais des paroles douces & con-
 solantes. Quand un enfant s'est laissé
 tomber , sa nourrice accourt , non pour
 le gronder , mais pour le relever , l'es-
 suyer , le rajuster ; & ce n'est qu'alors
 qu'elle pense à punir son étourderie.

On dit que Démétrius de Phalere ,
 banni de sa patrie , & menant à The-
 bes une vie obscure , vit un jour avec
 peine venir à lui Cratés , dont il crai-
 gnoit la liberté cynique. Mais le Phi-
 losophe prenant le ton de la douceur ,
 lui dit que son exil n'étoit point un
 malheur dont il dût s'affliger , puisqu'il
 le délivroit d'un genre de vie toujours
 incertain ; & il l'exhorta à chercher en
 lui-même sa force & sa consolation.
 Démétrius , enchanté de ses discours , &
 reprenant courage , dit à ses amis : « Ah !
 » que j'en veux aujourd'hui aux soins &
 » aux affaires qui m'empêchoient de
 » connoître un tel homme » !

Il faut dans la douleur des discours consolans ;
 Mais on doit gourmander les esprits impru-
 dens.

318 SUR LA MANIERE

C'est ainsi qu'agissent les amis généreux. Mais ces vils & bas adulateurs de la fortune, ressemblent, dit Demosthene, aux fractures & aux foulures dont la douleur se reveille au moindre accident. Ils vous insultent dans les revers, & semblent jouir de vos malheurs. Et-il besoin de vous rappeler une disgrâce que votre imprudence vous ait attirée? Ils vous diront :

Iliad. L. 9, J'étois, vous le savez, d'un avis tout contraire,
v. 109. *Pour vous dissuader, j'ai fait ce que j'ai pu.*

Il faut l'employer envers ceux que la prospérité aveugle.

Mais, direz-vous, quand est-ce donc qu'on doit prendre le ton de la franchise, & parler avec force? C'est lorsqu'il s'agit de retenir un ami que la volupté, la colere, l'injustice, l'avarice ou toute autre passion sont près d'entraîner. C'est ainsi que Solon voyant Créus s'enorgueillir d'une prospérité fragile, l'avertit de penser à l'incertitude de la vie. Ainsi Socrate fut, par ses reproches, retenir Alcibiade, & en le touchant jusqu'aux larmes, lui inspirer un véritable repentir. Telles furent les remontrances de Cyrus à Cyaxare, & celles de Platon à Dion. Dans le temps que ce dernier, au comble de la gloire,

attiroit par la beauté & la grandeur de ses exploits, l'admiration de l'univers, ce Philosophe l'avertissoit « de se garantir d'une confiance présomptueuse, » vice qui amène bientôt autour de soi la solitude ». Speusippe lui écrivit aussi ; « qu'il ne devoit point river vanité de ce que les femmes & les enfans publioient les louanges ; mais » avoir soin que par ses mœurs pures, » sa justice, & les loix sages qu'il donneroît à la Sicile, il fit honneur » à l'Académie ». Euclys au contraire & Eulæus, deux courtisans de Persée, ne cessèrent comme les autres de le flatter durant sa prospérité, & de lui complaire en tout. Mais quand il eut été vaincu & mis en fuite à Pydna par les Romains, ils l'accablèrent des reproches les plus amers, & lui rappellerent dans les termes les plus offensans, ses fautes & ses négligences, au point que ce malheureux Prince, outré de douleur & de colère, les tua l'un & l'autre de son poignard.

Voilà donc en général les occasions où l'on doit parler librement à ses amis. Mais il ne faut pas négliger celles qu'ils nous offrent eux-mêmes quelquefois. Souvent une question, un récit,

Plat. Ep. 4.

Et dans des occasions particulières qui se présentent naturellement.

la censure ou l'éloge qu'on fait de ceux qui sont dans des situations semblables nous donnent une ouverture naturelle pour parler avec franchise. Démarate, par exemple, étant venu de Corinthe en Macédoine, dans le temps que Philippe étoit en querelle avec sa femme & son fils (1), après les premiers complimens, ce prince lui demanda, si les Grecs vivoient entr'eux en bonne intelligence. Démarate, qui depuis longtemps étoit son ami particulier, lui répondit: « En vérité, Philippe, il est
 » beau que vous vous occupiez si la
 » concorde regne entre les Athé-
 » niens & les peuples du Péloponnèse,
 » pendant que vous voyez d'un œil in-
 » différent la discorde qui trouble vo-
 » tre palais ». Diogene ayant été pris dans le camp de Philippe qui se dispo-
 soit à marcher contre les Grecs, il fut amené devant lui; & comme ce Prince, qui ne le connoissoit pas, lui eut demandé s'il étoit un espion, Diogene lui répondit avec assez de vérité,

(1) C'est Philippe, le dernier roi de ce nom & pere de ce Persée dont Plutarque vient de parler, en qui finit le royaume de Macédoine.

quoique peut-être un peu trop librement : « Oui , sans doute , je viens reconnoître ici votre folie & votre imprudence , qui vous font , sans aucune nécessité , risquer en une heure , votre couronne & votre vie ».

Une autre occasion favorable , pour reprendre son ami , c'est lorsqu'il est humilié , & confondu par les reproches que d'autres lui ont fait. Alors un homme prudent & adroit s'élèvera d'abord avec force contre ces censeurs amers , & justifiera son ami. Ensuite le prenant à part , il l'avertira de s'observer davantage , ne fût-ce que pour en imposer à ses ennemis. „ Ouvriroient-ils seulement la bouche ? Auroient-ils un mot à vous dire , si par vos défauts , vous ne fournissiez matière à leurs médisances , ? Par-là il fait retomber sur l'ennemi ce que la remontrance a d'affligeant , & prend sur lui ce qu'elle a d'utile.

D'autres , avec plus de finesse , pour ramener un ami , reprennent des étrangers d'une faute qu'il aura lui-même commise. Un jour , par exemple , dans la conférence de l'après-midi , notre maître Ammonius , qui savoit que quelques-uns de ses disciples avoient fait

un dîner trop recherché, fit fouetter son fils par un affranchi, sous prétexte qu'il ne pouvoit dîner sans vinaigre. En disant cela, il jeta sur nous un regard, & les coupables prirent pour eux la réprimande.

Il ne faut
l'employer
que dans le
particulier.

Evitons encore de reprendre nos amis en public, & souvenons-nous de Platon qui dans un repas voyant Socrate reprimander trop fortement un de ses disciples : « Ne valoit-il pas mieux, » dit-il, lui faire ces reproches en particulier ? Et vous-même, reprit Socrate, ne pouviez-vous attendre, pour me le dire, que nous fussions seuls ? On dit que Pithagore fit publiquement à un jeune-homme une réprimande si sévère, qu'il se pendit de désespoir. Depuis ce Philosophe ne reprit jamais personne que seul à seul. Les vices sont des maladies honteuses dont le traitement doit être secret. Loin d'y mettre de l'ostentation, il faut éviter les spectateurs & les témoins. Il est d'un pédant & non d'un ami de reprendre en public avec affectation, pour se faire valoir par les fautes d'autrui, comme les charlatans font leurs opérations en plein théâtre pour s'attirer des pratiques. Outre qu'on ne doit

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 323
jamais humilier celui qu'on veut corriger, il faut prendre garde aussi de ne pas pousser à bout le vice naturellement opiniâtre & entêté. Non-seulement l'amour, comme dit Euripide,

Quand on veut l'arrêter, s'accroît par les obstacles,

mais tout vice, toute passion, qu'on reprend en public sans ménagement, ne connoît plus de retenue. Platon veut que les vieillards, pour inspirer de la modestie aux jeunes-gens, en montrent les premiers devant eux. De même une remontrance faite avec modération, inspire plus de honte à un ami (1) : la douceur & la réserve avec laquelle on lui représente sa faute, le relève & l'éloigne du vice ; on le force de rougir, en rougissant le premier devant lui. Aussi approuve-t-on dans Homère celui qui,

De peur d'être entendu, parloit bas à l'oreille. Odyss. l. 14
v. 167.

Rien, par exemple, n'est moins con-

(1) Mot à mot : *Ainsi la franchise de nos amis, qui paroît honteuse, nous rend nous-même plus honteux.*

venable que de découvrir les fautes d'un mari devant sa femme, d'un pere devant ses enfans, d'un amant devant sa maîtresse, d'un maître devant ses disciples. C'est les blesser vivement que de les humilier aux yeux des personnes dont ils désirent avoir l'estime. Sans doute, ce fut moins la chaleur du vin qui irrita si fort Alexandre contre Clitus, que le dépit de se voir repris publiquement. Aristomene, Gouverneur du Roi Ptolémée, ayant reveillé ce Prince qui s'endormoit, en donnant audience à des Ambassadeurs, les flatteurs en prirent occasion de le perdre; & affectant la plus vive indignation, comme si l'honneur du Prince y étoit intéressé, ils lui dirent: « Si, accablé » de veilles & de travaux, vous vous » laissez quelquefois surprendre au sommeil, on doit vous avertir en particulier, & non porter la main sur » vous, devant une si nombreuse assemblée ». Ptolémée irrité par ces propos, envoya du poison à Aristomene. Aristophane dit que Cléon lui faisoit un crime de médire de sa patrie, & d'insulter aux Athéniens devant des étrangers. N'employons donc jamais la franchise par vanité & par ostentation;

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 325
mais n'ayons d'autre vue que de donner
à nos amis des conseils salutaires.

Il faut aussi pouvoir s'appliquer à soi-même cette belle parole que Thucydide met dans la bouche des Corinthiens, « qu'ils étoient dignes de reprendre les autres ». Un député de Mégare, dans l'assemblée des confédérés, prononçoit d'un ton décisif sur les intérêts de la Grece. « Vos discours, lui dit Lyfandre, auroient besoin d'une ville » (1). On peut dire de même, & rien n'est plus vrai pour quiconque se mêle de corriger les autres, que la franchise a besoin de mœurs pures. Platon disoit que la vie de Speusippe étoit une leçon continuelle. Ainsi lorsque Polémon entra dans l'école de Xenocrate, les regards seuls de ce Philosophe le firent rentrer en lui-même, & le ramenerent à la vertu. Mais un homme léger &

Il faut d'abord se rendre digne de reprendre les autres.

L. I. n. 70.

(1) Apparemment que dans le temps dont Plutarque parle, la ville de Mégare ne tenoit pas un rang distingué dans la Grece, & par conséquent avoit peu d'influence dans les délibérations. La réponse de Lyfandre à ce député signifieroit donc alors que le ton décisif qu'il prenoit, en opinant sur les intérêts communs de la Grece, auroit eu besoin d'être appuyé du crédit d'une ville plus puissante que n'étoit Mégare.

326 SUR LA MANIERE

peu réglé dans les mœurs , qui s'ingère à reprendre les autres , est exposé à s'entendre dire :

De blessures couvert, tu veux traiter les autres.

Ne point
donner une
idée trop a-
vantageuse de
soi-même.

Mais comme nous avons quelque-fois à relever dans nos amis des fautes auxquelles nous sommes sujets nous-mêmes , la maniere la plus honnête seroit de nous comprendre dans la censure que nous en faisons. Ainsi dans Homere , Ulysse dit à Diomedes :

Iliad. L. 2, Qui nous fait oublier notre ancienne valeur ?
v. 313.

& ailleurs :

Ibid. L. 8, Contre le seul Hector nos mains sont im-
v. 234. puissantes.

C'étoit avec cette douceur que Socrate instruisoit les jeunes-gens. Il sembloit être , comme eux , dans l'ignorance , & s'appliquer à la pratique des vertus , & à la recherche de la vérité. On donne volontiers sa confiance & son amitié à celui qui paroît avoir commis les mêmes fautes que nous , & vouloir les réparer. Mais celui qui , en corrigeant les

autres , se donne pour un homme irréprochable & exempt de toute passion , à moins qu'il n'ait sur nous , une grande supériorité d'âge , ou une réputation de vertu bien établie , il devient odieux , insupportable , & rend ses remontrances inutiles. C'est donc bien adroitement que Phénix dans Homere , représentant Achille de sa colere , raconte les malheurs où l'avoit jetté cette passion , le dessein qu'elle lui avoit inspiré de tuer son pere , dessein qu'il avoit bientôt abandonné par la crainte

De porter chez les Grecs le nom de parricide. *Iliad. L. 9. v. 461.*

Il ne veut pas , en blâmant Achille , laisser croire qu'il fut lui-même incapable de se livrer à la colere & à l'emportement. Ces sortes de réprimandes pénètrent jusqu'au cœur , & nous cédon sans peine à ceux qui , loin de nous mépriser , paroissent condescendre à nos foiblesses.

Un œil malade ne peut supporter le grand jour , ni une ame affectée de quelque passion violente , une réprimande faite avec trop de franchise. Le moyen le plus sûr de la faire bien recevoir , est d'y mêler quelque louange ;

Adoucir la franchise , en y mêlant quelque louange.

328 . SUR LA MANIÈRE
comme dans ces vers d'Homere :

Iliad. L. 13, v. 116, & suiv. Quelle honte, ô guerriers, d'oublier la valeur !

Si d'autres s'éloignoient & cédoient à la peur,
Je me taisois : mais vous, l'honneur de notre
armée,

Vous craignez Ah mon ame en est
toute indignée.

& dans ceux-ci :

Ibid. L. 5, v. 171 & 172. Où sont donc, Pandarus, cet arc, ces traits
terribles,

Cette gloire qu'ici personne n'égala ?

Les traits suivans son encore bien propres à rappeler ceux que la passion entraîne.

Est-ce là cet Œdipe, & sa fameuse énigme ?

Et encore :

Eurip. Herc. Eur. v. 1250. Quoi ! ce héros connu par les plus grands exploits,

Hercule peut tenir un si foible langage.

Par-là non-seulement on adoucit ce que
que le reproche a de dur & d'impé-

rieux , mais on remplit d'émulation un cœur que le souvenir de ses belles actions fait rougir de ses fautes , & que l'on propose à lui-même comme le modèle du bien qu'il doit faire. Mais le mettez-vous en parallèle avec un parent , un ami , un concitoyen ? Vous irritez en lui , l'obstination naturelle au vice ; & souvent dans le dépit qu'il en conçoit , il vous dira : « Eh bien , que » ne me laissez-vous ? que ne suivez- » vous ces personnes qui valent mieux » que moi » ? Evitons donc , en blâmant quelqu'un , de faire l'éloge d'un autre , à moins que ce ne fut celui d'un pere , comme fait Agamemnon en parlant à Diomede (1) :

Que le fils de Tydée est peu digne de lui !

*Iliad. L. 5,
v. 800.*

& Ulysse à Achille dans la Tragédie des Scyriens :

Du plus vaillant des Grecs enfant dégénéré
Vous flétrissez l'éclat d'un nom si révére ,
Et pour de vils fuseaux vous oubliez les armes.

(1) M. du Theil a déjà averti de la méprise de Plutarque , qui met dans la bouche d'Agamemnon le reproche que Pallas fait à Diomede.

Ne jamais
user de récri-
mination.

Rien encore n'est moins décent que d'opposer reproche à reproche, & franchise à franchise. Il en résulte toujours des querelles, qui prouvent en général, non une franchise réciproque, mais une faiblesse qui s'offense de celle d'autrui. Il est donc mieux de recevoir avec douceur les réprimandes d'un ami : & si lui-même, dans la suite, pour être tombé dans quelque faute, a besoin de nos avis, la franchise dont il a usé envers nous, autorise la nôtre à son égard. On est en droit de lui rappeler, sans le moindre ressentiment, qu'il a coutume lui-même de représenter librement à ses amis leurs fautes ; & ce souvenir le rendra plus doux & plus patient pour une correction qu'il sent être dictée, non par un desir de récrimination, mais par un sentiment de bienveillance & d'amitié.

Ne l'em-
ployer que
pour des ob-
jets impor-
tans.

« On peut, dit Thucydide, s'exposer à l'envie pour de grandes choses ». De même un ami peut courir le risque de déplaire par ses remontrances, quand l'objet en est important. Si au contraire prenant moins le ton d'un ami que celui d'un pédant, il se rend difficile sur les bagatelles ; ses avis, dans les choses de conséquence, perdront leur force & leur effet, parce qu'il aura abusé de la fran-

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 331
chise , comme un Médecin qui appli-
queroit à des maladies légères , un de
ces remedes amers & coûteux , qu'on
ne donne que dans les cas les plus pres-
sés. Il évitera donc avec soin cette fa-
cilité à blâmer. Si quelqu'autre , relevant
les plus petites choses , veut faire un cri-
me de tout , ce sera pour lui un motif
de reprendre les fautes plus considéra-
bles. Le Médecin Philotime voyant un
homme malade du foie , tout occupé
d'un mal d'aventure qu'il avoit au doigt :
« Mon ami , lui dit il , ce n'est pas du
» panaris qu'il s'agit maintenant ».
Voyons - nous de même quelqu'un re-
prendre son ami pour des fautes légères ?
C'est le cas de lui dire : « Nous nous ar-
» rêtons à des bagatelles , à des soupers ,
» à des amusemens : ah ! qu'il renvoie
» sa maîtresse , qu'il renonce aux jeux
» de hazard , & dans tout le reste , ce
» sera pour nous un homme admira-
» ble ». Pardonner aisément les petites
fautes , c'est acquérir le droit de blâ-
mer les plus grandes , sans déplaire.
Mais celui qui toujours dur & amer ,
releve tout avec scrupule , & ne fait
grace de rien , se rend insupportable à
ses enfans , à ses freres , & se fait dé-
tester même de ses esclaves.

Ufer de
beaucoup de
douceur pour
les fautes com-
mises.

Tout n'est pas désagréable dans la vieillesse, dit Euripide. De même les défauts de nos amis ne sont pas sans aucun mélange de vertus. Il faut donc observer, non-seulement le mal, mais encore le bien qu'ils peuvent faire, & commencer par le louer de bon cœur. Quand le fer a été amolli & dilaté par le feu, on lui donne la trempe qui le rend plus dense & plus tranchant. De même, quand on a comme échauffé son ami par la louange, on peut donner, pour ainsi dire, une bonne trempe à son ame, en employant avec douceur la franchise. C'est le moment de lui dire : « Vos dernières actions sont-elles dignes des premières ? Voyez » quels biens produit la vertu. Voilà » ce que vos amis demandent de vous : » voilà les choses pour lesquelles vous » êtes né. Pour ces autres actions, ren- » voyez-les

» Sur le sommet des monts, ou dans le sein des ondes ».

Un Médecin compatissant voudroit guérir son malade par la diete & le sommeil, plutôt que par des remedes amers

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 333

(1). De même un ami complaisant, un père tendre, un maître humain, quand il voudra nous corriger, préférera toujours la louange au reproche. Rien ne rend les réprimandes moins pénibles & plus salutaires, que de n'y point mettre d'emportement, & d'employer le ton de la douceur & de l'affection. Il ne faut ni convaincre durement ceux qui désavouent leur faute, ni refuser d'entendre leur justification : mais au contraire leur suggérer des moyens honnêtes de défense, fermer les yeux sur ce que leur cause a de désavantageux, pour ne la voir que sous un jour favorable. Ainsi quand Hector dit à Paris :

Ah ! malheureux ! pourquoi suivre ainsi ton Iliad. L. 6,
dépit ? v. 326.

il fait passer sa retraite du combat, non pour une fuite, mais pour un effet de son emportement. Nestor en use de même, quand il dit à Agamemnon :

Vous cédez au transport d'une âme magnanime. Ibid. L. 9,
v. 109.

(1) Mot à mot : *Par le castoreum & la scammonée.*

N'est-il pas plus honnête de dire : vous avez erré par distraction, que de dire : vous avez commis une injustice, une action indigne ? Ne disputez point contre votre frère ; fuyez cette femme qui vous séduit ; est une tournure bien plus douce, que celle-ci ; ne portez point envie à votre frère ; cessez de corrompre cette femme.

Mais parler
avec force,
quand il faut
les prévenir.

Voilà comment la franchise doit corriger le mal déjà commis : mais s'agit-il de le prévenir, elle s'y prend tout autrement (1). Faut-il, par exemple, détourner quelqu'un d'une faute qu'il va commettre ? réprimer une passion effrénée ? donner de la force & de l'énergie à une ame foible qui se porte languissamment au bien ? C'est alors qu'on doit lui présenter avec véhémence, la

(1) Plutarque distingue deux sortes de franchise : l'une qu'il appelle *therapeutique*, c'est-à-dire, qui guérit, qui corrige les vices ; expression empruntée de la Médecine, à laquelle il compare la franchise. L'autre, qu'il nomme *pratique*, ou qui agit avec force, avec efficacité : c'est celle qui a pour objet de prévenir le mal, & qui pour cela emploie les reproches & les remontrances, & présente d'une manière vive & forte les motifs les plus capables de retenir une ame que la passion est prête à entraîner.

DE DISCERNER UN FLATTEUR. 335

Honte des motifs qui la font agir :
comme Ulyffe dans Sophocle , pour
piquer d'honneur Achille , lui dit que
c'est moins la colere qui le tient dans
l'inaction , que la vue effrayante des
murs de Troye : & comme Achille in-
digné , menace de se rembarquer ,
Ulyffe ajoute :

D'un départ aussi prompt , je fais bien le motif :
Tu feins d'être offensé d'un reproche si vif :
Mais Hector est tout près , & tu n'oses l'at-
tendre.

Voilà comme en présentant à l'homme
courageux , la honte de la lâcheté ; à
l'homme chaste & sage , celle de l'in-
continence ; à un cœur généreux , celle
de l'avarice ; on les éloigne du vice ,
on les porte à la vertu. Dans les maux
où il n'y a plus de remede , il faut
parler avec douceur , enforte que nos
réprimandes paroissent moins tenir de
la censure , que de la compassion & de
la douleur. Mais s'agit-il de prévenir
les chûtes , & de combattre des passions
qui prennent le dessus ? C'est le cas
de cette franchise véritable qui ne con-
noît point de ménagement. Reprocher
les fautes commises , c'est ce que font.

ordinairement les ennemis. Aussi Diogene disoit-il, que pour être vertueux, il falloit avoir ou des amis sinceres, ou des ennemis ardens. Les uns préviennent nos fautes, les autres nous redressent. Mais il vaut mieux les éviter par les conseils de nos amis, que d'avoir à en rougir, quand on nous les reproche.

Adoucir toujours les reproches, en les terminant par des paroles obligeantes.

La franchise exige d'autant plus d'art, qu'elle est, dans les mains de l'amitié, le remede le plus efficace, quand il est employé à propos, & sagement tempéré par la douceur. La guérison qu'elle procure est, comme je l'ai dit, souvent douloureuse. Imitons donc les Chirurgiens, qui après l'amputation d'un membre, n'abandonnent pas le malade à ses souffrances, mais adoucissent la plaie par des fomentations. De même ceux qui savent reprendre avec adresse, quand ils ont enfoncé dans le cœur le trait piquant de la censure, en temperent l'amertume, par des propos doux & consolans. Ainsi l'artiste, après avoir dégrossi une statue, s'applique à en adoucir les traits. Mais celui qu'on a blessé par la franchise, & qu'on abandonne dans cet état, sans calmer son emportement, ne reçoit

reçoit plus dans la suite, les adoucissmens & des consolations qu'on lui présente. Evitons donc avec le plus grand soin, quand nous avons réprimandé nos amis, de les quitter aussi-tôt, & de finir notre entretien par des paroles humiliantes qui puissent les blesser.



SUR LES MOYENS
DE CONNOITRE LES PROGRÈS
QU'ON FAIT DANS LA VERTU.

S O M M A I R E.

***P**ersonne ne conteste à la vertu, sa supériorité sur tous les autres biens humains. Les hommes même qui n'ont pas le courage de la pratiquer, veulent au moins en avoir l'apparence, & rougiroient qu'on leur reprochât de n'être pas vertueux. Ceux qui suivent ses maximes, sentent qu'ils ne sont heureux que par sa possession. Mais plus elle est nécessaire au bonheur de l'homme, plus il lui est essentiel de ne pas se méprendre, lorsqu'il veut juger s'il la possède ou non. Le Philosophe donc qui s'offre à lui servir de guide dans cet examen important, à lui donner des règles, pour connoître s'il a fait des progrès véritables dans la vertu, est un génie tutélaire, dont il doit suivre avec*

docilité les avis. C'est ce que fait Plutarque dans ce Traité, qu'on peut regarder comme un de ses plus beaux Ouvrages, pour l'excellence de la morale, la sagesse des préceptes, & la connoissance du cœur humain.

Il établit d'abord qu'il est des moyens naturels de connoître les progrès successifs qu'on fait dans le bien, & combat l'opinion des Stoïciens qui soutenoient que le passage du vice à la vertu, se faisoit en un instant si rapide, qu'il étoit insensible; & qu'avant d'être parvenu à une sagesse consommée, on ne différoit point des hommes les plus vicieux. Il expose ensuite les moyens soit généraux, soit particuliers, de s'assurer des progrès qu'on a faits dans la vertu. La modestie en pratiquant le bien, la fuite de toute ostentation, une vigilance & une réflexion continuelles sur soi-même, pour connoître les défauts qui retardent en nous la perfection de la vertu, la douceur à recevoir les avis de ceux qui nous reprennent, le soin de découvrir à des hommes sages & éclairés les maladies de notre ame, la patience à supporter les injures & les revers, une égalité d'ame si constante, que les songes même ne la troublent jamais par des images dangereuses, l'examen des passions auxquelles on étoit sujet, pour

juger de l'empire que la raison a pris sur elles, l'admiration pour les hommes vertueux, & plus encore un zèle ardent à les imiter, & à les suivre jusque dans les disgraces qu'ils ont essuyées, pour être restés fideles à leur devoir; enfin l'attention à éviter les fautes même les plus légères, à tendre sans relâche vers cette vertu parfaite que nous devons avoir toujours en vue: tels sont les moyens que Plutarque propose, pour s'assurer des progrès continuels qu'on fait dans la vertu.

SUR LES MOYENS DE CONNOITRE LES PROGRÈS QU'ON FAIT DANS LA VERTU.

QU'el moyen auroit-on, mon cher Sénécion (1), de s'assurer des progrès qu'on fait dans la vertu, si le vice, loin de s'affoiblir sensiblement à mesure que nous avançons dans le bien, dominoit toujours en nous avec la même force, &

1^{er} Moyen.
On ne peut
connoître les
progrès qu'on
fait dans la
vertu, que
par la dimi-
nution du vi-
ce.

(1) Ce Sossius Sénécion est le même à qui Plutarque a dédié les vies des grands hommes, & quelques autres Traités de morale. Il paroît qu'ils vivoient ensemble dans la plus grande intimité. Il avoit été quatre fois Consul, & les Empereurs Nerva & Trajan avoient une estime singulière pour sa vertu. On peut croire qu'il appartenoit à cet Hérennius Sénécion né dans la Bétique en Espagne, où il fut Questeur sous Domitien, & que cet Empereur fit condamner à mort par le Senat, pour avoir écrit la vie d'Helvidius Priscus. Voyez Tacite, vie d'Agricola, c. 2, §. 45.

Le filet par le plomb sous les eaux entraîné ?

Preuve tirée
des sciences
& des arts.

Ceux qui apprennent la Musique ou la Grammaire , pourroient-ils reconnoître en eux le moindre avancement , si , à mesure qu'ils en étudient les règles , ils ne sentoient pas diminuer leur ignorance , & s'ils étoient toujours aussi peu instruits sur les objets que traitent ces deux arts ? Un malade appercevroit-il quelque différence dans son état , pendant le cours de sa maladie , si les remèdes ne lui procuroient aucun soulagement ? si le mal se soutenoit toujours avec violence , jusqu'au moment où il reviendrait tout-à-coup à une pleine santé ?

On ne peut dans tous ces cas , reconnoître en soi de véritables progrès , à moins que le passage successif à une disposition contraire , ne nous fasse sentir une différence réelle dans notre état. Des deux plats d'une balance , l'un s'élève à proportion que l'autre s'abaisse. Ainsi , dans l'étude de la Philosophie , il est impossible d'appercevoir en soi quelque progrès , si l'ame ne se puri-

fié peu-à-peu de ses souillures ; si , jusqu'à ce qu'elle arrive à une vertu parfaite , le vice domine en elle , sans aucun mélange de bien. Pour passer ainsi tout-à-coup de la dernière corruption à la sagesse la plus consommée , il faudroit qu'en un instant presque insensible , on pût se dépouiller à la fois de toute sa malice , tandis qu'on n'auroit pû , dans un espace de temps considérable , en diminuer la plus petite partie.

Ceux qui veulent que ce changement soit aussi rapide (1) , se trouveroient fort embarrassés , si on les rappelloit à leur propre expérience. Qu'ils nous disent si aucun d'eux ne s'est apperçu du moment où il est devenu sage tout d'un coup : s'il ignore que le passage du vice à la vertu , a été en lui l'effet successif du temps , qui ajoutoit à l'une ce qu'il ôtoit à l'autre ; & le conduisoit au terme de la sagesse , par des routes secrètes , & par

L'opinion
des Stoïciens
sur ce point ,
est contraire
à la nature &
à l'expérience.

(1) Les Philosophes que Plutarque a ici en vue , sont les Stoïciens , qui prétendoient que toutes les fautes étoient égales , & que la plus légère injustice méritoit une punition aussi sévère que le plus grand crime. Selon leur système , tous ceux qui ne possédoient pas la sagesse parfaite , étoient aussi vicieux que les plus corrompus.

une marche presqu'insensible. En effet, si un changement aussi merveilleux se faisoit avec tant de rapidité, qu'un homme qui se coucheroit vicieux, se trouvât sage à son reveil; & que s'affranchissant en un instant des passions & des erreurs dont la veille il étoit l'esclave, il pût leur dire :

Fuyez loin de mes yeux; disparaissez, vains songes,

Vous n'êtes plus pour moi qu'erreurs & que mensonges :

est-il quelqu'un qui ne s'apperçut d'une révolution si extraordinaire ? qui ne connût l'instant où la sagesse, comme un flambeau radieux, auroit répandu dans son ame la clarté la plus brillante ? Pour moi, je croirois qu'un homme qui changeroit de sexe, comme autrefois Cénée (1), pourroit ignorer une si éton-

(1) Cénée fut une jeune fille de Thessalie nommée Cénis, de qui Neptune devint amoureux. Elle pria ce Dieu de la métamorphoser en homme, & de la rendre invulnérable. En changeant de sexe, elle changea de nom, & s'appella Cénée. Il fut un des plus fameux Lapithes, & dans le combat que ceux-ci soutinrent contre les Centaures, comme les traits ne pouvoient rien sur lui, il fut accablé sous un

nante métamorphose , plutôt que je n'imaginerois quelqu'un qui passeroit subitement d'une vie voluptueuse & toute animale , à une sagesse presque divine , sans s'appercevoir de cet heureux changement de son ame.

L'opinion doit se former sur la nature , & non pas la régler (1). Aussi les Philosophes qui , au lieu de former leurs opinions sur la nature des choses , veulent forcer les choses mêmes de se plier , contre leur nature , à leurs opinions , remplissent la Philosophie de mille difficultés. Une des plus grandes , c'est qu'ils soutiennent que tous les hommes , qui n'ont pas une vertu parfaite , sont également vicieux ; que ce progrès dans la sagesse est une énigme incompréhensible , une opinion absurde. Ils vont même jusqu'à dire que ceux qui n'ont guéri que par ces progrès succes-

monceau d'arbres. Ovide , liv. 12 des Métamorphoses , dit qu'il fut changé en oiseau , & Virgile , liv. 6 de l'Enéide , qu'il revint à son premier sexe.

(1) Le texte porte : *On a dit avec raison , qu'il falloit tailler la pierre sur la règle , & non pas former la règle sur la pierre.* J'ai cru que cette espece de proverbe , traduit littéralement , n'auroit point de grace , & qu'il valloit mieux le rendre par un équivalent.

sifs, les maladies de leur ame, sont aussi malheureux que les hommes les plus esclaves de leurs vices & de leurs passions.

Et à leur
propre con-
duite.

Mais, il ne faut, pour les réfuter, que les opposer à eux-mêmes. Dans leurs écoles, ils soutiennent qu'Aristide est aussi injuste que Phalaris; Brasidas aussi lâche que Dolon; &, qui le croiroit? Platon même aussi ingrat que Melitus (1). Mais dans le commerce de la vie, ils évitent, ils fuient les hommes vicieux, parce qu'ils ne trouvent point de sûreté à traiter avec eux, & ils s'adressent aux autres, dans les affaires les plus importantes, comme à des gens

(1) Tout le monde connoît Aristide à qui sa vertu fit donner le surnom de Juste, & Phalaris, Tyran d'Agrigente en Sicile, si fameux par ses cruautés. Brasidas étoit un Général Lacédémonien, qui dans la guerre du Péloponnèse, après avoir battu les Athéniens en plusieurs rencontres, sur terre & sur mer, se laissa surprendre auprès d'Amphipolis ville de Thrace, & se sauva par un stratagème. Il se fit envelopper par les ennemis, qui obligés de donner une grande étendue à leur armée, l'affoiblirent, en lui laissant moins de profondeur. Brasidas fondit tout-à-coup du côté le moins garni, & échapa aux Athéniens. Dolon, soldat Troyen, s'offrit à Hector pour aller

qui méritent toute leur confiance.

Pour nous, qui voyons qu'en tout genre de mal, & principalement dans les désordres de l'ame, le vice est toujours plus ou moins grand, à proportion des progrès que l'on fait dans le bien; qu'il diminue & s'efface peu-à-peu comme une ombre, à mesure que la sagesse vient éclairer & purifier l'ame, nous croyons pouvoir assurer que ce passage du vice à la vertu doit être sensible à ceux en qui il s'opere; que l'ame se dégage & s'élève successivement du milieu de ses vices, comme du fond d'un abîme, & juge de ses progrès par la course qu'elle a faite. Tels des voya-

2^e Moyen.
Le passage du vice à la vertu, est sensible à ceux en qui il s'opere.

reconnoître le camp des Grecs, & promet de pénétrer jusques dans la tente d'Agamemnon. Rencontré par Ulysse & par Diomède que les Grecs avoient envoyés dans le même dessein, Dolon, pour obtenir d'eux la vie, leur découvrit tout ce qui se passoit dans la Ville, accompagnant cette trahison des prieres les plus basses: mais il fut égorgé par Diomède. Platon, si connu par la beauté de ses écrits, ne l'est pas moins par son attachement pour Socrate, & Melitus fut un des trois accusateurs de ce dernier, dont il avoit été le disciple. On sent aisément combien ces comparaisons étoient outrées & absurdes de la part des Stoïciens.

348 SUR LES PROGRÈS

geurs qui font voile sur une mer immense, calculent la durée de leur navigation, & la force du vent qui les pousse, pour connoître, en combinant l'une & l'autre, l'espace qu'ils ont parcouru. De même nous pouvons juger avec certitude que nous avons fait des progrès dans la Philosophie, lorsque notre marche n'est point une alternative continuelle de repos & de courses, mais que sous la conduite de la raison, nous avançons toujours vers le terme, d'un pas égal & soutenu.

Cette maxime d'Hésiode,

Op. & dies Peu souvent répété, fait bientôt une somme,
L. I, v. 461.

n'a pas lieu seulement pour l'argent qu'on amasse; elle est encore applicable à tout, & principalement au progrès dans le bien: des actes fréquens de vertu, font contracter à l'ame cette heureuse habitude dont le pouvoir est toujours si grand. Mais les inégalités & les tiédeurs, non-seulement arrêtent les progrès qu'on pourroit faire, comme des repos fréquens retardent la marche du voyageur, elles produisent encore un dépérissement sensible: le vice profite toujours de ces relâchemens pour

nous faire reculer, & nous engager plus fortement dans les liens.

Les Astronomes disent des planetes, ^{3e. Moyen.} qu'elles sont stationnaires (1) lorsqu'elles paroissent s'arrêter. Mais la pra- ^{Les progrès dans le bien doivent être sans interrup-} tique de la sagesse n'admet point ces fortes de repos. L'ame toujours en mouvement, & comme placée sur une balance, est sans cesse ou élevée par l'activité de la vertu, ou rabaissée par le poids du vice. Les habitans de Cirrha (2) demandoient à l'Oracle comment ils pourroient vivre en paix chez

(1) On distingue dans les Planetes, par rapport à la terre, un mouvement direct, stationnaire & retrograde; direct, lorsqu'elles vont selon l'ordre des signes d'occident en orient; stationnaire, lorsqu'elles restent vis-à-vis des mêmes étoiles; retrograde, quand elles vont contre l'ordre des signes d'orient en occident. Ce ne sont que des apparences causées par la différence qu'il y a entre le mouvement de la Terre, & celui des Planetes. Lorsque la Terre suit une Planete supérieure, cette Planete lui paroît directe. La Terre se trouve-t-elle vis à vis? La Planete lui paroît stationnaire ou immobile, & quand la Terre la précède, elle lui paroît retrograde. Le contraire arrive aux Planetes inférieures.

(2) Cirrha ville de la Phocide, au pied du Mont-Parnasse, dans laquelle Apollon étoit spécialement honoré.

350- SUR LES PROGRÈS

eux : « C'est , leur répondit-il , en faisant » nuit & jour la guerre au-dehors ». Si , selon le sens de cette réponse , vous pouvez vous rendre témoignage , que nuit & jour vous déclarez à vos passions une guerre infatigable ; si , ferme dans le poste que la vertu vous a confié , vous refusez toutes les treves que le vice vous propose , sous prétexte d'un plaisir passager , d'un délassement utile , ou même d'une occupation importante , ayez alors une juste confiance de parcourir heureusement la carrière.

4e. Moyen.
Les relâchemens qu'on éprouve , doivent être rares & promptement réparés.

Au reste , quand votre course seroit quelquefois interrompue , pourvu que ces relâchemens soient rares , & promptement réparés par une ardeur plus soutenue , ne vous découragez point ; c'est une preuve que le travail & l'exercice commencent à dompter en vous l'opposition au bien , & qu'ils acheveront d'en triompher. Vous auriez plus lieu de craindre , si ces intervalles étoient longs & fréquens. Ils annonceroient que votre activité se refroidit , & va bientôt s'éteindre. Voyez comme les premiers jets d'un roseau s'élèvent avec grace ; comme ils poussent de longues tiges droites & unies , qui ne sont coupées qu'à de grandes distances : mais ensuite ,

l'air qui les fait monter, étant comme affoibli par les premiers efforts, & rabattu, pour ainsi dire, par une force supérieure qui gêne son essor; alors ces tiges sont plus courtes; & souvent interrompues par des nœuds.

De même, parmi ceux qui s'adonnent à la Philosophie, il en est qui, après avoir commencé leur carrière avec la plus grande ardeur, sont souvent arrêtés dans leur marche; ils ne s'apperçoivent d'aucun progrès dans la vertu; ils tombent peu-à-peu dans l'indifférence, & finissent par abandonner leur entreprise. D'autres au contraire, plus constans, plus animés par le desir d'arriver au terme, franchissent d'un vol rapide tous les obstacles, dont la foule importune s'efforçoit de retarder leur course.

Le plaisir que cause la vue d'une belle personne, ne prouve pas un commencement de passion. C'est un sentiment commun à tous les hommes. Ce qui l'annonce, c'est la peine & le tourment qu'on éprouve, quand il faut s'en séparer. Combien de gens paroissent d'abord aimer la Philosophie, & s'y livrer avec ardeur! Mais si d'autres soins viennent les en distraire, leur

5e. Moyen
Eprouver une
inquiétude
réelle, lorsque des soins
même nécessaires
arrêtent
notre marche

amour pour elle s'évanouit bientôt, & ils en supportent facilement la privation. Mais celui qu'elle a pénétré d'un amour véritable paroît tranquille & modéré, lorsqu'il jouit de ses entretiens. Est-il obligé de s'en arracher ? on le voit inquiet, agité, brûlant d'impatience, s'indigner contre des affaires importunes, & tout quitter, jusqu'à ses amis même, pour suivre avec impétuosité le desir qui l'entraîne. On respire un moment avec plaisir l'odeur d'un parfum agréable. La sensation en est-elle passée ? Elle n'excite ni desir, ni regret. L'étude de la Philosophie doit produire en nous un effet tout différent. Lorsque nous sommes obligés de l'interrompre, quel que soit le motif qui nous en sépare, un mariage, un établissement de fortune, une liaison d'amitié, le service de l'Etat, il faut que cette interruption fasse éprouver à notre ame un besoin réel. Plus les premières études nous auront apporté de connoissance, plus nous serons impatiens d'acquérir celles qui nous manquent.

6. Moyen. Un autre moyen assez semblable de juger de ses progrès dans la vertu, c'est, comme dit Hésiode, que la route de la sagesse ne nous paroisse plus rude.

Que le chemin de la vertu paroisse moins difficile.

ni escarpée , mais unie & facile ; que l'exercice nous en ait aplani les sentiers , qu'il ait fait succéder une lumière pure & brillante , à ces incertitudes , à ces perplexités où tombent ordinairement ceux qui entrent dans la carrière de la Philosophie. Semblables à des voyageurs qui s'éloignent d'un pays qu'ils connoissent , sans voir encore celui où ils doivent aller ; ces nouveaux Philosophes perdent de vue les idées communes qui leur étoient familières , avant que d'avoir pû saisir les connoissances plus vraies & plus solides que la Philosophie leur enseigne. Livrés alors à des agitations cruelles , après avoir flotté quelque temps dans l'incertitude , ils reviennent sur leurs pas , & renoncent à leur entreprise. Un Chevalier Romain , nommé Sestius , avoit quitté les charges & les dignités qu'il possédoit , pour embrasser la Philosophie ; mais il fut tellement découragé par les premières difficultés de cette étude , qu'il manqua de se précipiter dans la mer. On dit aussi que Diogène éprouva le même dégoût , lorsqu'il commença de s'y appliquer. Pendant que les Athéniens célébroient une fête solennelle , & passaient les jours & les nuits dans les fes-

tins , les spectacles & les réjouissances , ce Philosophe se retira le soir , dans un coin de la place publique , pour y passer la nuit. Il fut assailli d'une foule de réflexions , qui combattoient la résolution qu'il venoit de prendre , & portoient à son ame les atteintes les plus vives. Il se disoit à lui-même que sans aucune nécessité , il embrassoit un genre de vie dur & sauvage qui l'isoloit du reste de la société , & le laissoit dénué de toutes sortes de biens. Dans le trouble que lui causoient ces pensées , il vit une souris se glisser auprès de lui , & ronger les miettes qui tomboient de son pain. A cette vue reprenant courage , & se reprochant sa foiblesse. « Eh quoi ! Diogene , se dit-il à lui-même , » cet animal se nourrit abondamment de » tes restes ; & toi , parce que tu ne » prends point de part à ces festins de » dissolution , que tu n'es pas mollement » couché sur des lits richement parés , » tu pleures , tu te lamentes » ! Au reste , quand ces dégoûts sont rares , quand la réflexion , venant promptement à notre secours , chasse loin de nous ces pensées importunes , prévient notre découragement , & dissipe les nuages qui obscurcissoient notre ame ; nous pouvons

croire avec fondement que nos progrès sont réels & solides.

Ce n'est pas seulement de notre propre foiblesse, que nous avons à craindre ces impulsions secretes qui nous détournent du bien. Les conseils que nos amis nous donnent de bonne foi, les railleries piquantes de nos adversaires, nous amollissent ou nous ébranlent; notre course en est ralentie, & quelquefois même nous renonçons à la Philosophie. Il faut opposer aux uns & aux autres une égale tranquillité d'ame, & ne ressentir ni trouble ni jalousie secreta, lorsqu'ils viennent nous dire avec affectation, que quelques-uns de leurs amis jouissent à la Cour de la plus haute fortune; qu'ils ont fait des mariages opulens; qu'ils ont paru dans la place publique suivis d'une troupe nombreuse, pour y prendre possession d'une charge, ou y plaider une affaire importante. Un homme insensible à tous ces discours, montre qu'il est vraiment épris des charmes de la sagesse.

En effet, pour ne plus desirer ce que le commun des hommes recherche avec tant d'ardeur, il faut n'avoir d'estime & d'admiration que pour la vertu. Une forte résistance aux volontés des autres, nous est quelquefois inspirée par la colere ou

7e. Moyen.
Savoir résister
aux impul-
sions de ceux
qui veulent
nous détour-
ner du bien.

8e. Moyen.
Mépriser tous
les biens ex-
térieurs, pour
ne s'attacher
qu'à la vertu.

356 SUR LÈS PROGRÈS

par l'imprudence; mais un mépris généreux de ce que la multitude admire, ne peut venir que d'une véritable grandeur d'ame. C'est par-là que les hommes vertueux, comparant avec les biens de la fortune, ceux qu'ils ont acquis eux-mêmes, sentent si bien tous leurs avantages. C'est-là ce qui faisoit dire à Solon :

Stob. ad. Le crime trop souvent fleurit dans l'opulence,
 Epim. Tit. Et l'homme vertueux languit dans l'indigence.
 1^o. de virt. Mais nous de la vertu constans adorateurs,
 Pourrions-nous envier de coupables faveurs ?
 La fortune souvent détruit son propre ouvrage ;
 La vertu chaque jour s'affermit davantage.

Diogène comparoit ses différens voyages de Corinthe à Athenes, & de Thebes à Corinthe, à ceux des Rois de Perse qui passoient le printemps à Suzé, l'hyver à Babylone, & l'été dans la Médie. Agéfilas entendoit appeller le Roi de Perse, le grand Roi : « Comment seroit-il plus grand que moi, dit-il, s'il n'est pas plus juste » ? Aristote écrivoit à Antipater au sujet d'Alexandre, que ce Prince n'avoit pas seul droit de se croire grand, parce qu'il possédoit un vaste Empire; que tout homme qui avoit des idées exactes de la Divinité, pouvoit y prétendre

à plus juste titre (1). Zenon voyant qu'on admiroit Théophraste , à cause du grand nombre de ses disciples : « Son auditoire , dit-il , est plus nombreux , & le mien plus d'accord (2) » , Celui donc qui reconnoissant la supériorité de la vertu

(1) Le texte dit : *n'avoit pas moins de droit d'y prétendre*. En changeant un peu le sens , j'ai rendu , je crois , l'idée plus juste , & je ne doute pas que ce ne fut la pensée d'Aristote , qui préféroit sûrement une connoissance exacte de la Divinité , & en général les connoissances philosophiques , aux talens militaires. Mais comme il écrivoit à un conquérant qui ne connoissoit rien au-dessus des exploits guerriers , il adoucit son expression , de peur de le choquer , & se contente de mettre au même rang la gloire de la Philosophie & celle des armes. Voyez ce que dit Plutarque au commencement du traité d'Isis & d'Osiris.

(2) Zénon , fondateur de la Secte Stoïque , étoit de l'Isle de Chypre , & florissoit vers la cent vingtième olympiade. Théophraste de l'Isle de Lesbos , fut d'abord disciple de Platon , & ensuite d'Aristote , qui charmé de la facilité de son esprit , & de la douceur de son langage , changea son nom de Tyrtame en celui d'Euphraste , c'est-à-dire , qui parle bien ; & ce nom ne répondant pas encore à la haute idée qu'il avoit de ses talens , il lui donna celui de Théophraste , qui signifie un homme dont le langage est divin. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages dont la plupart sont perdus. Il nous reste de lui , une histoire des

sur les biens de la fortune, ne ressent plus pour eux aucun desir, aucun de ces mouvemens qui affectent vivement le cœur, & souvent même découragent dès l'entrée dans la carrière philosophique, celui-là peut croire avoir fait des progrès réels dans le bien.

ge. Moyen.
Un changement sensible dans les discours, qui fait qu'on cherche plutôt ce qui est utile, que ce qui peut faire briller.

L. 7, de la Rep.

Un nouveau moyen de s'en assurer, c'est un changement sensible dans les discours. La plupart de ceux qui commencent, y recherchent pour l'ordinaire ce qui peut leur attirer de la réputation. Les uns, tels que des oiseaux légers, s'élèvent, par une vaine ambition, à ce que la nature leur offre de plus brillant & de plus sublime. Les autres, dit Platon, semblables à de jeunes chiens qui n'aiment qu'à mordre & à déchirer, & toujours hérissés de sophismes, se jettent dans les questions de controverse les plus abstraites & les plus épineuses. Ceux-ci, en plus grand nombre, se plongent dans les obscurités de la dialectique, par le seul motif de devenir un jour d'habiles sophistes (1). Ceux-là recueillant les

pierres, un traité des plantes, & ses caractères qu'il composa à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ce Philosophe succéda à Aristote, la cent quatorzième olympiade.

(1) La dialectique est un art utile, quand

traits les plus frappans, & les plus belles maximes que l'histoire leur présente, vont ensuite les débiter par-tout avec ostentation ; ils ne s'occupent qu'à calculer, qu'à compasser des mots, semblables aux Grecs qui, selon le Scythe Anacharsis (1), ne se servoient de leur monnoie que pour compter. Antiphane (2) di-

on s'en sert pour éclaircir des vérités obscures ; pour débrouiller les sophismes de l'ignorance ou de la mauvaise foi ; pour porter un nouveau jour dans les autres sciences, ou en faciliter l'accès : en un mot, quand, selon l'expression de Socrate, on se sert de la parole pour la pensée, & de la pensée pour la vérité. Mais lorsqu'on n'en veut faire qu'une science de mots, qu'un jargon souvent inintelligible à ceux même qui le parlent, qu'un moyen d'obscurcir les vérités, de jeter du doute dans les esprits, & d'échapper par mille sophismes à l'autorité de la raison & du bon sens ; c'est alors un art aussi dangereux que méprisable.

(1) Anacharsis, Philosophe Scythe, d'une sagesse peu commune, & d'autant plus admirable qu'il est le seul Philosophe de sa nation, florissoit du temps de Solon, dont il voulut introduire les loix dans son pays : mais son frere qui en étoit Roi, & qui s'opposoit à ce changement, le tua d'un coup de flèche, selon Diogene Laerce.

(2) Antiphane né à Smyrne, & selon d'autres, à Rhodes, Poète de la moyenne Comédie, vivoit vers la quatre-vingt-treizieme

soit agréablement , qu'il y avoit une Ville où les paroles étoient gelées par le froid , aussi-tôt qu'on les avoit prononcées ; qu'ensuite la chaleur venant à les fondre , on entendoit l'été , ce qui avoit été dit pendant l'hiver. Il ajoutoit , en appliquant aux disciples de Platon ce badinage ingénieux , que les leçons que ce Philosophe leur donnoit pendant leur jeunesse , n'étoient entendues de la plupart d'entr'eux , que dans l'âge mûr. Telle est même en général leur disposition pour toute la Philosophie. Ils sentent peu la beauté de ses préceptes , jusqu'à ce que leur jugement ait acquis plus de consistance & de maturité. Alors , ils goûtent ces principes d'une morale pure & saine , si propres à calmer les passions , à inspirer des sentimens généreux ; principes dont les traces , selon l'expression d'Esopé , sont toutes tournées du côté de l'ame. Sophocle disoit qu'il avoit voulu d'abord imiter la maniere fastueuse & gigantesque d'Eschyle , ensuite sa marche laborieuse & forcée ; mais qu'enfin il avoit adopté un genre de composition

olympiade. Il composa trois cents soixantecinq piéces de théâtre , & remporta trente fois le prix.

plus

plus propre à former les mœurs, & par cela même infiniment plus estimable (1). Ainsi, les jeunes-gens à mesure qu'ils font des progrès dans la sagesse, se dé-

(1) Cet endroit a des difficultés que je ne me flatte point d'avoir levées. Διαπειλαιχὰς qui se trouve assez uniformément dans les différentes éditions, signifie *railler*, *badiner*. L'Interprete latin l'a traduit par *accidisse*, ce qui supposeroit qu'il avoit lû Διαπειλαιχὰς par un K, le faisant venir de Διαπαίω, qui signifie *frapper*, *couper*; & il fait dire à Sophocle, qu'il avoit d'abord retranché ou corrigé dans Eschyle, son enflure, ensuite, sa marche laborieuse; & qu'enfin il avoit changé sa diction, qui est la partie la plus importante, & la plus propre à former les mœurs. Dans ses remarques, il corrige tout ce passage de la maniere que je l'ai traduit, & que j'ai adoptée, parce qu'elle m'a paru la plus raisonnable, quoiqu'elle ne leve pas toute difficulté: car il paroît que Sophocle, loin de s'attacher en commençant, à imiter Eschyle, prit une route toute différente. Plutarque, dans la vie de Cimon, rapporte que ces deux Poëtes étant entrés en concurrence pour le prix de la Tragédie, Eschyle, déjà vieux, fut vaincu par Sophocle, qui ne faisoit alors que son coup d'essai. Il eut été difficile, ce semble, à ce dernier, s'il eut travaillé dans le genre d'Eschyle, d'avoir dès son début, une supériorité si marquée sur un rival aussi exercé. Dans le second membre je lis Πικρὸν, au lieu de Πικρῶν, d'après les manuscrits.

362 SUR LES PROGRÈS

goûtent de ce style recherché qui sent trop l'art & le travail, & préfèrent un genre d'écrire plus sage, fait pour calmer les passions, & pour inspirer l'amour de la vertu.

1^{re}. Moyen.
S'attacher
dans les ou-
vrages des
Philosophes,
à ce qu'ils ont
de solide,
de propre à
former les
mœurs.

Considérez donc, en lisant les écrits des Philosophes, ou en écoutant leurs leçons, si vous n'êtes pas plus occupé des mots que des choses; si vous ne vous attachez pas plutôt à ce qu'il y a de brillant & de subtil, qu'à ce qu'elles ont d'utile & de solide. Lors même que vous lirez la poésie ou l'histoire, observez avec soin, si vous ne laissez rien échapper de ce qui peut servir à réformer vos mœurs, & à guérir vos passions. L'abeille, dit Simonide, voltige sur les fleurs, & en exprime les sucs propres à composer un miel exquis, tandis que d'autres n'y recherchent que ce qui peut flatter la vue & l'odorat. Ainsi, bien des gens ne se proposent dans la lecture des Poètes que l'amusement & le plaisir. Celui qui sait y remarquer ce qu'ils ont d'utile, & se l'approprier, montre qu'une longue habitude lui a rendu familier le sentiment du beau, & qu'il le saisit par-tout où il le trouve. Pour ceux qui n'aiment dans Platon & dans Xénophon que les graces du style, qui ne s'attachent qu'à cette fleur

d'Atticisme dont brillent leurs écrits, semblable à ce duvet dont la rosée colore les fruits ; ne peut-on pas les comparer à des hommes qui n'apprécient un remède que par sa couleur ou son odeur agréable , & ne font aucun cas de la vertu qu'il peut avoir pour calmer les douleurs , ou pour évacuer les humeurs ? Les hommes plus instruits , tirent parti non - seulement de ce qu'ils entendent , mais encore de tout ce qu'ils voyent. Eschyle assistoit un jour aux combats du ceste dans les jeux Isthmiques. Un des Athletes ayant été dangereusement blessé , il s'éleva un grand cri dans l'assemblée. « Voyez , dit Eschyle , à un de ses voisins (1) , la force de l'habitude ; les » spectateurs crient , & celui qui a été » blessé ne dit pas un seul mot ». Brasidas ayant mis la main dans un panier de figues , fut mordu par une souris qu'il avoit saisie. Il la lâche aussitôt , disant en lui-même : « Il n'est donc point » d'animal si foible qui ne puisse sauver sa » vie , s'il ose la défendre ». Diogène voyant quelqu'un boire dans le creux de sa main , jetta l'écuelle qu'il portoit dans sa besace. Tant il est vrai que l'habitude

(1) Le texte porte : à Ion de Chios.

de réfléchir sur ce qu'on voit , fait promptement saisir tout ce qui peut porter à la vertu.

II^e. Moyen,
De joindre la
pratique à
l'instruction.

Un moyen plus sûr encore d'acquérir cette facilité , c'est de pratiquer en même temps qu'on s'instruit , de s'exercer , non-seulement , comme dit Thucydide , à affronter les périls , mais aussi à se garantir des pièges de la volupté , à éviter les querelles & les disputes dans la défense des causes , dans les jugemens & dans les fonctions de la magistrature ; par-là on fait connoître aux autres sur quels principes on se conduit ; ou même notre propre conduite leur sert de règle pour diriger la leur. Mais ceux , qui à peine initiés dans la Philosophie , veulent cependant se donner pour des hommes instruits , qui , après en avoir pris au hasard une légère idée , vont le débiter dans la place publique , dans un cercle de jeunes-gens , ou à la table d'un Prince , on ne doit pas plus les croire Philosophes , que ceux qui vendent des remèdes , ne doivent passer pour Médecins. Vrais sophistes , ils ressemblent à cet oiseau dont parle Homère , qui porte à ses petits tout ce qu'il trouve ,

Il. 9. v. 313. Et lui-même languit privé de nourriture.

Ainsi , ces prétendus Philosophes , portent à leurs disciples ce qu'ils ont ramassé de côté & d'autre , sans en rien réserver pour leur nourriture personnelle.

Observons soigneusement le motif qui nous fait parler. Voyons si ce n'est pas notre intérêt que nous avons en vue : si , au lieu de nous y proposer , ou notre propre instruction , ou celle des auditeurs , nous ne recherchons pas la vaine gloire & l'ostentation. Evitons sur-tout de mettre dans la discussion trop d'opiniâtreté ; de nous livrer au goût de la dispute ; de faire de nos controverses une sorte de jeu d'escrime , où nous soyons plus sensibles au plaisir de terrasser nos adversaires , qu'à l'avantage d'enseigner ou d'apprendre des choses utiles. Il n'est point de preuve plus certaine des progrès qu'on a fait dans la vertu , que d'être doux & modéré dans ces occasions , de ne point engager une conférence par le seul plaisir de disputer , de ne pas la terminer avec emportement , de ne pas traiter avec fierté son adversaire , quand on l'a vaincu , & de ne pas s'aigrir de sa propre défaite (1). Un jour Aristippe

12^e. Moyen.
Examiner les motifs qui nous font parler en public.

(1) Ici Plutarque ne fait gueres que répéter en d'autres termes , ce qu'il vient de

avoit eu le dessous dans une dispute contre un homme plein de hardiesse , mais d'ailleurs sans réflexion & sans jugement. Comme il le voyoit triomphant & enflé de sa victoire : « je suis vaincu , lui » dit-il , mais je dormirai plus paisiblement que vous , tout vainqueur que » vous êtes ».

Lorsque l'assemblée est plus ou moins nombreuse que nous ne l'avions cru , il ne faut pas que la crainte ou le découragement nous empêchent de parler ; qu'obligés de haranguer devant le peuple ou les Magistrats , nous en laissions passer l'occasion , pour ne nous être pas assez préparés. C'est , dit-on , ce qui arrivoit à Démosthène & à Alcibiade. Ce dernier étoit plein de génie pour concevoir les choses ; mais naturellement timide , il se troubloit aisément , lorsqu'il parloit en public , & souvent un défaut de mémoire le faisoit demeurer court (1). Ho-

dire dans les phrases précédentes. Mais j'ai cru que la fidélité que doit un traducteur à son original , ne lui permettoit pas de supprimer des passages entiers.

(1) Ce que Plutarque ne fait qu'indiquer ici par rapport à Démosthène , il l'a dit avec plus de détail dans le traité sur l'éducation des enfans , & dans la vie de cet Orateur , où

mere au contraire ne craignit point de manquer à la mesure dans le premier vers de son Iliade ; tant il avoit de confiance dans le reste de son ouvrage (1). A plus forte raison , ceux qui , dans leurs discours ont en vue le bien & la vertu , doivent - ils profiter de toutes les occasions qui se présentent de parler utilement , sans s'embarrasser que leur maniere de dire soit applaudie ou non.

Ce n'est pas seulement sur nos discours , mais encore sur nos actions que nous devons veiller , pour voir si elles ont plus de solidité que d'apparence , plus de vérité que d'ostentation. Un amour véritable aime à jouir sans témoins , &

13e. Moyen.
Examiner
avec soin nos
actions enco-
re plus que
nos paroles.

il rapporte que jamais personne ne l'entendit parler sur le champ en public : que souvent dans les assemblées , le peuple le nommant pour donner son avis , il refusoit de monter dans la tribune , à moins qu'il ne fut déjà préparé.

(1) Plutarque a tort de taxer Homere d'avoir violé la mesure dans le premier vers de son Iliade. Les Poëtes ont pour usage ordinaire , de joindre dans les premieres déclinaisons l'E du génitif Ionien , avec la voyelle suivante , & de n'en faire qu'une syllabe. Ainsi Πηληϊάδῃα n'est que de cinq syllabes , & non de six , comme Πλῆα au génitif pluriel est monosyllabe , χρυσίων , dissyllabe , & ainsi de plusieurs autres.

368 SUR LES PROGRÈS

cette jouissance , pour être secrète , ne perd rien de sa douceur. Combien plus , un homme vraiment épris de l'amour du beau & de l'honnête , & que ses actions unissent intimement à la vertu , doit-il en jouir dans le silence ? Pleinement satisfait par sa possession , a-t-il à desirer d'autres témoins de son bonheur que sa propre conscience ? Semblable à cet homme qui crioit à son esclave ; vois-tu que je n'ai plus d'orgueil ! celui qui s'empresse de publier le bien qu'il a fait , montre qu'il est sensible à une vaine gloire , & qu'il cherche des approbateurs hors de lui-même. Un tel homme n'a pas encore été admis à la contemplation de la vertu. Il ne l'a , pour ainsi dire , qu'aperçue en songe , à travers des voiles & des ombres : & c'est d'après cette foible vue , que représentant par ses actions l'image qu'il s'en est formée , il s'empresse de l'exposer aux yeux des spectateurs. Mais celui à qui la vertu s'est montrée dans toute sa beauté , & qui en connoît tout le prix , ne se borne pas à taire les services qu'il a rendus à ses amis ; si dans un jugement , il a opiné avec justice , malgré la prévarication du plus grand nombre des juges ; s'il a méprisé les sollicitations injustes d'un hom-

me riche ou puissant ; s'il a rejeté les présens qu'on lui offroit ; s'il a supporté la faim & la soif, ou résisté, comme Agéfilas, aux attraits de la volupté, il ensevelit dans le silence ces actions vertueuses. Content de son suffrage, sans néanmoins mépriser celui des autres, il croit avoir dans sa conscience, un témoin & un juge assez éclairés. Il montre par cette conduite, que la sagesse a jetté dans son ame des racines profondes, & qu'il est accoutumé, selon la pensée de Démocrite, à chercher sa satisfaction dans son propre cœur.

Les Laboureurs voient avec plaisir les épis qui courbent leur tige vers la terre ; mais ils soupçonnent ceux qui s'élèvent au-dessus des autres, de n'avoir qu'une vaine apparence. De même, entre les jeunes-gens qui s'appliquent à la Philosophie, ceux qui sont vains & légers, annoncent par une contenance haute & fière, par un air méprisant & une démarche orgueilleuse, le vuide de leur ame. Lorsqu'ensuite ils commencent à se nourrir des fruits que l'instruction a fait germer en eux, ils quittent ces manières superbes qui dévoient leur vanité. Quand on verse une liqueur dans un vase, l'air qu'il contient se sen-

14e. Moyen.
La diminu-
tion de l'or-
gueil & de la
présomption.

370 SUR LES PROGRÈS
tant pressé, cède la place au liquide
qu'on y introduit. De même les hom-
mes, à mesure qu'ils se remplissent des
véritables biens, se vident de la vanité,
& perdent l'opinion avantageuse qu'ils
avoient d'eux-mêmes. Ils cessent de se
croire estimables, pour porter un man-
teau & une longue barbe, & tournent
toute leur application du côté de leur
ame; aussi sévères pour eux-mêmes,
qu'indulgents pour les autres. Loin d'u-
surper encore la réputation de Philoso-
phes, ils n'osent plus même en prendre
le titre. C'est alors qu'un jeune-homme
qui auroit fait des progrès dans le bien,
& qui s'entendrait appeler de ce nom
honorables, en rougiroit de modestie,
& répondroit avec un doux sourire:

Od. 16, v. Je ne suis point un Dieu : c'est aux seuls
187. immortels,

Qu'est dû ce nom sacré digne de nos autels.

Le Poëte Eschyle disoit d'une jeune
femme :

En elle un regard vif de flamme étincelant,
Montre que du plaisir elle a goûté les charmes.

Mais un jeune-homme qui, en avançant

dans la Philosophie , a senti tous les at-
traits , éprouve pour la vertu , ces mou-
vemens & ces transports que Sapho a si
bien décrits dans une de ses Odes :

Quand je te vois , ma langue immobile &
glacée ,

Ne peut seconder mes desirs ;

Ma voix expire , & ma pensée

N'a d'organe que mes soupirs.

Une vive & subite flamme

Se glisse dans mes sens , & pénètre mon ame(1).

Quel plaisir alors de contempler la con-
tenance modeste , le regard doux & se-
rein de ce vertueux jeune-homme ! Qui
ne voudroit pouvoir l'entendre , pour
admirer les charmes de son langage !

Ceux qui viennent se faire initier aux
mysteres de Cerès , s'assemblent d'abord
tumultuairement & en désordre , poussent
des cris confus , & se heurtent les uns les
autres (2). Mais quand la cérémonie

15^e. Moyen.
La modestie
avec laquelle
on entre &
on assiste dans
les écoles de
Philosophie.

(1) On trouvera peut être que je n'ai pas
traduit avec assez de précision ce beau passage.
Je l'ai moi-même senti ; mais j'avoue qu'il
m'a été impossible de le serrer davantage.

(2) Il a été déjà question de ces mysteres
dans le Traité sur l'Éducation , où l'on a dis-
cussé qu'ils étoient.

commence, & que les images sacrées se dévoilent à leurs yeux, ils se tiennent dans un respectueux silence. Ainsi, à l'entrée de la Philosophie, ce n'est ordinairement que bruit, que confusion & que tumulte : la plupart des jeunes-gens, par un vain desir de gloire, s'y portent avec violence : mais lorsqu'ils y sont entrés, & que cette lumière divine frappe leurs regards ; alors comme à la vue d'un Sanctuaire auguste, ils changent de contenance ; pénétrés d'une frayeur religieuse, ils marchent en silence, dans un maintien grave & modeste, & suivent la raison comme un Dieu. On peut leur appliquer ce que disoit ingénieusement Ménédeme (1), que la plupart de ceux qui venoient aux écoles d'Athènes, commençoient par se croire des sages, ensuite des Philosophes, c'est-à-dire, des amateurs de la sagesse, bientôt après des Sophistes, & qu'ils finissoient par se trouver ignorans : leur présomption & leur enflure diminueoit à mesure qu'ils étoient plus instruits.

(1) Ménédeme d'Eritrée ville de l'Eubée, fut un des plus célèbres disciples de Socrate, & des plus estimables par la gravité de ses mœurs, & la sagesse de sa conduite.

Les malades qui n'ont que des indispositions légères , vont eux-mêmes trouver le Médecin. Quand la fièvre les retient au lit , ils le font prier de venir , & de les traiter ; mais s'ils sont en phrénésie , en démence ou en fureur , & que la violence les empêche de sentir leur état , ils chassent le Médecin , ou prennent eux-mêmes la fuite. Ainsi , quand des hommes vicieux s'irritent des avis qu'on leur donne , & qu'ils traitent en ennemis ceux qui les reprennent , on doit regarder leur mal comme incurable. Les écoutent-ils volontiers ? Ils sont près de leur guérison. Mais rien ne prouve davantage qu'on a fait de grands progrès dans la vertu , que d'aller après une faute commise , trouver soi-même son Médecin , lui exposer son état , lui découvrir les playes secrètes de son ame , & lui en demander le remède. Pour devenir homme de bien , disoit Diogene , il faut avoir ou un ami sincere , ou un ardent ennemi , afin que les avis de l'un , ou les censures de l'autre , nous éloignent du vice. Il est des gens qui par une fausse modestie , & pour se donner la réputation d'hommes agréables , sont les premiers à plaisanter sur les défauts de leur taille ou de leur ha-

16e. Moyen.
Aimer à être repris de ses défauts.

billement, tandis qu'ils cachent avec le plus grand soin, l'avarice, la malignité, l'envie, l'amour des voluptés, & toutes les autres plaies de leur ame. La crainte d'en essuyer des reproches, fait qu'ils ne veulent les laisser ni toucher, ni voir à personne. C'est avoir fait bien peu de progrès dans la vertu, ou plutôt c'est n'en avoir fait aucun. Si au contraire, loin de nous livrer sans remords à nos passions, nous avons le courage de nous reprocher nos fautes, ou de souffrir au moins qu'un autre nous en reprenne, c'est une preuve que nos vices nous humilient, & que nous voulons entièrement les dompter. Ce n'est pas qu'on ne doive rougir d'être connu pour vicieux ; mais quand on a plus d'horreur du vice même, que de la honte qui le suit, on ne craint point de faire connoître à des hommes vertueux, le véritable état de son ame. On reçoit d'eux sans peine des reproches qui peuvent nous rendre meilleurs. Un jeune homme qui étoit dans un cabaret, ayant apperçu Diogene, se cacha aussi-tôt : « Eh ! mon ami, lui cria ce Philosophe, » plus tu te caches dans ce cabaret, & plus » tu t'y enfonces ». Ainsi, les hommes vicieux, en cachant leurs désordres, s'y

plongent davantage , & s'en rendent de plus en plus les esclaves ; ils ressemblent à ces pauvres qui feignent d'être riches , & se réduisent , par cette vanité même , à une plus grande misère.

Le célèbre Hyppocrate ne rougit point de publier dans ses écrits une faute qu'il avoit commise , en pansant un malade qui avoit reçu une blessure à la tête ; il ne vouloit pas que d'autres Médecins tombassent dans la même erreur que lui (1). Quelle honte , après un tel exem-

17e. Moyen.
Ne pas rougir
d'avouer ses
fautes.

(1) La modestie d'Hyppocrate lui fait encore plus d'honneur que sa science. Ce grand homme raconte lui-même avec une candeur qu'on ne peut trop admirer , qu'en pansant un malade , blessé à la tête d'un coup de pierre (alors , comme on fait , la Médecine & la Chirurgie n'étoient point séparées) , il ne fit pas attention qu'il auroit dû le trépaner , & que cette faute coûta la vie au malade. Celse fait à ce sujet une réflexion qui mérite d'être rapportée. « Une telle modestie , dit-il , est ordinaire aux grands hommes , par la juste confiance qu'ils ont dans ce riche fonds de mérite qui leur est propre. Les petits esprits ménagent avec soin le peu de réputation qu'ils ont , parce qu'ils ne peuvent rien perdre sans s'appauvrir. Un grand génie s'honore par un aveu généreux de ses fautes , qu'il fait ne pouvoir jamais compromettre sa gloire ». *Cels. liv. 8. c. 4.*

Hypp. Forc.
demorb. vulg.
L. 1. sc. 7
v. 27.

376 SUR LES PROGRÈS

ple , si , lorsqu'il s'agit , non de prévenir l'erreur des autres , mais d'assurer sa propre conservation , on n'osoit , par la crainte de quelques reproches , avouer son ignorance ou sa foiblesse.

18e. Moyen.
Souffrir avec
tranquillité les
reproches &
les injures.

Les préceptes que Bion & Pyrrhon (1) donnent à ce sujet , supposent une disposition encore plus parfaite. Le premier disoit à ses disciples , qu'ils ne devoient croire avoir fait des progrès dans la Philosophie , que lorsqu'ils s'entendroient dire des injures avec autant de tranquillité que si on leur donnoit des éloges , & qu'on leur dit , comme dans Homere ;

Od. 8. v. 187. Respectable Etranger , vos traits , votre langage ,

En vous de la vertu me retracent l'image.

Ib. 24 , 401. Recevez tous mes vœux : que les Dieux à jamais ,

Répandent sur vos jours leurs plus rares bienfaits.

(1) Nous avons parlé de Bion dans le traité sur l'Education. Pyrrhon né à Elide & disciple d'Anaxarchus , florissoit vers la cent vingtième olympiade. Il fut le chef de la secte des Philosophes appelés de son nom , Pyrrhoniens ou Sceptiques , parce qu'ils doutoient de tout , & cherchoient toujours la vérité , qu'ils assuroient ne pouvoir jamais être certainement connue.

On rapporte de Pyrrhon , qu'étant dans un vaisseau battu de la tempête , il vit un pourceau qui mangeoit tranquillement de l'orge qu'on avoit répandu dans le navire , & que le montrant aux autres voyageurs : « La raison , leur dit-il , & la » Philosophie doivent produire en nous » la même insensibilité , si nous voulons » ne pas être troublés par les accidens » de la fortune ».

La regle de Zénon va plus loin encore. Il veut qu'on juge par les songes même de ses progrès dans le bien : qu'on prenne garde , si pendant le sommeil , on ne se plaît pas à des représentations déshonnêtes ; si l'on ne croit pas faire ou approuver des injustices & des violences ; ou si l'ame , toujours tranquille , toujours éclairée par la raison , tient dans une soumission entière l'imagination & les sens. Platon l'avoit dit avant lui : il représente les désordres qu'excite en nous pendant le sommeil , la partie animale & féroce , ce tyran de notre ame. On s'imagine avoir des commerces incestueux ; on se plaît aux alimens les plus barbares ; on se livre sans mesure à ces desirs effrenés que réprime pendant le jour la crainte de l'infamie ou du supplice. Les chevaux bien dressés , lors même que le conduc-

19e. Moyen.
Prendre garde si les songes qu'on a pendant le sommeil, sont doux & paisibles.

De la Rep.
L. 9.

378 SUR LES PROGRÈS

teur leur abandonne les rênes, suivent, sans se détourner, le chemin qu'on leur a fait prendre. Ainsi, les hommes qui ont su plier la partie animale au joug de la raison, éprouvent rarement, ou pendant le sommeil, ou dans la maladie, la révolte des sens. Libres de ces desirs illécites que la raison proscriit, ils conservent cette sage tempérance, cette attention sur eux-mêmes dont ils se sont fait une heureuse habitude.

Empire de
l'ame sur la
partie anima-
le.

En effet, si l'exercice donne à l'ame un tel empire, qu'elle tienne toutes les parties du corps dans sa dépendance; qu'elle empêche les yeux de jeter des larmes de foiblesse, le cœur de tressaillir de crainte, tous les sens de s'agiter à la présence des objets qui pourroient les émouvoir; combien plus doit-elle dompter la partie animale, & réprimer en elle, jusques dans le sommeil, les saillies des passions, & les fantômes d'une imagination déréglée? On dit que le Philosophe Stilpon (1) crut voir

(1) Stilpon de Mégare, Philosophe de l'école de Socrate, vivoit dans une grande réputation de sagesse, vers la cent vingunième olympiade. Il fonda à Mégare une école fameuse, qui forma un grand nombre de disciples.

une nuit en songe le Dieu Neptune qui lui reprochoit avec colere, de ne lui avoir pas offert un bœuf en sacrifice ; comme les autres Prêtres avoient coutume de faire. Stilpon , sans s'étonner de ces menaces : « Eh quoi ! Neptune, » lui dit-il , vous venez vous plaindre » comme un enfant , parce que je n'ai » point voulu m'endetter , pour remplir » toute la Ville de l'odeur des victimes , » & que je me suis contenté de vous offrir » un sacrifice modeste de ce que j'avois » chez moi » ? A cette réponse , le Dieu lui tendit la main en souriant , & lui promit d'envoyer cette année aux Mégariens , pour l'amour de lui , une abondante provision de poissons de mer (1).

Ceux donc à qui leurs songes n'offrent que des images douces & paisibles , & jamais rien de tumultueux , ou de déréglé , doivent les regarder comme des traits de lumière que la Philosophie fait briller dans leur ame ; comme les suites naturelles des

(1) Le texte porte *A'φύων* , qui signifie proprement des anchois. Athenée dit , après Crysippe , qu'à Athenes ce poisson étoit méprisé , parce qu'il y étoit très-commun ; mais qu'on en faisoit le plus grand cas dans les autres villes de la Grece , quoiqu'il y fut moins bon qu'à Athenes.

380 SUR LES PROGRÈS

progrès qu'ils ont faits. Au contraire, les desirs effrenés, les craintes, les fuites lâches, les joies immodérées, les pleurs, les gémissemens, & tous ces fantômes que l'imagination nous présente dans des songes effrayans, ou bisarres, ressemblent à des flots orageux qui viennent en frémissant se rouler contre le rivage. Ils prouvent que l'ame n'est pas encore établie dans ce calme profond auquel elle aspire; qu'elle travaille à se perfectionner par des loix sages; mais que le sommeil venant à suspendre cet exercice de la raison, elle est alors en proie au tumulte des passions. Au reste c'est à vous à juger si cet état de l'ame n'est encore qu'un commencement de perfection, ou si la vertu est déjà si solide que nul effort ne puisse plus l'ébranler.

20^e. Moyen.
Examiner si
les passions
s'affoiblissent
& se modè-
rent. Ordre à
suivre dans
cet examen.

Une exemption totale de passions, étant une disposition parfaite, qui ne convient qu'aux Dieux, nos progrès dans la vertu ne consistent pas à les détruire entièrement, mais à les adoucir & à les dompter. Il faut donc les examiner en elles-mêmes, & les comparer les unes avec les autres, pour juger par les différentes dispositions de notre ame, des progrès que nous avons fait. D'abord, les examiner en elles-mêmes, &

voir si la cupidité, la crainte & la colere nous dominent moins qu'auparavant : si la raison a pris sur elles assez d'empire pour en réprimer promptement les faillies, & en amortir le feu. En second lieu, les comparer les unes aux autres; considérer si nous sommes plus sensibles à la honte qu'à la crainte; si nous avons plus d'émulation que d'envie, plus de desir de la gloire que d'amour des richesses; en un mot, si les dissonances de nos mœurs tiennent plus, pour ainsi dire, de l'excès du mode Dorien, naturellement grave & sérieux, que de celui du mode Lydien plus vif & plus léger, c'est-à-dire, si notre maniere de vivre tient plus de l'austérité que de la mollesse; si dans nos entreprises nous sommes plus circonspects qu'inconfidérés; si nous avons pour les hommes & pour leurs discours, une admiration excessive, ou un mépris outré.

Quand les maladies changent de siège, & qu'elles se portent des parties nobles du corps, sur d'autres moins essentielles, c'est le signe d'une guérison prochaine. Ainsi, quand les passions se dénaturent, & se portent sur des objets plus modérés, on peut croire que bientôt elles disparoîtront entièrement, & feront rem-

Voyez le
Traité, Com-
ment on doit
écouter, p.
228, & 229,
à la note.

placées par des vertus. Phrynnis Musicien de Lacédémone , ayant ajouté deux nouvelles cordes à la lyre , les Ephores lui en firent retrancher deux , lui laissant seulement le choix , entre celles d'en-haut , ou celles d'en-bas (1). Pour nous , il faut que nous coupions également dans les deux extrémités , pour nous réduire à ce juste milieu dans lequel consiste la sagesse. A mesure qu'on fait des progrès dans le bien , on retranche sur ses passions , on en émousse l'activité , au lieu que selon l'expression de Sophocle :

L'insensé suit toujours leur fougue impétueuse.

(1) Je devrai en grande partie à M. Rollin, la remarque suivante. Les historiens profanes attribuent l'invention de la Musique , & en particulier de la lyre à Mercure , & quelques-uns à Amphion. On croit communément que dans les premiers tems , la lyre n'étoit montée que de trois ou quatre cordes , quoique Lucien qui rapporte à Mercure l'invention de cet instrument , y mette sept cordes , dans la description qu'il en fait. Il paroît qu'Olympe & Terpandre , pour perfectionner la lyre , y firent des additions l'un & l'autre , sur-tout Terpandre , qui y fit entrer jusqu'à sept cordes. Ce changement déplût fort aux Lacédémoniens , chez qui il étoit défendu de rien innover dans l'ancienne musique. Phrynnis , qui vivoit du tems de Socrate , doit être re-

Nous avons déjà dit qu'il ne faut pas s'en tenir à des discours stériles , mais pratiquer en même tems qu'on s'instruit. Une preuve certaine qu'on est dans cette disposition , c'est d'un côté le zèle & l'ardeur à imiter ce que nous admirons ; & de l'autre , l'éloignement de tout ce qui nous paroît blâmable. Tous les Athéniens sans doute louoient le courage & la vertu de Miltiade : mais Thémistocle , qui disoit que les victoires de Miltiade l'empêchoient de dormir , & l'éveilloient en sursaut pendant la nuit , faisoit bien voir qu'en les admirant , il brûloit du desir de les imiter. Ne nous

21^e. Moyen.
Le zèle à imiter le bien , & à fuir le mal.

gardé comme l'auteur des premiers changemens considérables arrivés dans la musique ancienne , par rapport au jeu de la lyre. Ces changemens consistoient en premier lieu , dans l'addition de deux nouvelles cordes , aux sept , qui la composoient avant lui : en second lieu dans le tour de la modulation , qui n'avoit plus son ancienne simplicité. Phrynnis s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa lyre à neuf cordes , l'Ephore Ecprepès , se mit en devoir d'en couper deux , & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en-haut ou celles d'en-bas. Timothée , peu de tems après , s'étant trouvé dans le même cas aux jeux Carniens , les Ephores en usèrent de même à son égard.

Plutarque
dans la vie
d'Agis.

384 SUR LES PROGRÈS
flattons donc point d'avoir fait beaucoup de progrès , tant que les actions vertueuses n'exciteront en nous qu'une admiration oisive , sans aucun sentiment d'émulation. L'amour n'est jamais bien actif , s'il n'est mêlé d'un peu de jalousie ; de même , les louanges qu'on donne à la vertu demeurent froides & stériles , si elles ne piquent & n'enflamment le cœur , si elles ne lui inspirent , non une basse jalousie , mais une ardente émulation envers les gens de bien , un vrai desir d'acquiescer les qualités que nous n'avons pas , & que nous admirons en eux. Il ne suffit point , disoit Alcibiade , de se laisser attendrir jusqu'aux larmes par les discours d'une morale touchante ; un vrai Philosophe va plus loin. Il compare ses actions & sa conduite avec celles de l'homme le plus vertueux qu'il peut connoître ; & d'une part humilié par le sentiment de ce qui lui manque , encouragé de l'autre par le desir & par l'espérance de l'acquiescer un jour , il se sent pénétré d'une ardeur qui n'est jamais infructueuse. Semblable , selon l'expression de Simonide ,

A ce jeune Poulain , qu'une course légère
Entraîne , plein de feu , sur les pas de sa mère ;
il

il brûle de s'attacher à cet homme illustre, & , pour ainsi dire , de s'incorporer avec lui. C'est l'effet d'un progrès véritable dans le bien ; que d'aimer la conduite des personnes vertueuses que nous prenons pour modeles , d'estimer leur maniere de vivre , de nous sentir pénétrés de bienveillance pour elles , de leur rendre en toute occasion , le tribut de louange qui leur est dû , & sur-tout de travailler à leur ressembler. Mais un esprit de contestation & d'envie , contre des hommes d'un mérite distingué , annonce moins l'estime & l'admiration de leur vertu , qu'une jalousie secrete de leurs talens & de leur gloire.

On ne peut douter de ses progrès dans la vertu , lorsqu'on a conçu pour les gens de bien un amour si vif & si sincere , que non-seulement , comme dit Platon , on estime heureux , & le sage lui-même , & celui qui peut l'entendre parler ; mais encore qu'on admire , qu'on aime en lui jusqu'à son air , sa démarche , son regard & son sourire ; qu'on voudroit s'attacher intimement à lui , & le copier trait pour trait. Faisons plus encore ; & non contents d'admirer ces grands hommes dans la prospérité , soyons pour eux dans la disposition des

220. Moyen.
Un amour
sincere pour
les hommes
vertueux , même dans leurs
malheurs.

amans qui trouvent de l'agrément jusque dans les défauts des personnes qu'ils aiment. Les larmes de Panthée (1), son air triste & éploré, frapperent vivement Araspe, & lui inspirèrent de l'amour pour elle. Ainsi, loin de nous ef-

(1) Panthée étoit femme d'Abradate Roi de la Susiane. Elle se trouva parmi les prisonniers de guerre que les Perses firent sur les Babyloniens, dans la première bataille que Cyaxare & Cyrus gagnèrent sur ce peuple. Comme elle étoit d'une rare beauté, on l'avoit réservée pour Cyrus, qui, sur le récit qu'on lui en fit, refusa de la voir. Araspe, jeune seigneur de Médie, à qui Cyrus la donna en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & il railloit même Cyrus de sa crainte, prétendant qu'on est toujours maître de soi-même. Cependant, les charmes de Panthée, que sa douleur & ses larmes rendoient encore plus touchans, allumerent peu-à-peu dans son cœur une passion si vive, que cette Princesse, plus chaste encore que belle, opposant à ses desirs une résistance invincible, il étoit prêt de lui faire violence. Panthée en donne avis à Cyrus, qui fait venir ce jeune Officier, & lui parle avec tant de douceur & de bonté, qu'il le guérit de sa passion. Panthée, après la mort de son époux, qu'elle avoit engagé à passer dans le camp de Cyrus, & qui fut tué bientôt après à la bataille de Thymbrée, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur le corps d'Abradate.

frayer de l'exil d'Aristide , de la prison d'Anaxagore , de la pauvreté de Socrate , de l'injuste condamnation de Phocion (1) , nous chérirons la vertu , même

(1) La jalousie de Thémistocle contre la vertu d'Aristide , fut la seule cause de l'exil de ce dernier. Anaxagore de Clazomene , ville d'Ionie , s'appliqua à la Physique beaucoup plus que tous les Philosophes qui l'avoient précédé , & y fit de plus grands progrès. Il fut dénoncé à Athenes devant les Magistrats ; les causes de son accusation sont rapportées diversement. L'opinion la plus commune est qu'il fut accusé d'impiété , pour avoir soutenu que le Soleil , qu'on adoroit comme un Dieu , n'étoit qu'une masse de fer rouge. D'autres ajoutent qu'il fut encore accusé de trahison. Plutarque , en le citant pour un exemple de la vertu dans la disgrâce , donne assez à entendre qu'il ne le croyoit pas coupable. Cependant , les Athéniens le condamnerent à mort. Mais Periclès qui avoit été son disciple , prit son parti avec tant de chaleur , qu'il fit modérer la sentence. Il fut condamné à une amende de cinq talens , & envoyé en exil. -

La pauvreté de Socrate étoit extrême , mais volontaire. Il refusa constamment tous les présens que ses disciples , qui étoient en très grand nombre , vouloient lui faire. Il se fit une loi de ne jamais rien recevoir des principaux citoyens qui lui confioient l'éducation de leurs enfans.

Phocion fut un des plus vertueux citoyens.

388 · SUR LES PROGRÈS
dans ses disgraces. Nous la rechercherons avec plus d'empressement , & à chaque revers qu'elle éprouvera , nous dirons avec Euripide :

Tout sied à la vertu ; tout est un bien pour elle.

Rien alors ne pourra refroidir l'enthousiasme qu'elle nous inspirera ; sans être arrêtés par ce qui effraye le commun des hommes , nous la suivrons avec plus d'ardeur.

d'Athenes. L'intégrité de sa vie lui avoit fait donner le surnom *de Bon*. Il y a peu de Capitaines & de Généraux qui se soient trouvés à autant d'expéditions que lui. Plutarque dans sa vie , dit qu'il avoit commandé quarante-cinq fois les armées. Il y avoit de son temps deux factions à Athenes ; celle du peuple , & celle des Grands. Phocion tenoit pour la dernière. Le parti du peuple ayant pris le dessus , Phocion fut accusé d'avoir livré le Pyrée à Nicanor , Général de Cassandre Roi de Macédoine , & d'avoir trahi dans sa vieillesse les intérêts de la République. On ne lui permit pas même de se défendre. Il fut condamné à mort , & livré aux onze Magistrats chargés d'exécuter les sentences. Sa mort ne put assouvir la haine du peuple contre ce grand homme. Elle étoit si violente , qu'aucun citoyen n'osa l'ensevelir. Ses esclaves lui rendirent les derniers devoirs.

Une suite de cette affection pour les hommes vertueux, c'est qu'en commençant une entreprise, en prenant possession d'une charge, en éprouvant quelque revers, nous nous mettions devant les yeux les hommes les plus célèbres de notre temps, ou des siècles passés, & que nous nous disions à nous-mêmes : Qu'eut fait Platon dans cette circonstance ? qu'eut dit Epaminondas ? comment se feroient conduits Lycurgue ou Agésilas ? En nous regardant ainsi dans ces personnages, comme dans un miroir fidele, nous aurons en eux des modèles sûrs, & nous réformerons, d'après leur exemple, ce qu'il y aura de défectueux dans nos discours & dans notre conduite. Ceux qui savent les noms de ces Prêtres appelés Dactyles Idéens ; s'en servent comme de préservatif contre les frayeurs, en les nommant les uns après les autres (1). Mais les hommes formés

Il faut se rappeler souvent leur conduite, pour y conformer la sienne.

(1) Ces Prêtres étoient les Curetes ou Corybantes, Prêtres de Cybelle, à qui cette Déesse confia l'éducation de Jupiter, dont elle vouloit cacher la naissance à son mari Saturne ; parce que, selon l'accord fait entre lui & Titan son frere, lorsque celui-ci lui avoit cédé le trône, Saturne devoit dévorer tous les enfans mâles que Cybelle mettroit au monde. Les

390 SUR LES PROGRÈS

au bien par la philosophie , lorsqu'ils sont dans la perplexité , ou qu'ils ressentent les atteintes de quelque passion , se représentent aussitôt à l'esprit quelqu'un de ces grands personnages célèbres par leur vertu ; & ce souvenir présent à leur pensée , soutient leurs pas chancelans , & prévient leurs chûtes.

23^e. Moyen.
N'être plus timide & confus en leur présence.

Un autre effet de nos progrès , c'est de n'être plus troublés ni confus à la présence d'un homme vertueux ; de n'avoir plus devant lui un air timide & embarrassé ; mais au contraire d'en approcher avec cette confiance , qui prouve toujours

Curetes , pour empêcher que Saturne n'entendit les cris de Jupiter , faisoient grand bruit , en frappant leurs boucliers les uns contre les autres. Une danse dont ils furent les inventeurs , fut appelée Dactyle , & c'est peut-être de là qu'on leur donna le nom de Dactyles. D'autres croient qu'on les appella ainsi , parce qu'ils n'étoient d'abord que dix , comme les doigts de la main , ce mot *dactyle* voulant dire *doigt*. Le nom d'Idéens leur fut donné du mont Ida dans la Crète , où ils élevèrent Jupiter. Je n'ai rien trouvé sur l'origine de cette superstition dont parle Plutarque , & qui faisoit employer leurs noms comme un préservatif contre les frayeurs. Peut-être que leur nombre de dix y avoit donné occasion , en invitant à compter sur les doigts , à mesure qu'on prononçoit leurs noms.

une conscience pure & tranquille. Alexandre voyant un courier venir à lui plein de joie, lui dit, en lui tendant la main : « Mon ami, viens-tu m'apprendre qu'Homere est ressuscité » ? Il pensoit sans doute qu'il n'y avoit rien à ajouter à sa gloire, que de la voir consacrée à l'immortalité par un chantre tel qu'Homere (1). Un jeune-homme plein d'honneur & de vertu, ne desiroit rien tant que d'avoir pour témoin de sa conduite, des hommes sages & vertueux. Il aime à leur montrer en détail comment sa maison est réglée, & sa table servie ; quel ordre regne dans sa famille ; & quelles sont les études qui l'occupent. A-t-il

(1) On sait quelle estime Alexandre avoit pour Homere, & combien il envioit à Achille la gloire d'avoir eu ce grand Poète pour chantre de ses exploits. Il portoit toujours avec lui les ouvrages d'Homere, & les lisoit dans ses momens de loisir. Plin, le naturaliste, rapporte que ce Prince ayant trouvé parmi les dépouilles de Darius, une cassette d'or enrichie de diamans, comme ses courtisans lui montroient les divers usages auxquels il pouvoit l'employer : « Non, dit Alexandre, elle servira à renfermer les ouvrages d'Homere » ; voulant, ajoute l'historien, qu'une cassette qui étoit un chef d'œuvre de l'art, fut destinée à conserver l'ouvrage le plus précieux de l'esprit humain.

L. 7, Ch. 7.

392 SUR LES PROGRÈS

perdu ses parens ou ses instituteurs ? toutes les fois qu'il pense à eux , il regrette de ne pouvoir pas les rappeler à la vie ; afin qu'ils jouissent du spectacle de sa conduite. Mais les jeunes-gens qui , par une coupable négligence , ont laissé corrompre leurs mœurs , ne peuvent voir , même en songe , ceux qui leur ont donné le jour , sans éprouver une sorte de tremblement & de frayeur.

24^e. Moyen.
Ne regarder
aucune faute
comme légère , & les
éviter toutes
avec soin.

Voulez-vous enfin vous bien assurer que vous avez fait des progrès solides dans la vertu ? Ne regardez aucune faute comme légère ; évitez-les toutes avec le plus grand soin. Quand on désespère d'être jamais riche , on compte pour rien de petites dépenses ; parce que les épargnes modiques qu'on pourroit faire , ne seroient jamais un objet bien important. Mais ceux qui ont l'espérance de l'être un jour , plus ils sont près de le devenir , plus ils sentent croître le desir d'épargner , afin d'augmenter leurs richesses. Ainsi , quand on desire d'acquies la vertu , & qu'on a la juste confiance d'y parvenir (1) ; on est attentif

(1) Le texte porte ; *Ainsi , dans ce qui concerne la vertu*. L'expression auroit été trop vague en françois , & j'ai cru nécessaire de la

aux moindres choses : on ne se permet aucun écart , sous prétexte qu'il sera sans conséquence , & qu'une autrefois on fera mieux : on veille avec soin sur chacune de ses actions ; on s'indigne contre les fautes les plus légères qui échappent par surprise , & qui sembleroient les plus pardonnables. Cette disposition prouve que l'ame est purifiée de ses souillures , & ne veut plus en contracter de nouvelles. Mais quand on se persuade que le peu de vertu qu'on a déjà acquis , ne mérite pas le soin de l'accroître (1) , cette opinion , selon Eschyle , nous rend négligens & distraits sur nos fautes.

On employe indifféremment , pour un mur de clôture , le bois , la pierre la plus commune , & des débris même de co-

On ne doit
admettre dans
sa conduite
que des ac-
tions honnê-
tes.

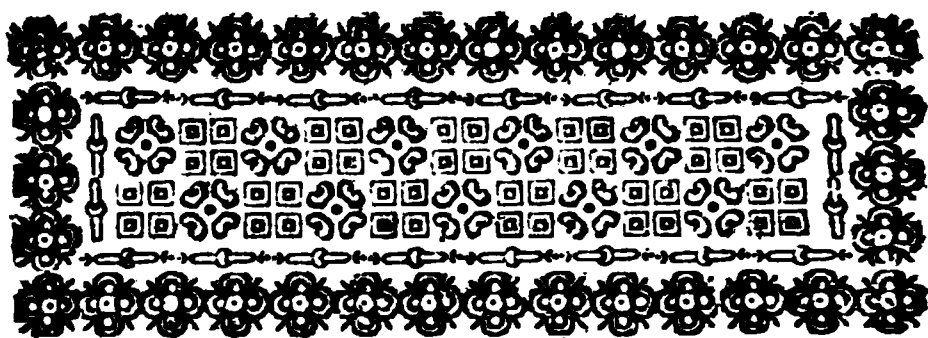
développer , pour en faire sentir davantage le rapport avec la comparaison qui précède.

(1) J'ai usé ici de la même liberté que dans la phrase précédente , & pour la même raison. Le Grec dit seulement : *Mais de croire que rien de ce que nous avons n'est d'aucun prix* : ce qui me semble ne pouvoir s'entendre que de l'opinion où l'on seroit que les progrès déjà faits dans le bien , étant peu considérables , ce n'est pas la peine de s'appliquer à éviter les petites fautes : opinion qui ne pourroit venir que de paresse , ou d'indifférence pour la vertu.

lonnes ramassés parmi les ruines des tombeaux. Voilà l'image des gens vicieux. Ils construisent , pour ainsi dire , leur vie de toutes sortes d'actions , sans discernement & sans choix. Mais ceux qui ont déjà jetté les fondemens solides d'une vie vertueuse , semblables à des Architectes qui bâtissent un Temple ou un Palais , n'admettent rien au hazard dans le corps de leur édifice. Ils compassent toutes leurs actions ; ils les mesurent sur la regle de la raison. On peut appliquer à ce dernier travail des hommes vertueux , ce que disoit le Statuaire Polyclète : que la partie la plus difficile de son art , étoit de faire les ongles des statues (1).

(1) Polyclète , né à Sydon , fut un des plus habiles & des plus fameux statuaires de la Grèce. On rapporte de lui un trait qui prouve jusqu'à quel point les Artistes & les Auteurs doivent être dociles à la critique. Il fit deux statues sur un même sujet , dont il travailla l'une en particulier , d'après son propre génie , & l'autre d'après le goût du public , corrigeant & retouchant son ouvrage sur les avis de tous les passans. Les deux statues achevées , il les exposa en public. Il n'y eut qu'une voix pour admirer l'une , & blâmer l'autre. « Celle que vous louez tant , dit alors Polyclète , est mon ouvrage , & celle que vous blâmez est le vôtre ». Au reste , la pensée que

Plutarque rapporte, ne peut regarder que la difficulté de bien finir toutes les parties d'un ouvrage, & spécialement celles qui semblent les moins importantes. C'est-là quelquefois qu'il est moins facile de saisir la nature, parce que ces traits n'ont rien qui frappe, qui échauffe l'imagination de l'Artiste, soutenue dans les grandes parties par la force des traits qu'il a à représenter. Ainsi, dans la vie humaine, l'exactitude sur les petites choses, coûte souvent plus que les actions éclatantes, ou qui demandent de grands efforts. Dans celles-ci l'éclat même de l'action, & l'effort qu'elle donne à nos facultés, soutiennent l'ame, & la dédommagent de ce qu'elle lui coûte. Dans les autres, l'ame n'a rien qui la porte; elle est seule avec son action, & il faut un amour bien pur de la vertu, pour lui être constamment fidèle, lorsqu'elle ne nous promet d'autre récompense que le plaisir d'avoir bien fait.



SUR L'UTILITÉ *QU'ON PEUT RETIRER* *DE SES ENNEMIS.*

SOMMAIRE.

SI l'amitié est le sentiment le plus doux, & la plus pure satisfaction que l'homme éprouve en cette vie, il semble que la haine & l'inimitié doivent être les plus cruels poisons de ses jours. Comment l'homme a-t-il pu altérer cette vive sensibilité que la nature a mise en lui, & qui devoit être le lien de la société la plus intime avec ses semblables, au point de se livrer au sentiment le plus pénible, le plus déchirant, le plus fait pour tourmenter son cœur, & le rendre malheureux ? Cette funeste dépravation n'est cependant que trop commune. L'ame la plus honnête & la plus sensible, se voit souvent l'objet de la haine la plus violente ; & sa vertu,

qui devoit lui concilier tous les cœurs, excite l'envie, & lui fait des ennemis cruels & irréconciliables. Ni la raison, ni la Philosophie, ni les plus sages institutions de la politique ne sauroient prévenir les causes de cette passion, qui semble tenir au fonds même d'une nature dégradée, ni en arrêter les effets dans des cœurs, qui trop accoutumés à flatter leurs inclinations, à se livrer aux saillies d'un caractère ardent & impétueux, sont incapables de se modérer, & de prêter l'oreille aux conseils de la sagesse. Tout ce que la morale peut faire à cet égard, c'est d'un côté, d'éloigner par ses leçons l'homme raisonnable & vertueux, d'un sentiment qui l'avilit : de l'autre, de lui apprendre comment il doit se conduire à l'égard de ses ennemis, pour savoir, à l'exemple des Médecins qui tirent des poisons même, des remèdes salutaires, tourner à son avantage une disposition si funeste pour celui qui l'éprouve, & si pénible pour celui qui en est l'objet.

C'est la fin que Plutarque se propose dans ce Traité. Il montre d'abord, par plusieurs exemples pris des choses naturelles, que puisqu'il est impossible de n'avoir pas d'ennemis, on peut du moins tirer parti de leur haine. Ce qu'elle semble même avoir de plus fâcheux pour nous, est précisément ce qui peut tourner da-

vantage à notre bien. Le désir de nous nuire, tient nos ennemis très-attentifs à nos défauts, & en fait des censeurs amers & impitoyables. Profitons, dit Plutarque, de leur censure, & corrigeons ce qu'il y a en nous de reprehensible. Faute d'avoir des ennemis, nous tomberions dans une négligence sur nous-mêmes, qui nous entraîneroit facilement au vice. En nous obligeant à la vigilance, ils nous rendent meilleurs, & c'est la plus douce, comme la plus noble vengeance que nous puissions tirer de leur haine. Répondre à leur censure par des récriminations, ce seroit se la rendre inutile, les irriter en pure perte, & même devenir les complices de leur méchanceté. Ce n'est pas encore assez. Il faut nous-mêmes rendre justice aux bonnes qualités que nous leur connoissons, & par une impartialité qui nous honore, ou désarmer entièrement leur haine, ou du moins en adoucir la violence.

C'est par ces avis & par d'autres non moins sensés, non moins conformes à la raison, à la nature, & aux vrais intérêts de l'homme, que Plutarque nous apprend à tirer parti d'un mal que toute notre prudence ne sauroit prévenir, & dont nous pouvons tout au plus rendre les effets moins dangereux, & moins nuisibles.

SUR L'UTILITE

QU'ON PEUT RETIRER

DE SES ENNEMIS.

JE vois, mon cher Cornelius, que vous avez choisi le genre de vie le plus tranquille & le plus doux; & qu'en vous tenant sagement éloigné du gouvernement (1), vous savez vous rendre aussi utile au public, qu'agréable aux parti-

L'adminis-
tration politi-
que, source
féconde d'i-
nimitiés & de
haines.

(1) Les éditions & les manuscrits portent également ἀρετὴ πολιτικός, c'est-à-dire, loin du gouvernement. Cependant Amyot traduit : *La plus douce voie qui soit en l'entremise du gouvernement des affaires publiques*; & l'interprete latin : *Simul cum Republicæ administratione*; comme s'ils avoient lu, ἀρετὴ ἀπολιτικός. J'ignore sur quelle autorité, ils ont suivi un sens absolument contraire au texte. Henri Etienne dans son *Thesaurus linguae Græcæ*, au mot ἀρετὴ, cite ce passage tel qu'il est dans les éditions, & le traduit : *Scmotus à Republ.* Il n'est pas facile de déterminer, par ce qui suit, lequel des deux sens est préférable. D'un côté, le

culiers. En effet, on peut bien trouver des pays où il n'y ait point d'animaux sauvages, comme on le dit entr'autres de l'île de Crète : mais connoît-on une administration politique, qui n'ait pas exposé ceux qui l'exerçoient, à la jalousie de leurs rivaux, à l'envie & à l'ambition, sources fécondes d'inimitiés & de haines? L'amitié toute seule ne suffit-elle pas pour en faire naître? Quel-

choix du genre de vie le plus doux que Plutarque attribue à Cornelius, ces jalousies, ces rivalités qui, selon lui, accompagnent toujours le Gouvernement des affaires publiques, porteroient à croire, que Cornelius, pour les éviter, s'en tenoit sagement éloigné. De l'autre, ce qu'il dit quelques lignes plus bas, qu'un homme d'État doit avoir réfléchi sur les inimitiés qu'attire l'administration publique, afin d'en tirer parti, & que c'est dans cette vue, qu'il lui envoie ce traité; tout cela sembleroit supposer que Cornelius étoit encore à la tête des affaires, & que Plutarque vouloit lui donner des conseils sur cet objet important. Je pencherois d'autant plus pour ce dernier, que Plutarque ajoute tout de suite, qu'il a eu soin de ne rien répéter de ce qui étoit contenu dans ses préceptes politiques, sachant que Cornélius avoit sans cesse ce dernier ouvrage entre les mains. Mais pour adopter ce sens, il ~~seroit~~ falloit changer le texte, & je n'ai osé y toucher sans l'autorité des Manuscrits.

qu'un se vantoit devant Chilon de n'avoir point d'ennemi : « Vous n'avez donc » pas d'ami », lui dit ce Philosophe. Un homme d'État doit, pour plusieurs raisons, avoir réfléchi sur cet objet important ; & en particulier, pour savoir mettre à profit cet avis si utile de Xenophon : « Il est d'un homme sage, de » tirer parti de ses ennemis même. » J'ai donc rassemblé ce que j'eus occasion de dire, il y a peu de jours, sur cette matière ; & je vous l'envoie tel que je l'ai prononcé, en évitant, autant qu'il m'a été possible, d'y rien répéter de ce que contiennent mes préceptes politiques, sachant que ce dernier ouvrage est presque toujours entre vos mains.

Les anciens, en combattant les bêtes féroces, n'avoient d'autre but que de se défendre de leurs attaques. Les hommes aujourd'hui ont appris à se rendre utiles leurs dépouilles. Ils se nourrissent de leur chair, font des étoffes de leurs poils, des remèdes de leur fiel (1), &

Puisqu'il est impossible de ne pas avoir d'ennemis, il faut savoir en tirer parti.

(2) Le texte ajoute : *Et de leur présure.* Dictionn. d'Hist. Natur.
C'est une espèce de levain animal, dont la principale matière est le lait caillé, qu'on trouve dans la mulette ou le premier estomac d'un veau. On jette cette présure dans le lait, pour le faire prendre.

de leur peaux des armes défensives. Et l'on peut dire, que, si les animaux féroces venoient à manquer à l'homme, il meneroit une vie moins agréable, moins commode, & risqueroit de devenir lui-même sauvage. Mais si les hommes ordinaires se bornent à prévenir la mauvaise volonté de leurs ennemis, & que les gens sages, au dire de Xenophon, sachent la mettre à profit ; d'après l'avis de ce Philosophe, cherchons les moyens de tirer avantage d'un mal qu'il est impossible d'éviter. Il est des arbres si sauvages, que la culture ne peut leur faire porter du fruit, & des animaux si féroces, que nulle industrie ne sauroit les apprivoiser. On ne laisse pas de faire servir les uns & les autres à bien des usages. L'eau de la mer n'est point potable ; mais elle nourrit les poissons, & ouvre par la navigation un commerce facile entre tous les peuples de l'Univers. Un Satyre voyant du feu pour la première fois, voulut le baiser. « Prends garde, lui » cria Prométhée » ;

« Tu pleureras pour ton menton ,

» Car il brule tout ce qu'il touche (1) ».

(1) Ce trait du Satyre est conforme à ce

Oui, mais il donne la lumière & la chaleur, & dans les mains de ceux qui savent l'employer, il sert à une infinité d'usages. Voyez de même, si un ennemi qui vous nuit à certains égards, ne peut pas, sous d'autres rapports, vous devenir utile. Les événemens de la vie sont souvent pénibles & contrarient nos projets. Mais combien de gens, que les maladies, par exemple, ont forcé à prendre un repos nécessaire? Combien ont trouvé dans des travaux imprévus, un exercice qui les a fortifiés? Quelques-uns, tels que Diogene & Cratès, n'ont-ils pas eu dans l'exil & dans la perte de leurs biens, une occasion d'embrasser l'étude de la philosophie? Zenon apprit que le seul vaisseau qui lui restoit, avoit fait naufrage: « Bon, fortune, s'é- » cria-t-il: tu me renvoies au manteau » de Philosophe». Les animaux d'un tempéramment sain & robuste, digèrent les serpens & les scorpions. Il en est même qui se nourrissent de pierres, &

qu'on rapporte des Sauvages de l'Amérique, lorsque les Européens apportèrent, pour la première fois, le feu dans leurs contrées. Charmés de son éclat, ils s'approchèrent pour le toucher, & en ayant été brûlés, ils le prirent pour un animal qui mordoit.

de coquillages ; la force & la chaleur des esprits vitaux , les convertissent pour eux en aliment. Au contraire , ceux qui sont fluets & délicats , ont peine à supporter le pain & le vin. Ainsi les hommes d'un esprit foible corrompent même les amitiés , & les sages savent tourner à leur profit les inimitiés même.

Le desir de nuire qui rend nos ennemis attentifs à nos défauts , est ce qui peut tourner davantage leur haine à notre profit.

Et d'abord , ce que la haine de nos ennemis semble avoir de plus dangereux pour nous , est précisément ce qui peut nous la rendre plus utile. Que veux-je dire par-là ? C'est qu'un ennemi a toujours les yeux ouverts sur nous : il épie avec soin notre conduite , pour trouver l'occasion de nous nuire. Sa vue , comme celle de Lyncée , ne pénètre pas les arbres & les pierres ; mais il nous voit à travers nos esclaves , nos amis , & tous ceux qui nous fréquentent. Instruit par-là , autant qu'il est possible , de tout ce que nous faisons , il découvre nos desseins & nos vues. Souvent froids & négligens pour nos amis , nous ignorons leurs maladies ou même leur mort. Bien plus vigilans sur nos ennemis , nous voudrions savoir jusqu'à leurs songes. Leurs maladies , leurs dettes , leurs dissensions domestiques , nous sont , pour ainsi dire , mieux connues qu'à

A RETIRER DE SES ENNEMIS. 405
eux-mêmes. C'est sur-tout à découvrir leurs fautes, que nous employons nos recherches. Semblable à ces oiseaux carnaciers, dont les corps sains ne frappent point l'odorat, & qui ne sont attirés que par l'odeur infecte des cadavres, un ennemi n'est excité que par ce qu'a de vicieux & de blâmable la conduite d'un homme qu'il hait. C'est à cela seul que sa haine s'attache pour en faire sa proie. Voulez-vous faire servir cette haine à votre utilité? Veillez sur vous-même; vivez avec circonspection; ne vous permettez aucune action, ni aucune parole inconfidérée, & réglez si bien votre vie, qu'elle ne donne jamais prise à la censure. Cette vigilance continuelle, en resserrant les passions dans de justes bornes, en contenant la raison elle-même, vous tiendra toujours en haleine, & vous accoutumera à une conduite sage & irréprochable. Les villes, que des guerres fréquentes avec leurs voisins, ont formées à la tempérance, sont celles où regnent les plus justes loix, & la politique la plus saine (1).

(1) Est-il bien vrai que des guerres fréquentes produisent dans les Etats, une politique plus saine, & des loix plus justes? Cela

Il en est de même des particuliers. La haine d'un ennemi les oblige-t-elle à veiller sur eux-mêmes, à se tenir en garde contre la négligence & la paresse, à ne rien faire que dans des vues raisonnables ? pour peu qu'ils y joignent le secours de leurs propres réflexions, ils contractent insensiblement l'habitude d'une vie réglée, exempte de tout reproche. Ayez toujours présent à l'esprit ce que dit Nestor dans Homère :

Il. 1, 255. Pour Priam & ses fils quel grand sujet de joie !

pouvoit être dans les Républiques de la Grèce, sur-tout lorsque les citoyens étoient eux-mêmes soldats, & que l'Etat ne soudoyant pas des troupes étrangères, les frais de la guerre peu considérables, n'entraînoient pas des exactions ruineuses, & par conséquent funestes aux mœurs. D'ailleurs le territoire de chaque République n'étant pas fort étendu, on ne faisoit pas la guerre au loin, & les expéditions duroient peu. Alors les guerres servoient d'exercice à la vertu des citoyens, les accoutumoient à une discipline sévère, à une vie sobre & frugale, les endurcissoient au travail, & prévenoient l'amollissement, qui auroit pu naître d'un long repos dans un aussi beau climat, que celui de la Grèce. Malgré cela, Aristote blâme Licurgue d'avoir tourné du côté de la guerre, tout l'esprit de sa légis-

cette pensée au besoin vous fera rentrer promptement en vous-même , & vous détournera de ces actions qui prèteroient à rire à vos ennemis.

Ne voyons-nous pas sur nos Théâtres (1) les Acteurs qui n'ont point de concutrens , se négliger & remplir nonchalamment leurs rôles ? Leur oppose-t-on des rivaux qui excitent leur émulation ? Ils s'appliquent davantage , disposent mieux leurs instrumens , & mettent dans leur chant & dans leur jeu , plus d'harmonie & de régularité. De

La jalousie de nos ennemis est un contrepois à notre négligence.

Iation , & de n'avoir cherché qu'à rendre ses citoyens soldats. Les guerres étrangères furent une des principales causes de la perte des Romains. Les richesses de l'Asie , en introduisant dans Rome un luxe effréné , corrompirent les mœurs publiques , & vengerent , dit Juvenal , l'Univers de sa défaite. Dans les grands Etats , les longues guerres sont toujours funestes , même aux vainqueurs. Elles forcent les ressorts du Gouvernement , obligent de recourir à des moyens ruineux , pour subvenir à des dépenses , que la nature & le local des expéditions ont rendues énormes , & minent sourdement la constitution nationale , par les atteintes qu'elles portent aux principes & aux mœurs , sources véritables de la puissance des Etats.

(1) Le Texte dit : *Ceux qui jouent aux fêtes de Bacchus.*

même quand on se connoît un ennemi qui jaloux de notre gloire , cherche dans notre vie de quoi nous rabaisser , n'est-on pas plus attentif sur soi-même ? Ne pese-t-on pas avec plus de soin toutes ses actions ? Ne met-on pas dans sa conduite plus d'accord & d'harmonie ? On disoit devant Scipion Nafica que la puissance romaine n'avoit plus rien à craindre depuis que Carthage étoit détruite , & la Grece soumise. « Au contraire , répondit-il , nous sommes bien moins en sûreté , maintenant que nous n'avons plus personne qui puisse nous faire craindre ni rougir ». Rien n'est plus sensé , ni plus conforme à la saine politique que la réponse de Diogene à un homme qui lui demandoit comment il se vengeroit de son ennemi : « En devenant vous-même plus homme de bien ». Quand on voit les chevaux ou les chiens d'un homme qu'on n'aime pas , prisés & estimés , ses terres & ses jardins bien cultivés , & en bon rapport , n'éprouve-t-on pas une sorte de tristesse ? Que fera-ce donc , si votre ennemi vous voit juste , prudent & bon , sensé dans vos discours , honnête dans vos actions , réglé dans votre conduite ;

Et recueillant les fruits d'une raison profonde
Qui de sages conseils est un germe fécond.

« Ceux qui sont vaincus , dit Pindare ,
» ont la langue liée , & n'osent pas parler ». . Cela est-il vrai de tous en général ? Non ; mais de ceux-là seulement qui se voyent vaincus par leurs ennemis , en vigilance , en bonté , en grandeur d'ame , en bienfaisance , en humanité. Voilà , selon Démosthène , ce qui lie la langue , ferme la bouche , suffoque , & réduit au plus triste silence.

Vous des hommes méchans fuyez la ressemblance ;
Cela dépend de vous.

Voulez-vous mortifier un homme qui vous hait ? Au lieu de lui reprocher qu'il est mou & efféminé , qu'il vit dans le libertinage , qu'il est injuste & avare ; soyez vous-même homme de bien , vivez avec tempérance , respectez la vérité , paroissez en toute rencontre ami de la justice & de l'humanité. Vous croyez-vous obligé de le reprendre ? Prenez garde de tomber dans aucun des vices que vous blâmez en lui. Sondez

410 SUR L'UTILITÉ

votre ame , examinez tous les endroits foibles , pour n'être pas exposé à vous entendre dire , comme dans la Tragédie ;

De blessures couvert , tu veux guérir les autres.

Un ennemi vous reproche-t-il votre ignorance ? Redoublez d'ardeur pour le travail , & de goût pour les sciences. Vous accuse-t-il de lâcheté ? Ranimez votre courage. Vous traite-t-il de lascif & d'intempérant ? Voyez , si vous n'avez pas quelque penchant à la volupté , & effacez-en de votre ame jusqu'à l'apparence. Rien ne seroit plus honteux ni plus mortifiant que de voir retomber sur soi-même la censure qu'on auroit fait d'autrui. Les vues foibles sont plus blessées d'une lumiere réfléchie , que de celle qui les frappe directement. De même rien n'est plus pénible pour les gens vicieux , que de voir repoussés contr'eux-mêmes , les traits qu'ils lancent aux autres : comme le vent du midi rassemble les nuages , une mauvaise conduite attire aussi de justes reproches.

Pour pouvoir censurer les autres , il faut soi-même

Quand Platon se trouvoit avec des hommes vicieux , il rentroit dans son propre cœur , & se demandoit ; s'il n'é-

A RETIRER DE SES ENNEMIS. 411

toit pas tel lui-même. Si, après avoir été exempt de reproche, blâmé la conduite d'un autre, on exa-

mine la sienne propre, & qu'on réforme ce qu'elle a de reprehensible, du moins alors tire-t-on quelque profit de la médifance, la chose d'ailleurs la plus inutile & la plus frivole. Que penser d'un chauve ou d'un bossu qui reproche à un autre le défaut qu'il a lui-même? Est-on moins ridicule, lorsqu'on se permet de faire à autrui un reproche qu'il peut retourner contre nous? Un bossu railloit un jour Léon de Byfance sur sa mauvaise vue. « Tu me plaisantes, lui » répondit Léon, sur une imperfection » naturelle, tandis que tu portes sur » ton dos les marques de la vengeance » céleste ». De quel droit blâmerez-vous un prodigue, si vous êtes avare, ou adultere? si vous êtes sujet à des vices encore plus honteux. Alcmeon dans Euripide, dit à Adrasfe :

Du sang de son époux ta sœur souilla ses mains.

Que lui répond Adrasfe? il lui reproche, non le crime d'un autre, mais un meurtre qui lui étoit personnel.

Tu plongeas le poignard dans le sein de ta mère.

S ij

412 SUR L'UTILITÉ

Domitius faisoit honte à Crassus d'avoir pleuré la mort d'une lamproie qu'il nourrissoit dans un vivier. « Et toi, » lui répondit Crassus, tu as enterré » trois femmes, sans verser une larme ». Croyez-vous que pour avoir droit de censurer, il suffise d'être bien né; de parler haut, d'être fier & hardi? Non, il faut être soi-même à l'abri de tout reproche. Il n'est personne à qui le précepte d'Apollon: *connois-toi toi-même*, s'adresse plus particulièrement qu'à celui qui s'ingere de blâmer les autres. En disant tout ce qu'il lui plaît, il s'expose à entendre des choses qui lui déplaisent; &, comme a dit Sophocle :

Celui dont en propos la langue se déborde,
Et qui se plaît souvent à censurer autrui,
Entend contre son gré le mal qu'on dit de
lui.

Maniere
dont il faut re-
cevoir les re-
proches d'au-
trui.

Voilà comment on peut blâmer utilement son ennemi : mais il n'est pas moins utile d'être blâmé soi-même par ceux qui nous veulent du mal, lorsqu'on fait en profiter. Aussi Anthisthene disoit-il, avec beaucoup de sens, que pour être homme de bien, il falloit avoir ou des amis sinceres, ou des ennemis

A RETIRER DE SES ENNEMIS. 413
ardens. Les premiers nous éloignent du mal par leurs avis, les seconds par leur censure. Mais comme aujourd'hui l'amitié flatte hautement, & qu'à peine elle ose élever la voix quand elle devrait parler avec liberté; c'est de la bouche d'un ennemi, qu'il faut se résoudre à entendre la vérité. Téléphe qui n'avoit reçu aucun soulagement de ses médecins ordinaires, trouva dans le fer de son ennemi, un remède à sa blessure. Ainsi quand nous manquons d'un ami sincere qui nous redresse par ses conseils, écoutons patiemment les reproches d'un ennemi qui gourmande nos vices; & arrêtons-nous bien moins à la mauvaise intention qui le guide, qu'au service réel qu'il nous rend. Un ennemi de Prométhée le Thessalien, l'ayant frappé de son épée, à dessein de le tuer, perça du coup, un abcès qu'il avoit, & lui sauva la vie. Tel est souvent l'effet d'une médisance dictée par la colere ou l'inimitié. Elle guérit notre ame d'une maladie qui nous étoit inconnue, ou que nous avions négligée. Mais que font la plupart des hommes, quand on les reprend? Au lieu d'examiner si ces réprimandes sont fondées, ils usent de récrimination. Semblables aux Luteurs

qui ne secouent pas la poussière dont ils sont couverts, mais qui en couvrent leurs adversaires; ils ne pensent point à se justifier, mais ils se chargent mutuellement d'injures, & s'accablent les uns les autres des traits de la plus noire médisance (1). Ne seroit-il pas plus raisonnable dans ces occasions, de corriger le vice dont nous sommes justement repris, avec plus de soin que nous n'ôterions de dessus nos habits, une tache qu'on nous auroit montrée? Le reproche est-il injuste? Il n'en faut pas moins rechercher ce qui a pu y donner lieu, & prendre garde, si, sans le savoir, nous n'avons pas à nous reprocher quelque chose de ce genre. Ainsi des cheveux peignés avec trop de soin, une démarche molle & délicate firent imputer à Lacyde Roi des Argiens, du dérèglement dans ses mœurs. Pompée, tout éloigné qu'il étoit de mériter une pareille imputation, en fut cependant soupçonné, parce qu'il avoit l'habitude de se gratter la tête avec un

(1) Le texte dit : *Ils ne secouent pas la poussière des injures, mais ils s'en couvrent les uns les autres, ils s'en remplissent dans leurs luites réciproques.*

doigt. On accusa Crassus d'avoir commerce avec une vestale, sur ce que voulant acheter d'elle une maison de campagne, il étoit venu la voir plusieurs fois, & paroissoit lui faire trop assidument la cour. Une autre vestale nommée Posthumia fut accusée de s'être laissée corrompre, parce qu'on la voyoit rire & parler trop librement avec les hommes. Elle fut, il est vrai, déclarée innocente : mais le Pontife Spurius Minucius, en prononçant la sentence d'absolution, l'avertit de n'être pas moins réservée dans ses discours que dans sa conduite. L'amitié de Thémistocle pour Pausanias, les lettres & les messages fréquens qu'il lui envoyoit, le firent soupçonner de trahison, quoiqu'il en fut très-innocent.

Ne méprisez donc pas une accusation, lors même que vous en connoissez la fausseté : mais examinez vos discours, & vos actions, la conduite de vos amis ou des personnes que vous fréquentez, pour voir ce qui a pu servir de prétexte à la calomnie, & pour l'éviter désormais avec soin. Les accidens & les disgrâces sont pour bien des gens des maîtres utiles, & comme dit Mérope :

Il ne faut pas mépriser les reproches, lors même qu'ils ne sont pas fondés.

La fortune en m'ôtant, pour prix de ses leçons,
Ce que j'eus de plus cher, m'enseigne la sagesse.

Qui empêche aussi que pour apprendre bien des choses que nous ignorons, & qu'il nous importe de savoir, nous ne prenions les leçons gratuites d'un ennemi, souvent mieux instruit que nos amis même, de ce qui nous intéresse ? « L'amitié, dit Platon, aveugle facilement sur le compte de ceux qu'on aime » ; la haine au contraire recherche avec curiosité les défauts des ennemis, & aime à les publier. Quelqu'un qui n'aimoit pas Hiéron, lui reprocha un jour qu'il avoit la bouche mauvaise. Ce Prince de retour chez lui, se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne l'en avoit pas averti. Comme elle étoit aussi simple que chaste : « je croyois, lui répondit-elle, que tous les hommes sentoient de même ». C'est ainsi qu'on apprend par un ennemi, bien plutôt que par des amis, ces défauts naturels qui frappent tout le monde.

Être discret
& retenu dans
ses paroles.

D'ailleurs, est-il possible d'être discret (1), & de tenir toujours sa langue

(1) Le texte ajoute : *Ce qui est une grande partie de la vertu.*

sous le joug de la raison, quand une longue habitude, & un travail assidu, n'ont pas dompté nos plus dangereuses passions, telles par ex. que la colere ? N'est-ce pas sur-tout à ceux qui n'ont pas su la maîtriser, qu'il échappe tant de paroles involontaires ? qui, selon l'expression d'Homere :

— Des dents franchissent la barriere.

Odyss. 1.

A qui les propos indiscrets sont-ils plus⁶⁴ ordinaires, qu'à ces esprits emportés, qui peu maîtres d'eux-mêmes, accoutumés à vivre sans retenue, s'abandonnent à une passion impétueuse, que la raison ne peut plus modérer ? Rien, suivant Platon, n'est plus léger que la parole ; & rien ne nous expose à plus de maux de la part des Dieux & des hommes. Pour le silence, outre qu'il ne cause pas d'altération, selon Hippocrate, il nous met encore à l'abri de toute peine. Mais a-t-on assez de courage pour l'opposer aux injures ? Alors il a une majesté digne de Socrate, ou plutôt d'Hercule même, si, comme un Poète l'a dit de lui :

D'un mépris souverain, il payoit les injures (1). •

(1) Mot à mot : *Il n'en faisoit pas plus de cas que des mouches.*

Quoi de plus grand en effet , que d'entendre les calomnies d'un ennemi , sans en être affecté ? & de les laisser couler ,

Comme à l'approche d'un écueil
Un vaisseau glisse sur les ondes.

Et quels avantages ne résultent pas de cette habitude de patience ? Une fois accoutumés à écouter en silence les injures d'un ennemi , on souffre plus aisément les emportemens de sa femme ; on entend sans émotion les paroles offensantes d'un frere ou d'un ami. On reçoit sans colere ni ressentiment , les mauvais traitemens d'un pere ou d'une mere ? Socrate souffroit patiemment la mauvaise humeur de sa femme Xantippe , afin que l'habitude qu'il en auroit prise , le rendît plus doux à l'égard des autres.

Supporter
avec douceur
les plaisanteries & les médisances.

Il est encore plus beau de supporter sans la moindre altération , les plaisanteries , les médisances , les emportemens & les outrages de ses ennemis. La bonté , la franchise , la générosité sont les vertus que l'amitié donne lieu d'exercer : celles qu'on peut montrer envers les ennemis , sont la douceur & la patience. Il y a moins de gloire à

obliger un ami , que de honte à le refuser. Il est toujours grand de pardonner à son ennemi , quand on peut se venger : mais le relever de ses chûtes , le secourir dans ses besoins lui & sa famille , montrer pour ses intérêts une affection & un zele véritable , est-il , je le demande , rien de plus estimable , rien qui mérite davantage nos louanges & notre amour (1) ?

Un cœur forgé d'airain ou noirci de forfaits
A ces traits de vertu seroit seul insensible.

César avoit rétabli les Statues de Pompée qu'on avoit abattues. « En relevant les » fiennes , lui dit Cicéron , vous avez » affermi les vôtres ». Ne refusez donc jamais à un ennemi justement estimé l'honneur & les louanges qui lui sont dues. Par-là vous serez vous-même estimé davantage , & l'on ajoutera foi plus facilement aux plaintes que vous

(5) Tout le monde se rappelle ici le bel éloge , que Cicéron a fait , dans son oraison pour Marcellus , de la générosité avec laquelle César fit grace à cet exilé , l'un de ceux qui avoient montré le plus de zele pour le parti de Pompée , & refusé plus long-temps de se réconcilier avec le Dictateur.

pourrez faire de lui. On les attribuera, non à la haine, mais à une juste improbation de sa conduite. Un plus grand avantage encore, c'est qu'en vous accoutumant à louer vos ennemis, à n'être pas affligé de leurs succès, vous serez bien plus éloigné de porter envie à ceux de vos amis. Et quelle habitude peut être plus utile à nos âmes, & y produire une plus excellente disposition, que celle qui éteint en nous tout sentiment de rivalité & d'envie? Dans la guerre la nécessité introduit souvent des coutumes mauvaises, qui acquérant par l'usage force de loi, ne peuvent plus être facilement détruites, lorsqu'on en reconnoît les inconvéniens. Ainsi l'inimitié, & la haine produisent en nous la jalousie, l'envie, la joie du mal d'autrui, & le ressentiment des injures reçues. D'ailleurs, la méchanceté, les tromperies, les artifices qu'on se permet à l'égard d'un ennemi, ne deviennent-elles pas insensiblement des dispositions permanentes dans l'âme, qu'il n'est pas facile de changer, & que l'habitude nous fait bientôt employer à l'égard de nos amis? Pythagore avoit donc raison de s'interdire, même contre les animaux, la violence & la cruauté. Il

achetoit les prises des oiseleurs & des pêcheurs, pour leur donner la liberté, & il défendoit de tuer aucun animal domestique. Mais si cette disposition étoit admirable dans Pythagore, n'est-ce pas une plus belle encore, que de se montrer dans les discussions qu'on peut avoir, un ennemi généreux, équitable, incapable de mensonge & de mauvaise foi? de réprimer absolument toute passion injuste, tout sentiment bas & malhonnête? Et n'est-ce pas le vrai moyen, que dans les affaires qu'on aura à traiter avec les amis, on n'ait pas seulement le moindre desir contraire à la justice & à la bonne foi? Scaurus étoit ennemi de Domitius, & l'avoit cité en justice. Dans le cours du procès, un esclave de Domitius vint trouver l'accusateur, & lui offrit de lui découvrir des choses relatives à l'affaire, & qui chargeoient l'accusé. Scaurus, sans même l'écouter, le fait prendre & le renvoie à son maître. Caton avoit accusé Murena de brigue. Pendant qu'il recueilloit les informations, il étoit, selon l'usage, suivi de gens qui observoient ses démarches, & qui lui demandoient, s'il comptoit faire ce jour-là quelques recherches qui eussent rapport à l'in-

Être géné-
reux même
envers des en-
nemis.

formation : sur la réponse négative, ils se retiroient avec la plus entière confiance. Quelle preuve de la grande opinion qu'on avoit de sa probité ! Mais l'habitude constante d'observer la plus exacte justice envers nos ennemis, n'est-elle pas un témoignage aussi éclatant & aussi certain, que nous n'userons jamais d'injustice & de tromperie à l'égard de nos amis ? Toutes les alouettes, dit Simonide, ont une houppe sur la tête, & tous les hommes vains & légers, sont, selon Pindare, nécessairement sujets à la jalousie, aux rivalités & à l'envie. Il vaut donc mieux détourner ces passions sur nos ennemis, & en les déchargeant, pour ainsi dire, dans ces égouts naturels, les éloigner, le plus que nous pourrons, de nos amis. C'est ce que pensoit en bon politique, un citoyen de Scio appelé Onomademe, lorsqu'après une sédition, où son parti avoit eu le dessus, il conseilloit à ses amis de ne pas chasser de la ville tous ceux du parti contraire, mais d'en conserver au moins quelques-uns. « Sans » cela, disoit-il, il est à craindre, que » n'ayant plus d'ennemis, nous n'ayons » des querelles avec nos amis ». Ainsi nos passions, en s'exerçant contre nos

ennemis , seront moins dangereuses pour nos amis. Si Hésiode ne veut pas que le potier soit jaloux du potier , ni le musicien du musicien ; pourquoi porteriez-vous envie à un voisin , à un parent , qui travaille à augmenter sa fortune , & qui voit couronner ses efforts par le succès ? Que si vous ne pouvez vous défaire entièrement de l'envie & de la rivalité , du moins ne les faites tomber que sur vos ennemis ; affligez-vous de leur prospérité , aiguisez contre eux l'aigreur de ces passions , épuisez-l'y toute entière (1). Les bons jardiniers pour rendre les fleurs plus belles , & plus odoriférantes , plantent dans le

(1) Ce seroit mal entrer dans la pensée de Plutarque , que de croire , qu'il permet d'exercer sa jalousie & sa rivalité contre des ennemis. On vient de voir au contraire , qu'il prescrit à leur égard , la conduite la plus généreuse ; qu'il veut que , non-seulement on leur pardonne le mal qu'ils ont pu nous faire , mais encore , qu'on leur rende au besoin , tous les services dont on est capable. D'après cela , on ne peut douter que ce ne soit une pure tolérance accordée à la dureté du cœur de ceux en qui la passion est trop forte , pour pouvoir être entièrement domptée : on tâche alors de la détourner sur des objets moins dangereux , & d'en réduire les effets au moindre inconvénient possible.

voisinage de l'ail & des oignons, qui attirent les sucs dont la force & l'âcreté pourroient leur nuire. De même en détournant sur un ennemi, l'envie & la malice de votre cœur, vous serez plus tranquille & plus doux dans la prospérité de vos amis. Entrez donc avec vos ennemis en rivalité de gloire, de crédit, de moyens légitimes de faire fortune. Ne vous affligez pas de leurs richesses; mais examinez avec soin, par quelles voies ils se sont enrichis; & ne négligez rien pour les surpasser en vigilance, en amour du travail, en prévoyance & en économie. Thémistocle disoit que la victoire de Miltiade à Marathon, l'empêchoit de dormir. Celui qui voit son ennemi le devancer dans le barreau, dans les charges publiques, dans l'administration des affaires, dans la faveur des grands, au lieu d'en concevoir une vive émulation, pour le surpasser, s'il le peut, se laisse-t-il aller à la jalousie? Il tombe bientôt dans le découragement, & delà dans une funeste inaction. Mais sans s'aveugler injustement sur le compte d'un rival odieux, examine-t-il d'un œil équitable, sa vie, ses mœurs, ses discours & ses actions? Il reconnoît souvent que

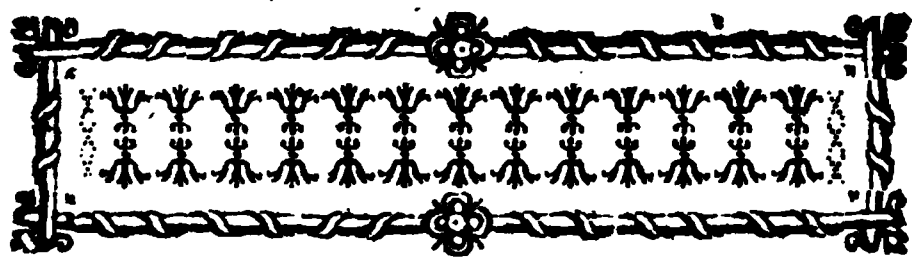
les avantages qu'il lui envie, sont le fruit de son industrie, de sa prévoyance, de sa bonne conduite : & alors, loin de s'abandonner à une lâche indolence, il fait des efforts louables pour l'égaliser par des actions honnêtes. Au contraire, nos ennemis ne se sont-ils avancés dans les Cours des Princes, ou dans le gouvernement des affaires publiques, que par des flatteries, & des intrigues ? Ne doivent-ils qu'à un usage vil & mercenaire de leurs talens ou de leurs emplois, un crédit déshonorant ? Loin de porter envie à leur succès, félicitons-nous plutôt des avantages que nous donne sur eux une vie pure, & exempte de tout reproche. Tout l'or qui est sur la terre & dans les mines, ne peut, suivant Platon, entrer en parallèle avec la vertu. Ayons toujours présentes à l'esprit ces belles paroles de Solon :

Pourrions-nous comparer aux fruits de la
sagesse,

L'indigne & vil éclat d'une vaine richesse ?

Pourquoi donc envier ces honneurs, ces applaudissemens qu'on prodigue sur les théâtres ? ces distinctions humiliantes, dont on jouit auprès des grands ? Tout

ce qui s'acquiert par l'infamie, est-il beau, & defirable? Cependant, comme on s'aveugle aisément sur le compte de ses amis, c'est dans la conduite de nos ennemis que nous sentirons mieux ce qu'il y a de condamnable dans la nôtre. Par-là, au lieu de laisser inutiles en nous, & le chagrin que nous ressentons de leurs avantages, & la joie que nous causent leurs fautes, nous éviterons le mal qu'ils auront fait; nous tâcherons de devenir meilleurs qu'eux, & d'égaliser leurs succès, sans imiter leur malice.



SUR LE GRAND NOMBRE

D'AMIS.

SOMMAIRE.

L'Homme est fait pour la société : son besoin, & son intérêt lui font une loi de vivre avec ses semblables. En multipliant ses rapports, il étend ses jouissances, & ajoute à son bonheur. L'amour universel dont le sentiment embrasse tous les hommes est nécessairement borné dans son exercice, & se concentre successivement dans les hommes d'une même nation, d'un même pays, & d'une même famille. Le choix particulier fondé sur l'estime, sur les convenances de caractère, sur la conformité des mœurs, des inclinations & des goûts, forme l'amitié, ce sentiment délicieux, qui, après la vertu, est le plus grand bien de la vie humaine. Aussi tout le monde veut-il avoir des amis ; & ces Egoïstes même, si communs aujourd'hui, qui indifférens pour tout le reste, rapportent à eux seuls

toutes leurs affections , se parent au moins des dehors de l'amitié , & sont souvent plus affectueux que ceux qui éprouvent eux-mêmes , & font éprouver aux autres , toutes les douceurs d'une amitié véritable. Mais une erreur dans laquelle on tombe communément , c'est de croire qu'il faut avoir beaucoup d'amis , & que plus on en a , plus on est heureux : erreur qui confond l'amitié avec ces liaisons de société , que le hasard a formées , qui peuvent remplir quelques momens de vuide , & même nous procurer des agrémens , mais qui ne sauroient satisfaire le besoin du cœur.

Plutarque combat ici cette erreur , & fait voir qu'il ne peut s'établir une amitié véritable entre plusieurs personnes. Le choix d'un ami demande le plus grand discernement ; & ce discernement peut-il avoir lieu à l'égard d'un grand nombre ? D'ailleurs les obligations qu'impose l'amitié ne sont pas faciles à remplir , & peu de gens en sont capables. L'union parfaite des sentimens , la réciprocité des services , sont les liens naturels de l'amitié , & la multitude des amis ou les détruit , ou les relâche considérablement. A ces premiers motifs pris des avantages dont la pluralité des amis nous prive , il joint la considération des maux auxquels elle nous expose. Nous avons

*toujours notre part des injustices qu'on
fait souffrir à nos amis, & des haines
qu'on a contr'eux. Multiplier ses ami-
ziés, c'est donc augmenter ses embarras,
& se préparer bien des peines. Plutarque
finit par prescrire les précautions qu'on
doit apporter dans le choix des amis,
pour ne se lier qu'à des hommes vertueux,
qui par la conformité de leurs mœurs &
de leurs goûts avec les nôtres, nous fassent
trouver dans leur commerce une satisfac-
tion pure, une jouissance aussi solide
qu'agréable.*

SUR LE GRAND NOMBRE
D' A M I S.

On ne peut
avoir une
multitude d'a-
mis.

SOCRATE demandoit un jour à Ménon le Thessalien , ce que c'étoit que la vertu. Celui-ci , qui se regardoit comme un homme très-instruit , & qui , selon l'expression d'Empedocle , croyoit avoir fréquenté ce haut mont , où habite la sagesse , lui répondit , sans hésiter , & d'un ton plein de suffisance ; qu'il falloit distinguer la vertu des enfans & des vieillards , celle des hommes & des femmes , des magistrats & des particuliers , des maîtres & des esclaves. « A » merveille , reprit Socrate , pour une » vertu que je vous demandois , vous » m'en faites sortir un essaim (1) ». Il

(1) Ce passage est tiré du Dialogue de Platon qui porte le nom de Ménon , & qui traite de la vertu. Ce Ménon étoit un des Sophistes les plus arrogans de son temps. "

conjecturoit, & sans doute avec fondement, que Ménon ne connoissoit aucune vertu, par cela seul qu'il en nommoit plusieurs. Ne tomberions-nous pas dans le même ridicule, si ne pouvant compter solidement sur un seul ami, nous paroissions craindre d'en avoir un trop grand nombre? semblables en cela à un manchot ou à un aveugle, qui craindroit de devenir un Briarée à cent bras, ou un Argus à cent yeux. Aussi rien de plus raisonnable que la pensée de ce jeune-homme, qui, dans Ménandre, regarde comme un très-grand bien, d'avoir seulement l'ombre d'un ami. Entre plusieurs causes qui font que nous avons peu d'amitiés durables, une des principales, c'est le desir de les multiplier. Nous ressemblons à des Courtisannes, qui formant chaque jour de nouvelles liaisons, & négligeant leurs anciens amis, les éloignent par cette indifférence, & ne peuvent en conserver aucun. Ou plutôt nous faisons comme ce nourrisson d'Hypsipile qui, assis dans une prairie,

Alloit de fleur en fleur d'une main enfantine,
Et moissonnoit, sans choix, ce fragile butin (1).

(1) Ce nourrisson d'Hypsipile étoit Ophelte

Nous de même , par une suite de cet amour naturel que nous avons pour la nouveauté , de ce dégoût qui suit bientôt nos jouissances , nous courons sans cesse après des amitiés nouvelles dont la première fleur nous séduit , & nous entraîne. Nous formons une multitude de liaisons imparfaites qui durent peu ; & le desir d'un nouvel ami que nous poursuivons , nous fait abandonner celui que nous avons acquis.

Les amis célèbres dans l'histoire , ne

Consultons sur ce point les anciens monumens de l'histoire (1) , comme nos

ou Archemore fils de Licurgue , Roi de Némée. Les Argiens , qui alloient à l'expédition de Thebes , manquant d'eau , & se trouvant pressés par la soif , rencontrèrent Hypsipile , qu'ils prièrent de leur indiquer une source , où ils pussent se désaltérer. La nourrice , pour courir plus librement , déposa le jeune Ophelte à terre , dans une prairie couverte de fleurs , qu'il s'amusoit à abattre , en attendant Hypsipile. Mais pendant l'absence de cette femme , un serpent , caché sous l'herbe , le piqua & lui donna la mort.

(1) Le texte dit : *Commençons par la renommée publique de la vie des hommes , comme par la Déesse Vesta*. C'est sans doute une allusion à l'usage des anciens , de placer , à l'entrée de leurs maisons , une statue de Vesta , à laquelle ils faisoient chaque jour des sacrifices ; & delà le nom de Vestibule.

témoins

témoins & nos conseils naturels. Que s'y trouvent-ils sur les amis que leur ^{que deux à} fidélité constante a rendus célèbres ? ^{deux.}

Nous ne les trouvons jamais que deux à deux : Thésée & Pyrihoüs, Achille & Patrocle, Oreste & Pylade, Pythias & Damon, Epaminondas & Pelopidas. Il en est de l'amitié, comme de ces animaux qui, contents d'une seule compagne, ne vont jamais en troupe (1). Le titre d'un autre soi-même qu'on donne à un ami, suppose que l'amitié se renferme ordinairement entre deux personnes. On ne peut acheter avec peu de monnoie, ni beaucoup d'esclaves, ni beaucoup d'amis. Mais quelle est la monnoie avec laquelle on acquiert l'amitié ? c'est la bienveillance & la vertu. Or rien n'étant plus rare dans la nature que cette espèce de monnoie, il ne peut s'établir entre plusieurs personnes une amitié bien intime. Un fleuve s'affoiblit à mesure qu'on divise son cours. Ainsi l'amitié perd de sa force à proportion de ce qu'on la partage. Aussi les animaux qui ne font qu'un petit, ont-ils pour leur progéniture, plus de tendresse que les autres. Homere, pour exprimer un

(1) Comme les geais.

II. 9. 478. enfant chéri, donne le nom « de fils unique », né dans la vieillesse de son père ; c'est-à-dire, que ses parens n'en ont, ni ne pourront en avoir d'autre. Je n'exigerai pas, à la vérité, qu'on n'ait qu'un seul ami : mais qu'au moins entre les personnes avec qui l'on est lié, il y en ait une qui soit comme ce fils unique né dans la vieillesse de ses parens, & que, selon le proverbe, on ait mangé plusieurs boisseaux de sel avec elle. Je ne veux pas qu'on mette au nombre des amis, comme tant de gens le font aujourd'hui, ces hommes avec qui l'on aura ou mangé, ou joué, ou logé par hasard une fois. N'est-ce pas avoir, pour ainsi dire, des amitiés de jeu, de cabaret, & de place publique ? Quand on voit dans les maisons des Grands, une foule empressée à venir le matin les saluer, à leur faire la cour, à les accompagner par honneur, à leur servir en quelque sorte de gardes, on les félicite d'avoir un si grand nombre d'amis. Mais ils ont encore plus de mouches dans leurs cuisines ; & comme elles disparoissent, dès qu'elles n'y trouvent plus de quoi se nourrir, de même ces prétendus amis se retirent, dès qu'ils n'ont plus d'intérêt à cultiver leurs protecteurs.

Trois choses concourent à former une amitié véritable. La vertu qui en fait l'honnêteté ; l'habitude de se voir qui en fait la douceur , & l'utilité réciproque qui en est le lien nécessaire. Conditions nécessaires pour former une amitié véritable. Il faut donc bien connoître un ami avant que de l'adopter ; avoir de l'agrément dans son commerce , & trouver en lui une ressource assurée dans le besoin : conditions qui s'opposent toutes à ce qu'on ait un grand nombre d'amis ; & sur-tout la plus importante , le discernement dans le choix. En effet , il faut beaucoup de temps pour dresser à un ensemble parfait , un chœur de musiciens , ou une bande de rameurs ; pour bien connoître des esclaves qu'on destine à gouverner une maison , ou à conduire des enfans. Et l'on voudroit en peu de temps pouvoir éprouver plusieurs amis avec qui tout nous deviendra commun , qui devront nous faire participer à tous leurs succès , & partager eux-mêmes nos revers ? De combien de dangers un ami véritable ne s'engage-t-il pas à nous défendre ? Un vaisseau qui court les mers , affronte moins de tempêtes : les champs qu'on environne de clôtures , les ports qu'on soutient par des digues , sont exposés à de moindres périls. Aussi cette

436 SUR LE GRAND NOMBRE
foule d'amis ordinaires qui viennent s'offrir d'eux-mêmes, & qu'on admet sans les avoir éprouvés, sont-ils comme cette monnoie de mauvais aloi, dont l'épreuve fait connoître la fausseté. Ceux qui n'ont point de ces sortes d'amis, s'en félicitent avec raison, & ceux qui ont le malheur d'en avoir, ne demandent qu'à en être débarrassés. Mais il n'est pas toujours facile de rompre une liaison qui nous déplaît. Quand on a pris des alimens pernicioeux, on ne peut ni les rejeter tels qu'on vient de les prendre, ni les retenir sans douleur & sans danger, après qu'ils se sont mêlés avec d'autres humeurs, qui les ont altérés & corrompus. Il en est de même d'un faux ami : ou il nous fatigue par un commerce qui lui est à charge à lui-même ; ou l'on ne peut s'en délivrer que par une violence toujours odieuse, comme on rejette un mauvais levain qui charge l'estomac. Il ne faut donc pas s'attacher légèrement aux amis qui se présentent, & qui poursuivent notre amitié : mais rechercher nous-mêmes ceux qui nous paroissent dignes de la nôtre. Une acquisition trop facile ne mérite pas notre choix. Nous repoussons, nous foulons aux pieds l'épine & le chardon qui nous arrêtent,

& nous recherchons la vigne & l'olivier. Gardons-nous donc d'admettre dans notre amitié, les personnes trop faciles à s'attacher, & prévenons au contraire celles que nous aurons reconnues dignes d'être recherchées, & dont le commerce pourra nous être utile. On reprochoit à Zeuxis qu'il peignoit lentement. « Il » est vrai, répondit-il, que je suis long » à faire mes ouvrages; mais aussi c'est » pour long-temps ». Ainsi les amitiés long-temps éprouvées sont solides & durables.

Mais s'il n'est pas facile de juger un grand nombre d'amis, ne l'est-il pas au moins d'en admettre plusieurs dans sa société? Non, la chose même est impossible? Car la douceur & le plaisir de l'amitié consistent dans l'habitude de se voir & de vivre ensemble.

On ne peut
jouir avec plu-
sieurs person-
nes des dou-
ceurs de l'a-
mitié.

Il faut sur nos desseins consulter nos amis.

Ménélas dit d'Ulysse :

De l'étroite amitié qui nous lioit tous deux,
La mort, la seule mort eut pu rompre les
nœuds,

Od. 14, v.
178.

Mais avec un grand nombre d'amis,
n'est-ce pas tout le contraire? Le but

438 SUR LE GRAND NOMBRE
de l'amitié n'est-il pas de nous unir , de
nous lier intimement par des conversa-
tions fréquentes , par des services assi-
dus ? d'enchaîner , de coller , en quelque
forte , les amis l'un à l'autre ;

Comme l'on voit le lait s'unir en se caillant ,

selon l'expression d'Empedocle. Mais la
pluralité des amis nous distrait , nous
sépare d'eux , & nous transportant sans
cesse de l'un à l'autre , elle empêche
que nos sentimens ne s'unissent , ne se
fondent , pour ainsi dire , ensemble , par
cette bienveillance mutuelle qui naît
d'un commerce fréquent.

Ni leur ren-
dre les servi-
ces qu'elle
exige.

De là naît cette inégalité dans les
services qu'on doit aux amis , & qu'il
est honteux de refuser. Ces bons offices
réciproques si faciles & si doux pour
l'amitié , deviennent presque impossibles
entre plusieurs amis.

A des soins différens les hommes sont livrés.

Nous n'avons pas tous les mêmes in-
clinations ni les mêmes desirs : nous
changeons souvent de situation & de
fortune : les occasions d'agir sont comme
les vents , tantôt favorables & tantôt

contraires. Si nos amis avoient tous en même temps à consulter sur leurs intérêts personnels , à traiter les affaires publiques , à briguer les charges , à exercer les devoirs de l'hospitalité ; & qu'ils nous demandassent à la fois nos services , il seroit impossible de les satisfaire. Que seroit-ce donc si livrés chacun à des soins ou à des goûts différens , ils nous appelloient tous ensemble , l'un pour l'accompagner dans un voyage , l'autre pour l'aider de nos conseils dans la poursuite d'une affaire , ou dans le jugement d'un procès ; celui-ci pour conclure un marché , celui-là pour assister à la célébration d'un mariage , ou à des funérailles ? Et ces deux derniers cas sont assez fréquens.

L'encens fume par-tout sur les autels des Dieux :
Ici des cris plaintifs , & là des chants joyeux
S'unissent dans les airs.

Soph. *Œdip.*
Tyr.

Obliger à la fois cette multitude d'amis , c'est une chose impossible : les refuser tous , ne seroit pas supportable : s'employer pour un seul , & mécontenter tous les autres , c'est un parti fâcheux.

Quand on aime , il est dur de se voir négliger.

T iv

Et toutefois on supporte encore plus patiemment la négligence, & l'oubli de ses amis, que la préférence qu'ils donnent à d'autres sur nous. Cet oubli est peut-être l'excuse qu'on reçoit avec moins de peine. Mais qu'un de nos amis vienne nous dire : je ne vous ai pas assisté dans votre procès, parce que je rendois ce même service à un autre. Je n'ai pu venir vous voir le jour que vous étiez malade, je dinois chez un de mes amis : qu'il allegue ainsi, pour excuser sa négligence, les soins qu'il a donnés à d'autres, au lieu d'appaîser les plaintes, il excite la jalousie.

Inconvé-
niens du
grand nom-
bre d'amis.

Mais la plupart des hommes ne pensent qu'à quelques avantages que peut leur procurer la multitude des amis, & ne voient pas les inconvéniens qui en résultent. Ils ne sentent pas qu'en recevant les services des autres, ils contractent l'obligation du retour. Le Géant Briarée qui, avec ses cent mains, remplissoit cinquante estomacs, n'étoit pas plus nourri que chacun de nous qui n'en remplissons qu'un avec nos deux mains. Ainsi l'utilité qu'on retire de la pluralité des amis, entraîne l'embarras de rendre plus de services, & de partager leurs peines, leurs travaux & leurs

tourmens. Gardons-nous d'en croire Euripide, lorsqu'il nous dit :

**Du commerce gênant d'une amitié trop tendre
L'homme, pour être heureux, doit toujours
se défendre.**

Des nœuds que le besoin forme & rompt aisément,

D'une union commode assurent l'agrément.

**Il veut qu'on resserre ou qu'on relâche,
selon le besoin, les nœuds de l'amitié,
comme on fait des voiles d'un navire.
Euripide, lui dirai-je, transportons votre
maxime à l'inimitié. Disons que les
querelles doivent être bornées, & ne ja-
mais pénétrer jusqu'au fond de notre
ame : qu'il faut que les haines, les
ressentimens, les plaintes & les soup-
çons s'effacent aisément. Proposez-nous
plutôt ce précepte de Pythagore : ne
donnez pas la main à plusieurs personnes.
C'est-à-dire, ne vous faites pas un grand
nombre d'amis; ne courez pas après ces
amitiés communes, &, pour ainsi dire,
bannales, qui n'entrent dans le cœur
qu'avec une suite nombreuse de passions.
Car on ne peut se dispenser de prendre
part aux peines, aux travaux & aux dan-
gers de ses amis. Encore n'est-ce pas**

442 SUR LE GRAND NOMBRE

là ce qui coûte le plus, sur-tout aux âmes généreuses. On reconnoît alors par sa propre expérience, la vérité de cette parole de Chilon à quelqu'un qui se vantoit de n'avoir point d'ennemi : « Vous n'avez donc pas d'ami, lui dit » ce Philosophe ». En effet, les inimitiés suivent de près les amitiés, & en font comme une dépendance nécessaire. Il est impossible que nous n'ayons pas notre part des injustices, des affronts qu'on fait à nos amis, & des haines qu'on leur porte. Leurs ennemis nous tiennent pour suspects, & nous regardent de mauvais œil. Leurs amis même nous portent souvent envie, & cherchent par jalousie à nous détacher d'eux. Timesias ayant consulté l'oracle sur une colonie qu'il vouloit établir, en reçut cette réponse :

Tu formes un essaim d'abeilles diligentes
Qui bientôt deviendront des guêpes malfaisantes (1).

(1) Timesias, qui vivoit vers la trente-unième olymp. avoit le plus grand crédit dans Clazomene sa Patrie, & y gouvernoit avec un pouvoir presque absolu. Ayant reconnu que cette grande puissance l'avoit rendu odieux à ses concitoyens, il prit le parti de se retirer

De même en cherchant une foule d'amis, on tombe souvent, sans y penser, dans un essaim d'ennemis. Or il s'en faut bien que la bienveillance d'un ami, fasse équilibre avec le ressentiment d'un ennemi. Voyez comment les amis de Philotas & de Parmenion furent traités par Alexandre : ceux de Dion, par Denis le tyran, ceux de Plautus, par Néron, ceux de Séjan, par Tibere : ils expirèrent tous dans les tourmens les plus horribles. L'or qui couvroit Créuse, ne fut d'aucune ressource à Créon contre le feu dont elle brûloit, & qui le consuma lui-même, lorsqu'il courut à cette Princeesse pour la secourir, & qu'il la prit entre ses bras (1). Il en est souvent de même en amitié : on ne tire

dans la Thrace pour y fonder une colonie. Il voulut y bâtir, ou, selon d'autres, y rétablir la ville d'Abdere : mais il fut chassé par les Thraces, avant que d'avoir pu mettre ordre à cet établissement, & reconnut ainsi la vérité de l'Oracle que Plutarque rapporte. Au lieu que les abeilles ont coutume de chasser les frelons, les guêpes, dit Bayle, l'obligèrent de déguerpir.

(1) Créuse étoit fille de Créon, Roi de Corinthe, que Jason épousa après avoir répudié Médée ; elle fut, comme on sait, victime de la jalousie de sa rivale.

444 SUR LE GRAND NOMBRE
aucun avantage de la fortune de ses amis, & l'on se trouve enveloppé dans leurs disgraces. C'est ce qui arrive surtout aux Philosophes, & aux gens d'honneur. Tel fut en particulier le sort de Thésée, lorsque Pirithoüs fut enchaîné dans les Enfers, en punition de son attentat :

Lui-même dans les fers il se vit retenu.

Thucydide raconte que dans la peste qui désola l'Attique, les citoyens les plus vertueux n'épargnerent pas leur vie, & qu'en allant voir leurs amis malades, ils périrent eux-mêmes, victimes de leur zèle (1). Il faut ménager autrement la vertu, & au lieu de la livrer indifféremment à tout le monde, en réserver la communication aux personnes qui sont dignes d'elle, c'est-à-dire, à ceux qui peuvent mettre autant que nous, dans le commerce de l'amitié.

(1) Cette peste est celle qui, après avoir ravagé une grande partie de l'Asie, vint fondre sur l'Attique, la deuxième année de la guerre du Péloponnèse, & y porta la désolation. On peut en voir dans Thucydide la description effrayante.

Car ce qui s'oppose principalement à ce qu'on ait beaucoup d'amis, c'est que l'amitié ne se forme que par la conformité des caractères. Nous voyons les animaux eux-mêmes se refuser, avec une sorte d'horreur, aux accouplemens avec des especes différentes. La contrainte seule peut les y amener. Au contraire, ils s'unissent volontiers avec ceux de leur espece; ils recherchent même cette union. Comment donc l'amitié pourroit-elle s'établir entre des personnes différentes de caractère, d'inclinations, & de mœurs (1)? Dans les Chœurs de Musique, l'harmonie résulte du mélange des sons contraires, les tons graves & les tons aigus concourant à former par leur union des accords par-

L'amitié, qui consiste dans la conformité des caractères & des goûts, ne peut avoir lieu entre un grand nombre de personnes.

(1) La conformité des caractères n'est pas absolument essentielle à l'amitié. Il n'est pas rare de voir deux personnes dont l'une est vive, & l'autre tranquille, se convenir très-bien, & vivre dans la plus grande intimité. Les caractères opposés se balancent, & mettent dans la société plus d'intérêt & d'agrément. Une conformité parfaite pourroit amener la monotonie & la langueur. Il n'en est pas de même des inclinations, & sur-tout des mœurs. Cette ressemblance est nécessaire pour une véritable amitié. Le vice & la vertu ne peuvent former d'alliance durable.

446 SUR LE GRAND NOMBRE
faits. Mais l'harmonie de l'amitié ne
souffre rien d'inégal, de dissonant ou
de faux. Elle veut que les discours, les
sentimens, les vues & les affections,
tout généralement soit du même ton :
que les amis ne soient qu'une seule ame
dans plusieurs corps. Or est-il un homme
assez mobile & assez changeant, assez
susceptible de toutes sortes de formes,
pour prendre le caractère & les mœurs
d'un grand nombre de personnes ? Est-
il quelqu'un qui ne trouve ridicule cette
maxime de Théognis :

Imitez le Polype, & d'un art séducteur
De mille objets divers empruntez la couleur.

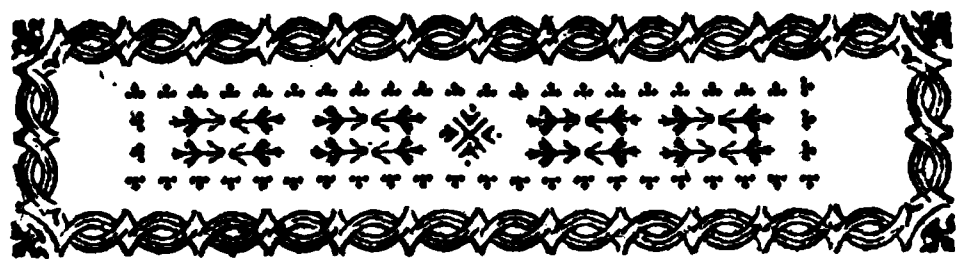
Ces changemens de couleur dans le
polype ne pénètrent pas au-delà de sa
surface, & viennent de ce que sa peau
se resserre ou se relâche tour-à-tour,
& retient les influences des corps voi-
sins (1). Mais l'amitié veut une entière
conformité dans les discours, les vues,

(1) Les Naturalistes, soit anciens, soit
modernes, ne parlent point de cette propriété
du Polype. Il peut se faire que Plutarque, d'a-
près le Poëte qu'il cite, l'ait, par distraction,
confondu avec le caméléon, qui prend la cou-
leur de tous les objets qu'il touche.

les inclinations & les goûts. C'est le fait d'un malheureux & vil Protée, que de pouvoir, par une sorte de prestige, changer à tout moment de caractère ; se livrer à l'étude avec les savans , fréquenter les Gymnases avec les Athletes ; tantôt passer les jours entiers à table ou à la chasse ; tantôt s'occuper des affaires publiques , & se plier ainsi au goût de toutes les personnes avec qui il vit , sans jamais en avoir un à soi. Les Physiciens disent que la matiere élémentaire privée de forme & de couleur , est capable de recevoir les formes de toutes les substances : qu'elle devient un feu rapide , une eau légère , un air subtil , une terre grossiere (1). Ne faudroit-il pas de même , pour avoir un grand nombre d'amis , que l'ame se prêtât

(1.) La matiere élémentaire n'a ni forme , ni couleur sensible. Ce n'est pas qu'elle soit précisément sans forme & sans couleur. Car elle ne peut exister sans en avoir. Mais la subtilité des corps élémentaires , fait qu'ils échappent à notre vue ; ou plutôt la matiere n'existe pas dans la nature , réduite à ses premiers principes ; elle n'y est que composée dans les corps différens ; & lors même que par l'analyse on décompose les corps , ils ne sont jamais ramenés à la simplicité des élémens primitifs.

448 SUR LE GRAND NOMBRE D'AM.
à toutes sortes de mœurs & de passions,
& que comme une cire molle, elle
adoptât avec facilité les formes les plus
contraires ? Mais l'amitié veut un ca-
ractere stable & solide, une égalité de
mœurs qui se soutienne sans variation.
Dela vient qu'il est si rare & si diffi-
cile de trouver un ami constant.



SUR LA FORTUNE.

SOMMAIRE.

LA fortune a de tout temps attiré l'hommage des mortels. Le paganisme qui multiplioit si facilement le nombre de ses divinités, en avoit fait un des objets principaux de son culte superstitieux. Elle eut des autels dans la Grece ; & Rome se distingua par une vénération particulière , par les temples magnifiques qu'elle lui fit dresser dans son enceinte & dans plusieurs villes de l'Italie. Il seroit , je crois , assez difficile de bien fixer l'opinion des païens sur la fortune ; & peut-être qu'eux-mêmes n'en avoient pas une idée bien distincte & bien précise. Entendoient-ils par-là ce hazard aveugle que certains Philosophes même regardoient comme le principe & l'agent de tout l'univers ? Y reconnoissoient-ils cette fatalité non moins absurde , qui , selon eux , nécessairement l'ordre des événemens , & entraînoit également dans sa marche inévitable toutes les causes physiques & morales ? ou bien la fortune n'étoit-elle

pour eux, que cette vicissitude de succès & de revers, qui semble se jouer du sort des hommes? qui, par une révolution subite, précipite du faite de la grandeur ou de l'opulence, celui qu'un instant rapide y avoit élevé, pour mettre à sa place l'homme obscur qui rampoit dans la poussière? Voilà des questions dont chacune demanderoit des détails très-étrangers à mon sujet. Plutarque la considère ici dans l'opinion du vulgaire qui la prenoit pour la maîtresse des événemens humains, pour une divinité qui dirigeoit seule les bons & les mauvais succès. En Philosophe éclairé, il combat un préjugé qui n'iroit à rien moins qu'à détruire toute la moralité des actions, & feroit dépendre les vices & les vertus, d'un pouvoir étranger à l'homme, d'une force purement physique qui ne laisseroit en lui ni bien ni mal moral. Il oppose à la fortune, la sagesse & le conseil, & fait voir que les actions qui découlent de la prudence, ne pouvant être que l'effet d'une volonté libre & réfléchie, ne sauroient être attribuées à une puissance aveugle. Les organes extérieurs de l'homme lui fournissent une nouvelle preuve de l'existence d'un être intelligent qui est dans l'homme le vrai principe de ses actions. Il y joint l'exemple des animaux que la nature & la fortune ont en bien

des choses beaucoup mieux partagé que nous, & auxquels nous ne sommes supérieurs que par la raison ; & celui des arts même les plus mécaniques, que la fortune seule ne peut produire, & qui sont l'ouvrage de l'intelligence & de l'industrie des hommes. Il en conclut que la fortune seule ne fait rien pour le bonheur, que ses dons souvent plus funestes qu'utiles, ne peuvent nous être bons, qu'autant que la sagesse nous en fait bien user.

SUR LA FORTUNE.

C'est la fortune seule, & non pas le conseil
Qui régit les mortels,

Ce n'est pas
la fortune qui
régit les mor-
tels.

a dit un Poëte. Quoi? Ni la justice;
ni l'équité, ni la tempérance & la mo-
destie ne reglent les actions des hommes?
Est-ce donc la fortune qui fit qu'Aris-
tide préféra la plus extrême pauvreté
aux grands biens qu'il pouvoit amasser?
Est-ce par elle que Scipion, s'étant
rendu maître de Carthage, ne prit rien
pour lui de ces riches dépouilles, &
refusa même de les voir? Que Philo-
crate au contraire, avec l'argent qu'il
reçut de Philippe, acheta des courtisannes
& des poissons? Que Læsthene & Eu-
thicrate, attachant le bonheur aux vo-
luptés les plus criminelles, trahirent la
ville d'Olynthe? Qu'Alexandre respecta
les femmes de Darius ses captives, &
châtia sévèrement ceux qui voulurent
les insulter? Est-ce enfin par un caprice
de la fortune, que le fils de Priam sé-

duisit la femme de son hôte, & que l'ayant emmenée à Troye, il remplit l'Europe & l'Asie de toutes les horreurs de la guerre? Si toutes ces actions ont été l'ouvrage de la fortune, qui empêchera de dire aussi que c'est elle qui rend les chats friands, les boucs lascifs & les finges bouffons?

Mais si l'on admet dans les hommes la tempérance, la justice & la force, ^{Opposition des vertus & de la fortune.} peut-on raisonnablement méconnoître en eux la prudence, & par conséquent le conseil? La tempérance n'est-elle pas une sorte de prudence? Et cette dernière vertu ne doit-elle pas toujours accompagner la justice? Ou plutôt n'est-ce pas une même vertu sous des noms différens? Nous l'appellons tempérance & modération dans l'usage des plaisirs, force & patience dans les travaux & les dangers, ordre & justice dans les contrats civils & dans la politique. Si nous attribuons à la fortune les actions de justice & de tempérance; pourquoi ne pas mettre aussi sur son compte le vol & le libertinage? Pourquoi, renonçant à tout usage de la raison ne pas se livrer à la fortune pour en être ballottés, comme la poussière que le vent emporte? Bannissez la prudence: il n'y

454. SUR LA FORTUNE.

aura plus ni conseil, ni délibération,
ni choix des moyens les plus propres
à bien conduire les affaires. On trai-
tera de folie ces paroles de Sophocle :

 Tout périt par la négligence,
Et l'on trouve toujours ce qu'on cherche avec
 soin.

& celles-ci, où il distingue les différens
moyens de parvenir à ce qu'on desire.

J'apprends avec plaisir ce qui peut s'enseigner ;
Je cherche constamment ce que l'on peut trou-
ver,

Et je demande aux Dieux tout ce que ma
foiblesse

Ne peut que désirer.

Mais qu'est-ce que les hommes pourront
trouver ou apprendre si tout est fait
par la fortune ? La rendre maitresse de
tous les événemens humains, n'est-ce
pas anéantir les Sénats dans les républi-
ques, & les Conseils dans les Cours des
Princes ? Nous la traitons d'aveugle, &
nous nous laissons conduire en aveugles
par ses caprices ? Et n'est-ce pas l'être
en effet que de s'arracher, pour ainsi
dire, les yeux de la prudence, & de
prendre une divinité aveugle pour guide

La fortune
ne conduit
pas même
l'action de
nos sens na-
turels.

de sa vie? Dira-t-on que c'est la fortune qui fait que nous voyons, & non pas nos yeux, que Platon appelle les messagers de la lumière? Que c'est par elle que nous entendons, & non par l'organe de l'ouïe, qui recevant l'impression de l'air dont elle est frappée, la transmet au cerveau? Oseroit-on soumettre ainsi tous nos sens à la fortune? La nature nous a donné la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, & les autres organes du corps, pour être les ministres de la sagesse & de la prudence : mais c'est l'âme seule qui voit & entend. Les facultés corporelles sont sourdes & aveugles. Sans la lumière du soleil, dit Héraclite, nous serions, malgré l'éclat des autres astres, plongés dans une nuit perpétuelle; & sans l'entendement & la raison, l'homme par les sens naturels seuls, ne seroit pas distingué des animaux. Ce n'est ni la fortune, ni le hasard qui nous les assujettit; c'est Prométhée, c'est-à-dire, l'intelligence.

Elle nous a soumis les divers animaux,
Et leur fait partager nos travaux & nos peines,

dit Eschyle. La nature & la fortune ont partagé la plupart d'entre eux, beaucoup

L'intelligence nous élève au-dessus de

456 SUR LA FORTUNE.

tous les ani-
maux. mieux que nous. Ils sont armés de cornes ;
de dents & d'aiguillons qui leur servent
de défense.

Le dos du hérisson est armé de longs dards,
dit Empedocle. D'autres sont couverts
d'écailles, de longues soies, de pinces
ou d'ongles très-durs. L'homme seul,
suivant Platon, est laissé, par la nature,
nu & sans armes, privé de toute espèce
de vêtement.

Mais un seul don adoucit tous ces maux :
& ce don, c'est l'intelligence, la pré-
voyance & l'industrie.

L'homme est foible, mais son adresse
Lui soumet tous les animaux,
Dans les airs, sur la terre, & jusqu'au fond
des eaux.

Les chevaux sont pleins de vitesse &
de légèreté, mais c'est pour l'homme
qu'ils courent. Si les chiens sont ardens
& courageux, c'est pour le défendre.
La chair des poissons & de plusieurs
autres animaux, si agréable au goût, sert
à sa nourriture. Quoi de plus grand &
de

de plus terrible qu'un éléphant ? l'homme cependant le fait servir à ses jeux & à ses spectacles. Il lui apprend à sauter, à danser, à faire plusieurs tours. Il est bon de remarquer ces exemples qui nous montrent jusqu'où la prudence nous élève, & qu'il n'est rien qu'elle ne puisse nous assujettir.

A la course, à la lutte, au ceste, au pugilat,

Sur tous les animaux l'homme a-t-il l'avantage ?

Non ; au contraire, sur tous ces points il leur est très-inférieur. Mais aidé de l'expérience, de la mémoire & de l'adresse, comme dit Anaxagoras, il les fait tous servir à ses besoins : il prend leur lait & leur miel, il dispose à son gré de tout ce qui leur appartient. Or en cela doit-il quelque chose à la fortune ? Tout n'est-il pas l'effet de la sagesse & de son industrie ?

Les ouvrages des Architectes, des Statuaires & de tous les autres Artistes, tirent-ils aussi leur perfection du hazard & de la fortune ? En admettant qu'ils puissent y avoir quelque légère influence, peut-on nier du moins que la plus

Exemple des arts, sur lesquels la fortune n'a aucun pouvoir.

458 SUR LA FORTUNE.

grande & la plus belle partie de leurs ouvrages ne soit la production de l'art ? C'est ce qu'un Poëte nous fait entendre dans ces vers :

Allez tous, artisans, vous qui par vos offrandes
Honorez la mere des arts,
Pallas dont les mortels redoutent les regards.

C'est en effet Minerve & non la fortune, que les arts reconnoissent pour leur protectrice. On raconte qu'un peintre qui peignoit un cheval, content d'ailleurs de son ouvrage, ne pouvoit parvenir à bien rendre cette écume épaisse que le cheval fait sortir de sa bouche, en rongeant son frein. Après plusieurs essais inutiles, d'impatience il faisit son éponge pleine de couleurs, & la jette brusquement sur le tableau. Le hazard fit qu'elle tomba sur la bouche du cheval, & rendit parfaitement l'idée du Peintre. C'est le seul trait que je sache, où la fortune ait mieux fait que l'art. Dans tous leurs ouvrages, les artistes usent de regle, de mesure & de calcul, pour ne rien donner au hazard. On regarde même les arts, comme des prudences d'un ordre inférieur, ou du moins comme des portions, des ruiss.

seaux de la prudence même , distribués en divers canaux pour les besoins de la vie. Et n'est-ce pas là ce que nous montre l'énigme du feu , qui , divisé par Prométhée , se répandit de tous côtés dans l'Univers ? Ainsi les parties , & , pour ainsi dire , les fragmens de la prudence , ont formé , par leur division , les différentes classes des arts. Ne seroit-il pas bien étonnant , que tous les autres arts pouvant se passer de la fortune , pour arriver à leur fin , l'art le plus grand & le plus parfait , celui qui renferme tous les devoirs de l'homme & met le comble à sa gloire , eut besoin du secours de cette déesse aveugle ? Pour tendre ou relâcher les cordes d'un instrument , ne faut-il pas une sorte de prudence que nous appellons Musique ? N'en est-il pas d'autres pour assaisonner les viandes ? pour laver & blanchir les étoffes ? N'enseignons-nous pas aux enfans comment ils doivent s'habiller , se tenir à table , & recevoir ce qu'on leur présente (1) ? Les choses même les plus communes ne sont pas

(1) Le texte dit : *A recevoir de la main droite ce qu'on leur sert à table , & à tenir leur pain de la gauche.*

l'ouvrage de la fortune ; elles demandent du soin & de l'application : & les choses les plus importantes , celles qui contribuent le plus au bonheur de l'homme se feroient sans prudence , sans jugement , & sans raison ? Vit-on jamais un ouvrier , après avoir détrempe de la terre avec de l'eau , laisser au hazard à faire ses briques ? ou après avoir acheté de l'étoffe ou du cuir , se tenir tranquille en priant la fortune de lui faire des habits ou des souliers ?

La sagesse
seule & non
la fortune ,
peut rendre
l'homme heu-
reux.

Mais combien de gens , après avoir amassé de grandes sommes d'or & d'argent , acheté une multitude d'esclaves , & des maisons magnifiquement meublées , s'imaginent qu'avec ces richesses , ils n'ont pas besoin de la sagesse pour être heureux , & que sans elle ils meneront une vie tranquille , exempte de tout revers ? « Si vous n'êtes ni fantassin , » ni archer , ni cavalier , disoit-on , un jour à Iphicrate , qu'êtes-vous donc ? » Je suis , répondit ce Général , celui » qui commande à ces différens corps » de troupes , & qui les fait agir ». De même la sagesse n'est ni l'or , ni l'argent , ni la richesse , ni la gloire , ni la santé , ni la beauté , ni la force. Qu'est-elle donc ? Ce qui nous fait bien

user de tous ces avantages, qui nous en rend la jouissance douce, utile & honorable. Sans elle ils sont fatiguans, infructueux, nuisibles même & déshonorans. Aussi Prométhée, dans Hésiode, recommande-t-il avec raison à son frère Epiméthée,

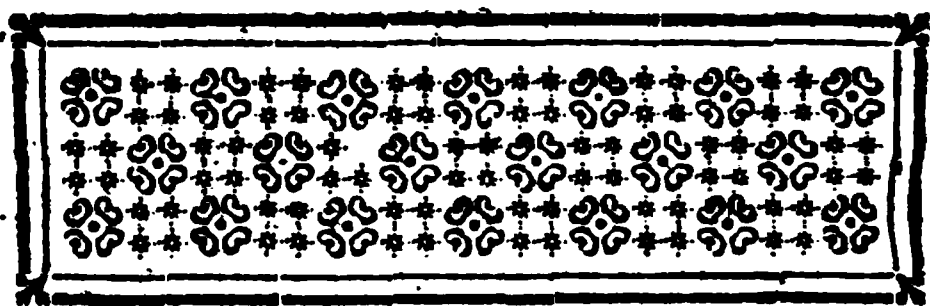
De ne pas recevoir les dons de Jupiter,
Mais de les renvoyer.

Op. & Di.
86.

Il entend par ces dons les biens extérieurs de la fortune; & comme on défendrait de lire, de jouer des instrumens, ou de monter un cheval, à celui qui n'auroit aucune connoissance de ces différens exercices; de même Prométhée, qui connoissoit l'imprudence de son frère, son avarice, sa facilité à se laisser maîtriser par une femme, l'exhortoit à ne pas se marier, à n'accepter, ni autorité, ni richesse. Une grande fortune, selon Démosthène, est pour l'imprudent qui ne la mérite pas, un moyen de faire des folies: & plus de bonheur qu'il n'en peut porter, est pour l'homme qui manque de sagesse, une occasion de devenir malheureux.

Olynth. ra.
vers. fin.





SUR LE VICE ET LA VERTU.

SOMMAIRE.

Toute la morale se réduit à la fuite du vice, & à la pratique de la vertu. La Religion & la Philosophie sont d'accord sur ce point. L'homme ne peut être heureux que par la vertu. Le dégoût & le repentir empoisonnent les plaisirs que la sagesse proscriit, & l'état d'un homme qui se livreroit au mal sans remords, si cet état peut exister, seroit le comble de la misère.

L'objet de Plutarque dans ce Traité, est de porter les hommes à la vertu & de les éloigner du vice, par le tableau vif & frappant qu'il leur présente, des avantages de l'une, & des inconvéniens de l'autre. Il leur montre la première, comme la source d'où decoulent les plaisirs & les joies véritables; & le vice, comme la cause des peines & des tourmens

qu'ils éprouvent. Il n'est point de genre de vie que la vertu ne rende agréable ; & le vice répand une amertume cuisante sur tous les biens que l'homme corrompu recherche avec le plus d'ardeur. C'est donc de la disposition d'un cœur vertueux que naît la vraie satisfaction : c'est par elle , que l'homme vit heureux & content , dans quelque situation qu'il se trouve.

Ce traité l'un des plus courts de Plutarque , est aussi un des plus beaux , soit pour les vérités importantes qu'il renferme , soit pour la noblesse des idées , la richesse des images , & l'agrément du stile.



SUR LE VICE ET LA VERTU.

Les biens extérieurs ne donnent pas une véritable satisfaction. **O**N croit communément que c'est des habits dont on est vêtu, qu'on tire sa chaleur. Mais ces habits étant eux-mêmes froids, comment pourroient-ils échauffer le corps ? Ne voyons-nous pas au contraire, que pendant les grandes chaleurs, ou dans l'ardeur de la fièvre, on change souvent de linge & d'habits, pour se rafraîchir ? L'homme porte donc sa chaleur en lui-même ; & les vêtemens, en serrant le corps, retiennent ce feu naturel, & l'empêchent de s'évaporer & de se répandre. Une erreur à-peu-près semblable en morale, fait croire à la plupart des hommes, qu'en s'entourant de maisons magnifiques, d'esclaves nombreux, de monceaux d'or & d'argent, ils jouiront du bonheur. Mais est-ce du dehors, que peut venir à

l'homme la douceur & le charme de la vie ? N'est-ce pas plutôt de la sagesse de ses mœurs, que découlent, comme d'une source heureuse, les plaisirs & les joies véritables ?

A nos maisons le feu prête un nouvel éclat.

Hom. Epigr.
in Palat. Cu-
rial.

C'est aussi la joie du cœur qui rend plus agréable la possession des richesses : c'est d'elle que la puissance & la gloire tirent leur éclat le plus solide. La douceur & la facilité du caractère font supporter avec égalité l'indigence, la vieillesse & l'exil. Les parfums communiquent aux plus vils haillons, une odeur agréable. Au contraire, la robe d'Anchise couvroit des plaies secrètes, d'où sortoit une humeur corrompue,

Les richesses tirent leur prix du contentement de l'ame.

Dont l'odeur infectoit ses riches vêtements (1).

(1) Anchise avoit eu de Vénus un fils nommé Enée. La Déesse, dit-on, lui avoit défendu de se vanter du commerce qu'il avoit eu avec elle. Mais sa vanité ne lui ayant pas permis de se taire, Jupiter le frappa de la foudre. Il n'en mourut point ; mais il lui en resta une plaie, d'où découlait une humeur purulente, dont l'odeur étoit apparemment si infecte, qu'elle ne pouvoit être couverte par les parfums auxquels sûrement il avoit recours.

466 SUR LE VICE ET LA VERTU.

Le vice nous
rend tout dé-
plaisant.

De même il n'est point de genre de vie que la vertu ne rende agréable & commode : mais avec le vice , la gloire , les richesses & les honneurs nous déplaisent & nous tourmentent.

Tel qu'on vante au dehors , comme un mortel heureux ,

Trouve en rentrant chez lui le sort le plus fâcheux.

Sa femme y est la maîtresse , & y commande en despote. Sans cesse elle crie & s'emporte. Encore peut-on facilement se séparer d'une méchante femme , pour peu qu'on sache se conduire en homme , & ne pas être esclave de ses caprices. Mais peut-on faire aussi aisément divorce avec le vice , & se délivrer des tourmens qu'il cause , en sorte que rendu à soi-même , on goûte un doux repos ? Non ; fixé dans le cœur de l'homme corrompu , il ne le quitte ni nuit ni jour.

Un feu lent & secret consume ses beaux jours ,
Et déjà lui prépare une affreuse vieillesse.

Dans les voyages , compagnon fâcheux par son arrogance ; à table , convive ruineux par sa délicate sensualité ; im-

portun au lit par les inquiétudes , les soucis & les jaloufies qu'il excite , jamais il ne lui laiffe un instant de tranquillité. Le sommeil d'un homme , qui craint la vengeance des Dieux (1) , donne tout au plus quelque repos à fes fens. Mais fon ame eft en proie aux fonges & aux agitations que lui caufent des fonges effrayans.

Si je m'endors, l'esprit à mes chagrins en
proie,

Par des fonges affreux, je fuis bientôt troublé,

a dit un Poëte.

(1) Le texte dit , *d'un fuperftitieux*. On n'attribue guères aujourd'hui à la fuperftition, les effets dont on voit ici le tableau. On fe la représente communément fous l'idée d'une dévotion puérile, qui confifte dans de petites pratiques arbitraires, & indifférentes, qu'on allie fouverit avec les plus grands défauts. Sorte de dévotion juftement décriée, qui eft produite par l'ignorance, & qui eft fi contraire au véritable efprit de la Religion. Mais les Anciens, à en juger par un traité de Plutarque fur la fuperftition, & par le terme grec, qui fignifie, *crainte des Dieux*, la regardoient comme une frayeur exceffive, qui, nuit & jour, livroit l'esprit du fuperftitieux au trouble & à l'agitation, & ne lui laiffoit pas un feul instant de repos.

468 SUR LE VICE ET LA VERTU.

Le vicieux
ne goûte ja-
mais un repos
véritable.

Toutes les passions, telles que la colère, l'envie, la crainte, & l'incontinence produisent en nous la même disposition. Pendant le jour, l'homme vicieux, éclairé par les regards publics, se compose au gré de ceux qui l'environnent ; & comme il rougit intérieurement de lui-même, il a grand soin de cacher ses passions. Il n'ose se livrer entièrement à leurs goûts déréglés. Souvent même il les combat & les réprime. Mais dans le sommeil, libre de la contrainte que lui imposent les loix & l'opinion publique, affranchi de toute pudeur & de toute crainte, il donne l'essor à ses desirs ; il reveille tout ce qu'il a en lui de mauvais & de corrompu. Il tente, dit Platon, d'avoir des commerces incestueux ; il se nourrit de mœurs abominables ; il n'est point d'action criminelle qu'il ne se permette ; il jouit même, autant qu'il est en lui, de ses mauvais desirs, par les images & les représentations qu'il se forme, & qui, sans lui procurer aucun plaisir véritable, sans satisfaire ses penchans, ne font qu'irriter ses passions, & aigrir ses maladies.

Il n'y a point
de vrai plaisir
pour l'homme
vicieux.

En quoi consiste donc le plaisir du vice, s'il est toujours accompagné d'in-

SUR LE VICE ET LA VERTU. 469
quiétude & de peine? si jamais il ne goûte. ni satisfaction, ni repos. Les plaisirs des sens dépendent nécessairement de la bonne disposition du corps : de même, il ne peut y avoir pour l'ame de joie véritable, si une tranquille sérénité, si un calme inaltérable ne sont les fondemens de ses plaisirs. Une espérance flatteuse pourra lui sourire, & la chatouiller un instant : mais bientôt les soucis & les alarmes viennent étouffer cette joie naissante, comme un orage impétueux trouble tout-à-coup la sérénité de l'air (1). Vous aurez beau entasser des monceaux d'or & d'argent, construire des palais superbes (2), remplir votre maison d'esclaves, & la ville entière de vos créances : si, avec cela, vous ne domptez pas vos passions, si une insatiable cupidité vous dévore, si vous êtes en proie aux craintes & aux sollicitudes ; de quoi vous servira votre opulence ? C'est donner du vin à un malade brûlé par la fièvre, ou du miel

(1) *Mot-à-mot : comme la rencontre d'un écueil vient troubler une navigation tranquille. J'ai changé l'image, celle que j'ai substituée, m'ayant paru plus naturelle.*

(2) *Le texte dit : des portiques.*

470 SUR LE VICE ET LA VERTU.

à un bilieux : c'est charger un estomac fatigué qui ne digere pas, & pour qui la nourriture se change en poison. Ne voyez-vous pas les malades rejeter, avec un dégoût marqué, les viandes les plus saines & les plus délicates, quelques efforts qu'on emploie pour les leur faire prendre ? Mais quand la santé leur est revenue, que les esprits sont purs, le sang adouci, & la chaleur modérée, alors leur dégoût cesse, & ils mangent avec plaisir du pain sec, du fromage ou du cresson (1).

L'homme est heureux par la vertu, dans quelque situation qu'il se trouve.

La raison met dans notre ame une disposition semblable. Un homme, qui aura su goûter ce qui est bon & honnête, sera toujours content de sa fortune. Au sein de la pauvreté, il vivra dans les délices, il se trouvera plus heureux qu'un roi (2), aussi satisfait dans

(1) J'ai cru devoir conserver les propres termes, au lieu de traduire par un équivalent, qui peut-être auroit eu plus d'élégance, mais qui eut fait disparaître l'image de cette frugalité, long-temps consacrée chez les Perses. Leur nourriture étoit du pain, du cresson, & de l'eau ; & il est probable que Plutarque y fait allusion ici. Voyez Xénophon, liv. 1 de sa Cyropédie.

(2) Mot à mot : *il régnera.*

SUR LE VICE ET LA VERTU. 471
fa vie obscure & privée, que s'il avoit
des armées à conduire, & un Etat
à gouverner. Quand vous aurez fait des
progrès dans la Philosophie, vous ne
trouverez plus de situation fâcheuse. En
tout état, vous serez heureux : dans l'o-
pulence, parce que vous pourrez éten-
dre davantage vos bienfaits ; dans la
pauvreté, parce qu'elle vous épargnera
bien des inquiétudes : dans les hon-
neurs, parce qu'ils vous attireront de
la gloire ; & dans l'obscurité, parce
que vous y serez à l'abri de l'envie.

F I N.

E R R A T A.

P Age 28 , note 1 , ligne 6 : pour le fond ,
lisez , fonds.

P. 34 , *lig.* 17 , qui lasse & qui rebute , *lisf.*
qui lassent & qui rebutent.

P. 39 , *lig.* 1 , & à la moleste , *lisf.* mollesse.

P. 56 , *lig.* 10 : empoisonne les âmes , *lisf.*
empoisonnent.

P. 77 , premier vers grec , *με* , *lisf.* *μέ.*

P. 78 , cinquieme vers grec , *μοι* , *lisf.* *μοι.*

Ibid. septième vers , *χαριν οιδε* , *lisf.* *χαρίν οιδε*

P. 102 , note marginale : Eurip. Phénic. *lisf.*
Phœnic.

P. 107 , *lig.* 6 : les événemens mêmes , *lisf.*
même.

P. 189 , *lig.* 24 : ne pas se laisser , *lisf.* s'en
laisser.

P. 193 , *lig.* 3 : contens de leur sort , mettez
une virgule avant ces mots.

P. 368 , *lig.* 6 : pleinemen , *lisf.* pleinement.

P. 371 , *lig.* 10 : & subite flamme , *lisf.* subtile.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit, intitulé : *Traduction de quelques Œuvres morales de Plutarque*, par M. l'Abbé RICARD. La fidélité, l'esprit de critique, la sagesse de style, qui caractérisent cette nouvelle Traduction, feroit desirer d'en voir paroître une complete des Œuvres de ce Philosophe, sous la même plume. Je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 5 Février 1783.

GUYOT.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Abbé RICARD, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Livre, qui a pour titre :

Traduction de quelques Œuvres morales de Flutarque, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années, le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de

tous dépens dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé, & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis &

nécessaires, sans demander autre permission,
& nonobstant clameur de Haro, Charte Nor-
mande, & Lettres à ce contraires. Car tel est
notre plaisir. Donné à Paris, le trentieme jour
d'Avril, l'an de grace mil sept cent quatre-
vingt-trois, & de notre Regne, le neuvieme.

Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XXI. de la Chambre
Royale & Syndicale des Libraires & Impri-
meurs de Paris, N°. 2856, fol. 866, con-
formément aux dispositions énoncées dans le
présent Privilège; & à la charge de remettre
à ladite Chambre les huit Exemplaires pres-
crits par l'article CVIII du Règlement de 1723;
A Paris, ce 2 Mai 1783.*

Signé, FOURNIER, Adjoint.

J. CHARLES DESAINT, IMPRIMEUR,
RUE SAINT-JACQUES.

543073

